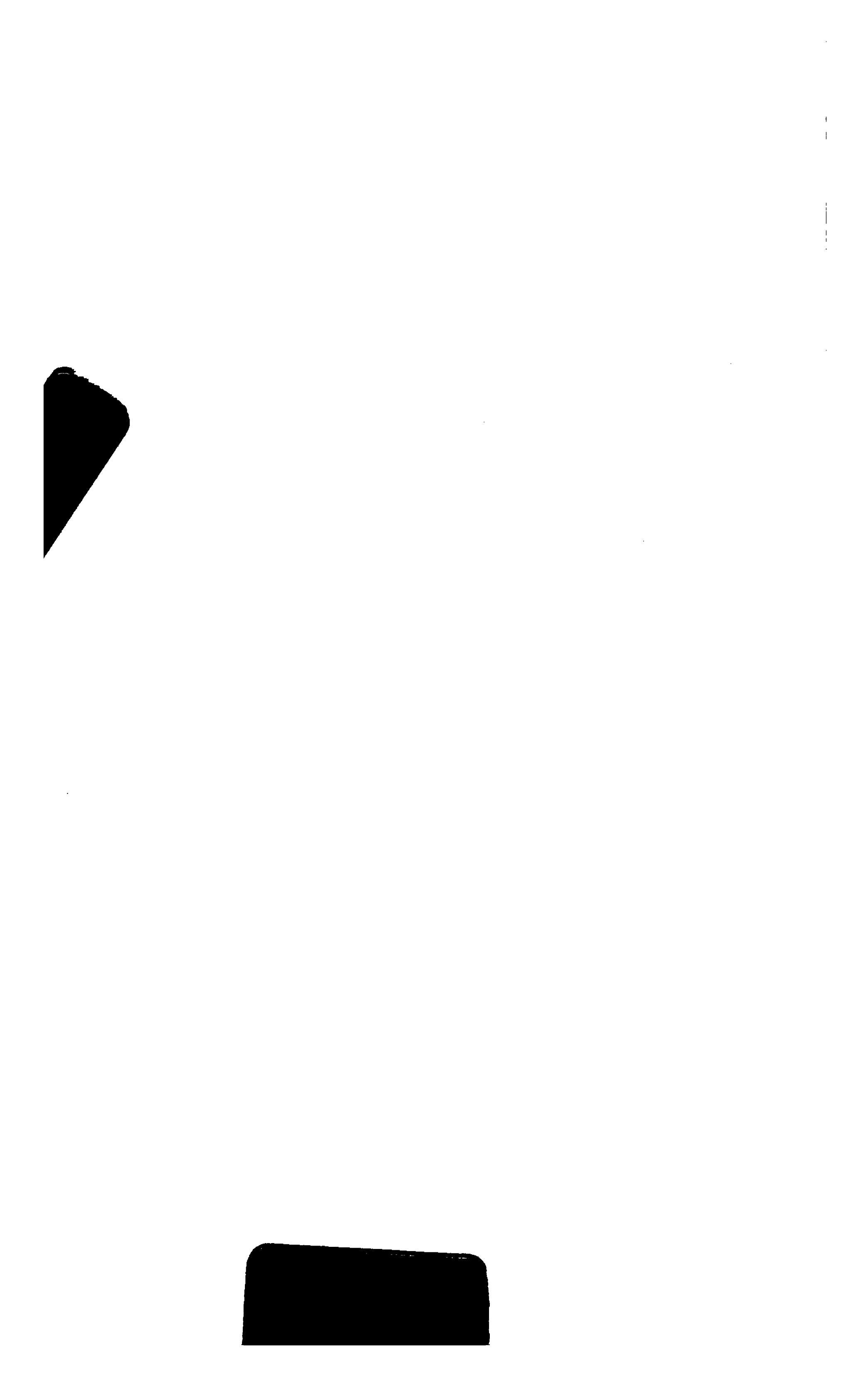


BTE

LES SLAVES.

—

TOME DEUXIÈME.

Paris, imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.
(Quartier de l'École-de Médecine.)

LES SLAVES

COURS

PROFESSÉ AU COLLÉGE DE FRANCE,

PAR

ADAM MICKIEWICZ

(1841-1842),

ET PUBLIÉ D'APRÈS LES NOTES STÉNOGRAPHIÉES.

—

TOME DEUXIÈME.

Les pays slaves et la Pologne.
Histoire, Littérature et Politique.

PARIS.
AU COMPTOIR DES IMPRIMEURS-UNIS.
COMON, ÉDITEUR
QUAI MALAQUAIS, N° 15.
1849.

VINGT-SIXIÈME LEÇON.

Grandeur des peuples slaves dans le XVe siècle. — Succès des Moskowites sur les Mongols. — Défaite des Allemands ; puissance de la Pologne. — La révolution du XVe siècle modifie l'étendue des dialectes slaves. — Prépondérance du dialecte russe sur le dialecte polonais, puis infériorité. — Causes de la prépondérance de la langue polonaise. — Les ordres religieux de Saint-François et de Saint-Dominique ; ils contribuent à la diffusion de la langue polonaise. — L'ordre de Saint-Bazile. — Jean Dlugosz ou Joannès Longinus ; son livre. — Caractères des négociations et des relations politiques entre les Moskowites et les Mongols. — Commines et Machiavel, contemporains de Longinus ; leurs caractères politiques.

Mardi, 4 mai 1841.

MESSIEURS,

En résumant, dernièrement, les époques de l'histoire slave, je vous ai montré les dangers dont les races étrangères nous menaçaient. Dans le XVe siècle, tous ces dangers disparaissent. On voit peu à peu les Nomades se retirer et s'enfuir vers leurs steppes ; les Moskowites, avec toute la vengeance d'une colère longtemps comprimée, s'attachent aux pas des Mongols,

et les poursuivent jusque dans leurs solitudes asiatiques. D'un autre côté, vers le Nord, la race allemande, vaincue dans une grande bataille, tombe à genoux devant les rois de Pologne, demandant à mettre sous leur protection son industrie et ses libertés locales. C'est ainsi que le germe d'une liberté future fut déposé dans la race allemande. Les conquérants lithuaniens disparaissent au milieu de leurs conquêtes, ils se transforment, et bientôt on ne les distinguera plus des peuples qu'ils ont vaincus. Cette grande révolution politique change aussi la position des langues; elle en modifie les limites, elle décide de l'avenir des dialectes. Le dialecte russien, tel qu'il existe dans les monuments des XIe, XIIe et XIIIe siècles, régnait entre le fleuve de Boug et le Borysthène; il fut adopté par les conquérants lithuaniens. On écrivait des lois, on rédigeait des statuts en rusniaque, c'était la langue de la cour et de l'armée. Cette langue s'appuyait encore sur la liturgie slavonne, et l'antique slave, étudié et cultivé par le clergé russe, devait nourrir le dialecte russe ou russien.

Le dialecte polonais, quoique parlé au loin, jusqu'en Silésie, n'avait pas une existence officielle et légale. L'Église le repoussait; il n'était pas admis dans la législation. Il existe en polonais quelques statuts et quelques règlements provinciaux; mais, en général, les canons et la législation parlent encore le latin.

A en juger d'après ces données historiques, on croirait que la langue russe, adoptée par un pouvoir fort et grand, aurait dû prévaloir dans le Nord et

faire la conquête de tous les pays slaves. Ajoutons que c'était la langue des Jagellons : ils parlaient le russien. Cependant c'est le contraire qui arriva. Le dialecte russien se trouva assailli du côté du duché de Moskou, par un dialecte nouveau, formé de finnoi et de slave; ce dialecte, avec la conquête russe, s'étendait et comprimait physiquement la langue russienne, qui, d'un autre côté, était minée par l'influence morale de la langue polonaise.

Rien n'est aussi curieux pour un Slave que de rechercher et de tracer l'histoire des progrès et de l'établissement de la langue polonaise dans les provinces russiennes. Il paraît que la création des langues suit les mêmes lois qui président à la formation des puissances politiques. Leur commencement est toujours mystérieux et leur force repose sur une idée morale; leurs progrès sont longtemps invisibles; la lenteur de ces progrès répond presque toujours de leur durée; et, dans un moment donné, cette puissance déjà formée éclate tout d'un coup.

Telle fut l'histoire de la langue polonaise, dans les terres de la Russie. Le germe destructeur de la nationalité russe en Lithuanie résidait, il est vrai, dans cette nationalité elle-même. La Lithuanie, comme duché indépendant, avait fait son temps. Les chroniqueurs et les historiens nombreux, à cette époque, n'ayant plus rien à dire, plus rien à raconter, rien à deviner dans l'avenir, se renfermèrent dans le passé : ils racontent encore avec enthousiasme les grandes expéditions des bandes d'Olgerd; mais ils ne savent pas même les comprendre. Ces expéditions

étaient trop aventureuses; la politique des grands-ducs qui embrassait l'Asie et l'Europe, qui frappait la Crimée et la Prusse, était trop vaste pour les intelligences des Russiens d'alors. Ils lèguent aux Polonais la tâche de les continuer.

Mais quelle était la force cependant qui faisait mouvoir la nationalité polonaise et qui l'a poussée vers les terres russiennes, en repoussant la nationalité russe et la langue jusqu'au-delà du Nieper? Cette force ne venait pas du sol de la Pologne; elle jaillit de très loin; elle fut l'effet d'un concours de circonstances qui paraissaient n'avoir aucun rapport avec l'histoire de la Pologne : c'est l'Église qui s'est chargée de répandre au loin la langue polonaise.

Déjà, dès le XIIe siècle, à l'époque des grandes guerres de religion dans l'Occident, dont nous fixerons la date, en citant le nom d'Innocent III, deux ordres célèbres se formèrent en Italie, et se répandirent bientôt dans tout l'Occident : l'ordre de saint François et l'ordre de saint Dominique, destinés à réformer l'Église dans l'intérieur et de combattre les schismes et les hérésies qui la menaçaient à l'extérieur. Les disciples nombreux de saint François pénétrèrent dans le Nord, jusqu'au fond de la Lithuanie, du temps des grands-ducs païens. Quelques frères Mineurs établirent un couvent à Wilna. On ne connaît ni leurs noms ni leur histoire; la tradition dit qu'ils étaient polonais. Ce couvent fut détruit par les païens : les frères Mineurs périrent victimes de leur foi. Les croix qui s'élèvent sur la montagne du château de Wilna marquent l'endroit qu'ils ar-

rosèrent de leur sang, l'endroit où, pour la première fois, une parole polonaise retentit dans un pays si éloigné de la frontière de la Pologne.

En même temps, les Dominicains pénétraient par la Moravie et la Cracovie. Saint-Dominique, quelques années après l'établissement de son ordre, enrôla trois nobles Slaves, deux Polonais de la famille seigneuriale d'Odrowonge, saint Hyacinthe, le bienheureux Czeslaw et un Bohême. Ces jeunes gens se rendirent en Pologne, fondèrent sur leur chemin des colonies en Allemagne et en Moravie. Le bienheureux Czeslaw fut le fondateur des Dominicains à Breslau et jusqu'à Dantzick.

Du vivant même de saint Dominique, déjà ses disciples se fixaient sur l'extrême frontière de la Pologne, à Kiew. Ainsi les limites futures de l'influence morale de la Pologne étaient tracées bien avant la conquête politique. La langue polonaise s'est fixée d'abord sur les autels ; elle pénétra dans les prières; elle devint peu à peu la langue de famille. Trois siècles plus tard, les Jésuites s'emparent de ces conquêtes, et les disciplinent, ils les organisent et les exploitent avec la profonde politique qui caractérise cet ordre. Comme jadis saint Adalbert éclairait la marche des Polonais vers la Prusse et montrait le côté où devaient se diriger leurs efforts, de même à cette époque, les frères Mineurs et les Dominicains tracèrent la route de la Pologne à travers la Lithuanie et les terres russiennes.

Contre cette action pleine de foi et de vie, la nation russienne n'avait rien à opposer; elle conservait seu-

lement ses coutumes et sa langue, mais ne pouvait et ne savait pas la propager. Un seul ordre religieux existait dans l'église grecque unie, l'ordre des Basiliens. Dans l'esprit de cet ordre, il y avait quelque chose de stationnaire. Saint Basile, qui avait jadis combattu le schisme d'Arius, fonda son institut pour accorder, en quelque sorte, la religion catholique avec le schisme d'Arius. L'Église l'accusait alors de chercher à établir une espèce de juste milieu. Un juste milieu est, par sa nature, stationnaire. Saint Basile réussit à conserver le dogme dans sa confrérie, mais il n'a pas produit et ne pouvait pas produire l'esprit d'apostolat.

Les Basiliens des terres russiennes continuaient à employer, dans la liturgie, la langue slavonne; mais peu à peu, ils s'accoutumèrent au polonais, et finirent même par employer cette langue dans leur conversation.

Cependant, dans le royaume de Pologne proprement dit, dans ce royaume qui étend si loin ses conquêtes morales, la langue nationale était en quelque sorte dédaignée par les historiens et par les chroniqueurs. On y écrit en latin.

Après l'évêque Vincent, qui entremêle son histoire mythique par le raisonnement politique, et qui prélude déjà à l'histoire proprement dite, vint *Jean Dlugosz*, appelé en latin *Joannes Longinus* (nous lui conserverons son nom latin), qui éleva la chronique à la dignité de l'histoire. Jean Longinus, de naissance noble, longtemps administrateur de l'évêché de Cracovie, prêtre lui-même; employé souvent dans les

négociations politiques, appelé dans le conseil du roi, écrivit l'histoire de ce conseil, l'histoire du sénat polonais. Il n'est pas biographe comme Gallus, ni mythographe raisonneur comme l'évêque Vincent; il est annaliste, mais cherchant déjà à ranger l'ensemble des événements d'après des idées générales. Sa naissance et sa position sociale expliquent son histoire; il est avant tout religieux et prêtre. En jugeant chaque action, il cherche d'abord à en établir la valeur morale. C'est en vain qu'on lui oppose souvent la raison d'état, ou les nécessités politiques; il repousse toutes ces idées terrestres; il cherche d'abord à se convaincre de la justice d'une cause. Attaché à son roi, comme représentant de la patrie, il n'a pas pour lui cet amour féodal qui distingue les écrivains contemporains de l'Europe occidentale. Il est sous ce rapport sénateur polonais.

Il n'existait nulle part à cette époque une assemblée aussi auguste, aussi sage, aussi puissante que l'était le sénat polonais, composé de grands seigneurs, d'évêques et de dignitaires de la couronne. Ce sénat, héritier de l'ancienne assemblée synodiale, hérita aussi de ses principes. Pendant longtemps il s'attache à suivre l'ancienne tradition des évêques de l'époque des Piastes. Longtemps il regarde comme principe fondamental de la nationalité polonaise, la religion catholique; et il fonde cette nationalité sur la royauté nécessaire à l'unité de la Pologne. Peu à peu le sénat cesse de regarder la nationalité comme une émanation directe du pouvoir royal : il appelle une dynastie étrangère dans l'intérêt de la religion et de la patrie,

il cherche à modifier et à refaire la royauté à son image. On voit déjà poindre dans le lointain l'idée d'une royauté viagère : tout était viager dans le pays slave, la possession des terres comme la magistrature. Le sénat appelait ses frères cadets, c'est-à-dire la noblesse, et la consultait dans des circonstances d'une gravité extraordinaire. Ces principes du sénat polonais sont exposés et appliqués dans l'histoire de Longinus, dominés toujours par l'esprit religieux d'un homme qui brillait parmi ses contemporains par la pureté de sa vie et par sa profonde piété. Comblé des bienfaits de son roi, il ne le flatte pas dans son histoire. Tombé en disgrâce, banni, poursuivi, il ne s'emporte jamais contre ses ennemis personnels; il juge son roi comme un confesseur jugerait son pénitent : toujours avec bienveillance. Il apporte les mêmes principes dans ses jugements des affaires politiques. Dans une circonstance très grave, lorsque les villes de Prusse envoyèrent une députation solennelle pour demander au roi d'être réunies à la Pologne, Longinus hésita longtemps à accepter cette offre. Il savait bien que ces provinces appartenaient à l'Église de la Pologne, laquelle y avait anciennement fondé des évêchés; mais il n'était pas sûr des droits politiques du roi de Pologne sur ces terres. Il cherche à éclaircir ses doutes, en dépit des remontrances des politiques et des géographes. Il compulsa les archives du royaume, il consulta ses souvenirs; enfin on lui montra des actes, des diplômes, qui démontraient, qui prouvaient les droits des souverains polonais. Dès ce moment, la conscience de notre historien fut au

repos, il n'hésita plus à servir son roi dans les difficiles négociations de la guerre de Prusse.

Il décrivit les résultats de cette guerre. Dans cette description, on voit ses sentiments patriotiques et ses idées sur les provinces qui doivent appartenir au royaume de Pologne : « — Et moi qui écrivis ces annales, je me sens rempli de joie, en racontant la fin de cette longue guerre de Prusse qui nous a valu la restitution des pays arrachés jadis à la Pologne. Je ne pouvais regarder sans amertume notre patrie opprimée par les étrangers. Nous voilà heureux, moi et mes contemporains, d'avoir vécu assez longtemps pour voir les grandes provinces rentrer dans le sein de la patrie commune. Mon bonheur serait complet, s'il plaisait à la Providence de nous rendre, encore de mon vivant, la Silésie et la Poméranie ultérieure, où nos rois avaient jadis fondé les trois évêchés. J'en mourrais plus content, et mon repos éternel en serait plus suave et plus profond. — »

Malgré cet amour pour sa patrie et sa nation, il n'hésite pas à blâmer les défauts des lois d'alors et de reprocher aux nobles leur turbulence, leur esprit léger et leur orgueil. Voici comment il décrit le caractère de sa nation :

« Chaque peuple a certaines qualités et certains vices, que l'on pourrait appeler nationaux. Le caractère des polonais est surtout porté à l'envie et à la calomnie, soit qu'ils en aient hérité de leurs ancêtres, ou qu'il y ait quelque chose dans l'air et dans l'influence mystérieuse du climat et des astres qui les y dispose, ou bien qu'ils soient envieux de la vertu

des autres par le désir de l'égaler. Quelques auteurs pensent que Cham est patriarche des Polonais et de tous les Slaves, et que, s'étant moqué de son père Noé, il laissa ses descendants frappés de la malédiction paternelle. Ce peuple produisit peu d'hommes d'un génie supérieur, et ce peu d'hommes, il n'a jamais su les apprécier. »

Il décrit ainsi les caractères distinctifs des nobles et des paysans :

« Les nobles polonais aiment par dessus tout la gloire et la richesse, ils cherchent les périls, et méprisent la mort. Ils engagent facilement leur parole, et oublient avec la même facilité leurs promesses. Ils portent envie à leurs égaux, et oppriment leurs sujets. Prodigues de paroles et de leur bien qu'ils dissipent en dépenses folles, ils sont fidèles à leur monarque, bienveillants pour les étrangers et les plus hospitaliers de tous les peuples de la chrétienté.

» Les paysans enclins à l'ivrognerie se prennent facilement de querelles qui finissent toujours par des coups et souvent par des meurtres. Peu soucieux de leur avoir, mais avides du bien d'autrui, ils ne craignent pas le travail et les fatigues. Ils supportent parfaitement le froid et la faim; sont impatients, avides de nouveautés, d'un caractère dur et rusé en même temps. »

Dans un autre passage il déplore la corruption de son siècle :

« On remarquait à cette époque un grand changement dans les mœurs des Polonais (c'est vers le mi-

lieu du XV[e] siècle); la corruption devint universelle. Les nobles affectaient un cynisme éhonté; ils coupaient leur chevelure sur le devant et l'arrangeaient en boucles d'une élégance scandaleuse; ils ornaient de rubans leurs pourpoints, ce qu'on ne tolérait pas autrefois même chez les femmes.

» J'en connais qui, ayant dissipé leur patrimoine, cherchent à se procurer de l'argent par des moyens illicites; j'en connais qui, n'ayant rien fait, parlent continuellement de leur héroïsme.

» Leur manie est de corriger, non pas eux-mêmes mais leurs supérieurs. Orgueilleux, grands faiseurs de phrases, véritables héros de théâtre. Et je ne parle pas seulement des individus : c'est la manie nationale. Nous sommes vains et légers, nous nous moquons de nos canons et de nos statuts, et en dépit de Dieu et de la loi, nous nous faisons une situation qui finira un jour par quelque grande catastrophe. Tout cela vient de ce que la Providence nous épargne encore, nous réservant peut-être un sort pire que celui des condamnés, un sort de damnés. »

Cependant, cet état de choses, quelque triste qu'il soit, n'est rien en comparaison de ce qui avait lieu à la même époque en Russie.

Voyons les mœurs des princes, des nobles et des peuples moscovites, d'après les chroniqueurs de cette époque, cités par l'historiographe de l'empire, M. Karamzine.

« Outre les guerres civiles, fléaux de notre patrie, ce règne fut signalé par plusieurs crimes : deux princes

furent privés de la vie; deux autres emprisonnés. Non seulement la populace est tuée et brûlée sans formalités; mais jusqu'aux peines commandées par la loi, tout indique la plus grande cruauté.

» Ce fut sous ce règne que Moskou vit pour la première fois un supplice inconnu à nos ancêtres. A dater de cette époque on commença à donner le knout aux personnes même de la plus haute position. C'est aux Mongols que nous devons l'introduction d'un supplice avilissant pour l'humanité. Quelle devait être la suite nécessaire de cet état de choses? L'avilissement moral du peuple. La cruauté s'introduisit parmi les Russes. Habiles à tromper les Tartares, ils devinrent savants dans l'art de se tromper mutuellement; ils devinrent avides d'argent et peu susceptibles à la honte. Le sentiment de l'oppression, la crainte, la haine impriment aux mœurs un caractère sombre et farouche. Les effets durent souvent plus longtemps que la cause, et il se pourrait bien que le caractère actuel des Russes conservât quelques uns des vices dont l'a sali la barbarie des Mongols. »

Rien de plus triste que le langage des négociations politiques des princes russes avec les Mongols. Pour exemple, nous vous citerons ce qui se passa à l'égard d'un chargé d'affaires russe qui plaidait la cause de son prince, aspirant au titre de grand-duc devant le tribunal présidé par le khan des Mongols. Son compétiteur demandait le même titre en vertu des anciennes lois, des coutumes et des statuts jurés par les Mongols. Le Russe répond :

«— Souverain khan! votre vil esclave vous conjure de lui permettre de parler pour son jeune prince; son compétiteur établit ses droits à la grande principauté sur les anciennes institutions de la Russie, tandis que mon souverain ne les fonde que sur votre générosité; car il sait que la Moscovie fait partie de vos domaines. Vous êtes maître d'en disposer suivant votre bon plaisir, mais daignez remarquer que l'oncle ose prétendre, tandis que le neveu ne fait que supplier! Que signifient des annales et des titres, là où tout dépend de la volonté du khan? C'est sur l'auguste volonté du khan que nous fondons notre espoir! — »

Il y avait pourtant d'un côté dans la noblesse polonaise un esprit de générosité, de valeur et de franchise, qui promettait à la république un avenir brillant, et d'un autre côté on ne peut pas refuser aux Russes une résignation patriotique, qui avait souvent quelque chose de grand. Les princes appelés par le khan des Tartares, obligés de se présenter devant lui, pouvaient fuir leur capitale, s'expatrier; cependant ils préféraient braver le danger. Lorsque l'ordre du khan arrivait à Moskou, le grand-duc prenait congé solennellement de sa famille et de son peuple; on le reconduisait au son des cloches; il faisait son testament; on le regardait comme un homme perdu; les khans faisaient souvent exécuter les ducs en leur présence. Un de ces ducs, Michel, condamné déjà par le khan, avait les moyens de s'enfuir; il refusa de s'en servir en disant qu'il ne pouvait pas emporter avec lui sa patrie, qu'il ne lui était pas permis de s'enfuir; qu'il est le repré-

sentant de son peuple et qu'il doit souffrir pour lui.

La grandeur de l'historien polonais ne pourra être appréciée que par la comparaison avec les écrivains célèbres ses contemporains.

Le xve siècle est l'époque des historiens. Quelques années après Longinus, un écrivain célèbre, Philippe de Commines, seigneur d'Argentan, composait ses Mémoires; une dizaine d'années après, naquit Machiavel à Florence. Commines nous donne une idée encore moins avantageuse de la noblesse française, à cette époque, que Longinus ne nous en fournit une sur celle de la Pologne.

Commines, d'abord serviteur des ducs de Bourgogne, entré plus tard au service du roi de France, ressent quelque sympathie pour l'ancien ordre féodal. Il a besoin d'avoir un suzerain, mais on chercherait vainement dans son attachement la sincérité et la naïveté d'un Joinville et d'un Villehardouin. Il ne croit pas au féodalisme; il croit peu à la tradition ecclésiastique; il sépare déjà la politique de la morale. Ses prédécesseurs expliquaient tous les événements par l'action immédiate de la Providence; lui, il voit la raison de chaque événement et la cause définitive dans les passions et les intérêts des individus. Il admire surtout l'habileté. Il s'attache à la personne de Louis XI, à cause de son habileté. On a dit de lui qu'il produisit des hérétiques en politique. Il commence réellement une grande hérésie dont le signal est la séparation de la politique et de la morale.

Quant à Machiavel, son système est connu de tout le monde. Passons sur les arguties de quelques sa-

vants modernes qui cherchent à le réhabiliter. Machiavel, esprit faux, passionné, s'il avait quelque idée, c'était celle de vouloir rétablir l'unité de l'Italie. Or, il fondait cette unité non pas sur des intérêts réels, mais sur quelques souvenirs vagues de l'antiquité et sur un système individuel, sur une espèce d'utopie qu'il avait créée.

Plus tard, convaincu de l'inutilité de son système, il désespéra de la république de Florence et de l'humanité. Il devint adorateur du despotisme, chercha à raisonner, à fonder une espèce de système réellement mongolien, système de violence et de destruction. Machiavel intéresse la Pologne. Un de ses disciples, doué d'un grand talent, se rendit dans cette contrée du vivant même de notre Longinus et chercha à introduire son système dans le conseil du roi de Pologne. On croit que ce fut ce machiavéliste qui écrivit la biographie anonyme de notre historien. On a tort. Le machiavéliste Buonacorsi ne pouvait pas apprécier le caractère moral de Longinus; d'ailleurs son style est tout différent de celui que nous trouvons dans le biographe en question.

VINGT-SEPTIÈME LEÇON.

—

Système philosophique et historique de Longinus. — Commines, Machiavel et Tite-Live comparés à Longinus. — Décadence et chute de l'ordre teutonique. — Réunion de la Prusse à la Pologne. — Nouveaux progrès des Moskowites dans le Nord ; leurs avantages sur les Polonais ; puissance de la Pologne en Crimée. — Le Janissaire polonais ; son histoire, son livre ; son système militaire.

—

Vendredi, 7 mai 1841.

Messieurs,

Encore quelques mots sur le grand historien qui caractérise l'époque des Jagellons. Son œuvre forme un système complet, moral et politique. On pourrait appeler ce système celui des Jagellons ; tous les successeurs de Longinus l'adoptèrent et le développèrent dans leurs compositions historiques. J'ai déjà exposé les principes généraux de ce système. Si on voulait maintenant le formuler avec plus de netteté, le réduire à sa plus simple expression, on trouverait qu'il tire toute sa vie d'une seule idée morale, ou, pour mieux dire, d'une idée chrétienne. Selon Longinus, toute la force réside dans la vérité. Nous entendons

ici par la vérité les principes évangéliques, tels qu'ils étaient pratiqués, à cette époque, par l'Église. Cette vérité se sert quelquefois des intérêts et des passions des hommes, mais presque toujours à leur insu. De là vient que la plupart du temps la force vraie, réelle et féconde, combat l'intérêt, la force terrestre et apparente. Je m'explique plus clairement : d'après l'historien des Jagellons, l'habileté est, par sa nature, incapable de jamais prévoir la marche des événements, c'est-à-dire la marche de la vérité. L'historien, tout pénétré de cette idée, dédaigne de décrire les combats et les négociations : pour lui, le résultat du combat n'est pas dû aux talents du chef ni à la valeur des soldats. Il cite à l'appui de son système des paroles tirées du livre de la Sagesse. Le résultat fécond d'une grande action vient, selon lui, d'une source mystérieuse, de la valeur morale de l'action. Que ses compatriotes essuient une défaite, notre historien, au lieu de juger le plan du chef ou les exploits individuels des soldats, demandera quelle a été la conduite de l'armée pendant sa marche? si elle n'a pas opprimé le pays? si elle a obéi aux ordres des chefs, si elle a suivi les règles de la conduite morale prescrites par l'Église? C'est ainsi qu'il explique chaque événement militaire.

Je n'ai pas besoin de dire que dans la sphère politique, il suit le même système; j'en ai déjà donné l'exemple en parlant des négociations avec la Prusse. Il est même très satisfait lorsqu'il trouve l'occasion de prouver comment la marche historique des événements renverse les hypothèses des hommes. Selon

lui, la Prusse a été rendue à la Pologne parce qu'elle avait appartenu antérieurement et légalement au corps de la nation polonaise. La Providence, le juge, a trouvé la cause des Polonais juste malgré les fautes des avocats : « — La Prusse vous a été rendue, dit-il, en dépit de vos fautes et même de vos lâchetés. » — Ce système, quelle que soit sa valeur philosophique, est grandiose et tout à fait original. Il diffère du système du seigneur de Commines qui compte sur l'habileté ; et il est diamétralement opposé à celui de Machiavel. Je regrette de ne pouvoir m'étendre sur la vie de notre historien. Il me faudrait expliquer certains détails qui touchent à la vie politique et à la vie domestique du peuple polonais. Cependant la biographie de Longinus compléterait son système. Comme les fruits intellectuels d'un homme, les systèmes créés par lui nous donnent la mesure de son être ; de même la vie de cet homme, c'est-à-dire l'arbre, complète la connaissance que nous pourrions avoir sur les fruits : souvent les systèmes philosophiques et politiques ont le même sort que leurs inventeurs, du moins dans la sphère morale.

Le seigneur de Commines, qui avait employé sa vie au service des intérêts du moment, qui ne voyait rien au-dessus du pouvoir royal dans la sphère morale et rien au-dessus de l'habileté dans la sphère politique, mourut dans la disgrâce. Disgracié, il jugeait avec aigreur le présent, lui qui avait été toute sa vie le serviteur des intérêts du jour. Machiavel, qui conspirait pour la liberté ou plutôt pour ses propres idées, et qui plus tard flattait pour captiver la bienveillance

du despotisme, est mort détesté par les princes et méprisé par le peuple. Notre historien, au contraire, fut pleuré par le roi, dont il avait souvent jugé les actions avec sévérité. Il fut également regretté par les grands, qu'il avait souvent combattus dans le conseil.

Longinus n'avait pas, comme l'auteur français et comme le célèbre Italien, mis tout son cœur, toute sa vie dans son œuvre historique; son œuvre est la partie la moins importante de sa vie : c'est la moindre partie de sa biographie. Il était homme d'action, diplomate, prélat, il avait fondé des églises, des monastères, il avait enrichi l'académie de Cracovie. Quelques unes de ses institutions vivent encore : son ouvrage qui, par son étendue, égale celui de Tite-Live. Les Polonais le comparent à Tite-Live. L'un et l'autre marquent une grande révolution dans l'État et laissent de grands monuments nationaux.

L'un et l'autre respectaient également les enseignements du passé, persuadés que ce n'est que par la connaissance du passé qu'on peut arriver à comprendre et diriger l'avenir.

Le plus grand événement qui eut lieu pendant la vie de Longinus et auquel nous avons déjà fait allusion, fut la réduction définitive de la Prusse. La bataille de Tannenberg avait déjà ébranlé jusque dans ses fondements la puissance de l'ordre Teutonique; mais cet ordre existait toujours : il n'entrait pas même dans l'idée des Polonais de pouvoir le renverser. Il ne cessait pas d'être une des grandes puissances militaires de l'Europe. Dans ce temps, le roi

le plus puissant, le plus habile, Louis XI, pouvait à peine payer 25,000 hommes de troupes régulières; le roi de Pologne en avait dans sa maison militaire de 5 à 6000. L'ordre payait régulièrement 12 à 15,000 hommes, sans compter les chevaliers et les garnisons des châteaux. Ces châteaux passaient pour les modèles de l'architecture militaire. Enfin l'ordre Teutonique possédait un pays riche en ressources et parfaitement bien administré : autant de raisons d'espérer qu'il pourrait rétablir bientôt sa puissance; mais il ne tarda pas à découvrir l'abîme qu'il s'était jadis creusé lui-même. On mit en question la légalité de ses possessions. L'ordre parvenu, il y avait de cela cinquante ans, à l'apogée de sa puissance, pensait jouir du fruit que ses ancêtres avaient semé; il ne voulait plus souffrir ni travailler; il tournait en ridicule la pauvreté des grands-maîtres du XIIe siècle qui couchaient sur la dure et qui passaient leur vie dans les jeûnes et dans la macération; il voyait bien que l'enthousiasme ne lui fournissait plus de Croisés, mais il croyait pouvoir remplacer ces ressources par des troupes payées, comptant sur ses trésors. Il défiait le pape; plus d'une fois il déchira les bulles. On mettait en prison les légats; les évêques de la Prusse étaient réduits au simple rôle d'aumôniers de l'ordre, ils ne pouvaient publier aucun acte sans la permission expresse du grand-maître. Les villes riches, puissantes, étaient régies par les commandeurs de l'ordre. L'institution finit par ressembler un peu à celle des Mamelouks d'Égypte. Alors les bourgeois devenus riches et quelques seigneurs de la Prusse s'avisèrent

de discuter la légalité des pouvoirs du grand-maître : pourquoi sommes-nous condamnés à obéir toujours à ces moines? Est-ce parce que nous sommes catholiques? Mais ces moines ont défié plus d'une fois le pape. Est-ce parce que nous appartenons à l'Empire germanique? Mais on a vu plus d'une fois nos grands-maîtres combattre les empereurs. Ils sont, à la vérité, nos seigneurs suzerains; mais nous voyons qu'ils ré sistent au roi de Pologne, leur seigneur suzerain.

Ce sont là les propres paroles, du moins le sens des paroles des historiens prussiens de cette époque.

Une fois la grande question soulevée, l'existence de l'ordre devint problématique; en vain il eut recours à la protection du pape, le Saint-Siége, devenu défiant, le repoussa et le renvoya au jugement des arbitres. L'empereur d'Allemagne lui envoya quelques secours, mais toujours dans le but égoïste de s'emparer de quelques unes de ses provinces. La politique des margraves de Brandebourg était la même.

L'ordre reconnut trop tard combien il est dangereux pour une puissance de violer ses principes constitutifs. Il n'y avait plus moyen de salut. Les évêques et les seigneurs de la Prusse voyaient avec envie les hautes positions qu'occupaient en Pologne les évêques et les seigneurs qui dirigeaient les affaires de la République. Ils désiraient en faire partie. Les villes savaient aussi qu'il y avait en Pologne des villes allemandes qui prospéraient sous la protection des rois, libres de se donner une constitution semblable à celle qui régissait les villes impériales. Or les intérêts des seigneurs et des villes, une fois mis en mouvement,

ne se trouvant plus contenus par le respect religieux, renversèrent une puissance qui avait eu besoin de trois siècles de travaux pour se fonder. Cinquante villes envoyèrent des députations au roi de Pologne en se soumettant et en demandant à être protégées contre l'ordre Teutonique. Après de longues hésitations, le conseil des seigneurs accepta leur proposition. On envoya une armée, une guerre longue et opiniâtre commença : pendant treize ans on lutta en Prusse. De l'un et de l'autre côté il y eut des défaites et des victoires. Enfin le grand-maître, poussé à bout, abandonné de tout le monde, vint tomber à genoux devant le roi de Pologne. Le roi, vivement touché de sa détresse, le combla de présents et même lui fit payer une grande somme d'argent. On vit clairement, durant cette guerre, le principe politique d'après lequel agissaient les rois de la dynastie des Jagellons. Leur clémence devint proverbiale. L'historien fait remarquer que chaque fois qu'on réussissait à conquérir sur l'ennemi une ville révoltée, et qu'on ressaisissait des traîtres qui avaient passé à l'ennemi, le roi ne voulait jamais les punir selon la rigueur des lois, malgré toute la remontrance des généraux et même du sénat. Il gagna tellement par cette politique le cœur des Prussiens, que le grand-maître, ayant une fois juré fidélité, n'osa plus violer son serment et repoussa constamment les suggestions de l'empereur, des rois de Bohême et de Hongrie, tous désireux de le brouiller de nouveau avec le royaume de Pologne.

Un grand pays fut incorporé de nouveau à la Po-

logne. Une race étrangère ou plutôt un mélange de races différentes s'y heurtaient. Des Prussiens, c'est-à-dire de vieux Lithuaniens qui avaient déjà oublié leurs rapports avec leur mère-patrie, dont ils étaient séparés depuis longtemps, condamnés à mourir après une longue agonie, rentrèrent sous la domination des princes de leur race. Les Allemands, implantés dans ce pays enclavé maintenant dans la Pologne, semblaient à leur tour destinés à perdre leur nationalité. L'acquisition de la Prusse par la Pologne fut aussi importante sous le rapport littéraire : la Prusse donna à la Pologne de grands savants, des historiens, des biographes et des géographes.

La Pologne, étant ainsi occupée de son côté et absorbée par la guerre de Prusse et par les complications diplomatiques avec les cours des empereurs et des rois de Bohême, perdait peu à peu de vue la Russie. Les grands-ducs de Moskou en profitèrent pour étendre leurs conquêtes et détruire la nationalité des républiques du Nord, qui avaient déjà perdu anciennement leur indépendance, mais qui conservaient encore leurs institutions nationales. Quelques princes indépendants, vassaux de la Lithuanie, établis entre ses frontières et celles du duché de Russie, crurent prudent en ce moment de se soumettre au grand-duc, craignant sa puissance et ne trouvant pas assez de protection du côté des Polonais. La Pologne faiblit du côté du Nord. Toutefois, sa politique asiatique était très active dans les pays de steppes et en Crimée, où une horde nouvelle s'élevait. La Pologne et la Russie s'efforçaient en même temps à l'attirer,

à l'entraîner dans leur sphère d'action : les Polonais pour contrebalancer la politique russe; les Russes pour menacer la Lithuanie.

Cette horde devint encore plus embarrassante par son voisinage avec la Turquie. A cette époque, la question turque dominait tout. La question prussienne n'était, à proprement parler, qu'une question intérieure. En Europe, on répétait encore dans toutes les dépêches diplomatiques que le grand intérêt du temps était de sauver la chrétienté. Il est vrai que ce n'était plus qu'un mot, une formule diplomatique, un prétexte. L'Europe, depuis longtemps, oubliait l'Orient; les papes seuls faisaient des efforts inutiles pour ranimer l'esprit des Croisades. On fut obligé de se tourner vers la Pologne. Les communications entre le Saint-Siége et la Pologne devinrent très suivies et influèrent dès lors sur la marche ultérieure de la politique polonaise.

Nous devons à cette complication des affaires polonaises avec celles de l'Orient un ouvrage politique intéressant, le premier qui fut écrit en langue polonaise. Un Polonais, dont on ne connaît ni l'histoire ni le nom, fait prisonnier par les Turcs, entra au service du sultan comme janissaire. Il fit de longs voyages à la suite de la horde turque; il traversa la Grèce, la Syrie, la Mésopotamie ; il assista aux grandes batailles de Mahomet II; il fut témoin de la prise de Constantinople. L'idée des dangers qui menaçaient l'Europe, du côté des Turcs, lui inspira le désir d'étudier la Turquie et de donner aux chrétiens quelques renseignements sur ce pays. L'ouvrage po-

lonais, dont nous possédons quelques fragments, mériterait d'être traduit. On connaît assez le Coran et le système théologique des Turcs; mais dans l'ouvrage polonais il y a des détails précieux sur la vie religieuse traditionnelle de ce peuple, sur ce qu'on pourrait appeler sa discipline ecclésiastique, sur ses mœurs et sur ses habitudes militaires. Souvent le janissaire cite les propres paroles qu'il avait entendues de la bouche des Imans et des Ulémas; il cite des anecdotes sur la vie des sultans Mahomet II et Amurat. Il connaît parfaitement les superstitions des Turcs. On ne trouve rien de cela dans les ouvrages orientaux ou dans les voyageurs qui ont écrit sur l'Orient avant cette époque. C'est la partie intéressante de l'ouvrage, sous le rapport scientifique. D'ailleurs, le Janissaire est un homme ignorant : il ne connaît ni l'histoire ni la géographie. Pour lui, le grand fleuve d'Euphrate prend sa source dans le paradis et débouche dans la mer Noire. Il croit que l'Égypte est une ville, que Kataï est une ville. Il ne faut rien chercher d'historique ni de géographique dans ses mémoires. Leur auteur avait un autre but : il est avant tout chrétien et patriote. A la prise de Constantinople, il s'est trouvé employé dans le détachement qui devait donner assaut à la porte d'Andrinople. Il dit : « Nous aidions les Turcs à ne pas prendre la ville. »

Il osa donner en secret des conseils aux ambassadeurs des princes chrétiens et leur dévoiler les voies de la politique turque, à laquelle il était très initié. Les sultans turcs discutaient alors leurs affaires en

plein air devant les pachas et appelaient souvent à leur conseil de simples janissaires. Notre soldat polonais conseillait, une fois, aux ambassadeurs des princes albanais de ne pas se fier aux paroles du sultan. —« Mais nous avons déjà conclu des traités, tout est fini, » — répondaient-ils. Le janissaire disait : — « Vous avez tout fini, mais vous n'avez rien fait. » — Puis il leur demandait quand ils devaient partir pour leur pays et il ajoutait : — « Nous partirons le lendemain pour vous rejoindre. » — Ces paroles effrayaient les ambassadeurs. Cependant ils n'osaient pas se défier des Turcs. Quelques jours après, le sultan tomba sur les principautés albanaises, et fit égorger les princes et leurs ambassadeurs.

Dans cette situation, au milieu des Turcs, le janissaire conçut une idée vaste et belle pour cette époque, celle de mettre à profit sa position pour servir la chrétienté et son pays. Il voulait étudier la Turquie, reconnaître le côté faible de cet empire, sonder la politique des Turcs et donner aux Européens les moyens de la combattre. C'est l'idée mère de son ouvrage. Il procède systématiquement : après quelques éclaircissements sur la religion des Turcs, sur leurs superstitions, il dit ce qu'il sait de leur histoire, puis de leur organisation militaire et politique. C'est là qu'il trouve le secret de leur supériorité. Les Turcs, d'après lui, devinèrent l'avenir militaire ; ils devancèrent les Européens. Ils avaient trouvé le vrai système d'organiser les troupes. L'institution des janissaires lui apparaît comme la plus parfaite. Les janissaires n'ont ni patrie ni aucun intérêt qui les

attache au sol. Les janissaires sont recrutés d'esclaves slaves, de Grecs, d'Arméniens. Ils sont pendant longtemps disciplinés et exercés. Ils dépendent absolument du sultan, et forment le noyau de la force turque. Les Turcs, ayant détruit chez eux toute espèce de droit d'héritage, ont fait que les hommes les plus riches, n'ayant rien de propre et ne pouvant rien laisser à leurs enfants, sont obligés de suivre la volonté de leurs seigneurs. Les Turcs seuls, toujours selon notre auteur, connaissaient le meilleur moyen d'organiser les finances : ils avaient inventé la capitation. Chaque individu étant chargé de payer une certaine somme, le gouvernement savait le nombre de ses sujets et pouvait mettre en ordre ses finances.

Le Janissaire nous donne des détails précieux sur la composition de l'armée, sur l'avancement, sur l'espèce d'armes, dont se servaient les Turcs ; il découvre leur côté faible et fait voir comment on pourrait les vaincre.

Voici comme il parle au pape et à l'empereur. Ce passage sert de préface à son ouvrage :

« On sait que, d'après l'Écriture, il ne doit y avoir vers la fin du monde qu'un seul troupeau et un seul pasteur. Les Grecs prétendent que ces paroles se rapportent à l'empereur Constantin. Mais l'empire de Constantin ayant été renversé, qui sait si le Turc ne sera pas ce pasteur universel? Car nous voyons le mahométisme s'emparer chaque jour du terrain, tandis que le christianisme se brise en hérésies et en sectes. Et il n'y a personne pour défendre la vraie foi. Tous les rois chrétiens dorment tranquillement, excepté notre

roi Albert de Pologne, qui veille seul et ne cesse de lutter. Tout récemment il a livré aux Turcs une grande bataille qui lui a coûté beaucoup de guerriers et de munitions de guerre.

» Notre Saint-Père le Pape, avec son clergé et ses sujets, réside à Rome sans en bouger. L'empereur et le roi très chrétien donnent des tournois et célèbrent des fêtes pendant que la chrétienté tombe en esclavage. L'empereur et le roi très chrétien entendent nos cris de loin, ils s'en étonnent, peu soucieux de leur réputation qui commence à être fort médiocre.

» Or, si Sa Sainteté le pape et si Sa Majesté très sacrée l'empereur continuent à être spectatrices impassibles de tant de malheurs et de tant de sang versé, ils pourraient bien, Dieu les en préserve! voir un jour l'ennemi chez eux. Et pourtant, c'est un devoir pour Sa Sainteté et pour Sa Majesté de tenir ferme et haute la croix du Seigneur et d'en écraser les ennemis, ce qu'ils pourraient faire facilement, toujours avec l'aide de Dieu, s'ils avaient un peu, un petit peu de charité dans leurs cœurs. Quelle gloire serait acquise au Saint-Père et à tous les rois de la chrétienté, quels profits terrestres, sans parler des récompenses éternelles! s'ils marchaient contre les Turcs à Constantinople, que les Grecs appellent Bysance et que les Turcs viennent de nommer Stamboul! Or, je dirais par quels moyens et de quelle manière, avec l'aide de Dieu, cela pourrait être mis en exécution. »

Cet homme obscur, soldat illettré, voyageant dans un grand empire avec l'idée d'en sonder la politique

et dans le but de le renverser un jour, est, ce me semble, un phénomène littéraire et politique très remarquable. Si on compare son ouvrage avec ceux de ses contemporains, par exemple, de Marco-Paulo, et de Schilderberg, fameux secrétaire de Tamerlan, on voit la différence entre un marchand vénitien, un cosmopolite allemand et un guerrier polonais.

On écrivait beaucoup à cette époque sur les moyens de vaincre les Turcs. Je ne sais pas s'il existe un ouvrage plus simple et plus pratique que celui du Janissaire. Il conseille d'abord aux rois et aux chefs de changer complétement la tactique européenne. Il dit que la cavalerie pesante avait fait son temps, qu'on ne pouvait plus l'employer contre les Turcs ; qu'un chevalier, une fois renversé de cheval, sans pouvoir y remonter et sans pouvoir combattre à pied, était un homme perdu. Il conseillait aux rois de ne plus se risquer de leur personne, de chercher à s'entourer d'une garde fidèle, de ne pas changer de place pendant la bataille, d'avoir toujours à leur portée une forte réserve, afin de l'opposer aux ennemis dans le moment décisif, et surtout de n'agir jamais de leur personne sans une nécessité absolue. Il trouve nécessaire d'augmenter l'état-major des rois ; il conseille d'avoir un grand nombre d'aides-de-camp. Toutes ces idées, énoncées dans le xve siècle, sont très neuves, si on les compare avec les systèmes en vigueur dans ce temps.

Il dit aussi que l'artillerie des chrétiens était mal dirigée et qu'on perdait beaucoup de temps à assiéger des villes, de petites bicoques, tandis que les Turcs

cherchaient à les prendre d'assaut ou les laissaient de côté, s'en prenant seulement aux capitales ou aux villes qui dominaient de grandes positions militaires. Il dit qu'il faut diriger surtout l'artillerie contre la cavalerie et les bagages turcs, les chameaux craignant beaucoup l'éclat des obus.

Il répète plusieurs fois qu'il a reconnu la faiblesse des Turcs beaucoup mieux qu'ils ne la connaissent eux-mêmes; que leurs forces résident dans leur infanterie; qu'il suffit de la détruire une fois, car les sultans, probablement, n'auraient pas le temps de reconstruire et de rétablir une seconde fois une institution qui avait coûté beaucoup de travail à leurs ancêtres.

Ce pauvre janissaire prêchait en vain! l'Europe ne profitait pas de ses leçons. La Pologne, touchant de si près à la Turquie, ayant des renseignements certains sur la stratégie et la tactique turques, n'a pourtant jamais rien emprunté à ces barbares, qui, sous bien des rapports, avaient devancé l'art militaire des Européens.

VINGT-HUITIÈME LEÇON.

Valeur littéraire et historique des mémoires polonais. — Les sectes bohêmes. — Buonacorsi, son influence. — Le roi Sigismond ; ses victoires sur les Tartares de la Crimée, sur les Valaques et les Moldaves. — Sécularisation de l'ordre Teutonique. — La guerre des Coqs.

Mardi, 11 mai 1841.

De tous les peuples slaves, les Polonais seuls possèdent des mémoires historiques. Les Russes n'ont aucun ouvrage dans ce genre ; les écrivains bohêmes faisaient plutôt des annales que de l'histoire. Cette nature d'écrit suppose une position sociale qui donne une certaine indépendance politique et une certaine liberté de jugement aux individus qui se chargent d'écrire l'histoire de leur époque. En France, la noblesse féodale, contenue par le pouvoir royal, était en position d'observer les événements, savait les

juger et commençait à cette époque à écrire des mémoires qui constituent une des grandes richesses de la littérature française. En Pologne, la petite noblesse débute dans ce genre de littérature par les mémoires du soldat dont je vous ai parlé, et qui peuvent être regardés comme un modèle de cette sorte de composition.

Ce soldat, petit noble, est attaché à la religion de ses pères, sans être nullement fanatique; il admire les apôtres, les martyrs de la vraie religion, mais il n'a aucune envie de les imiter, il est préoccupé de la question politique. Pour lui, la manière de s'armer, les moyens de s'approvisionner, sont des questions beaucoup plus graves que tous les principes et tous les systèmes politiques et religieux; il se renferme dans la sphère de la politique proprement dite, il n'en sort jamais; il paraît descendre en ligne directe du chroniqueur Gallus et n'avoir rien de commun avec les auteurs de la grande histoire : ceux-ci sont attentifs à résumer les événements, à les expliquer par des vérités d'un ordre supérieur; les chroniqueurs, au contraire, rétrécissent toujours leur sphère, ils ont une grande vérité de style, ils écrivent avec précision, avec netteté, avec grâce quelquefois; il y a beaucoup de rapports entre leur style et celui des poëtes serbiens. Les Serbiens écrivaient pour des paysans. Les auteurs des mémoires polonais écrivaient pour la petite noblesse; leurs ouvrages, lus dans les maisons des particuliers, souvent copiés, entraient rarement dans les bibliothèques et étaient dédaignés par les savants.

Dernièrement, lorsque l'on commença chez les Bohêmes à publier les chants nationaux, les Polonais aussi se mirent à la recherche de leurs mémoires. Le nombre de ceux que l'on a publiés jusqu'à présent n'est pas encore très grand. Notre Janissaire y tient une des premières places, même par le style. Voici comment il raconte la bataille de Warna, le moment décisif de cette bataille :

« Alors le roi se mit à la tête de la cavalerie et conduisit la charge lui-même, voulant avoir à lui seul toute la gloire de la journée. Les cavaliers polonais, la visière baissée et la lance en arrêt, s'élancèrent avec joie, sûrs d'écraser l'infanterie ennemie. Chacun se hâtait pour arriver le premier; on se poussait, on se mêlait, il commençait déjà à faire sombre. Personne n'avait remarqué le ravin qui défendait le front du camp ennemi.

» La cavalerie l'aperçoit, et pourtant elle s'y précipite; les chevaux, les hommes tombent pêle-mêle et s'écrasent mutuellement. Bientôt le ravin est rempli de Polonais. Les janissaires arrivent et les égorgent à leur aise. Dans cette mêlée, périt le roi Ladislas, de glorieuse mémoire. Pendant longtemps on ne savait pas ce qu'il était devenu. Enfin les janissaires descendirent dans le ravin pour dépouiller les cadavres et pour chercher de l'argent : l'un d'eux tomba sur le corps de Ladislas; frappé de la richesse de son armure et de l'éclat de son casque surmonté d'un riche panache, il lui coupa la tête et l'alla déposer aux pieds du sultan en lui disant : « — Très honoré seigneur, voici la tête de quelqu'un qui fut

puissant parmi tes ennemis. — » L'empereur fit appeler les prisonniers chrétiens et leur ordonna d'examiner cette tête. Il y avait parmi les prisonniers quelques seigneurs de la maison militaire du roi. « — Hélas! dirent-ils, c'est la tête de notre seigneur! — » et ils se mirent à pleurer et à sanglotter. L'empereur, dans le premier mouvement de joie, fit décapiter tous les prisonniers chrétiens. »

» On tira ensuite la tête du roi du casque brillant; on l'embauma avec des parfums, on peigna et on arrangea en boucles sa longue chevelure, de sorte que cette tête paraissait animée. Ainsi préparée, elle fut promenée sur une pique, et plus tard envoyée à Andrinople. »

Cependant les projets et les plans du janissaire paraissaient être sur le point d être exécutés. Le roi Albert, dont notre soldat loue surtout le zèle pour la foi chrétienne, disposait d'une grande puissance, qu'il voulait diriger contre les Turcs pour venger la mort de son oncle. Maître presque absolu de la Lithuanie, il avait humilié l'ordre Teutonique, obligé les maîtres à lui envoyer des secours, repoussé les Russes : le temps était venu d'écraser les Turcs. Pour n'être pas contrarié dans ses projets, il établissait des rapports d'amitié avec l'empereur d'Allemagne, et s'attachait, par de nouveaux traités, le roi de Bohême et de Hongrie, son frère. Il y eut entre ces rois des conférences secrètes où l'on discuta les affaires de l'Orient. Mais Albert rencontra, à l'extérieur et dans l'intérieur, des obstacles auxquels il ne s'attendait pas. Son frère, le roi de Hongrie et de Bohême, sur lequel il comptait

tant, n'existait et ne régnait qu'à condition de servir de contre-poids aux différentes sectes, obligé de les combattre les unes par les autres; tâche très difficile et qui surpassait ses forces.

Pour vous donner l'idée de l'anarchie intellectuelle de la Bohême, je vous citerai quelques mots d'un chroniqueur bohême de cette époque. Il parle des sectes subsistant dans la ville même de Prague, capitale de la Bohême:

« Les bourgeois de la vieille Cité communiaient sous les deux espèces. Leurs prêtres s'habillaient comme ceux des catholiques; ils adoptaient la transsubstantiation; mais ils condamnaient les images.

» Dans la nouvelle ville, les prêtres portaient l'étole et la chasuble; mais ils condamnaient l'usage de la dalmatique et de la tonsure. Les Taboristes ne voulaient pas entendre parler de prêtres du tout. De toutes les prières chrétiennes, ils ne conservaient que l'Oraison dominicale; ils avaient l'habitude de prier en brandissant leurs épées souvent sanglantes, avec quelques mots d'exhortation morale ou religieuse.

» Je ne parle pas encore de la secte des Adamites et d'autres petites sectes également détestées par toutes les sectes chrétiennes. »

Le roi de Bohême et de Hongrie, malgré le grand nombre de troupes qu'il pouvait mettre en marche, malgré la valeur des Bohêmes qui avaient à cette époque la plus grande réputation militaire, ne pouvait cependant rien faire, obligé d'attendre les événements.

Une autre circonstance, en apparence petite, insignifiante, a beaucoup nui au roi dans l'esprit des Polonais. Je vous ai parlé de cet Italien qui, admis dans les conseils du roi, essayait d'y propager les principes de la politique de Machiavel.

Buonacorsi, habitué à traiter avec les souverains despotes de l'Italie, ne voyait dans la politique que les moyens de dominer ou de détruire ses ennemis. Il ne pouvait rien comprendre à la Pologne : la résistance des sénateurs le scandalisait; il regardait avec mépris les mouvements de la petite noblesse. Il disait au roi qu'on devait commencer par s'emparer du pouvoir dans toute l'étendue de ce mot, du pouvoir despotique, et détruire les ennemis de l'intérieur, avant que de tenter aucune entreprise contre les Turcs.

Quelques paroles imprudentes lancées dans le public, et recueillies avidement par la noblesse, ameutèrent, contre cet Italien et en définitif contre le roi, toutes les diétines de palatinat. L'opinion publique politique agissait déjà puissamment dans la république. Il n'y avait pas de grandes villes, pas de journaux ; mais une noblesse nombreuse, tout entière exclusivement occupée des affaires du pays, se réunissant souvent pour juger les grandes causes ou pour assister aux jugements; enfin pour choisir les magistrats.

Ainsi, de vive voix, on se communiquait des principes et des préjugés. Une parole prononcée à Cracovie faisait alors, dans quelques semaines, le tour de la Pologne. Tout le monde criait contre le machia-

vélisme, tout le monde en soupçonnait Buonacorsi. En ce temps, le roi envoyait une armée contre les Valaques; l'expédition ne réussit pas. On en rejeta la faute sur le roi et sur son conseiller. « — C'est clair comme le jour, dit le chroniqueur de l'époque, que le roi n'avait en vue que la destruction de la noblesse. L'Italien a probablement entrepris l'expédition pour faire égorger toute la noblesse dans les forêts de la Valachie. — »

On commence à séparer la royauté de la république; à regarder le gouvernement et l'État comme deux forces hostiles, condamnées à se combattre.

Le roi fut obligé d'éloigner l'Italien de ses conseils, et bientôt il mourut découragé et ne pouvant exécuter aucun de ses plans.

Son successeur Alexandre fut contrarié par des mouvements en Lithuanie où l'on cherchait à rétablir la dynastie nationale et par les incursions des Tartares. Mais son successeur Sigismond, surnommé le *vieux* ou le *glorieux*, paraissait enfin être appelé à accomplir l'œuvre des Jagellons.

Dans les premières années du XVIe siècle, l'an 1507, Sigismond accourut en Lithuanie et s'empara du gouvernement, en dépit des prétentions des princes lithuaniens ses parents. Maître de ce duché héréditaire, il arriva en Pologne, où il ne trouva aucune résistance. Proclamé à l'unanimité roi, il se mit à organiser le gouvernement intérieur, à mettre de l'ordre dans les finances. Bientôt son trésor fut en état de racheter de grandes terres et des principautés hypothéquées aux particuliers et aux princes étran-

gers. Ce règne, illustré par de grandes victoires, vit en dix ans trois grandes défaites des Russes, des Valaques et des Tartares. Une victoire décisive remportée sur les Tartares de la Crimée assura pour longtemps le repos du midi de la Pologne.

Une victoire également décisive fut remportée sur les Russes. Le grand-duc de Moskou croyait pouvoir profiter des troubles en Lithuanie. Il y envoya une armée de 80,000 hommes. Elle fut battue et entièrement détruite par le prince Constantin d'Ostrogue. Les Valaques et les Moldaves, établis sur un territoire appartenant anciennement aux Slaves de la Russie Rouge, qui faisait partie de la république de Pologne, voulaient devenir indépendants, profitaient des guerres entre les Turcs et les Hongrois pour se rattacher tantôt au sultan, tantôt au roi de Bohême, et obtenaient ainsi de tous les côtés la protection et certains priviléges. Dans des circonstances difficiles, ils recouraient à la protection de leur seigneur suzerain, le roi de Pologne; mais toutes les fois qu'ils voyaient la Pologne impliquée dans une guerre difficile et dangereuse, ils ne manquaient pas d'attaquer la Pologne méridionale.

Le roi Sigismond, les yeux constamment fixés sur l'Ouest, voyait bien qu'il lui était impossible d'assurer ses conquêtes dans le Midi, sans soumettre les Moldaves et les Valaques. Il envoya une grande armée qui battit les Valaques et détruisit plusieurs de leurs villes.

La journée d'*Obertine*, célèbre dans les fastes de la Pologne, fut décrite par plusieurs historiens et

poëtes de l'époque. Le premier livre français où l'on parle de la Pologne date de cette année. C'est le récit de la victoire remportée par les Polonais à Obertine.

Sigismond, tout en projetant une nouvelle expédition contre les Valaques et contre les Turcs, s'occupait à donner une organisation définitive à l'ordre Teutonique, à la Prusse. L'ordre, pour regagner les bonnes grâces du roi de Pologne, appela à son gouvernement un prince allié de la famille royale, un prince de Brandebourg. Cependant différentes sectes se répandaient en Prusse. Le grand-maître Albert de Brandebourg comprit quel parti il pourrait tirer de ces sectes pour raffermir sa puissance, se détacher de la Pologne et devenir un jour indépendant. Les évêques demandaient au grand-maître et au roi de Pologne la protection contre les envahissements des sectaires; le grand-maître, de son côté, faisait observer au roi que les sectaires n'avaient aucune envie de rompre avec l'Église universelle, qu'ils voulaient seulement corriger quelques abus.

Dans les conseils du roi, plusieurs seigneurs, favorables aux opinions des sectaires et forts des bonnes grâces du roi, protégeaient le prince de Brandebourg, dans l'intérêt de leur secte.

Après de longues résistances, le roi permit aux chefs de l'ordre d'abjurer la religion catholique. Le pape avait tenté plusieurs fois de ramener le roi à son devoir. Le pape lui représentait de loin le danger qui devait naître pour la Pologne de l'établissement luthérien. Le roi répondait qu'il n'était plus en son

pouvoir de sauver l'Église en Prusse. Le pape, après avoir en vain protesté, fut obligé de tolérer la réforme.

Ceux des commandeurs, des prieurs et des chevaliers qui restèrent fidèles à la religion catholique, demandaient au roi de les prendre sous sa protection. Ils désiraient se réunir à jamais à la république de Pologne, n'avoir d'autre qualité que celle des abbés et des évêques polonais. Le roi, par faiblesse pour son parent, préféra lui donner le titre de prince et le séculariser. Le prince de Brandebourg, en politique habile, représentait au roi qu'étant déjà d'un certain âge, il pourrait bien mourir sans postérité, et qu'alors la Prusse se trouverait à jamais réunie à la république; le roi la recevrait de ses mains sans être obligé de demander la confirmation du pape, et sans s'exposer aux remontrances et à l'hostilité des empereurs d'Allemagne, protecteurs de l'ordre. L'opinion de tous les politiques de cette époque appuyait les prétentions du prince, et les écrivains louent hautement le roi d'avoir arrangé avec tant d'habileté les affaires de Prusse.

Quelques évêques, quelques écrivains, fidèles à la tradition nationale, faisaient opposition pendant longtemps et traversaient les projets du prince de Brandebourg. L'histoire contemporaine nous fait voir lequel de ces deux partis avait raison.

Un historien Polonais parle dans ces termes de la sécularisation de la principauté de Brandebourg :

« La doctrine de Luther n'a profité à personne autant qu'aux rois de Pologne, qui l'avaient pourtant

dédaignée; car si l'ordre Teutonique avait continué à subsister, il aurait pu un jour repousser et reverdir comme l'herbe fauchée; mais lorsque la Prusse eut embrassé la confession d'Augsbourg, et que son prince, après s'être dépouillé de son caractère monacal, eut pris une femme, l'ordre s'est trouvé coupé à la racine, et on put regarder tout germe de guerre et de discorde comme à jamais détruit. »

Ce sont les paroles de l'historien Sarnicki. Au contraire, le grand évêque Hosius prédisait au roi que la Pologne serait un jour menacée des plus grands dangers de ce côté; que la réforme finirait par détacher la nation allemande de la nation polonaise; qu'elle finirait par rompre tous les liens politiques qui unissent ces deux races, et qu'elle serait violemment entraînée dans la politique de l'empire germanique.

Ainsi le système des Jagellons s'arrête, il fait déjà deux pas en arrière. D'abord les rois abandonnent le projet traditionnel de renverser le pouvoir du sultan et de chasser les Turcs : ils commencent à traiter de puissance à puissance avec le sultan; ensuite, au lieu de défendre l'Église et de la relever, ils se bornent au triste rôle de conservateurs, n'ayant aucun moyen de réprimer l'audace des sectaires, qui, de leur côté, en invoquant toujours la tolérance, oppriment la religion de l'État. La Pologne, sortie victorieuse de tant de dangers extérieurs, la Pologne, que les Turcs et les Tartares et la race allemande n'ont pu vaincre, est maintenant blessée dans son

moral : son système national est ébranlé jusqu'en ses fondements.

Les historiens louent beaucoup la prudence du roi Sigismond qui savait entretenir de bons rapports d'amitié avec Soliman. On a plus tard loué de même la politique vénitienne, maintenant une espèce de neutralité entre la Turquie et l'empire d'Allemagne; le fait est que les Vénitiens perdirent à cette politique toute la puissance qu'ils devaient aux croisades : ainsi l'activité réveillée dans la république de Pologne, tournée jusqu'à présent vers l'extérieur, réagit sur les institutions du pays. On commence à discuter les dogmes religieux et les dogmes politiques, au lieu de les développer.

Vers la fin du règne de Sigismond, une seconde révolution eut lieu dans l'intérieur de la Pologne. Jusqu'alors le sénat gouvernait, il dirigeait la république sans avoir jamais essayé de la violence; il était entré dans le gouvernement par un progrès d'influence lent et régulier. Maintenant, la petite noblesse fait une irruption subite dans le gouvernement; son action est dès le commencement entachée d'illégalité.

Le roi Sigismond, découragé par la résistance que les diétines ne cessaient d'apporter à ses projets guerriers, fit convoquer le ban et l'arrière-ban. Il s'agissait d'une expédition contre les Turcs. Jamais on n'a vu en Pologne une réunion aussi nombreuse et aussi formidable : 150,000 cavaliers armés, accourus de tous les côtés de la république; les Palatinats avec leurs bannières, et sous le commande-

ment de leurs palatins et de leurs castellans respectifs, traversent le pays et s'établissent auprès de la ville de Léopol. L'Europe était dans l'attente, dans la frayeur ; le sultan envoyait des émissaires chargés de pénétrer les projets du roi de Pologne ; l'empereur d'Allemagne se croyait menacé ; il rappelait au roi le traité qu'il avait conclu sur la succession de Bohême et de Hongrie ; le prince de Prusse envoyait aussi un détachement armé pour mériter les bonnes grâces du roi. Personne ne se croyait capable de résister à un tel déploiement de forces militaires. Le roi, content d'avoir réuni une si grande armée, voulut la conduire à l'ennemi ; lorsque tous les germes de discordes religieuses, politiques et sociales, qui depuis longtemps travaillaient déjà la noblesse, éclatèrent tout à coup : ce fut une véritable éruption volcanique.

Les sénateurs donnèrent le signal de ces désordres ; ils suscitèrent dans le sein du conseil des questions de personnes et firent appel au dehors. Ils devinrent ainsi chefs de parti. Ils appelaient de toutes leurs forces la noblesse à leur secours. La noblesse, de son côté, encouragée par la voix des sénateurs les plus graves et les plus respectables, se mit à discuter les affaires de l'État et la constitution du pays. Au lieu de marcher, on se forme en diète et l'on envoie une députation au roi pour lui exposer ses griefs ; tout ce qu'on peut imaginer sur la constitution d'un pays, tous les projets qu'on peut former sur un avenir social, enfin tous les systèmes juridiques et financiers qui aient été jamais discutés dans un parlement, tout cela est soumis au roi, et on

l'oblige à résoudre toutes ces graves questions. Nous voulons, disaient les nobles, organiser d'abord la république! Mais, répondait le roi, est-ce le moment de s'occuper d'un travail aussi long et aussi difficile, le moment où les Valaques sont en armes, où ils brûlent nos villes? Les nobles soutenaient avec opiniâtreté que leur devoir était seulement de combattre l'ennemi sur leur territoire; que s'ils suivaient le roi dans des expéditions étrangères, c'était seulement par amour, par attachement, par une faveur spéciale, et que le roi, dans ce cas-là, était obligé de les payer. On mit ainsi en avant l'épouvantable hérésie politique qui sépare l'intérêt de la dynastie de celui du pays.

En même temps on menace l'Église, les villes et le peuple. Dans ces fameux articles qui constituent une nouvelle base de la législation polonaise, il y a tendance non seulement à humilier le clergé, mais même à le détruire peu à peu : on défend aux évêques de recevoir dans les ordres un homme qui ne soit pas noble; on veut rendre l'Église nobiliaire. On charge le roi de tâcher de négocier avec le pape, pour obtenir de lui qu'il confirme cette absurde décision. Ainsi on ferme toute carrière au peuple et à la bourgeoisie; on les empêche d'entrer jamais dans le gouvernement, puisque c'est par l'Eglise que la noblesse elle-même s'y était introduite.

On force les bourgeois à vendre les terres qu'ils possèdent, et on leur défend d'en acquérir à l'avenir.

La noblesse, fière de son nombre, de son influence, une fois mise en possession de la souveraineté, veut

la garder exclusivement pour elle; elle pense ôter au roi le droit de disposer des impôts; elle médite la destruction des archives du royaume, parce que, dans ces archives, il y a les preuves que plusieurs terres qui appartenaient à la république se trouvent dans la possession des nobles, et que le roi, fort de ces preuves, pourrait les revendiquer pour son trésor.

Le sénat, ou ceux des sénateurs qui étaient les premiers instigateurs de cette tempête, effrayés eux-mêmes, s'épuisent en vain à la conjurer. Le roi promettait beaucoup, cherchait à traîner la discussion en longueur, voulait fatiguer la noblesse; quelques hommes turbulents tâchaient, de leur côté d'ameuter la noblesse contre le sénat et la royauté. Le nonce du pape et les ambassadeurs étrangers assistaient étonnés à ce spectacle extraordinaire et si nouveau dans la chrétienté. On voyait les vieux Sarmates en habits asiatiques, entourés de nombreux domestiques, de pages et de gens armés, logés dans de misérables huttes de paysans; on voyait la noblesse, armée pour la guerre, arriver dans ces réunions avec des bannières et former un vaste parlement en plein air. Des harangues, des discours prononcés alors ont été fidèlement conservés par les historiens. Pour la première fois, on vit dans la chrétienté les exemples d'une éloquence parlementaire. Jusqu'alors le parlement anglais ne discutait que des points de droit, et ne faisait que des règlements; les États-Généraux en France parlaient bien lorsqu'ils félicitaient le roi, ou lorsqu'on prenait congé de Sa Majesté, après avoir

clos les assemblées ; mais leurs discussions, en général, étaient fort simples et se bornaient à expédier les affaires du moment. Chez les Polonais, au contraire, on discutait d'après toutes les règles de la dialectique ancienne, et avec les formes qu'on admire maintenant dans les discussions parlementaires; les discours des sénateurs ressemblent beaucoup à ceux de Tite-Live, et sont malheureusement souvent imités des écrivains de Rome; c'est pourquoi ils n'ont pas une grande valeur politique.

Dans une de ces réunions si nombreuses et si brillantes, au moment où les partis luttaient avec le plus d'acharnement par la parole, une tempête violente, avec des éclairs et des coups de foudre, vint séparer enfin les combattants. Quelques nobles, exaltés encore par les coups de tonnerre, se ruèrent sur les sénateurs, et le sénat fut obligé de s'enfuir. L'assemblée se dispersa au milieu du bruit de la tempête.

On a tâché en vain de la réunir de nouveau, les fameux arrêts acceptés par le roi, mais renvoyés à une autre diète, restèrent comme les seuls monuments de cette réunion. Le roi se trouvait enfin obligé de dissoudre l'assemblée; la noblesse, égarée un moment; bonne et généreuse, retourna avec tristesse à la maison, accompagnée des huées et des malédictions du peuple : on répétait partout que la noblesse avait fait pleurer le bon roi, et tout le monde était honteux d'une telle conduite.

On a appelé cette expédition la *guerre des coqs*, parce qu'on y avait fait beaucoup de bruit et peu de

besogne. La république paraissait être condamnée à une anarchie continuelle : on ne voyait plus aucun moyen de réunir une diète et de la diriger. Cependant ce mal n'était encore qu'apparent ; tout rentra bientôt dans l'ordre. Le sénat réussit pendant quelque temps à renfermer dans de justes limites la puissance des nonces.

Cette guerre des coqs fit cependant voir tous les symptômes du mal qui résidait dans les profondeurs de la république. C'étaient les premières atteintes d'une maladie dont l'ancienne Pologne devait mourir.

Ce qui étonne surtout dans l'histoire de cette désastreuse diète, c'est l'abus qu'on faisait de l'histoire ancienne. Ainsi, l'ordre équestre, c'est-à-dire la noblesse, prit officiellement le titre de *plebs;* elle s'attribuait le droit de la plèbe romaine. On cita l'exemple du peuple de Rome qui faisait des séditions et qui quittait la ville ; la noblesse, forte de ces exemples, se retirait aussi, pour discuter séparément. On parla des plébiscites et des patriciens : la noblesse voulut alors faire à elle seule des lois auxquelles elle prétendait que le sénat et le roi devaient se soumettre. *Plebiscita omnes quirites tenent !* On n'y cite presque jamais les lois du pays, les coutumes des ancêtres ; tout le monde courait après les exemples classiques.

En littérature aussi, nous voyons commencer alors une révolution. Jusque-là l'histoire marchait comme un seul homme, se dirigeait d'après les mêmes idées et jugeait les événements d'après les mêmes règles. Maintenant tout se divise ; il y aura un grand nombre

d'histoires; il y aura des historiens de la royauté, des historiens du clergé, des historiens de la petite noblesse; mais il n'y aura plus d'histoire de la république.

Je citerai sur cette diète quelques paroles sévères d'un grand historien contemporain qui voyait parfaitement le mal et savait juger son monde. Il parle avec mépris de la brillante éloquence des sénateurs et des nonces d'alors.

« Ces discours et ces harangues furent soigneusement recueillis par M. Orzechowski, homme turbulent et léger qui, plein d'admiration pour ces stupides déclamateurs, nous en a conservé les élucubrations comme quelque chose d'important et de digne de mémoire. Ces hommes violents et criminels, en abusant de la manière la plus scandaleuse de la liberté, ne cessaient de crier contre les passions de la tyrannie. D'après tout ce que nous avons dit, on voit comme tous ces griefs étaient vains et ridicules; et le roi pourtant fut obligé de s'excuser, de se défendre comme un coupable, ce roi qui mérite le titre glorieux de restaurateur de la république et de père de la patrie. En effet, jamais un royaume n'a été administré avec plus de bonne foi, de justice et de miséricorde, jamais un sénat n'a été mieux composé. »

Ici l'historien nous dit tout ce qu'on a vu sous ce règne :

« La guerre et la diplomatie dirigées avec la même vigueur et la même habileté. A l'extérieur, des victoires brillantes, des traités avantageux, des mariages

qui liaient la famille royale avec les princes les plus puissants de l'Europe ; à l'intérieur, un ordre dont on n'a pas eu d'exemple, une paix profonde, une prospérité inouïe. Voilà l'histoire du meilleur et du plus glorieux des règnes ; mais notre stupide nation n'a pas su le comprendre !

» L'empereur Charles-Quint, le roi de Hongrie, le sultan même offrirent au roi des secours contre ses sujets rebelles. Mais le roi préféra les vaincre par son inépuisable bonté et par sa clémence, comme s'il y avait quelque moyen de vaincre la mauvaise foi politique (*improbitas*) ! Il a plu à la divine providence d'éprouver ce bon et généreux roi par ses sujets, afin que sa félicité ne fût pas complète sur cette terre. »

Ces dernières paroles sont les propres paroles du roi Sigismond que notre historien cite ici. Le roi, répondant aux ambassadeurs de Charles-Quint et du sultan, leur disait qu'il regardait cette épreuve comme un moyen que la Providence employait pour montrer qu'il n'y a pas de bonheur complet sur cette terre.

VINGT-NEUVIÈME LEÇON.

Commencement de la biographie polonaise. — Mouvement littéraire en Bohême. — Invention de l'imprimerie. — Grégoire de Sanok ; Jean de Glogow ; Kopernik, etc. — Code du chancelier du roi de Pologne. — *Jugement de Chemiaka.* — Politique des grands-ducs de Moskou à l'égard de la horde d'Or de Novogorod et de Pskof. — Les trois mouvements politiques slaves.

Vendredi, 14 mai 1841.

MESSIEURS,

Le système politique intellectuel auquel nous donnons le nom de *Système Polonais-Jagellonien* étant une fois arrêté dans son développement extérieur, le travail intérieur continua et absorba toutes les forces de la nation. Le système synthétique devint de plus en plus difficile ; dans la nation, il se forma des états, des corporations qui eurent des intérêts, sinon opposés, du moins très différents ; et, dans la sphère intellectuelle, il y eut des sciences, des doctrines, des théories diverses, dont chacune demande une histoire à part ; car il est impossible de réunir, de faire converger vers un même centre

toutes les théories, et de les expliquer par une donnée historique.

A cette époque, l'histoire, au lieu de se transformer, s'abaisse et s'affaiblit; le temps du précis historique n'était pas encore venu, et l'esprit national repoussait les détails. L'esprit aventureux et inquiet tournait toujours les intelligences vers les généralités ; les historiens suivaient encore le plan vaste et compliqué de leurs prédécesseurs, mais sans avoir la force de le remplir et de l'achever.

Cependant, les sénateurs, les seigneurs, les grands personnages partageant avec le roi le gouvernement de l'État, trouvent naturellement des historiens : la biographie commence ici. Elle est grandiose comme l'histoire, elle conserve les idées générales que nous avons expliquées en parlant des chroniques de Vincent et de Longinus. J'ai cité quelques paroles de la première de ces biographies connues ; on ne sait pas le nom de l'auteur. Il a écrit la vie d'un seigneur puissant du temps des rois Casimir et Sigismond. Il traite son héros comme le chroniqueur polonais traite la nation, avec impartialité, sévérité et bienveillance ; il n'écrit ni pour blâmer ni pour louer. Il cherche d'abord à fixer la position de son personnage, par rapport à ses devoirs, le juge selon que ses actions lui paraissent répondre à sa mission; il rend une pleine justice à la générosité, à la grandeur d'esprit, à la fermeté de ce seigneur, mais ne lui pardonne pas son orgueil et surtout son incapacité politique, ses fautes dans l'administration. Il décrit ainsi son patriotisme :

« Il passait pour dévoué à la république parmi ceux qui lui ressemblaient et qui n'avaient aucune idée de ce que c'était que notre république. Sous les anciens chefs du sénat, sous les anciens chanceliers, Pierre Tomicki, évêque de Cracovie, Szydlowiecki, castellan de Cracovie, le gouvernement était encore possible, malgré les progrès rapides de la puissance populaire. Ces grands hommes dirigeaient les conseils du roi avec fermeté et sagesse; ils n'admettaient dans le sénat que des seigneurs vieillis dans le service de la république, d'un caractère grave et modéré; ils savaient contenir dans de justes limites les prétentions populaires. Mais après leur mort, les seigneurs du sénat, jaloux les uns des autres, devinrent chefs de parti, et appelèrent à leur aide la petite noblesse, audacieuse, turbulente et sotte. Ils s'emparèrent ainsi de la république et en bouleversèrent bientôt les principes. Il n'y eut plus aucun moyen d'organiser un gouvernement régulier, ni d'administrer la justice, ni même de diriger les délibérations d'une diète. »

On peut mettre cette biographie à côté des meilleurs ouvrages de cette époque, à côté de la biographie des Castruccio par Machiavel; je crois que le biographe polonais surpasse encore l'auteur italien en élévation d'idées, en vigueur de style; il a la même clarté, la même netteté.

Laissons maintenant l'histoire et la biographie se développer, pour examiner le mouvement intellectuel dans les pays slaves qui avoisinent la Pologne, surtout en Bohême.

Sous les derniers Jagellons, nous avons vu l'agitation religieuse arrêter forcément le mouvement intellectuel et lui donner une autre direction; l'ancienne littérature, c'est-à-dire les chants héroïques, les romans, les histoires, tombe tout à coup dans l'oubli. Ces monuments subsistent encore; mais ils se retirent des châteaux et des couvents, remplacés par la théologie. Le nombre de ces monuments a dû être prodigieux, à en juger par ce qu'il en reste encore dans les manuscrits et les bibliothèques.

Les anciennes poésies n'ayant plus aucun rapport avec la vie chrétienne, consacrées qu'elles étaient à chanter les exploits des ancêtres païens bohêmes, disparaissent complétement; mais les romans sont encore copiés et avidement lus par la petite noblesse, c'étaient les histoires de Tristan, de la belle Iseult, du sir Arthur de Bretagne, des récits fabuleux sur Alexandre le Grand, des romans, d'origine bretonne ou anglaise, sur des héros plus ou moins fantastiques, mais déjà dédaignés par le clergé et la noblesse. On doit remarquer à cette occasion que le roman celtique était mieux compris et mieux goûté par la race slave, que les grandes et belles compositions allemandes, malgré les rapports politiques et religieux qui la liaient à la race germanique; ce qui nous prouve encore cette sympathie secrète entre le génie de ces deux peuples, que nous remarquerons en plus d'une occasion.

Les pays slaves, la Pologne et même l'Europe, doivent beaucoup aux Bohêmes. S'ils ne sont pas inventeurs de l'imprimerie, ce qui est encore à déci-

der, il est sûr qu'ils ont le plus fait pour intéresser les esprits, pour les tourner vers cette découverte; car on ne la doit pas, comme bien d'autres, à l'appât de l'argent. Elle a une origine morale : c'est le désir de lire la Bible, de la répandre partout, de la copier; et ce désir se fit sentir après les luttes religieuses suscitées par Huss. La Bible était déjà traduite plusieurs fois en slave, en polonais, en ancien slavon et en bohême; elle était lue par le clergé, par les hommes instruits; mais on n'en connaissait que des parties différentes. Lorsqu'on eut mis en question le pouvoir législatif de l'Église, tout le monde en appela à la charte de l'Église, c'est-à-dire aux Écritures; tout le monde voulut les connaître et les discuter, les sectateurs aussi bien que les catholiques; ce travail occupait surtout les Bohêmes. Enéas Piccolomini, pape plus tard sous le nom de Pie II, s'étonnait de cette activité des Bohêmes, il les donnait en exemple aux chrétiens de l'Occident; il montrait partout la noblesse et la bourgeoisie de ce pays occupées à écrire et à lire, alors que plusieurs seigneurs, en Italie et en France, lisaient difficilement et ne pouvaient pas quelquefois signer leur nom.

Les troubles qui suivirent le schisme de Huss firent sentir le besoin de répandre partout les saintes Ecritures.

Un jésuite du siècle passé, Korzynka, dans un ouvrage où il traite de l'invention de l'imprimerie, prétend que cet honneur appartient aux Bohêmes; que le célèbre Guttenberg était né en Bohême, à

Kutna-Hora, qu'on appelle en allemand Guttemberg. Ce jésuite, qui n'était pas ami des Hussites, a réuni un grand nombre d'arguments spécieux pour appuyer son opinion. Les Allemands ne l'admettent pas. Il serait intéressant pour les Slaves d'approfondir cette question.

Ce qui est moins problématique, c'est que les Polonais et les Bohêmes, à cette époque, commençaient partout les entreprises typographiques et y présidaient. Ainsi, un certain Adam, polonais, établit la première imprimerie à Naples; un autre polonais, Stanislas, l'établit à Séville, en 1478; c'est encore un Polonais, Hencki, qui fonda la première imprimerie à Vienne. Il est difficile d'expliquer tous ces mouvements si on n'en cherche pas l'origine en Bohême, d'où ils agitaient les provinces limitrophes en Pologne.

J'ajouterai, comme anecdote, que le premier livre, ou, selon quelques auteurs, un des premiers livres qui furent imprimés, fut un ouvrage écrit en latin par un polonais, Mathias, de Cracovie. Il est intitulé: *Ars moriendi*, fut gravé sur bois et imprimé en 1440, par Coster, à Harlem, avant les essais de Faust et de Guttenberg; cet ouvrage, d'une douzaine de pages, est excessivement rare, et on le paie aujourd'hui plusieurs milliers de francs.

Le mouvement dont le siége était en Bohême se concentra dans la capitale de la Pologne, à Cracovie, dont l'Académie rivalisait alors avec les célèbres Universités de France et d'Italie, avec l'Université de Bologne. Il y a quelque chose de grandiose, de

synthétique et de fort dans les entreprises scientifiques de ce temps; les savants, les littérateurs, les historiens ressemblent à leur roi, à cette grande et noble figure de Sigismond-le-Vieux, qui domine l'époque des Jagellons. Parmi ces savants, nous citerons Grégoire de Sanok, secrétaire du roi Alexandre-le-Jagellon, employé ensuite par Sigismond, et qui professa pendant quelque temps à l'Université de Cracovie. Cet homme éminent ne visait à rien moins qu'à renverser la philosophie d'alors et à introduire une réforme générale dans les sciences. Il était ennemi juré de la philosophie scolastique, dont personne encore n'avait mis en doute la profondeur et l'exactitude. Il disait et écrivait que le syllogisme n'est que la manière de raisonner en coordonnant des paroles, et qu'il n'est qu'un rêve sans réalité. Il combattait aussi l'astrologie judiciaire, et désignait déjà le mouvement analytique et critique qui marqua le siècle suivant. Cet homme a précédé de deux siècles Bacon; mais il serait tombé dans l'oubli s'il n'avait rencontré un homme capable de l'apprécier, s'il n'avait fait connaissance de cet Italien dont nous avons parlé, Buonacorsi ou Callimach. Celui-ci était tout étonné de trouver dans le Nord un homme profondément versé dans la philosophie, et qui l'écrasait par la hauteur de ses conceptions.

Buonacorsi a écrit la biographie de cet homme, et nous a conservé le souvenir de ses travaux. Il en a donné quelques extraits; nous les connaissons seulement par des citations.

De la même Académie sortit aussi Jean de Glogow,

savant célèbre, dont l'ouvrage a été imprimé plusieurs fois à l'étranger, et notamment à Strasbourg. Né en Silésie, professeur à Cracovie, Jean de Glogow commenta, selon les coutumes d'alors, la philosophie d'Aristote; mais il chercha des voies nouvelles, et l'on trouve avec étonnement dans ses ouvrages le système crânologique déjà bien défini. Il a aussi écrit, sur les physionomies, un ouvrage dont nous ne connaissons que le titre.

Dans sa Philosophie, il parle de la crânologie; il y décrit la forme de la tête physique; on y voit dessiné, un crâne séparé en divers compartiments, avec le nom des organes qui désignent telle ou telle qualité.

Voici le titre de ce chapitre, c'est le VIIIe de l'ouvrage : *Comment les qualités animales de l'homme peuvent être reconnues par des signes extérieurs.* Je cite l'auteur :

« Il faut savoir que la masse du cerveau se divise en trois parties différentes, dont chacune est logée dans une cellule particulière. Dans la partie antérieure et dans le premier lobe de la première cellule frontale, est le siége de la sensation ou de ce qu'on appelle le sentiment. Il est chargé de recevoir les impressions, de les coordonner. Le lobe postérieur sert de réceptacle aux impressions reçues; c'est l'arsenal de l'imagination. Cette faculté, toujours active, soit qu'on veille, soit qu'on dorme, est logée dans la partie antérieure de la deuxième cellule. Les facultés précédentes étant toutes passives, le travail de l'imagination consiste dans la composition, dans l'arrangement.

Si la force qui compose se conforme aux lois naturelles qui fixent les rapports entre les choses, alors elle s'appelle pensée. Si elle s'en affranchit et n'obéit pas au jugement, alors elle est imagination, dans la propre acception de ce mot. La partie postérieure de la même cellule appartient à l'entendement. L'espace qui existe entre l'entendement et l'imagination est occupé par l'instinct animal. A l'aide de cette faculté, l'animal reconnaît à la première vue son ennemi; l'homme aussi la possède, mais c'est une faculté purement bestiale. Enfin, la mémoire occupe la dernière cellule, réservoir de l'imagination et de l'esprit.

» Mais il existe dans l'homme, outre ces facultés, une force immatérielle, c'est-à-dire la raison. Elle n'est nullement fixée dans la matière, elle n'est représentée par aucun organe physique et palpable.

» L'une de ces facultés animales, dont nous avons parlé, peut diminuer et disparaître sans affecter les autres organes. Ainsi, l'imagination peut bien exister sans le jugement, etc. »

Il est curieux de voir, au commencement du XIVe siècle, aussi clairement expliqué le système qui passe pour avoir été inventé il n'y a pas longtemps. Mais ce qui illustra, surtout à cette époque, l'Université de Cracovie, ce furent les sciences mathématiques. Nous ne parlerons pas longtemps de Vitellio qui, le premier, introduisit l'optique; l'historien de la littérature polonaise, M. Wiszniewski, prétend qu'il n'a fait que traduire l'ouvrage arabe de Al-Hassen; mais personne ne lui conteste d'avoir été le premier

propagateur de cette science. Ce fut surtout Albert de Brudzewo qui fit époque dans les sciences mathématiques; homme célèbre à l'étranger, il publia à Milan, une théorie du mouvement planétaire plusieurs fois réimprimée. Il eut pour élèves Martin d'Olkusz et le célèbre Kopernik.

Martin, le premier, conçut l'idée de réformer le calendrier; il présenta au pape le projet de cette réforme, qui ne put alors être acceptée, mais plus tard, elle fut mise à exécution par Grégoire XIII.

Tout le monde connaît le système de Kopernik, condisciple de Martin. Kopernik était issu d'une famille polonaise de Cracovie; sa mère était allemande. Il était employé par le gouvernement polonais pour réformer le système monétaire; il a composé un ouvrage sur cette matière. Plus tard, il obtint une place de chanoine à Thorn, où il mourut et fut enterré.

Dans la législation on visait à la grandeur et à l'unité. Le roi chargea son chancelier Laski, de composer un code pour tout le royaume. Déjà le duché de Lithuanie possédait ce code; mais la Pologne, à cause de la grande révolution sociale qui s'opérait dans son intérieur, ne pouvait accepter cette unité, et le beau travail du chancelier ne fut pas confirmé par la diète. On a essayé plus tard de proposer ce code, mais on n'a jamais pu vaincre les résistances de la noblesse et des différents partis religieux et politiques qui se sont successivement formés en Pologne.

Que faisait pendant ce temps la Russie, ou plutôt

le duché de Moskou, qui domine maintenant dans les pays russes? Elle paraissait être complétement étrangère à tout ce mouvement intellectuel; les livres imprimés en slave qui sortaient des presses cracoviennes pénétraient difficilement au-delà des frontières de Pologne; et, pendant que les Polonais jouissaient de leur présent, que les Bohêmes dévoraient ce présent, le duché de Moskowie, muet et silencieux, travaillait pour l'avenir. Un concours inouï de circonstances favorables appuyait les entreprises des grands-ducs, qui ne cessaient d'étendre leur puissance vers les pays occupés jadis par les Mongols et vers la Lithuanie. Ces princes, d'abord par leurs perfidies, par l'astuce, réussirent à détruire les princes apanagés, leurs frères; ils remirent plus tard cet héritage à des princes doués d'un grand talent politique. Ce système fut mis surtout à exécution par Iwan, surnommé le Terrible.

La première époque d'astuce et de trahison est représentée parfaitement par un conte populaire russe très répandu dans le pays et connu en tous lieux. Ce conte est intitulé: *Le jugement de Chemiaka*. C'est le nom d'un des princes du temps de la domination des Mongols, célèbre par sa perfidie. Le peuple le représente comme l'idéal du mauvais juge; il lui en attribue tous les méfaits.

Voici comment on raconte cette histoire. D'abord un homme coupable de plusieurs crimes, accusé et convaincu, est mené devant le juge. Il prend une grosse pierre qu'il enveloppe dans un

mouchoir, décidé à casser la tête de ce juge, s'il est condamné.

Le juge, c'est-à-dire le grand-duc Chemiaka, avisant cette masse enveloppée dans un mouchoir, croit y voir de l'argent, un présent qu'on lui destine; alors il prend une série d'arrêtés plus ridicules les uns que les autres; il justifie le coupable et condamne l'innocent.

Je regrette de ne pouvoir pas citer ce conte assez plaisant; mais les détails les plus piquants ne peuvent pas être reproduits; ils sont trop vulgaires et quelquefois indécents. Au surplus, on pourra lire ce conte dans la traduction de M. Muller, publiée à Weimar.

C'est ainsi que le peuple résumait, dans un récit, toute une époque historique; mais ce peuple déchu, n'ayant jamais pris part au mouvement politique, et longtemps repoussé même de toute participation aux affaires administratives, regardait de loin et souriait; il voyait ces injustices et ces cruautés avec un amer sourire, sans accuser le tyran, et même sans plaindre les victimes.

Après cette époque, caractérisée par Chemiaka, arrive celle représentée par Iwan III, surnommé le Grand par les étrangers. Ce prince, dont le règne coïncide avec ceux de Casimir et d'Alexandre en Pologne, sut mettre à profit le système établi déjà par ses prédécesseurs, Wasili l'aveugle, Dmitri, et même Chemiaka.

Il passait pour un homme faible, indécis et même lâche, et cependant personne n'a jamais suivi avec

tant d'opiniâtreté et de bonheur un système une fois conçu.

La Horde-d'Or, déjà affaiblie par les divisions, séparée en Horde de Crimée et en Horde de Kasan, était cependant regardée de loin comme un orage prêt, à chaque moment, à fondre sur la Russie.

Le grand-duc, quoique connaissant la faiblesse de cette horde, n'osa jamais l'attaquer; seulement il encouragea les divisions. Si l'on renversait le Khan de la horde, le grand-duc le recevait comme son maître, lui donnait un tribut annuel, sans cesser cependant de payer régulièrement ce tribut au nouveau Khan de la horde. Il cherchait toujours à envenimer les discordes des Khans de Crimée et de Kasan; quelquefois même il essayait une guerre ouverte; mais la Russie était encore tellement effrayée de la puissance des Mongols, que les premières tentatives contre les Tartares furent toujours faites au nom des princes tartares. Les premières armées russes envoyées contre la horde furent toujours commandées par des princes tartares, qu'on appelait *Czars*, et qui jouèrent dans ces guerres un rôle plus grand que celui des ducs de Moskou. Plus d'une fois ces derniers furent maîtres de Kasan, ils pouvaient y mettre un gouverneur; cependant ils n'osèrent pas, craignant de faire trop d'éclat et d'éclairer ainsi les Mongols sur les dangers de leurs divisions. Sans occuper Kasan, ils y plaçaient toujours un prince tartare. A l'époque à laquelle nous sommes arrivés, le grand-duc leur suscite des ennemis, pour les détruire les uns par les autres.

Tandis que le grand-duc suivait une telle politique avec les Mongols, il envoyait des troupes et il combattait vigoureusement les Allemands. La race allemande, représentée encore par l'ordre des Porte-glaives, était très affaiblie par la chute de l'ordre Teutonique. Novogorod, pressée de tous les côtés par les armées d'Iwan, fut obligée de reconnaître sa suzeraineté. Elle continua cependant à exister encore comme une grande république. C'était une ville de 200,000 habitants, qui gouvernait un territoire presque égal à l'étendue du grand-duché de Moskou; elle possédait de vastes contrées vers la Baltique, opprimant les populations de la race finnoise. Le grand duc fut un moment sur le point de prendre d'assaut Novogorod, abandonnée par les Lithuaniens; mais, suivant sa politique de ne jamais porter un coup hasardeux, capable d'effrayer les Lithuaniens, qui s'oubliaient depuis longtemps, il ne profita pas de l'occasion. D'ailleurs, cette ville pouvait appeler à son secours la république de Pskof, encore indépendante, et faire comprendre aux princes apanagés qui existaient encore, les dangers de leur position. Le grand-duc préféra conclure une paix avantageuse avec Novogorod. Il lui laissa toute son indépendance nationale, ses assemblées nationales; il ajouta seulement qu'il pardonnait à Novogorod. C'est de cette parole qu'il tirera plus tard toutes ses prétentions. Il s'attribua aussi le pouvoir de réconcilier les partis politiques existant dans cette république.

Voici comment Karamzin, l'historien de l'empire

russe, décrit sa marche politique, le système qu'il suivit à Novogorod.

« Ayant levé un tribut d'argent, ayant conclu une paix avantageuse, en pardonnant aux Novogorodiens, Iwan avait grossi ses trésors aux dépens du leur. Pendant la paix, il tient les yeux constamment fixés sur cette république, y augmente tous les jours le nombre de ses créatures, et y sème des germes de discorde entre les boyards et le peuple. Son lieutenant manque-t-il de satisfaire aux justes plaintes des particuliers, il en accuse l'insuffisance des lois novogorodiennes. Mais, dit-il aux Novogorodiens, je vais me rendre bientôt au milieu de vous. »

C'est ainsi qu'après avoir formé les partis, il se réservait l'occasion d'opprimer les uns à l'aide des autres.

Après avoir attendu quelques années, il se rendit à Novogorod pour lui demander l'explication d'une phrase employée par un de leurs ambassadeurs. Cet ambassadeur, payé par le grand-duc, l'avait appelé seigneur souverain, titre que les Novogorodiens ne donnaient jamais au grand-duc de Moskou. Le grand-duc fit répondre qu'il remerciait les Novogorodiens d'avoir enfin reconnu ses justes droits. Les Novogorodiens se récrièrent contre cette infidélité de leur ambassadeur, qui manqua d'être déchiré par le peuple. Le grand-duc réunit toutes ses forces et marcha contre Novogorod, qui appela à son secours la république de Pskof. Cette république hésita pendant quelque temps, elle prévoyait le destin de Novogorod; elle savait bien qu'elle ne pourrait pas, à

elle seule, maintenir son indépendance ; mais, divisée aussi en plusieurs partis et travaillée par les émissaires d'Iwan, elle ne put secourir les Novogorodiens et envoya un petit détachement pour joindre l'armée du grand-duc.

Novogorod fut enveloppée de tous côtés : mais Iwan ne menace pas la ville, il veut avoir une explication. Il s'efforce d'abord de gagner le haut clergé, et, d'un autre côté, il suscite les marchands contre les nobles, le peuple contre les marchands. Chaque jour il s'élève à Novogorod des querelles nouvelles ; le conseil est toujours agité. Alors on traite avec le grand-duc, et plusieurs mécontents se rendent dans son camp, où ils sont parfaitement reçus, très bien payés et employés à son service. Enfin, les Novogorodiens demandent ce que veut le grand-duc, quelles conditions il a l'intention de leur imposer. Le grand-duc dit qu'il veut expliquer et établir la position respective entre son pouvoir et la ville. Le clergé persuade au peuple de se soumettre, ne voyant pas la possibilité d'aucun secours du côté des Lithuaniens. Le grand-duc est introduit dans la ville ; il est salué comme ancien descendant des Rurik. On lui représente que la république n'a jamais voulu le désavouer, qu'elle n'a cherché qu'à conserver son existence, qu'elle est prête à payer tout l'impôt qu'il désire d'elle, que seulement elle ne voudrait pas recevoir des administrateurs de la main du grand-duc. Il ne répond rien. Il entre dans la ville.

Il occupe d'abord le palais. Il donne des fêtes au

clergé. Il reçoit des présents, il en distribue. Après plusieurs jours d'un silence sinistre, tout à coup il se fâche et fait emprisonner plusieurs des boyards qui étaient venus lui faire visite. Il dit qu'on a découvert une conspiration, des documents qui prouvent leur infidélité. Tout le monde est consterné, frappé de terreur. Mais on répand le bruit que le dernier mot du grand-duc a été dit, qu'il n'y a plus rien à craindre, qu'on ne punira qu'une vingtaine de grands seigneurs. On console ainsi les marchands et le peuple. Les seigneurs mêmes de la cour du grand-duc, ne connaissant aucun de ses projets, avaient cette persuasion; ils étaient touchés de la position malheureuse de Novogorod, et assuraient à la ville que la vengeance du duc était accomplie. On emmena ces boyards à Moskou, et Novogorod fut encore laissée tranquille pour quelque temps.

Mais ce mot mystérieux ne sera dit que cinquante ans plus tard. Novogorod continue à être brûlée à petit feu, à souffrir une agonie longue et épouvantable, parce qu'il n'y avait pas moyen de résister, et qu'avec la politique empruntée aux Mongols on n'a ni paix ni trêve.

En effet, quatre ou cinq ans plus tard un magistrat envoyé à Novogorod, de la part du grand-duc, se plaint de ce que le peuple et les grands sont très mal intentionnés; il dit qu'il y a des complots. Il fait arrêter des boyards et ces mêmes marchands qui avaient aidé le grand-duc à expulser les nobles. On emmène une trentaine de familles dans le duché de Moskou, et l'on confisque leurs terres. L'arche-

vêque de Novogorod, qui, jusqu'alors, servait les intérêts du grand-duc par zèle religieux, et crainte des Polonais catholiques, tombe victime de la politique du czar, qui, après l'avoir appelé son père, le fait enlever de chez lui et emprisonner. Quelques années plus tard, on découvrit de nouvelles conspirations; il y eut des pendaisons, des exécutions. L'historien dit qu'on mit à la question plusieurs citoyens, et qu'ils étaient forcés de s'accuser mutuellement. Trois cents familles de marchands furent enlevées et emmenées hors de leur pays, et leurs terres furent distribuées parmi les Moskowites; des richesses immenses furent entassées dans des chariots et exportées jour et nuit de cette ville. Les marchands sentaient, dans leur conscience, qu'ils avaient été coupables d'avoir abandonné les nobles; et le peuple, de son côté, qui attendait une punition épouvantable, n'osait plus se relever, ayant perdu ceux qui, jusque-là, étaient à la tête de la république.

Ainsi, Novogorod, dit l'historien russe (je cite les propres paroles de M. Karamzin), présente le spectacle d'un corps sans âme, le tableau de mœurs déjà conformes à l'esprit de l'autocrate.

Cependant Iwan n'avait encore détruit que la noblesse, les marchands et la riche bourgeoisie; il laisse à son descendant, à son arrière-petit-fils, le soin de porter le dernier coup à cette république et à celle de Pskof. Le successeur d'Iwan, Wasili, quoique d'un caractère bien différent, d'un esprit vif, impétueux, resta cependant fidèle au

système fatal des ducs de Moskou ; partout où il s'agissait des intérêts nationaux, il montra la même profonde dissimulation, la même cruauté froide et impitoyable. Il ne menaçait jamais (c'est là le caractère de cette politique); il faisait espérer beaucoup, et même il prononçait des paroles doucereuses en tuant, en torturant.

Ce duc Wasili tourna enfin ses regards vers la république de Pskof, qui devait alors payer sa perfidie à l'égard de Novogorod. Il parut cependant vouloir lui laisser son indépendance. Les Pskowiens disaient : Puisque le père du grand-duc nous laissait libres, pourquoi son fils ne nous laisserait-il pas aussi jouir de nos priviléges? Ils envoyaient des présents, faisaient toute sorte de lâchetés pour désarmer son courroux. Le grand-duc répondait toujours avec bienveillance, avec grâce; il les appelait ses chers enfants; mais les Pskowiens et le grand-duc se comprenaient d'instinct et de défiance.

Cependant, le grand-duc avait établi à Pskof un gouverneur qui cherchait de nouveau à exciter les citoyens les uns contre les autres. Ce gouverneur annonça que le grand-duc était décidé à venir et à juger les procès qui pendaient depuis longtemps, qu'il était surtout disposé à sévir contre les usuriers, les oppresseurs du peuple, les seigneurs qui exploitaient les paysans dans les contrées soumises à Pskof. Ayant enfin, de cette manière, appelé toutes les vengeances et toutes les iniquités, il réunit un grand nombre de requêtes, et toute une population

se mit en mouvement pour porter ses plaintes au grand-duc. Parmi cette population se trouvaient aussi des marchands et des bourgeois; le grand-duc ne leur permit pas de s'en retourner. Il envoya à Pskof un ordre aux chefs de venir auprès de lui. Ces chefs, n'ayant plus aucune force pour résister, voyant un si grand nombre de leurs compatriotes rester chez le grand-duc, se trouvèrent dans la nécessité absolue d'obéir. Une fois arrivés en sa présence, ils furent arrêtés. Le grand-duc leur dit qu'ils sont les oppresseurs, les exterminateurs de son peuple chéri, qu'il va prendre possession de Pskof pour rétablir enfin le règne de la justice.

Ainsi maître des chefs de la république, ayant arrêté le parti contraire et l'ayant emprisonné, il entre sans résistance à Pskof. Tout à coup il chasse les habitants d'une partie de la ville et la fait occuper par des Moskowites; il fait saisir une cinquantaine de familles nobles et deux à trois cents familles de bourgeois qu'on enlève la nuit. On confisque toutes leurs terres. Enfin Pskof devient une province du duché de Moskou. Un écrivain, un chroniqueur contemporain, un Bohême, décrit ainsi la chute de cette république :

« C'est ainsi que s'abîma la gloire de Pskof, non pas sous les coups des infidèles, mais sous les coups des chrétiens, ses frères. O cité! naguères puissante, tu n'es plus maintenant qu'une vaste solitude; un aigle aux griffes acérées s'est abattu sur

toi, il t'a ravi tes richesses et tes citoyens ; on a traîné vos mères et vos pères dans des contrées étrangères, où jamais ne vécurent leurs pères ni leurs aïeux. »

Pskof devait encore subir le jugement du grand-duc, successeur d'Iwan.

Nous voyons trois mouvements contraires dans les pays slaves. En Bohême, de l'autre côté des Karpathes, après la mort du dernier Jagellon, la maison de Habsbourg s'empare du pouvoir par un mariage avec le dernier descendant des Jagellons. Cette maison apporte une politique nouvelle, politique de conservation. Elle n'attaque jamais ses adversaires ; mais une fois attaquée par eux, elle cherche, après les avoir vaincus, à étendre sa puissance, et alors elle exploite sa victoire sans pitié. Cette politique lente, mais forte, finit par renverser tous les partis qui s'entrechoquaient, et ne lui opposaient qu'une résistance incertaine et mal combinée. Ce sera donc de ce côté le progrès continuel d'un despotisme légal.

En Pologne, la noblesse est aussi entraînée vers une espèce de despotisme de caste ; elle veut établir sa puissance sur les ruines de celle des rois, du sénat et même du clergé, en se constituant comme un corps séparé et unique, comme la seule nation légale.

En Russie, c'est un despotisme dont on n'a aucun exemple dans l'histoire ancienne, despotisme mongol qui emploie toute sorte de moyens, la ruse,

la trahison, la cruauté, pour abattre toute résistance, pour absorber en lui-même toutes les forces nationales, pour *manger* son ennemi, suivant l'expression mongole.

TRENTIÈME LEÇON.

Des sciences en Pologne ; elles ne peuvent pas s'y développer faute d'application. — Premières poésies nationales, chants religieux ; le recueil de cantiques. — Iwan IV, grand-duc de Moskou. — Régence d'Hélène. — Caractère cruel d'Iwan, surnommé le Terrible. — Sa conversion. — Le moine Sylvestre et Adacheff.

Mardi 18 mai 1841.

Messieurs,

Les contemporains de Sigismond, les étrangers ainsi que les nationaux, s'étonnent de cette apparition subite d'un si grand nombre de génies qui ont illustré ce règne.

Je vous ai dit qu'on a devancé alors, dans la logique, les idées de Bacon ; qu'on a tenté, dans les sciences physiques et mathématiques, des voies nouvelles ; qu'on a fait des découvertes immenses ; mais l'étonnement augmente lorsqu'on recherche les suites de ces découvertes. Comment se fait-il que ces génies, après avoir brillé, disparaissent, sans avoir

laissé même de traces visibles? Il faut chercher dans les chroniqueurs quelques détails sur leur vie et sur leurs travaux. La plupart, il est vrai, ne sont que des essais; on y devine plutôt les vérités qu'on ne les découvre; partout on voit un manque de méthode et de suite, excepté peut-être dans les systèmes complets de Vitellio et de Kopernik. Mais ces systèmes eux-mêmes n'ont pas trouvé, chez les Polonais, des savants capables de les comprendre et de les expliquer; c'est à Rome que le système de Kopernik a été pour la première fois mis en évidence et défendu d'une manière scientifique. Les Polonais ont protégé Kopernik, à cause de la hardiesse de ses opinions; mais ils ont peu profité de ses découvertes.

Plus tard, des savants célèbres de l'Europe, Tycho-Brahé, Kœpler, ont travaillé longtemps à Prague. Ils y laissèrent leur observatoire, leurs instruments, des recueils de leurs observations, sans avoir formé un seul élève. Tout ce sol slave paraît frappé d'une singulière stérilité.

Il faut cependant rechercher les causes qui sapèrent ainsi le génie de la nation, et semblent le rejeter dans des sphères étrangères. Or, il paraîtrait que, dans les sciences, ce qui constituerait leur vie, c'est l'application; les sciences n'existent qu'à condition d'être appliquées. Un savant qui laisse après lui une chaire où l'on explique son système, ou une machine qui fonctionne, laisse un héritage à ses successeurs, qui, tentant de nouvelles combinaisons, font avancer ainsi la science. Mais si un individu peut découvrir une vérité, inventer un système, il ne lui est

pas donné de pouvoir l'appliquer ; l'application suppose un pouvoir collectif. Un souverain, une corporation, une école, qui possèdent des forces collectives, des capitaux, des intérêts, s'emparent d'une découverte pour l'employer au service de ces intérêts et à l'augmentation de ces capitaux. Partout les grands inventeurs trouvèrent de tels pouvoirs. Je parle ici des sciences. Les empereurs protégèrent de toutes leurs forces la science législative, cherchant à appuyer leur pouvoir sur le droit romain. Quelques républiques, en Italie, le pouvoir ecclésiastique protégeaient, au contraire, les études du droit canon. En France, les rois encourageaient les savants qui étudiaient les sciences militaires. Ces rois formaient des troupes pour les opposer au féodalisme, et leur intérêt principal consistait à augmenter ces troupes et à en tirer le meilleur parti possible.

Le pouvoir, dans les pays slaves, du moins dans les deux grands empires qui touchent à l'Occident, c'est-à-dire en Pologne et en Bohême, n'avait aucun de ces intérêts. Chez les Bohêmes, les derniers Jagellons se bornaient, comme je vous l'ai dit, à contrebalancer le pouvoir des partis ; ils tendaient à les écraser, ou du moins à les tenir en bride. Quel intérêt pouvaient avoir les derniers Jagellons à employer les découvertes militaires très importantes de Ziska, qui armait les paysans de fléaux et de bâtons ? On craignait trop le réveil de ce parti de Ziska. Ces rois ne pouvaient penser à établir des observatoires et des écoles de droit ; ils voulaient seulement renverser, autant qu'il était en leur pouvoir,

le système féodal et repousser les prétentions des partis, sans avoir rien à leur substituer. D'ailleurs les luttes religieuses absorbaient tous les esprits. Chez les Polonais, les rois gouvernaient encore, mais le pouvoir réel subsistait déjà dans la noblesse; le souverain, c'était la noblesse. Telle était cette grande association de propriétaires et de militaires qui assistaient aux diètes.

Quel fut alors l'intérêt de cette noblesse? Comme tout pouvoir qui se forme par opposition, elle niait la puissance royale, cherchait à borner celle de l'Église et à se raffermir vis-à-vis des classes non nobles. Ainsi, la noblesse fut toujours contraire à l'établissement d'un code unique: elle représentait les dangers qui pouvaient en dériver, et contrariait toujours l'étude de la législation. D'un autre côté, elle n'avait aucun intérêt à trouver une organisation militaire puissante, parce qu'elle composait elle-même l'armée du pays. Former une armée, c'eût été en donner le commandement à la royauté, ce qu'on craignait alors; c'eût été aussi augmenter le pouvoir de la haute noblesse que l'on combattait dans ce moment.

Ainsi, les ouvrages profonds des premiers tacticiens de cette époque, de ces grands hommes de guerre qui ont remporté les victoires d'Obertine et d'Orcha, restèrent sans application. La Russie, au contraire, n'ayant produit aucun savant, aucun inventeur, profite cependant des découvertes des étrangers et commence à organiser des régiments, à former des troupes régulières; on appelle des architectes, et l'on bâtit des forteresses dans le duché de

Moskou. C'est que le pouvoir, dans ce pays, fidèle au système mongol, attire à lui tout ce qu'il y a de puissance matérielle dans le pays, et rejete de sa sphère d'action tout ce qui a quelque germe d'action morale. Les grands-ducs, ennemis acharnés de toute secte, de tout système philosophique, protégeaient, ainsi que Gengis-Kan, Batou et Octaï, les architectes, les médecins, et surtout ces industriels qui parcouraient le pays, s'offrant à organiser l'armée.

A cette époque, on trouve en Pologne les échantillons, les premiers symptômes de la poésie nationale. Je ne parle pas ici des chansons populaires; sans doute ces chansons n'ont cessé d'exister; mais la poésie populaire ne peut pas encore pénétrer cette couche latine qui la couvre; elle n'exerce aucune influence sur les monuments écrits; nous la laisserons de côté. Il y avait une autre poésie chantée partout, qui touchait d'un côté au peuple, et qui, d'un autre côté, se rattachait à la poésie écrite. Je parle ici de la poésie religieuse. On ne peut pas en trouver le commencement.

Nous avons déjà parlé du premier chant religieux héroïque que les Polonais avaient l'habitude d'entonner lorsqu'ils allaient au combat. Les paroles de ce chant furent, pour la première fois, imprimées en Pologne, au commencement du XVI[e] siècle. Ce fut la première chanson nationale qui parut imprimée.

Chez les Bohêmes, les luttes religieuses firent naître un grand nombre de chants, mais la vraie nature de cette poésie était corrompue. Tout ce qu'il y avait de

plus intime, de plus haut, de plus profond dans la poésie catholique ne trouvait plus d'organe ; tout le monde cherchait à mettre cette poésie au service des passions du moment. La poésie devient éloquence ; elle entre dans la sphère des discours politiques. Elle agit, il est vrai, avec plus de force. Les Hussites, en allant au combat, chantaient ces strophes, dont nous avons conservé encore un grand nombre ; mais quelques années plus tard, on les oublie complétement. Presque tout ce qui se rattache aux passions et aux intérêts du moment vit d'une existence factice ; au contraire, les chants d'église qui datent des époques les plus reculées existent toujours. Cette poésie possède un fond intérieur et un pouvoir de se renouveler.

Chez les Bohêmes aussi, la poésie religieuse manquait d'une atmosphère de calme qui est nécessaire pour la production des grands monuments de l'art ; les esprits étaient trop agités des intérêts, des passions des sectes. Une poésie de secte et de parti ne pourra jamais devenir une grande poésie de l'époque, une grande poésie nationale. Or, chez les Polonais, les chantres du peuple jouissaient encore de ce calme, et probablement un grand nombre de pièces qu'on trouve dans le recueil des cantiques datent de ce temps. Je ne sais si un autre pays peut produire un recueil comparable à celui que possède la Pologne. Ce recueil est peu connu, et les théoriciens et les poëtes en ont peu profité ; mais il est très important pour l'histoire et pour la poésie. On ne connaît pas le nom des auteurs ; probablement c'étaient des

moines, quelques maîtres d'école. Des traditions rapportent cependant que, plus tard, des poëtes célèbres ont ajouté aussi quelques hymnes à ce recueil. Je regrette de ne pouvoir rien traduire de ces pièces; elles sont, par leur nature, intraduisibles. Elles se divisent, selon l'année ecclésiastique, en chansons de l'Avent, de la Nativité, de la Passion et de la Résurrection. Les sentiments qui y sont exprimés, les sentiments de la maternité, du culte de la Vierge pour son enfant divin, sont d'une délicatesse et d'une sainteté qu'une traduction en prose pourrait profaner. On trouve difficilement, dans une autre poésie, des expressions aussi chastes. d'une telle douceur et d'une telle délicatesse. Il est vrai que les poëtes populaires se sont permis quelquefois des expressions vulgaires, ce qui a fait que ces chants, pendant longtemps, étaient tournés en ridicule par des hommes incapables de les apprécier.

Chez les étrangers, on trouverait parmi les chants des Italiens quelques strophes comparables à celles de cette antique poésie polonaise. Chez les modernes, parmi les Allemands, Novalis (Hardemberg) a cherché à imiter ce genre, et il a réussi, du moins dans quelques strophes, à en saisir le ton vraiment pieux et populaire. Dans quelques pièces de Victor Hugo, surtout dans celle intitulée *l'Enfant qui dort, qui parle avec l'ange*, quelques vers pourraient donner une idée de la grâce des poésies contenues dans le recueil polonais, quoique la pièce de l'auteur français soit mieux conçue, mieux achevée comme production de l'art.

Il est également impossible de rien trouver de comparable aux pièces qu'on pourrait appeler sérieuses, où l'on raconte la Passion et la Résurrection. Il y a tel hymne qu'on pourrait placer à la tête de notre poésie nationale, et que les *théoriciens* n'ont pas remarqué ; ce genre échappe, par sa sublimité même, à la critique. Dans ces strophes, le poëte ne suit plus aucune mesure, il abandonne la rime comme trop épigrammatique, comme trop mesquine ; il range ses vers d'après une mesure intérieure, d'après la mesure de la haute musique, et ses rimes deviennent des assonances ; il est difficile certainement de suivre les règles d'une telle poésie.

Je voudrais pouvoir vous lire en polonais quelques strophes d'un hymne sublime sur la Résurrection. Le poëte fait parler Jésus-Christ ressuscité et la Vierge. C'est d'une hardiesse que Dante même ne se permet pas, et cependant le poëte a su donner à ses paroles assez de force, assez de gravité pour ne pas scandaliser. Si l'on essayait de traduire ces vers en poésie moderne, avec des rimes, on détruirait toute leur hauteur, toute leur sublimité. Dans une strophe où Jésus-Christ ressuscité s'approche de sa mère, le poëte dit :

« Il envoie des anges pour la saluer ; il dit : Mes anges chéris, allez vers ma mère, saluez-la ! Puis, avec son immense lumière, il s'approche d'elle. La mère d'abord reconnaît sa divinité ; elle lui dit : Soyez le bien-venu, ô Dieu de toute bonté ! ô consolateur des âmes ! »

C'est là une merveilleuse parole d'une mère qui

reconnaît dans son fils un Dieu, et, frappée de sa bonté divine, l'appelle consolateur des âmes.

Le poëte achève cette pièce en disant que la mère et le fils se séparèrent avec un sentiment de joie ineffable. C'est pour la première fois qu'on a raconté la séparation d'une mère avec son fils, accompagnée d'une telle joie, parce que cette mère est bien sûre de rencontrer un jour son fils aux cieux.

Je ne vous ai raconté que quelques vers de cette pièce qu'on pourrait peut-être traduire bien en latin, mais qu'une langue moderne ne ferait que défigurer.

A ces pièces religieuses on a ajouté peu à peu quelques chants, de petits mystères, où l'on introduit les bergers, les saintes femmes, où l'ôn raconte la naissance de Jésus-Christ; on commence par expliquer les prophéties; puis on décrit les événements et les espérances futures de l'humanité. On introduit presque partout des bergers mazoviens parlant avec leur accent. C'est un maître d'école qui explique toujours les prophéties, comme l'homme le plus savant. Le poëte ne se soucie pas du coloris local, et il annonce, en style pompeux, les espérances futures. Ce sont de petits drames composés pour le peuple et qui se jouent jusqu'à présent dans plusieurs provinces polonaises. Nous en reparlerons plus tard, en racontant l'histoire du drame dans les pays slaves.

Nous avons laissé la Moskowie, à la mort de Wasili, entraînée déjà par un mouvement rapide, vers le despotisme. Je vous ai dit que tout mouvement intellectuel de ce pays était subordonné au mouvement politique; c'est celui qui domine

tion moskowite qui a formé
ce sont les autocrates eux-
caractère à la nation. »
n'explique rien. L'histoire
ir épouvantable, ayant ab-
et tant d'esprits divers,
de Wasili. On trouve un
même que celui de Che-
rlé dernièrement, résume
. Chemiaka est l'idéal du
t l'idéal d'un despote.
e, un Woiévode de Valachie.
s princes de ce nom, mais
ns lequel, sous ce nom sup-
t du pays et les souffances du
ula, puissant, révéré, veut
s rendre heureux, riches.
s supposés; il pénètre partout
ute. Il cherche à redresser
moyen qu'il emploie, c'est la
un juge inique, il le fait écor-
femme paresseuse, il lui fait
enchaîner et l'oblige à tourner
qui porte du linge sale est jetée
ordres, et le conteur russe trouve
punir très juste et très spirituelle.
qui est économiste, est effrayé des
isme; il voit dans ce pays un grand
les, de mendiants; il cherche le
lier. Il fait réunir un jour tous les
les malades, et même tous les

institution aux Mongols. Les Mongols, dans leurs conquêtes, ramassaient les peuples; ils formaient ce qu'on nommait des troupes de réquisition. Les Russes avaient conservé cette habitude, et même, comme les Mongols, ils ne payaient pas leurs troupes. Les grands-ducs, ayant de gros revenus, ne dépensaient absolument rien. C'était un système tout à fait original. On donnait en récompense aux magistrats des terres et des revenus, mais ils étaient obligés de donner des présents au grand-duc, au lieu d'être payés par lui. L'armée aussi, d'après le système mongol, était obligée d'enrichir son souverain; l'idée de la solder est bien étrangère au système mongol et au système russe. Les étrangers, qui ne peuvent pas comprendre ce système, s'expliquent difficilement quelquefois la création de cette armée dans le Nord et la possibilité de la faire marcher, malgré la pauvreté excessive des finances. Le pouvoir du grand-duc les étonnait aussi excessivement ; ils le regardaient déjà comme quelque chose d'étrange, et qui confondait les idées d'un observateur né dans les pays de l'Occident. Le baron Herberstein, qui, à cette époque, a visité la Russie, qui a vu la cour de Wasili, parle ainsi de son pouvoir : « Il dit et tout s'exécute. La vie, la fortune des laïques et du clergé, des seigneurs et des citoyens, dépendent de sa volonté. Il ne sait pas ce que c'est que d'être contredit, et chacun de ses ordres est réputé juste, comme s'il venait de Dieu : car les Russes sont convaincus que le grand-duc est l'exécuteur des décrets éternels. »

Après avoir cité plusieurs anecdotes, il ajoute :

« J'ignore si c'est la nation moskowite qui a formé de tels autocrates, ou si ce sont les autocrates eux-mêmes qui ont donné tel caractère à la nation. »

Cette formule générale n'explique rien. L'histoire raconte comment ce pouvoir épouvantable, ayant absorbé tant de nationalités et tant d'esprits divers, s'est formé sous le règne de Wasili. On trouve un conte populaire qui, de même que celui de Chemiaka, dont je vous ai parlé dernièrement, résume une époque de l'histoire. Chemiaka est l'idéal du mauvais juge; Dragula est l'idéal d'un despote.

Ce Dragula est un prince, un Woiévode de Valachie. Il y a eu réellement des princes de ce nom, mais c'est un conte idéal, dans lequel, sous ce nom supposé, sont exprimés l'état du pays et les souffances du peuple. Ce prince Dragula, puissant, révéré, veut corriger ses sujets, les rendre heureux, riches. Il voyage sous des noms supposés; il pénètre partout dans les maisons. Il écoute. Il cherche à redresser les torts; mais le seul moyen qu'il emploie, c'est la mort. Ainsi, s'il trouve un juge inique, il le fait écorcher; s'il rencontre une femme paresseuse, il lui fait crever les yeux, la fait enchaîner et l'oblige à tourner la meule. Une femme qui porte du linge sale est jetée dans l'eau par ses ordres, et le conteur russe trouve cette manière de punir très juste et très spirituelle. Enfin ce Dragula, qui est économiste, est effrayé des progrès du paupérisme; il voit dans ce pays un grand nombre de malades, de mendiants; il cherche le moyen d'y remédier. Il fait réunir un jour tous les mendiants, tous les malades, et même tous les

hommes malheureux et tristes; il les fait enfermer dans un vaste édifice et les fait brûler, délivrant ainsi son pays de toute espèce de malheureux. Pourquoi, dit le conteur russe, conserver des hommes qui ne sont bons ni à eux-mêmes ni à la société?

C'est ainsi que le peuple russe, concevait les devoirs d'un monarque. Réellement il trouva un monarque qui répondit parfaitement à l'idée de Dragula, mais qui le surpassa par la cruauté et par la puissance des moyens qu'il appliqua à son pays.

La chronique raconte qu'Iwan vint au monde au moment où une épouvantable tempête ébranlait Moskou, et que l'annonce de sa naissance fut accompagnée de coups de foudre et d'éclairs. Cet enfant appartenait à la race mongole par sa mère, la princesse Hélène, d'une famille lithuanienne issue de Glinski.

A la mort de Wasili, son père, l'empire fut remis à sa mère, femme orgueilleuse, très instruite, qui avait passé sa vie en Pologne, en Allemagne, et qui gouvernait la province avec vigueur et force. Elle avait un favori, Obolenski, dont les boyards cherchèrent d'abord à détruire l'influence. Le gouvernement était divisé en factions. Les princes qui jusqu'alors avaient combattu pour leur indépendance, pour leur souveraineté, ayant perdu leurs apanages, engagent maintenant une autre lutte; ils combattent pour avoir la faveur du gouvernement. C'est une époque nouvelle. Les familles descendues de Rurik, très nombreuses et très puissantes, entourent le trône; elles se divisent en plusieurs partis; chacune d'elles flatte la

régente et le prince pour exploiter le pouvoir en son nom.

Pendant la jeunesse du prince Iwan, le parti du prince Chouyski, qui appartenait à la famille régnante, et le parti du prince Obolenski et de Glinski luttaient continuellement, se renversaient l'un l'autre et revenaient au pouvoir souvent par des révolutions de palais. Ces révolutions finissaient par des exécutions. Souvent ce prince enfant voyait ses favoris arrachés d'entre ses mains et conduits sur la place des exécutions, malgré ses cris et ses larmes. Souvent on le réveillait la nuit, et, tout en tremblant, il assistait aux discussions orageuses des boyards. Il passa ainsi plusieurs années au milieu de terreurs continuelles, rempli déjà de haine pour tout ce qui l'entourait. Sa mère périt empoisonnée, et, après de longues révolutions, la faction Chouyski parvint à gouverner le pays.

Les Chouyski venaient en ligne directe du fondateur du duché de Moskou. Détrônés, ils vinrent à Moskou, où leurs familles jouèrent toujours un rôle tragique, toujours formant un parti dans le pays; un moment même ils montèrent sur le trône de Russie. Presque tous périrent dans les tourments et dans l'exil.

Le prince Iwan était âgé de treize ans, d'un caractère violent et d'une grande sagacité, lorsqu'un parti, contraire à Chouyski, parvint à s'emparer de son esprit, en lui disant qu'il était déjà de l'âge requis par la loi pour gouverner le pays; que s'il n'était pas majeur, cependant il pouvait déjà diriger les expédi-

tions militaires et la politique; qu'il était honteux pour un prince russe de subir le despotisme de quelques seigneurs ; qu'il devait enfin essayer de sa propre puissance. Ce jeune enfant, était déjà assez dissimulé pour cacher son ressentiment. Il appelle tous les boyards, tous les seigneurs à une grande fête, les invite à sa table, il leur fait des présents. Tout à coup un bruit éclate dans la rue; ce prince enfant tombe dans une rêverie sinistre; il se réveille en disant : C'est probablement ce pauvre peuple qui se plaint d'être mal gouverné. Le temps est venu de punir les traîtres qui m'entourent ; — et il désigne le prince Chouyski et les boyards les plus puissants qui administraient l'État, devant lesquels tout le monde tremblait. A l'instant, les autres boyards les saisissent, les précipitent dans la rue, et le prince ordonne de les jeter aux chiens. On lance une meute, qui à l'instant les met en pièces.

Depuis ce moment, tout le monde tremble devant cet enfant, même le parti qui l'avait servi dans sa vengeance.

Quelques années plus tard, des ambassadeurs de Novogorod arrivent pour lui faire quelques remontrances. L'historien russe dit que ce pauvre peuple, réuni depuis peu à la Moskowie, n'avait pas encore approfondi le système de l'autocratie, et que quelquefois il se sentait porté à se plaindre. Le prince, furieux de cette remontrance, fait saisir les députés, ordonne de verser de l'esprit de vin sur leur tête et sur leur barbe, et y met le feu de sa propre main.

La nature violente de cet enfant mal élevé com-

mence déjà à se révéler; mais, à l'encontre de Néron, qui, commença par la vertu et la clémence avant de devenir tyran, Iwan, après avoir débuté par la tyrannie, eut un retour vers la vertu qui dura une dizaine d'années.

Le parti des boyards n'osant plus intriguer à la cour. suscita une émeute à Moskou, à l'occasion d'un immense incendie qui détruisit en partie la ville. On accusa les princes de la famille du duc, les princes Glinski, d'avoir, par des enchantements, produit cet incendie. Le peuple, furieux, se jete sur leurs maisons, sur l'église; on attaqua même le Kremlin. Le duc retomba dans ses anciennes frayeurs; pendant plusieurs jours, il n'osa paraître en public. Alors un moine, un saint homme, nommé Sylvestre, profitant de cet état d'esprit de son souverain, tenta de le convertir. La chronique dit que ce moine, ayant pénétré auprès du duc, l'apostropha durement, en lui disant que sa mauvaise conduite, sa dureté, étaient la cause de cet incendie et de ces émeutes, qu'il devait rentrer en lui-même, reconnaître ses crimes et faire pénitence pour conjurer la colère du ciel. Le duc, effrayé, s'enferma avec le prêtre, et, quelques heures plus tard, il sortit tout en larmes, en appelant auprès de lui ses boyards, en criant qu'il voulait faire pénitence, que de ce moment il voulait se corriger; il reconnut avoir agi jusque-là d'une manière criminelle, avoir violé les lois, n'avoir pas respecté la vie de ses sujets; il disait qu'il était devenu un tout autre homme. Les boyards s'embrassaient, le peuple courait plein de joie, tout le monde se félicitait de cet heureux changement.

Le duc prend ce moine pour son conseiller, il veut le faire évêque métropolitain ; mais Sylvestre repousse les honneurs et méprise les grandeurs terrestres ; il promet seulement de donner quelquefois ses conseils au duc.

Le duc appelle aussi près de lui un jeune homme que l'historien russe regarde comme un homme vertueux, que les chroniqueurs décrivent comme un ange descendu du ciel, un certain Adacheff. Il lui propose la place de premier boyard. Ce jeune homme veut le servir, mais il ne veut pas commander, ne veut avoir aucune place officielle, ni recevoir de récompense.

Cet Adacheff et ce moine dirigèrent, par leurs conseils, la politique russe pendant treize ans. Ce fut une époque de bonheur, de grandeur pour le duché de Moskou. Ils adoucirent le sort des parents du duc qui gémissaient dans les prisons ; ils obtinrent du moins pour eux la permission de se promener, et d'être transférés dans des prisons moins obscures ; car, parmi les parents du duc, il y avait un de ses oncles et un des Rurik qui passèrent quarante-neuf ans enchaînés et enfermés dans une tour obscure. On rappela quelques exilés. La politique étrangère fut de même dirigée avec habileté et vigueur.

Sylvestre et Adacheff introduisirent aussi des changements dans la constitution du pays. On proposa l'établissement de certains tribunaux composés de jurés, dont le devoir aurait été de prononcer dans les contestations qui s'élevaient entre le fisc et les paysans. Enfin, pendant treize ans, le duché de Moskou a

joui d'un repos, d'un bonheur dont on ne trouve pas d'exemple dans les annales de ce pays.

Tout à coup la maladie du prince, la mort de sa femme produisirent un changement total dans ses idées et plus tard dans son gouvernement.

TRENTE ET UNIÈME LEÇON.

Sigismond Auguste de Pologne. — La royauté du moyen âge s'éteint avec lui. — Iwan IV, grand-duc de Moskou, suite. — Changement qui s'opère dans son âme. — Ses cruautés. — Des seigneurs s'enfuient en Pologne. — Le prince Koursbski; sa correspondance avec Iwan. — Les Allemands dans l'empire moskowite. — Le métropolitain Philippe; ses reproches au grand-duc. — Destruction de Novogorod. — Le règne d'Iwan marque les limites entre l'ancienne et la nouvelle Russie. — De joyeux nobles polonais fondent la République de Babine.

Vendredi, 21 mai 1841.

Un auteur illustre du XVIe siècle, Paul Jove, fait observer que les royautés du moyen âge ont jeté leur dernier éclat vers milieu de ce siècle. C'est le siècle de Léon X, de François Ier, des Sigismonds, de Henri VIII. Sigismond Auguste survécut à ces grands hommes; et avec lui finit la royauté du moyen âge. Il fut le dernier descendant de la plus honnête et de la plus chrétienne des dynasties.

Ce jeune monarque, dès les premières années de son règne, vit s'opérer dans la république une grande

révolution. Un auteur que je vous ai déjà cité, le biographe de Kmita, observe que l'année de la mort de Sigismond *le vieux* vit disparaître un grand nombre de familles polonaises. Une dizaine de familles souveraines de Mazovie, autant de la Lithuanie et plusieurs hautes familles seigneuriales de la grande Pologne s'éteignent. Le roi reste entouré de conseillers nouveaux, de seigneurs sortis de la petite noblesse. Lui-même il se fait petit noble ; il a encore la bonté, la générosité de ses ancêtres ; mais il est plus léger, il aime la nouveauté. Élevé à l'étranger, le premier des rois polonais, il parle des langues étrangères, l'italien, l'espagnol ; il lit l'allemand ; il vit avec des sectaires allemands, des novateurs italiens ; il protége les artistes. Les mêmes circonstances qui empêchaient l'application des sciences en Pologne, favorisaient le progrès des arts et surtout de l'art de parler. L'éloquence devient un élément de gouvernement. Le roi est obligé de parler, de répondre aux sénateurs, aux nonces. Il donne les magistratures, les grandes charges, aux hommes éloquents. Les poëtes, excités par la lecture des ouvrages classiques italiens et français, forment la langue polonaise d'après ces modèles. Ici commence l'âge d'or de la littérature polonaise.

Cependant, au milieu de tout l'éclat de son règne, Sigismond vit des symptômes effrayants pour la royauté dans le progrès rapide de la puissance nobiliaire. La noblesse se scandalisait du mariage du roi, qui venait d'épouser une fille de distinction lithuanienne, Barbe Radziwill ; elle n'était pas d'une

maison souveraine. Les amis du roi lui reprochaient cette alliance romanesque et peu politique; elle contrariait les usages des cours d'Europe avec lesquelles la Pologne était en rapport, et servait de prétexte à la noblesse de crier contre les abus de la royauté.

En Russie, Iwan IV, monarque adoré par ses sujets et par les étrangers, paraissait être destiné aussi à conduire le duché de Moskou vers la civilisation et le bonheur. Les étrangers félicitaient le Nord de posséder deux rois jeunes, bons et magnanimes.

Iwan représentait en lui-même tout le duché de Moskou, et l'historien doit chercher à pénétrer dans son âme pour expliquer l'état du pays : ses pensées, ses gestes mêmes décidaient de la destinée des générations. Il inspirait et la législation et la marche de ses armées. Ce n'est ni dans son sénat ni dans son conseil, mais dans l'intérieur de son âme, que se passait tout ce qu'il y avait d'historique dans la Moskowie.

Iwan, dirigé par son vertueux confesseur et par son favori, le célèbre Adacheff, venait d'ajouter à la Russie les royaumes de Kasan et d'Astrakhan. L'histoire raconte qu'au temps de la chute de Kasan on vit déjà, dans la conduite et dans les paroles de ce souverain, quelques symptômes effrayants des changements qui s'opéraient dans son âme; lorsque ses grands et ses boyards accouraient le féliciter sur ses nouvelles conquêtes, si brillantes et si glorieuses pour la Russie, il tomba tout à coup dans une profonde rêverie, et dit à voix basse, en lançant un regard effrayant : « Je ne crains plus les boyards; je

n'ai plus besoin d'eux! » Mais ce changement date surtout de sa maladie, que l'on crut mortelle. Faible et alité, il pénétra les dispositions de ses boyards; il surprit en flagrant délit tout ce qu'il y a de mauvais dans la nature humaine.

Ces boyards, qui ne savaient trouver d'expression pour lui témoigner leur adoration et leur amour, qui le proclamaient le sauveur de la Russie, l'Esprit-Saint incarné, le voyant près de mourir, oubliaient les intérêts de son fils encore enfant et calculaient les chances au trône que pouvaient avoir les parents du grand-duc emprisonnés ou surveillés par le gouvernement. On dit même que son confesseur et son favori, effrayés des suites que pourrait avoir la minorité du jeune prince, préféraient un de ses parents. Le grand-duc appelait près de lui ses boyards, jadis si aimants, si soumis, et les conjurait de proclamer son fils souverain de Moskou; mais il ne put l'obtenir.

Au grand étonnement de ses courtisans, il revint à la vie et à la santé.

Cependant, habile à comprimer son ressentiment, il parut avoir oublié tout ce qu'il avait vu et entendu pendant sa maladie. Il donnait des aumônes, il accordait de nouvelles faveurs à ses courtisans et traitait ses hauts dignitaires avec une apparente bienveillance. Quelquefois cependant des paroles lancées au hasard faisaient voir qu'il se rappelait parfaitement et les noms des boyards qui avaient contrarié ses projets et même tous leurs propos. Peu à peu il se retirait de sa cour, il préférait la solitude.

Tout d'un coup il commence à discuter avec aigreur les conseils et les projets de son confesseur et de son favori. Bientôt ce bon moine et ce favori virent qu'ils ne pouvaient plus rester à la cour. Sylvestre se retira dans un couvent et Adacheff obtint un commandement dans une ville éloignée de la capitale.

L'éloignement de ces deux hommes vertueux fut le signal d'un nouveau changement. Les courtisans, ayant désormais libre accès auprès du grand-duc, lui représentent que ce moine et ce favori l'avaient tenu jusqu'à présent dans l'esclavage. « Comment, disaient-ils, avez-vous pu subir une telle administration? Ces gens-là ne vous donnaient pas même de vin; ils vous défendaient d'admirer la beauté des femmes. »

Le Kremlin change d'aspect. Autrefois la conduite honnête du grand-duc augmentait encore le respect que le peuple portait à cette demeure de ses souverains. Durant les premières années du règne d'Iwan, on voyait toujours ce palais rempli de moines, de graves magistrats; le bonheur et la concorde régnaient dans la famille ducale; aussi le peuple adorait le seuil de ce palais et le regardait comme un lieu saint. Maintenant, le Kremlin se remplit de bouffons, de baladins. Le grand-duc donne des fêtes brillantes, en même temps qu'il fait le procès à son ancien confesseur et à son ancien favori. On lui persuade que ces hommes avaient jeté un sort sur son esprit, que de là venait leur longue domination.

Le grand-duc ne veut plus les faire juger par les tribunaux, suivant l'ancienne coutume russe; il les juge lui-même, et de cette année commence la pre-

mière proscription, le premier massacre des seigneurs moskowites.

Il fait d'abord saisir le frère de son favori Adacheff, et non seulement il le punit, mais il fait massacrer toute sa famille, chose inouïe jusqu'alors en Russie. Une femme, célèbre par ses vertus et sa beauté, Marie Adacheff, est aussi emprisonnée avec ses enfants. Il fait d'abord décapiter ses enfants et la fait périr ensuite elle-même dans les tourments. Un grand nombre de boyards, alliés à la famille Adacheff, leurs femmes et leurs enfants, sont également exécutés. Le prince Obolenski est poignardé par le grand-duc lui-même. Le vieux prince Repnin, qui ne voulait pas danser dans une fête de la cour, qui regardait comme un grand péché de porter un masque, est aussi massacré par ordre du duc. Un autre seigneur respecté qui, ne pouvant beaucoup boire, refusait la coupe que le duc lui offrait, est saisi, jeté dans une cave où on lui verse de l'hydromel jusqu'à l'étouffer. Le prince Wolkonski, qui présidait le conseil des boyards, est dépouillé de ses biens et mis à la question. Le grand-duc lui rendit la liberté, mais il ordonna de le faire mourir de faim.

Toutes les grandes familles de boyards étaient alors enveloppées dans cette immense proscription. Plusieurs princes fuyaient et cherchaient un asile dans la république de Pologne. De ce nombre furent Lachkin, Kourakin, Wariatinski, autrefois chef d'un parti qu'on appelait le parti lithuanien ; car, pendant longtemps, il y eut dans cette cour deux partis qui

avaient des systèmes politiques différents. Le parti lithuanien voulait maintenir une monarchie forte sans sortir de l'ancienne légalité slave ; un autre parti, celui de Chouyski, prêchait la terreur. Après ce changement dans la conduite du grand-duc et la chute de Chouyski, il n'y eut plus de partis, il n'y eut plus que des individus qui cherchaient à plaire au duc., à exploiter le pouvoir dans l'intérêt de leur individualité.

Le plus illustre de ces transfuges fut le prince Kourbski, homme célèbre dans les annales de la Russie ; il avait remporté plusieurs victoires, s'était illustré à la prise de Kazan où il avait été couvert de blessures. Sincèrement attaché au grand-duc et dévoué aux intérêts de l'empire moskovite, il fut cependant obligé de se sauver, d'abandonner sa famille et ses enfants, et de se mettre sous la protection du roi Sigismond.

Cependant, croyant qu'il était encore possible de corriger son jeune monarque devenu tout à coup tyran, il lui écrivait des lettres dans lesquelles il lui faisait des remontrances ; mais personne n'osait remettre au grand-duc les lettres de Kourbski. Enfin il trouva un serviteur fidèle qui pénétra dans l'intérieur du château. Ce serviteur, ayant rencontré le grand-duc au milieu de sa cour, lui remit la lettre en lui disant : « Je viens au nom de mon maître, le prince Kourbski, jadis votre fidèle serviteur, maintenant votre ennemi. » Le duc, qui ne pouvait souffrir qu'on prononçât le nom de Kourbski devant lui, s'approcha de ce serviteur et lui appliqua sur le pied son long bâton en ivoire. Ce bâton, devenu historique

et conservé encore dans le musée de Moskou, était armé d'une longue pointe en fer. Le duc avait l'habitude d'appliquer cette pointe sur le pied des seigneurs avec lesquels il parlait; quelquefois il clouait ainsi leur pied à la terre, et, s'appuyant sur ce bâton, il leur adressait la parole en examinant le jeu de leur physionomie. Malheur à celui qui laissait voir le moindre signe de douleur!

Le serviteur subit ce tourment sans changer de visage. Le grand-duc lut à haute voix la lettre de Kourbski, dont voici quelques passages :

« Monarque jadis illustre, mais pour la punition de nos péchés, dévoré aujourd'hui d'une fureur insensée, corrompu jusqu'au fond de la conscience, tyran sans égal parmi les plus cruels souverains de la terre, habile en calomnies, tu donnes aux fidèles le nom de traîtres et aux chrétiens celui de païens. N'est-il pas un Dieu, un tribunal suprême pour les rois? Adieu! nous voilà séparés pour toujours, et tu ne me verras plus qu'au jour du jugement éternel. Tu ne crains pas les vivants! crains du moins les morts. Ceux que tu as massacrés t'attendent près du trône du souverain juge. Tes vils sujets peuvent t'apporter des enfants en sacrifice, mais ils ne te rendront pas immortel. »

Le duc, qui était littérateur, qui se piquait d'être éloquent écrivain, se mit à répondre à Kourbski. Il lui adressa une longue suite de lettres qui forment un volume entier, monument aussi curieux que les mémoires et les lettres de Kourbski. En voici quelques citations :

« Au nom de Dieu, par qui règnent les rois, à l'illustre boyard, prince André Kourbski :

» Pauvre Kourbski ! pourquoi perdre ton âme, en sauvant, par la fuite, ton corps périssable ? Pourquoi n'avoir pas voulu mourir par les ordres de ton maître et mériter ainsi la couronne du martyre ? qu'est-ce que la vie ? que sont les richesses et les grandeurs humaines ? Ombres de vanité ! Heureux celui à qui la mort peut procurer le salut de l'âme. La conduite de ton esclave Chibanoff (c'est le nom de ce serviteur dévoué qui avait remis au duc la lettre de Kourbski) doit te faire rougir ; lui, du moins, a montré sa vertu devant nous et nos sujets.

» Si j'ai infligé beaucoup de châtiments, ce pénible devoir a déchiré mon cœur, et cependant tout le monde sait que le nombre des trahisons est plus considérable encore. J'ai besoin de la grâce de Dieu, de la sainte Vierge et de tous les saints ; mais je ne demande pas de leçons aux hommes. Tu me menaces du jugement du Christ dans l'autre monde : crois-tu donc que sa puissance ne régit pas également celui-ci ? Je te ferai remarquer que tu tombes dans l'hérésie manichéenne. »

Suivant les manichéens, Dieu gouverne le monde des esprits, les rois gouvernent la terre et Satan gouverne l'enfer. Iwan continue ainsi :

« Tu m'annonces que je ne verrai plus ta vilaine face. O ciel ! quelle infortune pour moi ! Tu dis que ceux que je fais mourir entourent le trône de Dieu. Tu soutiens là une thèse entachée d'hérésie : — Personne, a dit l'Apôtre, ne peut voir Dieu. » Et il cite

ici le verset et le texte d'une lettre de saint Paul.

Il y a, dans toute cette correspondance, le même ton, la même colère concentrée, la même ironie; on peut même dire que, sous le rapport littéraire, le duc Iwan a donné le premier modèle de l'ironie, jusque-là étrangère à la littérature slave.

Après le massacre général des amis de son confesseur et d'Adacheff, le duc poursuivit encore plusieurs nobles, plusieurs grands seigneurs comme amis de Kourbski, comme conspirateurs et vendus à la Pologne. Il fit massacrer deux à trois cents boyards ou grands seigneurs de sa cour. Il criait que tout le monde le trahissait, que tout le monde l'abandondonnait, que personne ne voulait lui dénoncer ses ennemis. La cour tremblait. On n'osait faire de dénonciations, parce qu'on ne savait sur qui devait tomber la colère du grand-duc; quant à lui, il voulait absolument détruire tous ceux qui l'entouraient.

Enfin, après avoir menacé pendant longtemps ou s'être plaint de cet abandon, tout à coup il conçoit le projet étrange d'abandonner Moskou, de résigner son gouvernement et de s'enfuir. Il fait emballer ses effets, donne ordre à tous ses courtisans, à tous ses généraux d'accourir à Moskou; lui, il quitte la ville. Il se dirige vers un endroit solitaire, au milieu de grandes forêts où il établit sa résidence. Alors, il envoie une lettre au métropolitain et aux boyards, il leur annonce que, trahi par ses sujets, détesté de tout le monde, il ne veut plus gouverner; qu'il hait tous ses sujets, qu'il laisse son gouvernement aux boyards et les donne eux-mêmes au diable.

Effrayés de cette missive, les boyards, le métropolitain et le peuple pleurent et sanglottent; tout le monde crie qu'on est perdu : Moskou ne peut plus exister, parce qu'il n'a pas de maître; qu'il faut prier le grand-duc de vouloir bien revenir se charger du fardeau du gouvernement, et surtout défendre l'Église contre les infidèles. Les boyards et le métropolitain se rendent, en grande cérémonie, auprès du grand-duc. Ils se jettent à ses pieds, ils pleurent, ils le conjurent de daigner les punir, les châtier, mais de ne pas les abandonner.

On est étonné de cet étrange dévouement. Les historiens russes eux-mêmes n'y conçoivent rien; ils croient que ce dévouement était fondé sur le sentiment religieux; que le peuple, regardant son souverain comme l'oint du Seigneur, n'osait se soustraire à sa puissance.

Il ne faut pas accuser l'Église d'avoir inspiré ce sentiment aux Russes. Au contraire, l'Église orientale, quoique avilie et soumise au gouvernement temporel, montra, comme nous le verrons plus tard, quelque résistance et voulut encore protéger le peuple. Ce dévouement singulier ne repose sur aucune idée morale; il a été inspiré aux Russes par les Mongols. La race mongole avait pour ses chefs le même instinct qui dirige les chevaux sauvages. On sait que les troupes de chevaux sauvages suivent aveuglément l'étalon qui est le père de la tribu, qu'il suffit de tuer ce patriarche pour disperser la troupe. Ce sentiment est tout à fait en dehors de la nature européenne. On trouve de ces exemples dans l'histoire

mongole et même dans l'histoire du royaume de Kasan.

Ainsi, sous le règne d'Iwan, cinq mille Mongols de Kasan, assiégés dans leur capitale, voyant déjà la ville prise d'assaut, n'ayant aucun espoir de se sauver, envoyèrent un parlementaire au grand-duc avec des propositions singulières. Ces Mongols ne stipulent rien pour eux-mêmes; mais ils veulent assurer l'existence et le sort de leur maître; ils disent au chef russe : « Nous avons combattu pour notre khan, pour notre seigneur; nous avons conservé notre khan, notre roi en bonne santé, nous l'avons préservé de toute blessure et de toute insulte; maintenant que son royaume est renversé, nous vous prions de le prendre sous votre protection. Quant à nous, nous descendrons dans la plaine pour boire la coupe de la mort. » Et en effet, ayant remis leur souverain entre les mains de l'ambassadeur russe, ils livrèrent bataille et moururent tous.

Ce sentiment mongol avait pénétré dans le cœur des Russes, et il leur inspira le même dévouement pour leur seigneur. D'ailleurs, le peuple, durant la longue domination des Mongols, privé de toute participation aux affaires publiques, avait perdu l'habitude de penser; il ne pouvait pas concevoir qu'on pût gouverner un état sans souverain. Ainsi s'explique cet étrange dévouement dont nous verrons encore des exemples plus effrayants.

Le grand-duc, fléchi par les prières, par les larmes du clergé et des boyards, se décide enfin à retourner à Moskou; mais d'abord il leur fait des conditions,

conditions fort extraordinaires. Il dit qu'il veut avoir le droit de punir, de disposer de la vie et de la fortune de ses sujets sans être obligé d'écouter les remontrances du clergé et des boyards. Le clergé et les boyards accordent tout. Ainsi, le despotisme est légalement constitué. Cet arrêté célèbre ressemble beaucoup au décret du sénat avili de Rome, qui accordait aux empereurs le droit de disposer de la vie et de la fortune de leurs sujets, ou plutôt qui conférait aux empereurs tous les droits du sénat et du peuple romain.

Le grand-duc, devenu dès ce moment despote légal, accepté comme tel par une représentation légale du pays et par le peuple, retourne, entouré de ses gardes, à Moskou; il se présente au peuple et dit qu'il va établir une constitution nouvelle.

Par cette constitution, sorte de folie, il divise tout le pays en deux parties. Il se choisit une vingtaine de villes qui seront, à ce qu'il dit, sa propriété particulière. Il sera souverain de ces villes et ne veut plus entendre parler du gouvernement du duché de Moskou; il l'abandonne aux boyards.

Les boyards n'osant accepter cette offre dangereuse, il appelle un Tartare, le prince de Kasan, qu'il avait fait prisonnier et qui avait reçu le baptême; il le fait couronner roi, czar de Moskou, lui donne le plein pouvoir de gouverner le pays; pour lui, il se borne à être duc de ses propriétés. Ce pauvre prince tartare tremble sur son trône. Les boyards, chargés d'administrer le pays, ne savent comment faire pour ne pas déplaire au tyran.

Iwan, retiré au milieu des forêts, dans un repaire d'Alexandrowsk, proclame des lois, établit une légion de fidèles dont il fixe d'abord le nombre à mille; plus tard, il porte ce nombre à six mille. Il confisque les propriétés dans les villes qu'il s'est réservées, et les donne à ses légionnaires. Il dépouille de leurs biens douze mille propriétaires, seigneurs et habitants de Moskou, les fait pourchasser dans les provinces, où ils meurent de froid et de faim, et les légionnaires s'emparent de leurs propriétés. Il leur ordonne de n'avoir aucune communication avec les Moskowites. Il donne pour signe distinctif à ses fidèles une tête de chien et un balai, parce qu'ils doivent, leur dit-il, mordre ses ennemis et balayer les Moskowites.

Il est impossible de décrire les malheurs des Moskowites et des habitants de toutes ces villes où paraît le grand-duc et ses légionnaires. Moskou est complétement dévastée. Les bourgeois et les paysans, qui croyaient que la colère du grand-duc ne devait frapper que les nobles, se trouvent à la merci de la soldatesque. Les villages se dépeuplent, la ville de Moskou est entourée de déserts.

Iwan pousse encore plus loin la folie. Tout à coup, il lui vient l'idée de faire pénitence de ses péchés. Alors il forme un couvent, il prend le titre d'abbé; il dit qu'il sera maintenant un humble abbé, un moine, et ses compagnons seront ses frères moines. Il choisit trois cents de ses sicaires les plus farouches, auxquels il donne des soutanes et des calottes.

Voici comment il passait son temps. A trois heures, disent les chroniqueurs de cette époque, le

grand-duc se levait, ainsi que ses enfants et ses courtisans, et courait aux cloches pour sonner matines. Il mettait une heure à cet exercice, puis on commençait les offices. Le grand-duc entonnait les chants, et tous ses frères les moines étaient obligés de chanter avec lui, pendant trois ou quatre heures. C'était un exercice pénible pour cette soldatesque qui tombait de sommeil. Le grand-duc seul, l'œil ouvert, restait debout et chantait jusqu'à huit ou neuf heures; après quoi on commençait le repas.

Le grand-duc, debout à table, prononçait de longs discours sur la fragilité de la vie humaine, sur la nullité des plaisirs, sur les douceurs de l'abstinence, après quoi l'on mangeait et l'on buvait bien. On envoyait le reste aux pauvres.

Quelquefois le grand-duc quittait tout à coup le repas, se rendait aux prisons, où il assistait à la torture des prisonniers. Les chroniques disent que, surtout lorsqu'il se sentait faible ou qu'il n'avait pas d'appétit, il aimait à assister à la torture, cela remuait sa bile, excitait son appétit; il revenait joyeux, se remettait à table et achevait son repas.

Après le repas, on recommençait les offices; ensuite, le grand-duc expédiait des ordres. Nous devons faire remarquer en passant que c'était à l'église qu'il signait les ordres les plus sanguinaires.

Vers neuf heures du soir, on sonnait le silence et tout le monde était obligé de retourner dans sa cellule. On entendait alors le duc se promener toute la nuit dans sa chambre, quelquefois se parler à lui-même, quelquefois crier. Il appelait alors le poëte,

le conteur, pauvres gens qui étaient obligés de lui dire des contes agréables pour l'endormir. C'est ainsi qu'il passait son temps dans son épouvantable retraite d'Alexandrowsk.

Il avait quelques favoris parmi les Allemands. C'est à cette époque que, pour la première fois, les Allemands paraissent comme influents à la cour. Les Russes s'étaient emparés de plusieurs villes allemandes dans la Livonie. On égorgeait alors les habitants d'une ville prise d'assaut ; mais quelques unes de ces villes avaient capitulé. Plus tard, les Russes, d'après leur politique habituelle, trouvaient quelque prétexte pour enlever ces populations et les disperser en Russie. Cependant les Allemands ne paraissaient pas avoir beaucoup souffert de cet éloignement de leur pays. Ils aimaient le grand-duc et discutaient avec lui sur la théologie. Il leur communiquait ses projets, leur disait dans l'intimité qu'il avait en vue la réorganisation de la Russie ; qu'il voulait commencer par détruire tous les boyards, au nombre de quatre cent mille, tous les bourgeois, et enfin une partie des habitants, et qu'avec le reste il ferait ce qu'il voudrait. Les Allemands, au lieu de le dissuader, n'ayant aucun intérêt à protéger les Russes, flattaient ses instincts féroces.

Nous devons à ces étrangers tous les détails intérieurs de la vie du duc. On peut bien se fier à leur véracité, parce qu'ils n'étaient guidés par aucun sentiment de haine contre ce souverain qui les accablait de présents et qui enrichissait plusieurs d'entre eux, devenus ses favoris.

Cependant, lorsque des étrangers ou des ambassades solennelles de Polonais, d'Anglais, des ambassades de l'empereur arrivaient à Moskou, le grand-duc changeait tout à coup de conduite. Il donnait ordre à tous les habitants de Moskou de se revêtir de leurs habits de fête et d'accourir sur leur passage. Il parlait affectueusement au peuple, recevait les ambassadeurs avec politesse, ne se permettait, en leur présence, aucun mot dur; et ces ambassadeurs, ainsi trompés, écrivaient à leurs cours que le grand-duc était calomnié par les étrangers, que c'était un prince parfaitement bien élevé, qu'il savait bien converser, et qu'il faisait le bonheur de son peuple chéri.

Tout le monde était dans la consternation; on ne prévoyait pas la fin de cette tyrannie. Personne n'osait faire entendre aucune plainte. Cependant, ce qu'il y avait encore de chrétien dans le clergé russe, ce qu'il y avait de sentiments nobles chez le peuple, trouva un organe dans un moine solitaire.

Le grand-duc, on ne sait pourquoi, cherchait alors un homme saint pour administrer l'archevêché de Moskou. Il avait entendu parler d'un moine célèbre par la rigidité de ses mœurs et de ses jeûnes, d'un certain Philippe qui vivait retiré dans une bourgade éloignée, sur les bords de la mer Blanche.

Il le fait venir, le reçoit avec le plus grand honneur, l'invite à sa table; il lui parle longuement de ses projets pour l'Église russe; il lui dit enfin qu'il a besoin de lui pour conseiller, qu'il est décidé à le nommer métropolitain. Ce pauvre moine repousse cet

honneur, prie, les larmes aux yeux, le grand-duc de le renvoyer chez lui. Enfin, obligé d'accepter la mitre, il propose, pour première condition, l'abolition de cette constitution bizarre et celle de la légion. « Vous avez, dit-il, séparé ainsi le duché de Moskou en deux : ne savez-vous donc pas qu'un empire divisé est un empire perdu? Je ne puis assister à un tel spectacle. » Le grand-duc montra quelque mécontentement : on observa une contraction extraordinaire dans sa figure; mais, habile à dominer ses impressions, il décida dès ce moment la perte du métropolitain. Néanmoins, il le renvoya honorablement et le fit sacrer.

Dès ce moment, il commença à poursuivre tous les amis de ce saint homme, tous ses parents et même ceux qui avaient montré quelque joie de son élévation. Il fit périr à ce sujet une vingtaine de nobles et de seigneurs.

Une fois, le duc entra dans la cathédrale, entouré de ses sicaires portant soutanes et calottes, et s'approcha de l'autel. Philippe devait, selon le rituel de l'Église grecque, aller à sa rencontre et lui donner sa bénédiction, mais il paraissait n'avoir pas remarqué l'entrée du duc. On lui cria que le souverain était là, attendant sa bénédiction. Alors Philippe, debout à l'autel, la main étendue et les yeux tournés vers Iwan, lui dit :

« Je ne puis reconnaître, dans cet appareil, le czar orthodoxe; je ne le reconnais pas non plus au gouvernement de ses États. Prince, nous offrons en ces lieux des sacrifices au Seigneur, et derrière l'autel

le sang des chrétiens coule à grands flots. Jamais, depuis que le soleil luit aux yeux des chrétiens, on ne vit un monarque éclairé de la vraie foi, déchirer aussi cruellement ses sujets. Chez les païens eux-mêmes, on trouvait des lois, de la compassion pour les hommes ; il n'en existe pas en Russie : on n'y voit que meurtres et brigandages. »

Le grand-duc, ayant écouté tranquillement ce discours, se retira de l'église et ordonna de tuer tous les parents du métropolitain. Aussitôt commença le massacre dans les villages, dans les propriétés qui appartenaient à ses parents et à ses amis. Le métropolitain voulut alors se démettre de ses fonctions, mais le duc lui fit observer qu'il n'était pas maître de disposer de sa personne, que les saints canons l'obligeaient à conserver sa dignité, dont il ne pouvait être déposé que par un jugement public. Il le laissa ainsi sous le coup de sa vengeance.

En attendant, il rôdait autour de Moskou, tombait sur les villes, les villages, massacrant les habitants, jusqu'aux chevaux et aux chats, comme le rapportent les Allemands qui l'accompagnaient dans ses épouvantables expéditions.

Un jour, il envoie un détachement à Moskou, avec ordre d'enlever les femmes des bourgeois et des seigneurs, célèbres par leur beauté et de les amener dans son camp. Il en choisit quelques unes et abandonne le reste à ses serviteurs; puis il les fait reconduire à Moskou : presque toutes en moururent de honte et de douleur.

Enfin, il fait juger le métropolitain Philippe. Au

moment où il célébrait la messe, des sicaires arrivent, l'attaquent à coups de pieux, le chassent de l'église et l'enferment dans une cellule pour y attendre la vengeance du duc, qui n'oublie jamais ses victimes.

Alors commence, selon les historiens russes, une seconde époque de persécution. Il serait fatigant de dire les noms des victimes et le genre de leurs tourments. Une vingtaine de princes, des boyards, des milliers de bourgeois, un grand nombre de paysans périrent comme amis ou complices de l'évêque Philippe.

Jusqu'à présent le duc ne tuait que des individus, ne détruisait que des familles, maintenant il va commencer à détruire les populations entières. C'est la quatrième et la plus formidable des persécutions.

Depuis longtemps cet homme farouche laissait voir qu'il détestait les Novogorodiens, les habitants de Twer et les habitants de Pskof. Ces villes avaient, depuis longtemps, perdu leur indépendance. On disait au duc qu'il y avait encore dans ces villes des hommes qui se rappelaient les anciennes libertés, qui avaient siégé dans les conseils de Novogorod et de Pskof, qui aimaient à parler de l'ancienne grandeur de ces républiques, et qui détestaient les Moskowites.

Connaissant les dispositions du grand-duc, un misérable vint accuser les Novogorodiens de conspirer contre lui, de vouloir rendre leur ville au roi de Pologne. On lui dit qu'il y avait à Novogorod une lettre écrite au roi de Pologne, cachée derrière un autel.

Sur cette absurde accusation, le duc marche contre Novogorod. Il s'avance entouré de son infernale légion et de ses courtisans. Il tombe d'abord sur la ville de Klin, qui n'avait rien de commun avec Novogorod; il l'attaque, fait massacrer et noyer les habitants et brûler les maisons.

De là il se dirige vers la ville de Twer. Les habitants, effrayés, se cachent dans leurs maisons. On les accuse de se défier de leur souverain, et la ville est pillée et saccagée.

L'expédition marche vers Novogorod, détruit tout sur son passage. Quand on demande pourquoi on tue ainsi des sujets fidèles et soumis, on répond que l'expédition doit se faire en secret et qu'il faut détruire tous ceux qui pourraient le trahir. C'est encore là une habitude mongole. L'histoire raconte qu'à la mort de Gengis-Khan, lorsqu'on transportait son corps du fond de la Chine en Mongolie, traversant ainsi un quart du globe, les Mongols détruisaient, tuaient tout ce qu'ils rencontraient sur leur chemin, parce que cette expédition devait se faire en secret. Ainsi agissait le duc de Moskou : tout le pays immense entre Moskou et Novogorod fut changé en désert, pour le secret d'un seul homme.

Arrivé près de la ville, le grand-duc la fait entourer de barricades pour ne laisser échapper personne. Il entre, entouré de ses troupes; il rencontre le métropolitain qui, tenant les images sacrées et la croix, espérait encore pouvoir le fléchir par ses prières et son humilité; mais le grand-duc lui répond qu'il faut porter la croix dans son cœur et non pas

dans ses mains; qu'il voit dans sa personne qu'il est traître et hypocrite; qu'il est sûr qu'il voulait trahir Jésus-Christ et son Église; il l'invite cependant à dîner avec lui, ainsi que plusieurs boyards et les magistrats de Novogorod. Au milieu de la fête, tout à coup il pousse un cri formidable, son cri favori : *Halla!* A ce signal, on se jette sur le métropolitain, on le saisit; on massacre les boyards, et alors les troupes se précipitent sur la ville et commencent l'œuvre de destruction. Les maisons sont saccagées; on tue les enfants, on égorge les femmes. On commença par ce qu'il y avait de plus riche, de plus distingué; puis les bourgeois subirent le même sort.

Enfin, le grand-duc établit un tribunal pour juger la trahison des Novogorodiens. Chaque jour, disent les chroniqueurs, on condamnait quatre à cinq cents Novogorodiens; on les faisait jeter dans l'eau, et les soldats, se promenant dans des barques, à coups de fourches et de pieux noyaient et massacraient ceux qui cherchaient à se sauver. Le grand-duc assistait à toutes ces exécutions, ainsi que son fils, qui l'aidait.

D'après les chroniques, pendant les cinq semaines que durèrent ces massacres, on détruisit cent mille Novogorodiens. La ville était peuplée en partie de Moskowites. Vous vous rappelez en effet que le père du grand-duc avait remplacé les familles novogorodiennes par des familles moskowites. Ces derniers criaient qu'ils n'avaient rien de commun avec les habitants du pays, qu'ils étaient ses sujets fidèles; qu'ils avaient été colonisés par ses ordres; mais on tuait les Moskowites avec les Novogorodiens et la

ville devint un immense désert. Ce qui restait des habitants tomba dans une espèce de folie, de maladie particulière, qui a été décrite par des auteurs allemands qui visitaient ce pays. Ces malheureux passaient leur vie à creuser des trous dans la terre, à chercher des cadavres; ils ne parlaient que de cadavres, de meurtres, couraient presque nus dans les rues et mouraient de froid et de misère.

Sur une place publique, entourée de maisons de marchands que l'on fit détruire, on éleva un grand édifice, un palais pour le grand-duc.

Ayant ainsi détruit Novogorod, Iwan marche contre Pskof. Il s'arrête sur une hauteur, et de là il regarde la ville, comme disent les contemporains, en agitant ses mâchoires, comme s'il dévorait déjà les habitants, et en les menaçant de la voix et du geste. La ville de Pskof était dans la terreur; les habitants se préparaient à la mort, et l'évêque ordonna de faire sonner toutes les cloches et de célébrer, dans toutes les églises, la dernière messe des morts. On dit que le son des cloches frappa cet épouvantable tyran, qu'il lui rappela je ne sais quelle circonstance de sa jeunesse, et qu'alors il ordonna d'arrêter les exécutions.

Ainsi la ville de Pskof échappa pour le moment au sort que subit Novogorod.

Quelques chroniqueurs rapportent que le grand-duc avait rencontré auprès de Pskof un solitaire, un moine qui l'avait appelé par son nom de baptême et de la manière dont son père l'appelait habituellement dans son enfance. Personne ne savait cette circonstance de la vie du grand-duc. Il fut tout étonné de

s'entendre appeler ainsi ; il tressaillit à la voix du solitaire, qui le menaçait de la mort et de la punition éternelle. Effrayé, le grand-duc annonça tout à coup vouloir sauver Pskof.

Après ces massacres, qui détruisirent à jamais les villes anciennement libres de Twer et de Novogorod, Iwan retourna à Moskou pour commencer bientôt la cinquième persécution.

Il fit fabriquer des lettres, comme venant du roi Sigismond, et les fit expédier à ses courtisans, aux boyards de sa cour. Sigismond était censé appeler ces boyards à son service et à la trahison. Les boyards, soupçonnant le but du grand-duc, accoururent lui remettre ces lettres et répondirent au roi de Pologne, en protestant de leur fidélité pour leur souverain. Cependant cela ne sauva pas les hommes désignés d'avance par le grand-duc. Il commença à détruire les familles entières de Bobrynski, Plechtcheïeff, Worontzoff, Boutourlin, Mechtcherski. Enfin, il frappa son neveu, qu'il avait voué depuis longtemps à la mort, et qu'il avait épargné jusque-là. Ce neveu, appelé Wladimir, avait été chargé de commander une armée envoyée contre les Tartares. Tout à coup il se trouve arrêté et rappelé à Moskou. Iwan aimait à surprendre ainsi ses victimes ; à les honorer d'abord pour les frapper ensuite. Wladimir, amené en sa présence, est accusé d'avoir voulu empoisonner le grand-duc, et condamné à s'empoisonner lui-même. Il hésitait, lorsque sa femme lui dit qu'il vaut mieux périr que d'attendre pendant longtemps la mort; que ce n'est pas un suicide, mais un martyre, et, la pre-

mière, elle vide la coupe fatale, la donne à ses filles, à ses fils et à son mari. Toute cette famille princière mourut en présence du duc, qui observa leur agonie, tâtant leur pouls, et examinant leurs faces; après quoi, il fit venir la suite du prince et lui fit enterrer les cadavres. On dit que les malheureuses femmes de la suite s'emportèrent contre le duc et le menacèrent. Quelques unes furent fusillées et les autres livrées aux ours et aux chiens.

Je vous raconte longuement cette épouvantable histoire, parce que c'est une époque très importante dans les annales russes. C'est ici que finit la vieille Russie, la Russie de Rurik, la Russie normando-slave.

Les boyards, qui représentaient la noblesse ancienne, ont trouvé dans le prince Kourbski leur dernier représentant. Le clergé a parlé pour la dernière fois d'une manière noble et généreuse, par la bouche de Philippe. Maintenant il n'y a plus de résistance possible contre l'envahissement de cette tyrannie.

Il est digne de remarque qu'à la même époque où le duc établissait son épouvantable couvent, quelques seigneurs polonais, quelques nobles joyeux fondaient dans la république de Pologne une république célèbre dans nos fastes, sous le nom de *république de Babine,* dont le but était de s'amuser et de ridiculiser les travers du siècle. Ils accordaient le titre de grand échanson à ceux des nobles qui passaient pour les plus ivrognes. Ceux qui ne voulaient pas s'instruire, qui ne savaient pas écrire, recevaient des lettres patentes de chancelier. La république pro-

clamait que tous les paresseux, tous les menteurs avaient droit de bourgeoisie. Sigismond ayant un jour demandé qui était roi de cette république, le chancelier lui répondit que sa Majesté avait toutes les qualités requises pour gouverner la république de Babine. Le roi rit beaucoup de cette plaisanterie.

Quelques siècles plus tard, dans les temps de l'anarchie de la Pologne, un gentilhomme fonda un couvent qui ressemblait un peu plus à celui d'Iwan, parce qu'on y mourait quelquefois, mais à force de boire.

Ces détails font voir l'immense différence qui existait entre ces deux pays si rapprochés.

TRENTE-DEUXIÈME LEÇON.

Les pays slaves regardent avec indifférence la tyrannie d'Iwan. — Causes de cette indifférence. — En Pologne, l'idée nationale du jour est d'entraver la royauté. — La réforme; elle détruit le dernier rempart du pouvoir royal. — L'unité morale et politique de la Pologne disparaît. — Hosius; ses efforts pour arrêter la dissolution; ses luttes contre les sectaires. — Il appelle les jésuites en Pologne. — Iwan IV, suite; ses frayeurs et ses plans de fuite. — Ses relations avec les cours d'Europe. — Sigismond-Auguste avertit les souverains des dangers que renferme le Nord. — Il prédit l'avenir des Polonais.

Mardi 25 mai 1841.

Les peuples slaves, voisins de la Russie, tels que la Pologne et la Bohême, étaient témoins impassibles des cruautés du souverain moskowite, sans rien tenter pour soustraire la Russie à cette oppression. La cour d'Autriche, qui gouvernait la Bohême, avait d'autres intérêts; elle s'efforçait d'arrêter les progrès du protestantisme; elle cherchait partout des alliés, voulait gagner à sa politique le roi de Pologne, et, d'un autre côté, envoyait des ambassadeurs au grand-duc

de Moskou pour obtenir des secours contre les Turcs, qui s'avançaient et envahissaient déjà la Hongrie. La république polonaise, absorbée par sa politique intérieure, oubliait les provinces lithuaniennes, et semblait quelquefois même se réjouir de la puissance du duc de Moskou, qui tenait en échec le roi de Pologne, parce que l'idée fixe de cette époque, l'idée polonaise, était d'entràver la royauté. Tout ce qui favorisait le pouvoir devenait impopulaire.

La quinzaine d'années du règne de Sigismond-Auguste fut une époque féconde en loïs et en décisions, dans lesquelles on peut découvrir la naissance de la constitution, les motifs de chaque règlement qui, plus tard, devaient organiser et diriger la diète de Pologne. Quelquefois un événement de nulle importance décidait d'un grand changement dans la constitution.

Ainsi, pendant le tumulte causé par le mariage du roi, les députés lui demandent d'avoir avec lui une conférence particulière, sans être assistés par les sénateurs. Le chancelier trouvait ce procédé nouveau, inusité. Le roi admit cependant les nonces en sa présence, sans prévoir les suites de cette démarche. Dès ce moment, les nonces s'emparent de ce précédent, et regardent leur chambre, non plus comme une partie de la diète, mais comme un pouvoir séparé; plus tard, ils cherchent à traiter avec la royauté de puissance à puissance. On raconte que, dans cette audience célèbre, les nonces, ne pouvant fléchir l'opiniâtreté et la fermeté du roi, se jetèrent à genoux. Le roi, étonné, se leva de son siége en

portant la main à son bonnet, parce que, disent les chroniques, de mémoire d'homme on n'avait jamais vu les nonces, les députés polonais à genoux devant le roi. S'appuyant sur ce précédent, on exigeait du roi que, sans entremise de son chancelier, il parlât aux nonces, et même qu'il se découvrît toutes les fois qu'une grande députation de la chambre se présentait devant lui. A la même époque, les nonces demandèrent à conférer avec les sénateurs sans être présidés par le roi. On leur refusa pendant quelque temps cette autorisation. Enfin le roi fut obligé de céder. De ce moment, la puissance du sénat fut légalement renversée par l'usage introduit de décider les grandes affaires dans la réunion des deux chambres : les nonces, ayant la majorité des voix, devinrent maîtres de chaque délibération. Presque toutes les constitutions de la Pologne et de tous les pays libres se sont ainsi formées; presque toujours le pouvoir profite de chaque avantage, défend ses conquêtes et les change en droit.

Ces anecdotes montrent aussi quelle dignité régnait dans les rapports du souverain avec les sujets, avec quelle bonté le roi traitait alors le sénat, et comment il était facile d'obtenir de lui toutes ces concessions. Les chroniqueurs et les historiens sont d'accord sous ce rapport. Ils disent tous que le roi était admirable, surtout par sa clémence et sa bonté; mais ils lui reprochent quelquefois son opiniâtreté : et cependant il défendait les restes du pouvoir qui lui échappait.

La cour du roi Pologne, une des plus brillantes,

présentait un spectacle curieux. On voyait les princes souverains de Prusse et de Courlande prendre le titre de ses très humbles serviteurs, de ses fidèles sujets. Ils juraient fidélité, à genoux, entre les mains du roi, sur la place de Cracovie. Les boyards de Valachie et de Moldavie parlaient au roi en se prosternant, tandis que les seigneurs polonais et les nonces voulaient à peine se découvrir en présence de leur souverain.

La puissance militaire et civile étant ainsi entravée, le roi n'avait à opposer aux prétentions que son pouvoir traditionnel, la majesté de son rang et le sentiment religieux. Or, ces derniers asiles de la puissance royale allaient être attaqués par les sectaires.

Nous avons déjà parlé de leurs progrès rapides dans la Grande-Pologne et surtout dans la Prusse. Chaque seigneur étant maître chez lui, et chaque gentilhomme se regardant comme le président d'une république indépendante, il n'y avait pas de pouvoir central capable de lutter contre les attaques des sectes. Les sectaires, ayant besoin d'être appuyés par la puissance civile, jetèrent, dès le commencement, les yeux sur la Pologne. Luther, Calvin, Érasme, Osiandre, envoyaient des émissaires en Pologne, dédiaient au roi leurs ouvrages, flattaient ce souverain, le comparaient à David, à Salomon, espérant de lui le rétablissement de la vérité évangélique.

Ainsi, le roi, d'un côté défié par la noblesse, mal obéi par les seigneurs, trouvait, d'un autre côté, des flatteurs, des serviteurs dévoués; il hésita toute sa vie

entre la religion de ses pères et les grandes promesses de cette nouvelle religion.

Les sectaires s'emparèrent aussi de toutes les personnes qui entouraient le roi, surtout des femmes.

Ils savaient bien qu'il n'aimait pas sa troisième femme, Catherine d'Autriche, et qu'il désirait divorcer. Le nonce du pape résistait de toutes ses forces à ce projet, regardant ce divorce comme le signal d'une révolte contre l'Église. Les sectaires, d'un autre côté, lui promettaient leur appui. Le roi était entouré de moines défroqués, de théologiens allemands, français et italiens, avec lesquels il aimait à s'entretenir. Il était savant lui-même et très curieux d'apprendre les sciences étrangères.

Les idées nouvelles se répandaient en Pologne par l'organe des Polonais eux-mêmes qui voyageaient et fréquentaient toutes les universités étrangères. Ces seigneurs, riches, jeunes et légers, désiraient voir, observer, Luther, Calvin, Érasme de Rotterdam, ces personnages célèbres dont tout le monde conversait, et que les seigneurs polonais examinaient avec curiosité, pour en parler plus tard dans leur pays. Ils donnaient de riches présents à ces sectaires; leur achetaient des livres et flattaient ainsi beaucoup la vanité de ces célèbres théologiens, qui, quoique protégés par les seigneurs allemands et français, étaient toujours tenus par ces derniers à une distance respectueuse. Alors paraissaient des livres qui vantaient l'hospitalité, la générosité, le désir d'apprendre des seigneurs polonais. Lipsius, Ovius, Gaulius, écrivaient naïvement que les Polonais parlaient toutes les lan-

gues étrangères, que c'était un peuple singulier de riches et de savants; car ils croyaient tous les Polonais, riches, savants et heureux, comme ceux qui parcouraient alors l'Allemagne et la France.

De retour chez eux, ces nobles, ces princes, méprisaient leurs curés et discutaient avec leurs évêques, au lieu d'obéir. Ils parlaient continuellement de ces grands hommes dont ils avaient fait connaissance; par amour-propre, ils produisaient partout leurs livres et défendaient leurs systèmes, comme quelque chose de nouveau, d'éclatant, de beau. Chacun de ces seigneurs avait plein pouvoir d'établir chez lui des écoles, des imprimeries. La Pologne en fut bientôt couverte. Les étrangers n'y pouvaient rien comprendre; ils trouvaient dans des hameaux, dans des huttes enfoncées dans la boue, des imprimeries, où des Français, des Allemands, travaillaient à répandre des ouvrages qui n'avaient aucun rapport avec la Pologne d'alors, qui traitaient de dogmes théologiques très abstraits, et tonnaient contre les envahissements, contre les abus de l'Église, dont il n'y avait cependant pas encore d'exemples en Pologne.

Il est à remarquer que toutes ces sectes avaient en vue certaines circonstances locales, particulières au pays où elles prenaient naissance. En Allemagne on attaquait le pouvoir féodal des puissants évêques; mais ces pouvoirs n'existaient pas en Pologne. Les villes d'Allemagne voulaient s'emparer des grandes richesses, des biens fonds de certains couvents; mais de telles richesses ne tentaient pas l'avidité des seigneurs polonais. De sorte qu'on raisonnait, qu'on

déclamait contre des choses qui n'existaient point en Pologne. Ces réclamations, imitation misérable des pays étrangers, se propageaient facilement dans une république où on laissait à tous une pleine liberté de parler, de raisonner.

Pour l'histoire de l'Église en général, cette partie de l'histoire littéraire slave est très importante. Plusieurs sectes prirent naissance en Pologne; quelques unes y acquirent leur développement. On sait que, jusqu'à présent, les unitaires d'Angleterre emploient les livres imprimés en Pologne à cette époque; que leurs dogmes ont été arrêtés dans les petites villes de ce pays.

Les Polonais recherchaient et préféraient les opinions les plus hardies. On méprisait Luther comme un juste milieu, comme un homme qui ne savait pas tirer, de ses opinions, toutes les conséquences, ce qui explique le lent progrès de la secte luthérienne chez eux; on lui préférait Calvin; mais on affectionnait surtout les opinions des unitaires, des ariens modernes et des sociniens, qui, plus hardis que les ariens, finirent par nier la divinité de Jésus-Christ et par rétrograder vers l'Ancien Testament. Les combats de ces sectes ébranlaient le sol de la République. Réunies, elles faisaient la guerre à l'Église dans les diètes; mais luttaient les unes avec les autres et se persécutaient mutuellement. Les luthériens et les calvinistes, et toutes les sectes qui commençaient à se détacher de l'Église poursuivaient, comme impies, comme athées, les ariens et les sociniens. Ils cherchaient même à obtenir contre eux une loi de proscription. En attendant,

quelques seigneurs fermaient les églises, chassaient les curés. Les évêques trouvaient cette nouvelle religion très commode; on leur laissait la possession de leurs terres; quelques uns même se mariaient, tout en conservant leurs évêchés. La Pologne paraissait n'avoir plus aucune unité morale et religieuse. Je dirai même qu'on s'attendait, d'un jour à l'autre, à voir le roi passer aussi dans le camp ennemi.

Dans cet état de choses, un seul homme sauva l'Église de Pologne, un de ces hommes prodigieux qui font avancer ou arrêter le mouvement de plusieurs siècles. Ce fut un Polonais né à Wilna, issu d'une famille bourgeoise de Cracovie, du nom de Bezdany, plus connu sous celui d'*Hosius*, ou du *Grand-Cardinal*, comme l'Europe entière l'appelait alors.

Ce jeune homme se fit connaître d'abord à l'Académie de Cracovie comme un des sujets les plus distingués. Plus tard, il passa en Italie pour y achever ses études.

On remarque souvent dans l'histoire, des groupes de jeunes gens, qui, nés dans un même endroit ou élevés dans une même école, se distinguent plus tard en combattant, sur différents points, pour la même idée. Padoue réunissait alors plusieurs de ces hommes qui s'illustrèrent comme papes, cardinaux, grands hommes d'État, grands capitaines. Hugo Buoncompagnio, plus tard devenu pape, sous le nom de Grégoire VIII, Alexandre Farnèse, le cardinal Polus, célèbre par sa science, sa sainteté, qui pendant quelque temps gouverna l'Angleterre, étaient

tous condisciples et amis d'Hosius. Probablement ils discutaient déjà ensemble les hautes questions qui remuaient l'Europe.

Hosius, de retour en Pologne, fut nommé secrétaire du roi et évêque de Warmie, en Prusse. Cet évêché faisait partie des provinces allemandes où l'Église catholique n'existait plus. Hosius savait la langue allemande. Sa famille, qui, dit-on, était originaire d'Allemagne, resta longtemps à Cracovie. Il parlait et écrivait également bien le latin et le polonais. Les sectaires de cette époque l'appelaient le Serpent à trois langues, le Cerbère de l'Église catholique.

Il commence à agir, à écrire; il étonne par son infatigable activité. On dit qu'il dictait à ses secrétaires plusieurs lettres à la fois; qu'il composait, souvent en trois langues, des réponses aux lettres qui lui arrivaient à chaque moment. Connaissant parfaitement l'état politique et religieux de l'Europe, il signale l'apparition de chaque nouvelle publication; il connaît le nom de chaque sectaire, ses opinions, sa biographie; il suit des yeux la marche de chacun d'eux; il sait où ils se cachent, et les dénonce à la Pologne. Il écrit des lettres au roi, aux évêques, aux curés, accourt dans les diètes, dans les diétines; réunit et préside les conciles.

Ses ouvrages passaient alors pour classiques et étaient publiés dans toutes les langues de l'Europe, en anglais, en français, en allemand. Malheureusement ceux qui furent publiés en polonais sont devenus fort rares. Très instruit et profond théologien,

il savait employer toutes les armes contre les sectaires. Pour plaire aux Allemands, il était quelquefois grossier comme Luther, violent, employant les bons mots; en polonais, il savait saisir ce ton léger, gai, plaisant, qu'on appelait déjà, à cette époque, la plaisanterie polonaise, dans laquelle il était maître passé. Il regrettait beaucoup de n'avoir pas le talent de la prédication; mais il composait des sermons pour ses amis. Dans ses rapports avec les papes, il conservait, comme il le dit lui-même, toute la liberté évangélique. Il disait au pape Paul IV, que tout le monde accusait d'ambition : « J'entends dire que le Saint-Père trouble la politique anglaise et française, et qu'il lève des troupes pour faire la guerre. Que le Saint-Père cesse enfin de faire le général; de combattre pour ses États; qu'il n'oublie pas que ses possessions, c'est l'Église universelle. » — Le pape, au lieu de se fâcher, lui écrivait et le priait d'envoyer à Rome quelques amis qui pussent observer sa conduite : — « Venez vous-même, disait-il à Hosius, et voyez ce que je fais ici. »

Il alla en effet à Rome. Le pape le créa cardinal et le nomma légat apostolique, chargé de présider le concile de Trente. Ce fut principalement Hosius qui provoqua ce concile.

Par ses lettres, par ses émissaires, il représente aux rois, aux princes, que l'intérêt de l'époque est de finir les luttes religieuses. Il écrit à tous les chefs de sectes et leur donne rendez-vous à Trente, en leur promettant de répondre à toutes leurs objections. Il travailla longtemps avant de décider l'empe-

reur et les rois d'Espagne et de Portugal à envoyer des ambassadeurs, parce que les rois d'alors ne croyaient pas à l'importance du mouvement luthérien, excepté peut-être l'empereur Charles-Quint, dont Hosius louait la haute prudence.

Hosius, en sa qualité de plus ancien légat du pape, présida pendant longtemps le concile, et l'on s'adressait à lui toutes les fois qu'il fallait traiter les questions les plus épineuses. Mais il voulut retourner en Pologne; il voyait son évêché envahi par les luthériens, et il était avant tout Polonais. Il disait, dans une lettre adressée à un de ses amis, qu'il était si intimement Polonais, qu'il se surprenait lui-même à *poloniser,* c'est-à-dire à parler trop, sans limites et hors de propos.

De retour dans son pays, Hosius voulut y introduire le règlement du concile de Trente, mais il trouva partout une formidable opposition. Les villes allemandes de la Prusse trouvaient dans le luthérianisme un lien national. Ces villes, autrefois sujettes de l'ordre Teutonique, enclavées dans les populations slaves, n'ayant aucune nationalité, étaient gouvernées par des évêques polonais; maintenant elles se choisissent des intendants et des surintendants allemands. Au lieu d'en appeler à la capitale de Pologne pour résoudre les questions religieuses, elles s'adressent à leurs magistrats. Presque toutes avaient des conseils de ville. Ces conseils saisirent avec avidité l'occasion d'augmenter leur importance, en devenant des conseils nationaux.

Hosius était quelquefois menacé par ces bourgeois

révoltés ; mais, bravant leurs menaces, il allait droit à l'ennemi, discutait avec leurs magistrats sur la théologie, et il édifiait le peuple par la sainteté de sa conduite et la rigidité de ses mœurs. Il sauva du moins une partie de ce pays, ses chers Slaves (comme il disait) d'Elbing et de Dantzik.

Cette vie si active était aussi employée au service de l'État. Hosius, comme ambassadeur, traitait les plus hautes questions européennes de cette époque, concluait des traités avec l'Espagne, avec l'empereur Charles-Quint, le roi de Portugal, le roi de France et les papes. Il finit ses jours en Italie, nommé grand-aumônier du Saint-Siége, mais désespéré de n'avoir pu prévenir, en Pologne, la réforme religieuse et effrayé de ses conséquences.

Avant sa mort, cependant, il introduisit dans les états polonais un ordre célèbre auquel il légua le soin de combattre les novateurs. Hosius appréciait l'état de la Pologne ; il vit bien que l'aristocratie propageait la réforme, que le luthérianisme et le calvinisme s'attachaient surtout aux sommités sociales, que c'étaient des sectes politiques. Il chercha donc une arme politique et une société politique. Cette arme et cette société, il les trouva dans l'ordre des jésuites, nouvellement établi.

L'histoire de cette institution célèbre appartient à l'histoire universelle ; mais nulle part cet ordre n'eut une importance politique comparable à celle qu'il obtint plus tard en Pologne. Les jésuites trouvèrent là, le terrain qui répondait parfaitement à l'esprit de leur association. Ils combattaient la réforme par ses

propres armes. Ils s'attachaient à s'introduire dans les maisons des grands, à s'emparer de leur entourage, à éloigner tous les sectaires et à dominer ainsi, d'abord les châteaux, plus tard les villes et les hameaux. Pendant deux siècles, ils n'ont cessé de lutter avec acharnement, et, sans avoir livré une seule bataille, ils ont fini par détruire toutes les sectes et s'emparer de toutes les écoles et du pouvoir constitutif dans la république de Pologne.

Ils ont rendu des services politiques au pays; ils lui ont fait aussi beaucoup de mal. Le bien venait de l'esprit primitif de leur institution, le mal venait de ce qu'ils laissèrent dégénérer cet esprit et le soumirent aux exigences de leur situation en Pologne.

Les jésuites employaient les sciences et les arts comme moyens pour atteindre leur but; ils étaient, comme on sait, chimistes et mathématiciens en Chine, où il fallait montrer leur supériorité dans les sciences; ils étaient agriculteurs et organisateurs dans leurs possessions du nouveau monde. Mais, en Pologne, ils n'avaient pas besoin, pour dominer, de recourir à la science; ils n'avaient qu'à combattre la légèreté nationale, la curiosité, la paresse et la gourmandise : et les jésuites, n'osant pas engager le combat sur ce terrain, se bornèrent à conserver le dogme. Sévères seulement pour eux-mêmes, ils permettaient aux seigneurs de vivre dans l'oisiveté; ne s'effarouchaient pas de l'ignorance; ne voulaient qu'obtenir la neutralité de la part des ennemis de l'Église. Aussi, lorsque le philosophisme vint attaquer leur institution, malgré toute leur puissance tradi-

tionnelle et leur habileté, ils se trouvèrent sans défense au milieu de la noblesse, qui avait perdu l'habitude de penser, et qui ne savait plus comment répondre aux mensonges et aux paradoxes hardis de cette nouvelle école qui niait tout le passé. Alors les jésuites devaient périr. Comme force de résistance, ils retardèrent le développement du mal : comme inertie, ils n'eurent aucune vie à opposer à son attaque directe.

Nous avons vu dans Hosius un seul homme lutter contre les difficultés, contre les dangers moraux qui menaçaient la Pologne; un homme privé, un prêtre, contrarié par le roi, repoussé par les grands, et quelquefois persécuté par les diètes; avec le roi, il finissait par s'arranger en lui pardonnant beaucoup, et il en obtenait quelquefois la protection. Il était ennemi des grands qui se permettaient des folies inouïes, même à cette époque de hardiesse. Ainsi, le prince Radziwill hésita pendant quelque temps entre les religions juive, luthérienne et celle des Turcs; il disait publiquement qu'il pensait à en inventer une nouvelle. D'autres seigneurs aussi avaient des projets semblables. Dans les diètes, on oubliait les affaires publiques et on discutait le dogme. Hosius, qui avait le talent de parler à ses compatriotes, leur adressait un jour le discours suivant, dans une diète où était réunie toute la noblesse de la Prusse et d'une partie de la Mazovie :

« O mon peuple de bonnes gens ! si vous êtes décidés à faire des folies, soyez fous, mais restez du moins Polonais. Vous faut-il une religion nouvelle ?

cherchez-vous un Dieu ? mais vous avez parmi vous ce coquin de Grégoire de Mazovie, déifiez-le ; vous aurez ainsi une bonne petite église mazovienne. Ce sera du moins une folie originale. Si vous voulez une religion plus commode, plus large, une chaussure enfin qui ne vous gêne point, prenez les sabots de votre compatriote Grégoire ; quel besoin avez-vous de faire venir des *pantoufles* de Genève et de Wittemberg ? »

C'est avec ce langage populaire, quelquefois grossier, qu'il attaquait ces novateurs. Il en appelait contre eux aux décisions des anciennes diètes contre les étrangers ; il obtint enfin de les chasser du pays. La noblesse, de son côté, invoquait ses priviléges ; elle disait qu'on pouvait, il est vrai, obliger les paysans et les bourgeois à obéir aux évêques, mais que les nobles qui choisissaient les rois, pouvaient bien se choisir un pape, et que, n'étant pas tenus d'obéir au despotisme royal, il leur était bien permis de ne pas obéir à celui des évêques.

Au milieu de ces grandes difficultés, le roi, obligé de défendre les frontières et de faire la guerre en Livonie, ne trouvait plus ni armes ni argent. Comme grand-duc de Lithuanie, il disposait encore du trésor de son duché ; mais déjà la diète cherchait à obtenir de lui que son grand-duché fût gouverné de la même manière que la République de Pologne ; on ôtait ainsi au roi sa dernière ressource. Quelques seigneurs seulement l'aidaient encore de leur bourse et envoyaient leurs troupes domestiques. C'est ainsi que le prince Radziwill, avec la garde du roi composée de

4,000 hommes et quelques troupes particulières, arrêta l'invasion des Russes envoyés par le grand-duc de Moskou; il détruisit une armée de 30,000 mille hommes, s'empara de tous les bagages, tua le commandant en chef et repoussa une autre armée dans l'intérieur de la Russie.

Le duc de Moskou continuait toujours à sévir contre ses sujets, contre ses ennemis et ses amis. Le règne de ce tyran est regardé comme une époque de désastres. Les rats et les sauterelles dévastèrent plusieurs provinces et détruisirent les récoltes. D'un autre côté, la peste emportait les restes de la population de Novogorod, de Pskof et de Twer. Les paysans couraient à Moskou pour chercher du pain. Le grand-duc les chassait en défendant sa capitale contre la contagion. Au milieu de la tristesse générale et de la douleur universelle, lui seul était gai; il passait sa vie à fêter ses amis et à s'enivrer avec eux, entouré de bouffons et de mauvais plaisants.

Cependant cette gaieté du grand-duc n'était qu'apparente, et cet homme, qui répandait au loin la frayeur, vivait lui-même dans une terreur continuelle. Qui pourrait le croire, de cet homme dont l'histoire est si faite pour étonner, qui pourrait croire qu'il méditait de fuir, qu'il envoyait des ambassadeurs vers la reine d'Angleterre, pour obtenir d'elle un sauf-conduit et un asile, dans le cas où on le chasserait de ses possessions. La reine Élisabeth promet de lui donner une terre à habiter, à condition qu'il y vivra à ses propres frais. L'acte signé par la reine et par tous les lords de son conseil existe en-

core dans les archives de Moskou. Le grand-duc, qui épousait et changeait souvent ses femmes sans faire divorce et en bravant les censures de l'Église, et qui entretenait un grand nombre de concubines, conçut l'étrange idée d'épouser la vieille reine d'Angleterre. Élisabeth, éludant cette proposition, lui en faisait d'autres non moins étranges, dont nous parlerons plus tard. Elle envoyait, en attendant, au grand-duc de Moskou, des médecins, des artilleurs, des artistes de toute espèce.

Le roi de Pologne prévoyait le danger de cette communication continuelle entre le grand-duc de Moskou et les souverains de l'Europe; il représentait à l'empereur, aux villes anséatiques et surtout à la reine d'Angleterre, que cette puissance qui s'élevait au nord deviendrait menaçante pour l'Europe; qu'elle n'avait rien de commun avec la chrétienté, était basée sur d'autres principes, avait d'autres besoins; qu'elle paraissait avoir reçu du ciel une mission effrayante; que la chrétienté devrait réunir ses forces pour arrêter ses développements. Voici les propres paroles d'une dépêche remarquable de Sigismond à la reine d'Angleterre :

« Le roi Sigismond à la reine Élisabeth,

» Nous répétons à votre Majesté que le czar de Moskou, ennemi de toute liberté, augmente, de jour en jour, ses forces par les avantages du commerce et par ses relations avec les nations civilisées. Votre Majesté n'ignore pas ses cruautés et sa tyrannie. Notre unique espérance repose sur notre supériorité dans les arts et les sciences. Mais bientôt, grâce à

l'imprudence des princes voisins, il en saura autant que nous. »

Il ne faut pas trop s'étonner que la reine d'Angleterre et les princes allemands n'aient tiré aucun profit de cet avertissement, puisque les témoins de toutes les cruautés du grand-duc, les Polonais eux-mêmes, qui voyaient leurs prisonniers égorgés et des populations entières des villes de Livonie massacrées, au lieu de seconder le roi, entravaient son action. L'esprit de parti et l'esprit de secte dominaient alors, non seulement les diètes, mais même les conseils du roi. Aussi, Sigismond-Auguste, luttant contre toutes ces difficultés, tombait dans une sombre mélancolie, et prédisait à la République des malheurs épouvantables qui devaient venir du Nord. On dit que toutes les fois qu'on lui demandait qui serait son successeur, il montrait du doigt le Nord, soit qu'il voulût annoncer aux Polonais leur sort futur, ou les effrayer et leur donner un conseil.

L'évêque Hosius, qui partageait ces terreurs du roi, penchait pour la maison d'Autriche ou la France; il voulait que le roi employât le reste de ses jours à fonder une dynastie occidentale dans le royaume de Pologne; mais le roi, qui n'avait pas d'enfant, lui répondait, qu'il ne se sentait plus assez de force pour assurer l'avenir d'un pays dont le présent lui échappait déjà.

TRENTE-TROISIÈME LEÇON.

De la littérature en Pologne. — Nicolas Rey. — Il fait le tableau de la noblesse polonaise de cette époque. — Sa comparaison avec Balthasar Castiglione et Montaigne. — Son ouvrage intitulé : *Miroir de la noblesse.*

Vendredi 28 mai 1841.

MESSIEURS,

Vous vous rappelez ce janissaire polonais que nous avons nommé le premier écrivain de la petite noblesse ; son désir était de faire triompher la chrétienté et d'assurer ce triomphe dans la république de Pologne ; il puisait ces sentiments dans les temps passés, l'époque des Jagellons.

Voici maintenant un autre gentilhomme, un novateur, qui initie la petite noblesse aux idées philosophiques et religieuses des pays étrangers. Ce gen-

tilhomme prend son point de départ en dehors de l'Eglise et de la République ; il semble même, pendant longtemps, combattre les idées constitutives de la Pologne ; mais peu à peu, subjugué par l'élément au milieu duquel il est obligé de vivre et d'agir, il finit par s'apprivoiser, pour ainsi dire, et devient Polonais.

Le grand cardinal Hosius, tout en écrivant des lettres aux papes et aux empereurs, tout en traitant les affaires de l'Europe et en courant les diétines, cherchait à faire des conversions, à ramener à l'Eglise des individus influents par leurs richesses ou leurs talents. Le biographe du cardinal dit qu'il attachait la plus grande importance à la conversion d'un petit gentilhomme polonais, nommé Nicolas Rey, dont les ouvrages faisaient alors grand bruit. Le biographe d'Hosius traite assez cavalièrement notre Nicolas Rey ; il lui accorde seulement quelque talent à bien dire les choses en langue vulgaire.

Nicolas Rey excitait l'attention de la cour et de toute la noblesse par ses ouvrages religieux, ses psaumes, et surtout par ses brochures polémiques ; on était agréablement surpris de retrouver, dans des ouvrages imprimés, les opinions, les passions, les préjugés qui agitaient la noblesse de Pologne. Jusqu'alors les sentiments nationaux et religieux se produisaient en chansons, ou quelquefois dans de gros volumes latins qui effrayaient ces nobles peu enclins à l'étude. Rey, instruit pour son époque, et possédant le ton de la chanson et le style polonais, unissait ces deux genres différents, plaisait ainsi aux savants, à

la noblesse, et même au peuple. Il représentait bien son pays, son époque, et surtout la classe à laquelle il appartenait. Nous possédons la biographie de Nicolas Rey, écrite par un de ses amis. Cette biographie est celle de tous les gentilshommes polonais, de ce temps, de cette classe d'hommes la plus civilisée, la plus généreuse et la plus intéressante des pays slaves durant la fin du XVe siècle et le commencement du XVIe : aussi doit-elle intéresser non seulement les Polonais, mais toute la race slave dont la noblesse polonaise était alors l'unique représentant.

Nicolas Rey, originaire d'une famille de Cracovie, passa sa jeunesse sur les terres russiennes, dans ce qu'on appelle la Gallicie, la Russie rouge. Dans son enfance, il parla probablement un polonais modifié par les formes russiennes ; mais son existence, au milieu du plus poétique et du plus musical de tous les peuples slaves, développa son goût pour la musique et la poésie, et lui apprit à saisir le ton populaire et cette simplicité qui distinguent ses ouvrages.

Le seul moyen alors d'élever les jeunes gens était de les envoyer à l'académie de Cracovie ; mais le père de Nicolas Rey aimait trop son fils unique pour pouvoir se séparer de lui : il l'éleva à la campagne. Nicolas Rey courait les bois, les prairies et les bords du Dniester. Tout le monde admirait son adresse. Son biographe dit que toutes les fois qu'il revenait de ses courses, ses habits étaient remplis du produit de sa chasse et de sa pêche ; alors on le secouait et l'on voyait s'échapper toute sorte d'animaux, des oiseaux, des écureuils, des poissons. On reconnaissait en lui

un grand talent, et tout monde disait que ce garçon ferait son chemin, si on lui donnait quelque éducation. Le père se décida enfin à l'envoyer à l'école; mais Rey, ayant déjà goûté les plaisirs de la liberté et de la société, s'obstinait à ne rien apprendre. Son père, voulant alors l'envoyer chez quelque grand seigneur, l'attacher à la cour de quelque palatin, lui fait faire un habit fort riche; mais Rey, dit son biographe, coupe cet habit pour en faire des colliers, de petites mantilles, qu'il s'amuse à attacher au cou des corneilles et des corbeaux, et le pauvre garçon fut obligé d'attendre un an, jusqu'à ce qu'on lui eût fait venir un autre habit de Cracovie.

Le palatin choisi pour former son éducation politique et morale était un homme de beaucoup d'esprit, qui sut apprécier les talents du jeune homme. Rey apprit à écrire le polonais et à rédiger des lettres. Cracovie, habitée alors par une cour brillante, remplie d'étrangers et de savants discutant toutes les questions du jour, exerça une influence décisive sur lui, et ce gentilhomme ignorant se mit à apprendre le latin. Il fut bientôt en état de comprendre les livres de théologie, les livres de polémique. On n'avait pas besoin alors de faire de grandes études philosophiques pour comprendre les sujets qui occupaient tous les esprits.

Rey débuta, comme je l'ai déjà dit, par des ouvrages théologiques, des chants religieux et des livres de piété. On commençait à chanter dans les églises, d'après la méthode de Bohême et d'Allemagne, des hymnes en langue vulgaire, et à traduire même en

cette langue le rituel catholique. Rey, pour plaire aux savants et aux églises bohêmes, chercha à adapter aux formes latines et bohêmes le rhythme des chants populaires polonais et russiens. Dans la grande richesse de cadences de la poésie populaire polonaise, il n'a pris que les formes les plus étroites, les plus mesquines et les plus pauvres; car on regardait encore la chanson proprement dite comme quelque chose de tout à fait étranger à la littérature, et pour la faire accepter par les hommes lettrés, il fut obligé d'en retrancher tout ce qui faisait sa richesse et sa variété. Quoique estimé par les savants, Nicolas Rey n'a rien fait pour la poésie; il est assez insignifiant comme poëte; il manque même du génie poétique, trop entraîné qu'il était dans le mouvement du siècle pour pouvoir recueillir et produire un ouvrage remarquable par la pensée et la forme. Les recueils de chansons, de cantiques sont beaucoup plus précieux pour la poésie polonaise que les compositions de Rey. Cependant il exerça une influence immense en attirant vers la poésie et la littérature populaire l'intérêt des lettrés, des savants, des professeurs et des poëtes.

Rey est beaucoup plus important comme prosateur. Cette époque du XVIe siècle marque l'émancipation des intelligences. Tout le monde, trouvant la discipline de l'Église trop sévère et les idées reçues trop étroites, cherchait de nouvelles routes, et les esprits s'essayaient à comprendre les grandes questions religieuses et politiques, à les expliquer au moyen de la philosophie. Les philosophes d'alors

élevaient jusqu'aux nues les systèmes des anciens, des Grecs et des Romains.

La classe des nobles, peu instruite, mais très curieuse, cherchait à deviner les mystères de ces gros volumes. Tout le monde voulait savoir le grec et le latin. Vers la fin du xv[e] siècle, les savants, les évêques, les philosophes commentaient la philosophie grecque et latine. Hosius savait par cœur Cicéron, connaissait fort bien les philosophies de Platon et d'Aristote, citait, en leur langue originale, les opinions des pères de l'Église. La noblesse, ne pouvant acquérir tout d'un coup tant de connaissances diverses, se jetait sur les petits recueils, sur les abrégés, sur les anecdotes. C'était la lecture favorite du siècle. Des auteurs peu connus et peu estimés, Diogène Laërte ; plus tard, les Apophthegmes de Plutarque, Aulu-Gelle, tous les compilateurs grecs et romains étaient avidement recherchés, traduits, lus et cités. On voulait apprendre vite et comprendre tout.

Nicolas Rey, comme écrivain européen, appartenant à son siècle par son pays, qui était attaché à l'Occident, et par l'Église polonaise, qui faisait partie de l'Église universelle, partageait les opinions de son siècle. Ses ouvrages paraissent écrits sous la même inspiration que ceux des auteurs célèbres de cette époque, de Balthasar Castiglione et de Montaigne. Il était plus ancien que Montaigne et contemporain de Castiglione. Le même désir de faire passer dans la langue vulgaire toutes les opinions politiques et religieuses, tout ce qui agitait le siècle, le même talent

d'exprimer sous une forme simple et facile les pensées hautes et les sentiments profonds, et la même légèreté de traiter tous les sujets forment le caractère de ces grands écrivains. Chacun d'eux cependant représente la nation et la caste à laquelle il appartenait.

Castiglione, le plus célèbre de tous, vit, en Italie, la chute de la puissance nobiliaire et celle des républiques italiennes. Alors, divisée en factions qui s'appuyaient sur la France, sur l'Autriche, sur l'Espagne, l'Italie n'avait plus aucune idée nationale et unitaire, et la noblesse gravitait vers une de ces cours étrangères. Il n'y avait plus d'existence politique indépendante; il y avait des cours brillantes de seigneurs italiens. Castiglione passa sa jeunesse à la cour du duc d'Urbin, du roi d'Angleterre et du pape Léon X, et dans ses ouvrages, il chercha à former l'Italie et même le genre humain, d'après le type qu'il se faisait d'un parfait courtisan qui, pour lui, est l'homme achevé, l'idéal de l'homme. Il fit pour la noblesse ce que Quintilien voulait faire pour l'art oratoire. Il écrivit les institutions de l'art du courtisan. Il s'y occupe peu des idées religieuses, rarement des questions politiques. Il définit tous les talents nécessaires à un homme qui veut se produire dans une des cours brillantes de l'Italie. Il parle beaucoup de la musique, de l'escrime, de l'art de bien parler, de bien raconter des anecdotes, ainsi de suite.

Montaigne, ce seigneur français, assistait à la lutte entre le protestantisme et le catholicisme. En France, depuis longtemps, chaque lutte prenait un caractère

politique; une question religieuse devenait une question d'État. En Italie, c'était une question de politique étrangère. En France, c'était une question d'intérieur, et les esprits étaient divisés en partis qui se livraient des combats d'armes et de plume. Les huguenots et les catholiques se rattachaient, comme on sait, les uns au roi de Navarre, les autres à la Ligue; mais quelques esprits supérieurs et indépendants observaient la marche des affaires, sans se vouer entièrement à l'intérêt des partis. Montaigne représentait cette classe d'hommes qui voyaient le passé disparaître sans pouvoir encore découvrir et définir l'avenir. Il servait sous la bannière de Henri IV, quoiqu'il fût catholique; il avait des sympathies pour les protestants, bien qu'il eût défendu la religion catholique dans ses écrits.

Les esprits, ébranlés dans leur croyance, se repliaient sur eux-mêmes, et Montaigne, désespérant de résoudre la question religieuse ou politique, d'après l'ancienne philosophie et d'après la tradition, cherchait en lui-même la clef de l'énigme, et il commença la longue série de la littérature intime.

Il s'examine, il raconte ses défauts, il parle de ses qualités, et il finit par s'enfoncer complétement en lui-même. Quoique protestant de son humilité et ne voulant pas se donner pour modèle de la perfection, il arrange cependant l'humanité entière sur son type. Il croit que la manière dont il a passé son enfance, au milieu des paysans, est la meilleure qu'on puisse conseiller aux pères de famille. Il pense que ses idées sur le mariage sont les plus justes; que sa ma-

nière de servir son roi et son pays est celle qui convient le mieux aux gentilshommes de France.

Montaigne est toujours politique et sage. Il se défie du protestantisme, parce qu'il le croit menaçant pour la France; il défend le catholicisme, parce que c'est une institution sage et éprouvée par les siècles. On ne trouve en lui aucun germe de ce mysticisme profond qui caractérise les sectaires de l'Allemagne. Pour le dogme, il est toujours orthodoxe, mais dans les questions secondaires, il se permet des critiques ou plutôt des bavardages sans fin. Il traite tout ce qui lui passe par la tête, et ses ouvrages forment ainsi un chaos où tous les partis cherchent des armes, où toutes les opinions trouvent un appui.

Montaigne a écrit à différentes époques de sa vie, et il a plus d'une fois changé d'avis sur des questions secondaires. Son caractère distinctif est une croyance ferme dans le dogme, une liberté extrême et désordonnée dans l'explication des questions secondaires, et enfin un désir immense de communiquer à l'humanité tout ce qui se passe dans son intérieur.

Le gentilhomme polonais n'a pas l'érudition du gentilhomme français. Ils ont lu les mêmes ouvrages; de préférence, ils ont consulté les abrégés, les anecdotes; cependant Montaigne connaît mieux les auteurs ecclésiastiques et les poëtes. Son ouvrage est une mosaïque admirable de petites histoires, d'anecdotes enchâssées dans un récit très vif; c'est la facilité, la nonchalance d'un bavard qui a beaucoup d'esprit.

Le gentilhomme polonais cite les mêmes auteurs,

les mêmes autorités, mais il conçoit un plan complet, un système philosophique; c'est qu'il était plus sincère, qu'il avait plus de foi, quoique protestant. Il cite souvent la Bible, les traditions catholiques; il ne les sépare pas, comme Montaigne, des questions morales et philosophiques. Il cherche à faire un tout de ce qu'il a vu et observé. Il prend pour modèle de ce tout la république de Pologne. Son système philosophique est assez original. L'ouvrage dont nous parlons a pour titre : *Miroir de la noblesse;* ou autrement: *La vie d'un gentilhomme polonais,* c'est-à-dire la vie de l'homme; car, pour Rey, de même que pour Montaigne et pour Castiglione, le gentilhomme est l'homme de son pays.

Rey commence par raconter la création du monde, en se conformant aux explications de l'Eglise. Il dit que Dieu créa l'homme à son image, qu'il le composa de différents éléments; de là la différence des caractères. L'homme est mélancolique, sanguin, ou bilieux, d'après la quantité de feu et d'eau qui constitue son être. Il appelle cette constitution physique, le *fatum.* L'homme est ainsi poussé par une destinée éternelle à être ou colère, ou paresseux, ou méchant. Pour combattre ces éléments de sa vie ou constitution physique, il a ce que la Bible appelle l'âme vivante, qui, selon Rey, n'est que la raison. Jusque-là, ce n'est qu'un être secondaire, presque inorganique, exposé aux influences des éléments. L'homme est encore influencé par les intelligences supérieures, par les mondes extérieurs. C'est l'homme animal.

L'univers, d'après les idées de Rey, ressemble

beaucoup à la république de Pologne. Il y a, suivant lui, des planètes, des comètes qui gouvernent la masse terrestre et qu'il compare aux États de Pologne. Ces états influent sur le caractère animal de l'homme, qui est fatalement obligé d'y obéir. Ces éléments supérieurs amènent dans la vie les accidents et les circonstances surnaturelles. Rey appelle cette influence des états supérieurs, cette influence planétaire, la *prédestination*, qu'il distingue du *fatum*. Le *fatum*, c'est la force des éléments terrestres; la *prédestination*, c'est l'influence du ciel astronomique. D'après cette prédestination, l'homme possède des penchants. Rey émet cette idée originale, que le nombre des penchants de l'homme correspond aux commandements divins, qui les combattent; qu'ils sont ainsi au nombre de dix; qu'il y a des hommes qui inclinent vers le blasphème, vers l'incrédulité ; d'autres vers la révolte contre l'autorité paternelle ; d'autres vers le vol. Or, de même que pour réduire les éléments, l'homme possède l'âme vivante; ainsi, pour maîtriser ses penchants, il a la loi écrite, les commandements. Puisque l'influence planétaire est visible, la loi doit l'être aussi : cette loi se présente par Moïse comme un flambeau; sert à éclairer, à faire distinguer le mal du bien ; et se personnifie tout entière en Jésus-Christ, comme en un soleil. Rey ajoute, avec beaucoup de naïveté, que Notre Seigneur a tiré l'humanité d'un grand embarras et d'une grande perplexité; car, dit-il, nous pouvons parler maintenant de Dieu, ayant entendu sa parole.

Tel est, en général, le système de Rey. Selon lui,

la raison est faite pour éclairer l'homme, la loi pour le maintenir; il dit, dans sa préface, que les philosophes anciens ayant écrit des ouvrages pour régler la vie de l'homme et l'arrêter dans ses élans désordonnés, il faudrait faire la même chose pour les Polonais.

Après cet exposé général, qu'il fait en peu de paroles, Rey applique son système à l'état de la Pologne. D'après lui, un noble polonais est un être qui préside à la terre; c'est l'être le plus parfait de l'humanité. Tout ce qui lui est inférieur (un étranger, un paysan) est, pour notre auteur, comme le fond de la terre, et appartient à une création chaotique, dont il ne sait plus se rendre aucun compte.

Il commence donc par appliquer ses principes à la jeunesse polonaise. D'abord il lui explique les commandements de Dieu; puis il parle de l'influence des tempéraments et des planètes. Il conseille surtout d'observer l'homme lorsqu'il est ivre pour distinguer et connaître les tempéraments. Il dit qu'un homme ivre, s'il est sanguin, aime tout le monde, chante, donne des cadeaux, fait volontiers l'abandon de toute sa fortune. S'il est bilieux, il se croit grand seigneur et même roi; il commande. Dans ses récits, il nous présente le portrait fidèle de ses contemporains.

Plus loin, il donne aux mères, aux précepteurs des conseils quelquefois singuliers, sur la manière d'élever les enfants. Il cite des anecdotes, des faits tirés de l'histoire ancienne, de la Bible, de l'histoire moderne. Il verse un torrent de citations à la manière de Montaigne.

Il y a cependant cette différence entre l'écrivain polonais et l'auteur français, que celui-ci ne vit que dans les livres et en lui-même, tandis que le Polonais vit dans la nature et dans la Bible. Rey tire toutes ses comparaisons de cette double source; il recueille sur le sol de sa patrie toutes ses métaphores, toutes ses images; il a un sentiment profond de la nature, qui manque à Montaigne.

Parmi ses conseils singuliers et les anecdotes qu'il cite au sujet de l'éducation de l'enfance, il raconte qu'un jeune homme d'un caractère bilieux, ayant une prédestination pour le meurtre, ses parents l'avaient fait boucher, et qu'ainsi, d'une manière adroite, ils avaient éludé la fatalité.

L'éducation de son jeune homme est toute polonaise. D'après Nicolas Rey, il doit apprendre un peu à lire et à écrire; il ne faut pas le fatiguer de la grammaire et de la logique, pour lesquelles il a de l'aversion; il faut lui apprendre à monter à cheval, manier la lance, courir la bague, tirer à l'arquebuse; il doit voyager. L'ouvrage est rempli de détails sur la vie de la cour, des grands seigneurs et sur la vie domestique d'alors, et à ce titre ils sont intéressants pour un Polonais. Rey a une grande idée des pays étrangers, mais il ne prise que médiocrement les inventions et les arts. Il conseille à son élève de s'attacher à quelque grand seigneur des pays étrangers, quelque homme vénérable et grave, de tâcher surtout de tirer son instruction de la conversation; car c'est à la conversation qu'il assigne la première place dans son cours d'éducation.

La jeunesse ainsi passée, Rey raconte et décrit les devoirs de l'âge mûr; il détaille fort au long le choix d'un état, les devoirs de chaque état, la manière de servir la république et le roi.

Les quatre états principaux de la Pologne répondaient parfaitement aux tempéraments du système de Rey; mais, comme il était protestant, il glisse sur l'état ecclésiastique. Ainsi, son système n'est pas complet. Il réduit à trois les vocations principales : l'état militaire, la magistrature et l'état de courtisan. Il parle très peu, dans son ouvrage, de l'état de prêtre. Les devoirs, les plaisirs de chacune de ces vocations sont décrits avec beaucoup de talent, dans un style simple et plein de charmes pour les Polonais. Il parle ainsi, par exemple, de l'état militaire :

« Si tu as du goût pour la vie militaire, tu es, ma foi, bien inspiré. Tu y trouveras une bonne compagnie et une école de mœurs meilleure que celle que l'on trouve à la cour. On y apprend aussi l'économie, obligé que l'on est de soigner ses affaires. On n'y a pas à ses ordres, comme dans nos villages, un garde-manger et une basse-cour bien fournis; on y apprend l'art d'administrer, d'ordonner; car on commande aux hommes et on pourvoit aux besoins des chevaux. On acquiert le talent du commandement! Qu'y a-t-il de plus délicieux que de contempler une armée en pleine marche, d'observer des rangs de guerriers et leurs mouvements si compliqués en apparence et pourtant si réguliers, et de se *rassasier* de l'harmonie de ces chères trompettes, de ces beaux tambours et de ces

fifres? La terre en tremble et le cœur se dilate et bondit de plaisir!

» La marche finie, on s'arrête au bivouac. Laissons les paresseux citadins demander des olives, des câpres et des épices pour stimuler leur estomac languissant. On sait qu'il n'y a pas de meilleur stimulant que la faim; ajoutez-y l'exercice et la société de joyeux camarades. Du gruau, un morceau de saucisson, faits à cette sauce-là, sont des plats plus fins que les pâtés et les blancs-mangers qu'un citadin corrompu se fait apporter sans se déranger. Je le vois d'ici, ce citadin, étendu sur sa couchette, le pied appuyé sur son tapis; il chante, il joue du théorbe pour appeler l'appétit qui ne vient pas.

» Que dirai-je des plaisirs de la garnison et de la joie ineffable du campement? La campagne est finie, on a formé son camp, on s'y établit pour l'hiver. Les camarades y donnent entre eux ces pique-niques, ils apportent ces plats fins que vous connaissez, pour manger en compagnie. Alors commencent ces récits véridiques plus longs que les repas, et ces plaisanteries durant lesquelles le gosier sert plus souvent à rire qu'à avaler, jusqu'à ce qu'arrive enfin une coupe de vin assaisonnée d'as de trèfle. »

Il donne aussi des leçons de morale à son élève:

« Tu verras quelquefois les villages pillés malgré les cris des pauvres cultivateurs. C'est l'usage, dit-on, c'est de bonne guerre, c'est une nécessité. Et moi, je suis d'avis que tu ne dois, en aucun cas, te permettre de telles infamies, dusses-tu voir crever de faim tes chevaux. Il vaudrait mieux pour toi vendre

ton habit brodé et retourner chez toi en simple pourpoint et les mains vides, que d'être couvert des malédictions des pauvres innocents. »

Il parle de la même manière de la vie de cour; et conseille à son gentilhomme de chercher à plaire à son seigneur, sans cependant dévier jamais du chemin droit de la vérité et de la vertu.

Puis il s'occupe de l'établissement du jeune homme, de son mariage.

Mais je dois renvoyer cette partie à notre prochain entretien.

TRENTE-QUATRIÈME LEÇON.

Nicolas Rey nous instruit mieux sur la Pologne que la plupart des historiens. — Suite du miroir de la noblesse. — Le mariage selon Nicolas Rey et selon Montaigne. — La magistrature polonaise, les finances, les députés, le sénat. — Germes destructifs du gouvernement polonais.

Mardi, 1er juin 1841.

Une bonne traduction de quelques ouvrages du genre de ceux de Rey donnerait aux étrangers une idée plus juste sur l'histoire de Pologne que ces publications des historiens, et surtout des historiens modernes.

Rey, comme je vous l'ai déjà dit, messieurs, déroule devant nous la vie entière du gentilhomme polonais. Ce qu'il y a de slave dans ce pays, on le trouve dans la vie domestique, dans les coutumes, les mœurs, dans l'hospitalité surtout, qui caractérise l'élément slave. La vie proprement dite polonaise perce dans la vie politique, dans les rapports entre les citoyens et l'État, dans la vie européenne, la vie

générale. On la voit se développer dans les idées religieuses et sociales. Les Polonais s'élèvent déjà au dessus des Slaves du Danube. Ceux-ci ne font que chanter leurs sentiments, faire des tableaux de leur vie, tandis que les Polonais méditent et discutent; chacun d'eux applique son système à la vie politique et à la vie de famille.

Si on compare les opinions de Rey avec celles de Montaigne, on voit l'énorme différence qu'il y a entre la même civilisation chrétienne, greffée d'un côté sur la Gaule romaine, et de l'autre côté sur la société slave.

Nous avons laissé notre gentilhomme occupé du choix de son état; il a un peu étudié, il a voyagé, il a fait quelques campagnes, il est âgé d'à peu près quarante ans; c'est, d'après Rey, l'âge de se marier. Il doit maintenant méditer profondément sur son choix, parce qu'il ne s'agit pas ici, comme il le dit, d'une paire de manches, mais d'un habit polonais tout entier.

Michel Montaigne consacre aussi au mariage un chapitre particulier; mais il puise ses maximes dans le chaos informe des opinions des sages de la Grèce et de Rome. Pour déterminer l'âge de se marier, il cite les opinions des Athéniens, et sur les devoirs du mariage, il s'en rapporte aux Romains. Il consulte même les Turcs; il était curieux de savoir sur ce sujet l'opinion de Muley Hassan, bey de Tunis, détrôné alors, et qui voyageait en Europe. N'ayant plus aucune certitude morale, il oublie qu'il avait inséré dans ses *Mémoires* un chapitre ou plutôt un livre

entier, consacré à la défense de la discipline ecclésiastique, et il continue à divaguer sur ce sujet : il dit, par exemple :

« Je me mariai à trente-trois ans ; Aristote disait judicieusement de ne se marier qu'à trente-cinq ; Platon ne voulait pas que ce fût avant trente-six ; ce dernier philosophe se moque avec raison de ceux qui font les œuvres du mariage après cinquante-cinq ans, et déclare leur engeance indigne d'aliments et de vie. Thalès a donné les vraies bornes ; jeune encore, il répondit à sa mère, qui le pressait de se marier : Il n'est pas temps ; et, arrivé sur l'âge, il dit qu'il n'était plus temps. »

Puis il tire de ces autorités toutes sortes d'exemples et de maximes. Enfin il conclut que le meilleur mariage est celui qui se fait entre un homme aveugle et une femme sourde. Il n'est pas ami du mariage, et dit même qu'on ne se marie pas pour soi, seulement pour sa famille. Il distingue le mariage de l'amour ; il dit que la femme doit être bonne et modeste, le modèle de toutes les vertus ; mais que le mari n'est pas obligé à tenir la même conduite : ce qu'il appuie de maximes et d'exemples tirés des historiens. Enfin, il ajoute qu'il est bon de se marier tard, parce qu'un gentilhomme français, s'il avait des fils, courrait le risque d'être remplacé par eux à la cour ; qu'il a besoin, étant jeune, d'armes et d'équipages ; et que s'il avait un fils d'âge de servir son roi, il se trouverait dans l'obligation de partager avec lui sa fortune et ses meubles.

Le gentilhomme polonais conçoit ses devoirs d'une

tout autre manière. Pour lui, le mariage est d'institution religieuse, d'institution divine, et le citoyen doit se marier pour accomplir sa destinée terrestre et pour trouver aussi le bonheur qui, suivant lui, réside dans une vie campagnarde, et surtout dans une vie agricole et domestique.

« Si la divine Providence, dit-il à son élève, t'inspire la pensée de t'établir en mariage, c'est le cas pour toi de faire un examen de ta conscience et de méditer sur le choix de ta future compagne. »

Montaigne n'a en vue que les hautes alliances et la fortune; le gentilhomme polonais, au contraire, conseille d'épouser une femme d'une condition égale à la sienne.

« Celui, dit-il, qui épouse une femme de condition supérieure à la sienne, d'homme libre devient incontinent vassal de sa haute et puissante dame. Que de dépenses! que d'étiquette! que de cérémonies! Il faut des harnais rouges pour les chevaux, des livrées rouges pour les domestiques, un carrosse couvert de tapisseries et garni de boules d'or, deux femmes de chambre pour la toilette de madame et une troisième pour les voyages. Il te faudra masquer le bois de ta maisonnette avec des tapisseries; il te faudra bannir de ta table la choucroûte nationale et la remplacer par des mets étrangers, qu'on ne pourra manger que dans des vases étrangers représentant toute la passion de Notre-Seigneur J.-C.

» Et voilà que tout à coup ton beau-frère s'avise de te faire visite : il arrive accompagné de vingt gentilshommes au moins, sans compter les domestiques

qu'il serait difficile d'énumérer. Il te faudra du vin pour tout ce monde, du fourrage pour les chevaux et des cadeaux pour la livrée. Ton meilleur cheval, ton meilleur lévrier, ton faucon chéri ne sont plus à toi, car ils plaisent au beau-frère, et tu seras obligé de lui en faire présent.

» Ne te mets pas en peine d'avoir une suite nombreuse et un brillant équipage. C'est un plaisir trop vulgaire que d'aller accompagné de tambours et de fifres, de voir les paysans accourir de tous côtés et monter sur les arbres et sur les toits pour t'admirer. Je connais des gentilshommes qui, après avoir donné des soirées magnifiques, dormirent fort avant dans la journée, faute d'avoir encore, dans leur basse-cour, un coq pour les éveiller. Tu te passeras de tout ce fracas et de toutes ces dépenses, pourvu que tu aies le bon Dieu pour compère et ses anges pour garçons de noces. »

Montaigne, au contraire, dit qu'il vaut mieux confier à quelques amis le soin de vous marier, parce qu'on peut se laisser emporter par la passion, dit-il, et, comme il ne s'agit dans le mariage que d'un intérêt, les étrangers sont mieux en état d'en juger.

Plus loin, Rey ajoute :

« Quel bonheur dans un mariage si bien assorti ! Les soins mutuels ont un charme magique qui prévient les maladies, qui allège le fardeau des adversités. Un intérieur bien arrangé, un ménage dirigé avec accord et sagesse, produisent l'ordre, d'où découle l'abondance.

» Un ami arrive chez vous. Avec quel ravissement

regardera-t-il cette admirable compagnie, cet empressement à s'aider, à se conseiller mutuellement? Croyez-moi, un tel spectacle est plus attrayant que celui d'une fête splendide hantée par des figures sinistres.

» Un tel couple, établi dans une petite campagne, se crée facilement de petites joies journalières, et fixe ses plaisirs en en jouissant avec modération. Tantôt on se promène dans les bois et dans les prairies; tantôt on s'amuse à bêcher la terre, à planter des arbres fruitiers et des parterres de fleurs; on retourne dans sa petite maison; tout y est propre, la nappe toute blanche, la cuillère étincelante, l'assiette brillante, le pain bien cuit, les petits poulets bien dodus.

» De quelque côté qu'on se tourne, on se sent à son aise, on est content; les parois de la maison paraissent vous regarder avec bienveillance, tous les recoins semblent vous sourire.

» Vient s'ébattre auprès de vous une foule de petits enfants, ces petits bouffons de cour intime; voyez-les courir autour de la table, en folâtrant et en gazouillant. On en attrape un, on le caresse, on le remet entre les mains de sa mère, qui passe sa vie à les admirer. On assiste ainsi à la meilleure, à la plus spirituelle des petites comédies. La première parole de l'enfant, si mal prononcée, si souvent estropiée, n'en sonne que mieux à l'oreille des parents. Quels plaisirs! Au sein d'un tel bonheur, comment ne pas reconnaître la bénédiction du Seigneur et ne pas le remercier. Le Seigneur se réjouit à la vue d'une compagnie dont les travaux et les plaisirs montent

vers le ciel comme un sacrifice perpétuel. Il les bénit, suivant toute la magnificence de ses promesses; car le Seigneur promet à ceux qui vivent honnêtement dans un tel état de les faire croître en richesses et en considération. Il veillera lui-même auprès de leur demeure, auprès de leurs troupeaux, et il ordonnera à la terre de récompenser richement leurs travaux. Dans une telle maison, la femme est comme une vigne parée de beaux et riches fruits; les enfants, comme des branches d'oliviers, ornent et rafraîchissent la table; et le chef de famille, dans sa force et sa maturité, s'élève comme un cèdre du Liban dont le pied se baigne dans une source limpide, et dont la tête défie les vents et les orages. »

Dans cette description, Rey a toute la candeur et toute la fraîcheur des poëtes serbiens; il a même la netteté classique de la forme, dont il s'éloigne quelquefois dans ses discussions et dans ses développements philosophiques.

Après le mariage, commencent les devoirs politiques.

Rey consacre une grande partie de son ouvrage à tracer les règles que doit suivre un homme public. Il craint cependant la magistrature et surtout l'administration des finances.

Montaigne, maire de Bordeaux, trouvait, au contraire, son gouvernement très facile. La guerre religieuse et politique troublait l'administration de la France, mais ne l'arrêtait pas, ne pouvait l'entraver, car l'édifice était trop fortement constitué. En Pologne, au contraire, rien n'existait de ce qui res-

semble à la machine administrative. Les magistrats chargés de faire exécuter la loi éprouvaient toutes sortes de difficultés, parce que son exécution dépendait uniquement de la bonne volonté des citoyens. Ainsi le magistrat péchait souvent contre sa conscience, ne pouvant faire respecter la loi qu'il jurait de maintenir.

Rey nous donne, sous ce rapport, des détails curieux sur l'administration. Savez-vous, par exemple, comment on percevait alors les impôts? La diète venait de voter une taxe par tête. Le magistrat arrive, armé de la loi, dans un village. L'ancien du village, une espèce de maire, un paysan vieux et rusé, avait pris ses précautions; il avait déjà renvoyé du village la plus grande partie de la population. Il se présente, comme dit Rey, en se grattant la tête et en se tourmentant le nez, et fait observer au magistrat la solitude du village. Le magistrat demande ce qu'est devenue la population. Alors le bourgmestre jure sur sa tête que cette population ne se trouve plus sur les terres du village. Il peut d'autant mieux le jurer, que la population est en ce moment dans les bois, occupée à cueillir des champignons et des noisettes. Le magistrat s'en retourne les mains vides.

Une autre fois, la diète ainsi trompée, ordonna de lever un impôt sur les feux. Alors le bourgmestre enjoignit aux habitants du village de s'assembler par plusieurs familles, dans la même maison; il jure de nouveau qu'il n'y a que tel nombre de feux dans le village, et le magistrat n'a aucun moyen de constater la vérité de ces données, parce que le gouvernement

polonais ne voulut jamais faire le dénombrement de sa population. On citait, pour justifier cette répugnance, l'exemple du roi David puni jadis pour avoir voulu connaître le nombre de ses sujets. Dans cette difficulté, on usait d'un dernier moyen, l'appel au serment, au-delà duquel il n'y avait plus ni lois ni moyens.

C'est pourquoi les Polonais fuyaient, à cette époque, la magistrature et l'administration des finances.

Rey continue : « Si un employé aux finances veut bâtir une grande porte, le peuple crie que c'est pour faire entrer les revenus du fisc ; s'il construit une grande cheminée, les malveillants disent que les deniers publics s'en vont en fumée. »

Durant les guerres, l'opinion publique obligeait tout le monde à monter à cheval, et on reprochait au roi de laisser, dans le pays, les magistrats chargés d'administrer la justice et de percevoir les impôts.

On préférait donc la vie politique ; on cherchait à se faire nommer député ou à entrer au sénat.

Rey expose un système de gouvernement représentatif ; il le conçoit très bien. Ce n'est pas une découverte moderne, comme on l'a cru. Il sait que tout le monde ne pouvant monter à cheval pour aller assister au conseil, le pays est obligé de charger un certain nombre d'individus de gouverner la masse. Le député, devenu ainsi mandataire du pays, répond de la liberté, du salut de l'État. Rey conçoit la hauteur de cette position, et il dit qu'un député doit administrer les affaires publiques comme s'il administrait les sacrements. Les difficultés que l'on ren-

contre dans cette charge sont connues maintenant dans tous les pays ; les écueils contre lesquels se brise l'honnêteté d'un mandataire, c'est l'intérêt privé, le népotisme surtout et les fêtes, ce qu'on appelle, dans le langage moderne, les dîners ministériels.

Le népotisme est une plaie terrible. Comment ne pas chercher à placer ses connaissances et ses parents ? Comment se décider à voter contre les intérêts d'un seigneur avec lequel on vit dans de bons rapports ; contre les priviléges, par exemple, d'un abbé bon voisin et honnête religieux (Rey cependant était protestant) ? Ce sont de grandes tentations contre lesquelles il s'efforce de prémunir le cœur du représentant.

Mais ce qui finissait alors la carrière d'un homme public, ce qui couronnait sa vie, c'était un siége dans le sénat, la plus haute dignité à laquelle pût parvenir un gentilhomme polonais. Ici commencent les devoirs d'un bon sénateur.

Comme, d'après le système de Rey, le nombre des mauvais penchants correspond au nombre des péchés capitaux, il donne la manière dont il faut se prémunir contre l'avarice, contre la débauche, contre l'orgueil, etc., dont il faut surtout en préserver la royauté. Il est plus occupé de la royauté que du salut individuel des sénateurs. Cela paraîtra extraordinaire, cette royauté n'ayant jamais eu si peu de pouvoir et si peu d'influence. Mais ici s'explique la vie intime de la constitution polonaise et les idées que l'on se faisait alors de la royauté. Le

sénat n'avait plus de pouvoir ; il se trouvait dans la position où se trouve, par exemple, la chambre des pairs dans certains pays constitutionnels : il préparait, il dirigeait, mais il ne créait plus les événements. D'après les idées polonaises, ce sénat complétait la royauté ; il en était l'émanation.

Un sénateur devait, avant tout, sentir le danger qu'il y a d'approcher le roi et de lui parler ; car, d'après Rey, la royauté est un grand mystère de la constitution ; c'est la vie qui anime tout le corps, c'est la flamme qui s'allume sur le bûcher du sacrifice. L'âme d'un roi se porte vers le ciel ; elle se dirige en haut ; elle brille d'une lumière éclatante, si on la nourrit de bois sec et odoriférant ; mais si les conseils, comme le bois de mauvaise qualité, étouffent la flamme, alors elle se traîne par terre. Ici, on voit déjà les éléments de cette idée, développée plus tard par des écrivains politiques, et devenue un dogme de la constitution, savoir : que le roi est une espèce d'*abeille-mère*, qui seule ne travaille pas, et, n'ayant pas d'aiguillon, ne peut faire de mal.

Tous les pouvoirs reposaient ainsi sur des idées morales, sur des habitudes puisées dans les anciennes coutumes et dans la vie religieuse. Il est impossible d'expliquer autrement l'existence et la force de cet État ; car nous avons vu les armées de la République payées et en état de repousser l'étranger ; ses rois victorieux sur tant de champs de bataille, et l'État s'agrandissant malgré ce désordre administratif et financier.

Réellement l'État était fort; mais il portait en lui de grands germes de faiblesse. Le roi, ne pouvant ni ordonner, ni commander, comptait toujours sur le dévouement de ses sujets.

Il existe dans Rey des particularités sur certaines coutumes politiques très singulières. Par exemple, des seigneurs léguaient parfois au roi leurs terres et presque toujours, ou du moins très fréquemment, une partie de leurs biens; on lui envoyait en présent de grandes sommes d'argent. Un écrivain contemporain de Rey s'étonne de ce que cette coutume devenait de plus en plus rare.

Le sentiment moral s'éteignant de jour en jour, rendait la république plus faible. Les germes de destruction étaient dans les priviléges de plusieurs ordres et dans la liberté extrême d'en abuser. Tant que ces priviléges restaient contenus par l'esprit vivifiant, ils servaient dans un but commun. L'anarchie intellectuelle et l'anarchie politique brisèrent toute force morale.

Ce singulier état des choses n'a pu être compris des étrangers; et même les historiens polonais modernes ne l'ont pas suffisamment expliqué. Le mouvement polonais différait du mouvement européen; aussi les écrivains de l'Occident se trouvaient-ils déroutés par le spectacle de la constitution polonaise. Du temps de François Ier et de Henri VIII, les Français et les Anglais ne pouvaient concevoir les discussions de nos diètes, et ils se scandalisaient de voir un roi obligé de se découvrir devant de simples nonces, devant de petits nobles. Dans le XVIIe siècle,

la réforme religieuse ayant renversé toutes les anciennes constitutions, ayant établi presque partout le despotisme, la liberté polonaise devint encore plus étrange pour les Européens. Un écrivain moderne très connu, *Fenimoore Cooper*, prenant ici la défense des Polonais, dit que cette ancienne anarchie ressemblait beaucoup à celles des Spartiates, des Romains et des Athéniens, que les siècles modernes ne peuvent plus comprendre ni apprécier.

Mais le plus grand danger de la Pologne consistait dans ce grand bonheur, dans cette prospérité inouïe dont parlent tous les écrivains de cette époque. Je vous ai cité à ce sujet les paroles d'un historien du temps de Sigismond le Grand; on pourrait multiplier les citations, et trouver partout le témoignage irrécusable du bien-être général dont la Pologne jouissait alors. La richesse des grands seigneurs, la dignité morale qui présidait à tous les rapports entre la couronne et la haute noblesse, les sentiments patriotiques qui animaient toute la noblesse, la rendaient magnanime, généreuse, heureuse à ses propres yeux. La facilité matérielle de vivre, la douceur de la domination rendaient aussi la vie des paysans comparativement plus heureuse que celle du peuple allemand et du peuple français d'alors.

Mais il était si facile de troubler ce bonheur! Les anarchistes pouvaient attaquer impunément toutes les lois: dès qu'ils se séparaient de l'unité religieuse ou politique, on ne trouvait plus moyen de les arrêter; l'opposition devenait populaire parmi la noblesse, et le gouvernement n'avait d'autre moyen; pour la

combattre, que d'acheter le silence des tribuns.

Les influences étrangères achevèrent l'œuvre de la destruction. Les idées romaines, les idées grecques, appliquées violemment à un état de choses qui ne ressemblait à rien de ce qu'on connaît dans l'histoire, détruisirent la royauté des Jagellons.

On trouve, je le répète, dans l'écrivain dont nous parlons, et surtout dans les poëtes de cette époque, une réalité historique; on y sent intérieurement cette flamme qui animait alors le grand corps, tandis que les lois, les articles, les règlements, quelquefois empruntés à la législation étrangère, en donnent une fausse image.

Le style de Rey est très varié, vu la grande diversité des sujets qu'il traite ; il est surtout très heureux lorsqu'il s'abandonne à ses sentiments véritablement slaves, lorsqu'il décrit les douceurs et les charmes de la vie domestique, lorsqu'il parle de ce qui constituait alors la vie polonaise, c'est-à-dire de l'état militaire et des devoirs d'un homme public. On admire la fraîcheur de son style : il était encore près de la source de la parole slave. Son talent de description rendait ses ouvrages populaires, mais ne leur donnait pas une grande influence.

Les langues de l'Occident sont presque toutes formées par un grand travail intellectuel. Dans ces langues, une phrase bien trouvée frappe le lecteur, se grave dans ses souvenirs, circule, est adoptée et consignée dans les dictionnaires. De cette manière, les langues se forment par la tradition. On connaît l'histoire des plus belles expressions de la langue française.

Chez les Polonais, au contraire, et chez tous les peuples slaves, les mots paraissent s'arranger d'eux-mêmes; la construction offre une facilité extrême et personne n'a besoin d'étudier les devanciers et de suivre la tradition des écrivains. On dirait que, sous ce rapport, la parole slave ressemble à la nature de notre pays, où l'on trouve toutes les facilités pour les constructions; on rencontre partout les premiers matériaux, on élève ainsi des édifices qui ont une certaine élégance, mais qui durent peu de temps. Rey et même les écrivains qui l'ont suivi, et qui avaient beaucoup plus de talent et de fougue, se trouvent complétement oubliés au bout d'une vingtaine d'années. La langue, en recevant une autre impulsion, change de style et de forme; les littérateurs seuls consultent encore ces ouvrages pour y puiser les richesses primitives de la langue.

TRENTE-CINQUIÈME LEÇON.

Poésie polonaise. — Jean Kohanowski ; ses contemporains littéraires. — L'Arioste, le Tasse, la littérature espagnole. — Ronsard et la littérature française. — Kohanowski traduit en polonais les psaumes de David. — Ses élégies ; sa satire.

Vendredi 4 juin 1841.

Nous sommes obligé, dans ce cours d'introduction, d'indiquer en général le mouvement des esprits dans les pays slaves, et de vous faire observer, en passant, les phénomènes les plus remarquables qui se produisent dans les trois empires de cette race. Ainsi, dans le siècle des Jagellons, très riche en poëtes et en ouvrages, nous choisirons seulement quelques hommes supérieurs, les représentants de ces époques, et même parmi les productions de ces hommes, nous ne citerons que celles qui sont reconnues comme classiques ou qui se sont acquis une réputation populaire.

La poésie polonaise, et par conséquent la poésie slave du XVIe siècle est représentée par un seul nom, par la famille des *Kohanowski*, et par quelques écrivains du genre pastoral qui suivent de loin cette famille, et qui déjà appartiennent au temps de la décadence. Rey jouissait de toute sa gloire lorsque Jean Kohanowski s'essayait à composer des poésies latines.

Jean Kohanowski l'aîné, le grand Kohanowski de la famille, naquit sur la frontière qui sépare le dialecte pur polonais du dialecte russien. On trouve dans ses ouvrages des preuves qu'il connaissait et parlait très bien ces deux dialectes. Sans doute, la chanson nationale, si commune dans ce territoire de la Russie rouge, a dû exercer une grande influence sur son esprit. Jeune encore, et selon la coutume de ce temps, Kohanowski voyagea pour achever son éducation. Il est resté longtemps en Italie; il a visité Paris. Comme poëte polonais, comme l'homme de son pays et de l'Europe savante, il doit être étudié sous ce triple rapport. On doit examiner l'influence que l'Europe d'alors, l'Italie et la France, ont exercée sur ses études et sur son génie.

Durant son séjour en Italie, il a vu le progrès des études classiques. La renaissance était encore dans tout son éclat; tout le monde lisait et admirait les poëtes anciens. On réussissait à imiter Horace et Cicéron; le latin était la langue par excellence; la littérature, c'était la littérature latine. Pour les Polonais, cette langue était la plus nécessaire, car la chancellerie rédigeait tous ses actes en latin. Tous les grands hommes de la Pologne passaient par la

chancellerie, et les actes de ce temps, monuments très intéressants pour la littérature nationale, ont été rédigés par les plus grands génies de cette nation, par Hosius, Rey, Kohanowski, Symonowicz, dans le temps des Sigonius, des Étienne, des Robortelli et des Scaliger, époque du classisme latin. Les écrits latins de Kohanowski surpassent toutes les poésies de ses contemporains. Mais il était trop artiste, trop poëte, pour être goûté par l'école italienne latine et surtout par l'école pédantesque qui dominait en France. Ces écrivains faisaient souvent des allusions aux querelles savantes du jour, aux questions philologiques qui divisaient les esprits. Kohanowski tout simplement voulait suivre Virgile et Ovide; c'est pour cela que ses écrits n'excitaient pas un vif intérêt d'actualité chez les étrangers. En Pologne, il y avait très peu d'hommes capables d'apprécier ces sentiments classiques exquis et rares, et même de comprendre toutes ces allusions si fines à la vie intime des Romains.

La poétique pédantesque de Scaliger et les poésies latines de ses contemporains étaient applaudies généralement, parce que, grâce à la grande réputation de ces philologues, on lisait et l'on imprimait leurs absurdes poëmes à côté de leurs importants ouvrages sur l'antiquité.

Frappé par la réputation de Rey et par l'exemple des grands poëtes d'alors, Kohanowski, à côté de ses écrits latins, s'essayait cependant à la poésie nationale.

Ce XVIe siècle, et surtout sa dernière moitié, vit naître dans tous les pays de l'Europe de grands

poëtes qui disputèrent bientôt aux philologues leur influence dans la sphère scientifique, et s'emparèrent de la sympathie populaire. Après le Camoëns et Ronsard, nés dans la même année, 1524, vint, huit ans plus tard, Kohanowski; bientôt parurent le Tasse et Cervantès; et enfin, une vingtaine d'années après, Shakespeare, qui ferme le cycle du moyen âge. Chaque lustre de ce demi-siècle est marqué par un grand nom et par un ouvrage qui fait époque.

Nous laisserons de côté Shakespeare, le plus grand poëte dramatique de la race germanique, parce qu'il était alors étranger au reste de l'Europe. Nous nous occuperons seulement des Italiens, des poëtes français, que Kohanowski a dû connaître et vouloir imiter.

En Italie, on lisait avidement la poésie, les romans chevaleresques que l'Arioste a enfin réunis dans son poëme immense, et dont le Tasse a cherché à prolonger le genre. Mais des écrits du Tasse, on ne connaissait encore que son *Rinaldo*, son premier poëme, et l'on parlait beaucoup, par ouï-dire, des premiers chants de sa *Jérusalem délivrée*, qui n'étaient pas encore publiés. Kohanowski n'avait donc devant lui d'autre modèle que l'Arioste. Il n'y avait rien de commun entre l'esprit, la tradition des romans, et le génie, la tradition des poëtes slaves. L'Arioste a puisé dans ses p édécesseurs; il a pris toutes ses fables, toutes ses intrigues dans la sphère de la poésie chevaleresque, inconnue en Pologne, et que les Bohêmes imitaient d'une manière maladroite. Un poëte qui se sentait la mission de parler à son peuple ne pouvait s'intéresser à ces types étrangers à l'his-

toire de sa nation; le ton de l'Arioste était trop léger pour Kohanowski, et cette ironie fine, qui dénote déjà la vieillesse de la chevalerie, ne pouvait être comprise par un homme qui appartenait à une race encore jeune et enthousiaste. Nous expliquons ainsi l'indifférence de Jean Kohanowski pour l'Arioste, qui occupait alors tous les esprits.

Il ne pouvait pas non plus comprendre le Dante.

Nous avons fait connaître la différence qui existait entre le génie slave et celui des autres peuples, dans la manière de concevoir le surnaturel. Le mysticisme profond du Dante, qui, tantôt s'élève dans les hautes régions et tantôt se perd dans les abîmes, surpassait les moyens poétiques d'un Slave. Il suffit de vous rappeler la comparaison déjà faite entre la chanson serbe qui parle si bien des idées surnaturelles, en les rétrécissant, et la ballade allemande qui n'a pas, il est vrai, la perfection de la forme, et qui pourtant, par son vague même, fait sentir l'infini du sujet.

Kohanowski ne fait pas même mention du Dante. Une seule fois, et avec assez de bonheur, il essaya d'en reproduire la forme; mais il est certain qu'il n'a pu comprendre ce poëte du moyen âge. Il avait beaucoup plus de penchant pour les anciens. La forme ancienne, qui a tant de rapport avec celle des Slaves, la forme latine, surtout celle de Virgile et d'Horace, enchantait nos poëtes. Ils ont vu tout d'un coup le parti qu'ils pouvaient en tirer pour enrichir leurs langues nationales. Kohanowski n'apporta d'Italie que les souvenirs classiques. Il voulut visiter Ronsard et les poëtes de sa pléiade, Baïf, Jodelle,

du Bellay, qui commençaient la grande réforme. La pléiade de Ronsard héritait de toutes les richesses de la poésie chevaleresque; elle avait devant elle les nombreux ouvrages de ses prédécesseurs, forts d'invention, riches en motifs épiques et lyriques. Il s'agissait seulement de les dégager et de les développer. Aussi l'école espagnole, qui fit ce travail avec un grand succès, créa-t-elle une littérature nationale.

Ronsard, esprit médiocre et passionné, préféra repousser le passé avec violence, et réagir contre lui. Il ne pouvait comprendre la haute et profonde poésie du moyen âge qui a produit le Dante et le théâtre espagnol, frappé qu'il était du défaut de la forme et du style. Ces poëtes, qui créaient des ouvrages immenses, ne se préoccupaient nullement du style : il était facile de remarquer leurs fautes de grammaire, mais impossible de refaire leurs expressions fines, profondes et pittoresques. Ronsard mettait toujours la forme de Virgile et d'Horace en avant, et il faisait remarquer le contraste qui existait entre la correction, la netteté classique et la barbarie du moyen âge. La société dans laquelle il vivait sympathisait avec cette manière de voir. Les philologues admiraient, dans Ronsard et ses imitateurs, la connaissance du grec et l'imitation du latin. Les esprits, profondément remués par la réforme religieuse, sentaient le besoin de s'expliquer clairement, de trouver toujours une formule simple et précise. Aussi préférait-on la dialectique rhétoricienne de Ronsard, son style correct et sentencieux, à ces formes du moyen

âge, si vagues, si difficiles à saisir, à ces formes qu'il fallait compléter par ses propres sentiments.

Ronsard, aidé du mouvement de son siècle, a décidé de l'avenir du style français; il a introduit cette forme moderne, française par excellence, précise, fine, claire et nette, qui reproduit le raisonnement et la passion, mais qui exclut à jamais plusieurs genres de poésie, comme le burin exclut le coloris. Ronsard était reconnu, non seulement par tous ses compatriotes, mais encore par l'Europe entière, comme le premier poëte de France, comme le premier poëte du monde, et le Tasse lui-même, étourdi par cette clameur publique, vint consulter cet esprit positif, borné, sur le fruit de ses sublimes rêveries. Ronsard ne pouvait rien comprendre à ces hautes inspirations du poëte italien; mais il sympathisait avec l'Italie par ses défauts. Il imitait et croyait surpasser Pétrarque, parce qu'il employait ces *concetti*, ces raffinements épigrammatiques et de mauvais goût qu'on trouve quelquefois dans Pétrarque, et qui déparent aussi les ouvrages du Tasse. Sous ce rapport, Ronsard était plus fort que le Tasse. Il n'a jamais pu comprendre son mysticisme ni le platonisme de Pétrarque.

Kohanowski fit la connaissance de Ronsard; il se félicita d'avoir vu et approché cet homme : il n'en fit cependant jamais beaucoup d'éloges. Il est glorieux pour Kohanowski de n'avoir pas subi l'influence de ce poëte. Dans les ouvrages nombreux du poëte polonais, on ne trouve pas un seul exemple de *concetti*, une seule métaphore louche, une seule figure

hasardée, une seule exagération de mauvais goût. C'est le seul poëte d'alors qui soit aussi parfait, quoique d'une manière négative; c'est le poëte classique le moins moderne, le plus latin.

De retour dans son pays, il voulut être populaire; comme les poëtes italiens, comme les poëtes français, il essaya de composer dans la langue nationale et entreprit un ouvrage auquel il consacra la plus grande partie de sa vie, la traduction des *Psaumes de David*.

Il avait un but très élevé en entreprenant ce travail, d'après le conseil de l'évêque Myszkowski. Il voyait avec quelle avidité le public se jetait sur les traductions des Psaumes faites avant lui, et qu'on chantait dans les temples des luthériens et des calvinistes; il voulut donner aux catholiques une traduction orthodoxe, et fit cet ouvrage qui lui assure l'immortalité et qui durera aussi longtemps que la langue polonaise conservera son indépendance parmi les dialectes slaves. Tous les Slaves devraient étudier cette traduction, tous les Polonais devraient la savoir par cœur. Pour les étrangers, elle n'a pas d'intérêt; tout son mérite consiste dans la perfection de la forme. Cet ouvrage a été si peu apprécié, que plusieurs poëtes ont voulu le corriger ou le refaire. Mais, à part même la hauteur du génie de Kohanowski, les circonstances qui ont produit un tel ouvrage ne peuvent plus se représenter. Pour exécuter une telle traduction, qui a toute la valeur d'un ouvrage original, il faut un génie poétique et un peuple religieux; il faut encore cette chaleur du

moment, qui animait alors les populations préoccupées de discussions religieuses. Tous les partis faisaient appel à la Bible. On sait quel rôle jouait alors l'Ancien Testament en Allemagne, et plus encore en Angleterre; on y cherchait des sentences, des maximes, que l'on transportait dans le monde ordinaire de la vie journalière. La Bible avait une existence réelle dans les populations; et ce feu, allumé par les luttes religieuses, enflammait aussi le poëte et l'élevait jusqu'à l'inspiration qui dicta les Psaumes. Aucune langue moderne ne possède une traduction semblable.

Les Allemands travaillaient sous l'inspiration de l'exclusif esprit de secte; ils s'attachaient à ce qui était en rapport avec les discussions du moment, ils en faisaient le texte de leurs mélodies. Aucune traduction allemande complète n'a été reconnue comme classique.

Chez les Français, les anciennes traductions ont beaucoup perdu de leur valeur, la langue ayant subi de grands changements. De nos jours, il serait encore plus difficile de tenter la traduction d'un tel ouvrage: plusieurs formes d'expressions modernes ont passé dans la nature même de la langue, et tiennent pour ainsi dire à son essence. Ainsi, il serait difficile de se défendre de l'antithèse, du syllogisme, de la tournure épigrammatique, de toutes ces formes enfin si éloignées de la poésie hébraïque. Kohanowski est inspiré, il est noble, il est clair et limpide dans son style; sa marche poétique est pleine de franchise; son

geste libre et fier est empreint d'une espèce d'ancienneté, de majesté sacerdotale.

Pour la poésie mondaine (écrite), quelles ressources Kohanowski pouvait-il trouver chez ses compatriotes? Comparons la pauvreté des éléments de la poétique slave avec les immenses richesses gaspillées par Ronsard et sa céleste pléiade. Kohanowski n'avait, dans la poésie écrite, que les essais de Rey, quelques chansons contenues dans le *Recueil de cantiques*. Il est vrai qu'il avait les chansons nationales ou plutôt les chansons de ce Palatinat qu'on appelait la Russie rouge.

Quelques critiques lui reprochent de n'avoir pas assez profité de ces chansons. Mais qu'en eût-il pu faire? Devait-il en composer davantage pour le peuple? Le peuple n'en avait plus besoin; il possédait, par tradition orale, un nombre infini de ces chants; d'ailleurs il était inutile d'écrire pour le peuple, qui ne lisait pas. Kohanowski travaillait pour ceux qui représentent toujours le peuple, c'est-à-dire pour le public, pour la classe qui dirige la nation; il devait donc prendre la forme de cette chanson populaire et l'élever à la dignité classique; il devait la faire assez belle pour qu'elle pût être goûtée par les savants de ce temps.

Dans les poésies latines, il ne trouvait que l'épopée et la poésie lyrique. Vous vous rappelez que je vous ai déjà indiqué les causes qui empêchaient la création d'un poëme épique en Pologne; c'est que l'histoire de ce pays manquait d'une idée uni-

taire et universelle. Le drame était également difficile, la littérature nationale n'en avait aucun modèle, et les mystères, tels qu'on les représentait alors en Pologne, offraient un cadre trop pauvre pour ceux qui connaissaient la littérature ancienne.

Kohanowski, qui précéda Shakespeare, Calderon et Cervantès, dut essayer du drame grec et en imiter les auteurs. Il produisit un drame très remarquable; nous l'examinerons plus tard; mais c'est surtout la poésie lyrique qu'il cultivait; il voulait perfectionner la poésie slave sur le modèle d'Horace et de Catulle. Sans doute on peut lui reprocher, ce que nous avons aussi reproché à Rey, de n'avoir pas assez étudié la richesse des mètres de la chanson populaire, et de s'être efforcé d'accommoder ce mètre à celui d'Horace; mais il saisissait parfaitement l'esprit de la chanson populaire, et personne aussi bien que lui n'a su l'imiter.

Plusieurs de ses psaumes furent adoptés pour cantiques. Quelques unes des strophes de ses chansons se sont égarées parmi les poésies populaires, et on les trouve reproduites dans la colléction qu'on a faite de nos jours des chansons nationales.

Les ouvrages lyriques de Kohanowski, intéressants pour les Polonais, rappellent à chaque moment Virgile et Ovide. Kohanowski émprunte même quelquefois à ces poëtes des strophes et des passages entiers. C'était la méthode de tous les poëtes de la renaissance. Malherbe a fait plus tard la même chose. La plus intéressante de ses compositions, comme poésie originale, est sans contredit, la collection de ses élé-

gies, composées à l'occasion de la mort de son enfant. On ne trouve rien de comparable dans la littérature d'aucun pays. Il a toute la simplicité, toute la tendresse d'un poëte serbe ; mais il y joint un sentiment beaucoup plus fort et beaucoup plus profond. Je vous citerai quelques morceaux traduits de ces pièces, si difficiles à reproduire dans une autre langue. Dans ces petites élégies, il a pris tantôt la forme de l'élégie latine d'Ovide, tantôt celle des chansons populaires.

IIe *élégie.* « Si je devais jamais faire de ma plume un joujou d'enfant, et composer de petits vers pour les amuser ; plût au ciel, que j'eusse à passer mes nuits près d'un berceau et mes années à composer, pour les nourrices, des chansonnettes qui caressent les enfants, les amusent et les intéressent ! plutôt que de veiller dans la solitude et de chanter une plaintive élégie près du tombeau de ma pauvre enfant. »

VIe *élégie.* « O ma délicieuse musicienne domestique ! Sapho slave, gloire future de notre poésie ! tu devais hériter de cette petite terre, de cette maisonnette et du théorbe de ton père. Tu passais ta vie à composer des chansons nouvelles ; tu passais tes jours à chanter, comme le rossignol y passe les nuits du printemps ; mais la mort t'a fait fuir de nos bosquets, ô mon pauvre oiseau ! Trop tôt tu as cessé les chants, et ce que j'en entendis me fera pleurer toute ma vie. En mourant tu chantais encore : « O ma mère, disais-» tu, tu ne me verras plus à table à côté de toi ; voici » que je pars de la maison ; pour la première fois, » seule je m'en vais d'ici. »

VII[e] *élégie*. « Ménage d'enfant, toilette de ma pauvre enfant, objets gentils qui, pour moi, désormais, avez un air funèbre, je ne sais pourquoi je vous regarde, je souffre tant à vous voir. Elle ne s'éveillera plus pour mettre ses mains sur ce vêtement, elle dort d'un long sommeil, d'un sommeil de plomb ; elle ne s'éveillera plus ! elle ne s'éveillera plus !

» Elle ne demandera plus sa mantille brodée, ses tresses et ses rubans d'or. Ce n'est pas vers un tel lit que ta pauvre mère pensait te conduire un jour ! ce n'est pas un pareil trousseau que je te destinais ! de ce trousseau, tu n'as pris qu'un linceul. Ton père t'a mis une poignée de terre sous la tête (coutume du pays) ; et, dans ce petit cercueil, tu as disparu, toi, mon enfant, ta dot et ton trousseau. »

Kohanowski, qui avait une manière si large et un style si hardi dans sa traduction des *Psaumes*, sait prendre, dans l'élégie, le ton de la prose la plus simple, la plus précise, qui devient ainsi de la plus haute poésie. Il fit une pièce qui a la forme épistolaire et toute la simplicité d'une correspondance intime, comme s'il écrivait à sa petite fille :

VIII[e] *élégie*. « Ma chère enfant, en partant ainsi de chez nous, tu as fait, crois-moi, un grand vide dans la maison. Nous sommes plusieurs ici, parents et parentes ; il nous semble toujours qu'il n'y a personne. Une seule âme de moins, et quel vide ! Tu parlais pour tout le monde, tu chantais pour tout le monde, tu remplissais tous les coins de la maison. Ta joie chassait loin de ta mère les soucis du ménage, et quand de tes petites mains tu embrassais ton père,

tu l'arrachais à ses sombres méditations. Comme tout d'un coup tout est retombé dans le silence! Dans tous les coins de la maison on ne rencontre que le vide et le deuil. »

Dans une autre élégie, il se plaint des leçons de la sagesse humaine. Toute sa vie il avait étudié cette sagesse ; il cite les exemples des anciens qui, dans le bonheur, professaient des maximes très dures, et qui, dans le malheur, trahissaient leur faiblesse. Le poëte avoue qu'il se flattait d'avoir acquis déjà cette sagesse, lorsque tout d'un coup il en reconnut le néant.

« Malheureux, dit-il, toute ma vie, j'ai cherché cette sagesse orgueilleuse et sublime. Je me croyais déjà près de son temple, et maintenant voilà que du haut des marches je suis jeté en bas, confondu avec ceux qui souffrent et n'ont pas honte de se plaindre.»

La dernière élégie est une de ses plus belles. Le poëte y raconte une vision. Après avoir pleuré longtemps, il s'endort ; il voit en songe sa mère.

« Le sommeil tardif est enfin venu fermer mes yeux rouges de larmes. Alors ma mère m'apparut en rêve; elle portait dans ses bras ma petite fille, ma petite fille telle qu'elle venait jadis le matin près de moi pour faire sa prière, elle avait figure rose et cheveux bouclés, elle était vêtue d'une chemise blanche. Elle souriait ; je la regardais en silence ; alors, ma mère me dit : Jean, souffres-tu toujours ainsi ? Ta douleur me fait venir ici d'une contrée bien éloignée. Oh ! pourquoi pleures-tu ? ton enfant n'est-elle pas pleine de vie et de bonheur ? Elle t'apparaît ici sous cette

forme terrestre ; mais dans la région des esprits elle brille comme une petite étoile du matin. »

Sa mère continue à lui expliquer comment sa fille, en quittant la terre, se délivra de tous les malheurs, de toutes les tribulations attachées à l'existence d'une femme.

Belle sincérité du ton, simplicité du récit! rien de plus naturel que le tableau de cette apparition de sa mère apportant sa petite fille pour le consoler.

A la fin des élégies est un quatrain, unique et modeste souvenir qu'il consacre à son autre enfant mort plus tard. Il n'avait plus la force de le pleurer:

« Et toi, ma petite Anne! tu as suivi ta petite sœur, pour laisser ton père solitaire sur cette terre et pour que son regard, dirigé vers l'éternité, ne soit plus distrait. »

Nous laisserons l'examen des chansons lyriques de Kohanowski ; nous parlerons un peu de sa poésie didactique, de ses satires. Comme poëte vraiment polonais, il est patriote, ce qui le distingue de tous les poëtes slaves et de tous les poëtes ses contemporains; il a toujours en vue sa patrie ; c'est à cet être idéal et collectif qu'il adresse ses leçons et remontrances. Sa satire n'a pas le ton léger d'Horace ; elle n'a pas la forme classique; c'est plutôt un petit drame qui pourrait être représenté comme un mime.

Nous y voyons un Satyre, une divinité agreste assez peu originale et par trop classique. Ce Satyre arrive à la cour du roi Auguste et donne aux Polonais toutes sortes d'avis utiles. Il parle politique, économie et morale. Il s'emporte surtout contre trois défauts

principaux qui, selon lui, doivent amener un jour de grands malheurs : d'abord, le désir d'imiter les étrangers, puis la légèreté extrême à juger des plus hautes questions religieuses et politiques, et enfin l'impulsion industrielle qu'on cherchait à donner alors à la Pologne. Il rappelle que les empires ne peuvent se soutenir que par les principes qui les ont fait naître. Il dit ce qui d'ailleurs, comme nous le verrons plus tard, est répété par les grands hommes d'état de la Pologne, que la Pologne avait une autre mission que celle de l'Allemagne et de la France; qu'elle devait deviner et remplir cette mission, au risque de périr. Il démontre que l'économie, telle qu'on l'enseignait, le désir extrême de la richesse nationale est diamétralement opposé aux principes de la grandeur polonaise.

« Mais, j'entends quelqu'un s'écrier : Au papiste! c'est de l'obscurantisme !

» N'est-ce pas à l'économie que la Pologne doit ses richesses? (Je vous ai déjà parlé de la prospérité fabuleuse de cette époque.) A-t-on jamais vu chez nous tant d'or et tant d'argent? »

« Oui, répond le poëte, vos ancêtres en avaient peu ; il paraît même qu'ils s'en souciaient médiocrement, et cependant ils ont acquis à la République des villes puissantes ; ils ont soumis des provinces riches et populeuses. Avez-vous oublié la gigantesque cité de Kiew avec son enceinte de quatorze lieues, ses églises de marbre et ses toits d'or? Vos ancêtres ont trouvé l'art de s'en emparer. Je ne vous parle pas de la Prusse ; vous la connaissez tous assez,

car chaque année vous la parcourez avec des navires chargés de blé. Mon Dieu ! que de grandes villes dans cette Prusse ! Que de forteresses ! Que de chemins, de ponts, de canaux ! Ces ouvrages témoignent de l'industrie du peuple ; on y reconnaît la main de princes sages et économes, qui savaient commercer et administrer, mais qui n'ont pas su résister à vos ancêtres pauvres et ignorants, sauf dans l'art de se défendre et de commander. Je prévois de loin le moment terrible où l'étranger reconnaîtra enfin combien vous êtes dégénérés de vos ancêtres, ô richards ! »

Dans un passage de cette satire, dont le ton imite assez celui d'Horace, le poëte se moque du luxe inouï de ses compatriotes.

« Si un seigneur, dit-il, vous donne un magnifique repas de cinquante plats, vous répondez à ce défi par un repas plus extravagant encore, et vous triplez le nombre des plats ; il vous a enivré, eh bien, vous l'enivrerez, lui, tous ses amis et tous ses domestiques. Votre amphitryon portait un bonnet brodé d'or ; vous, vous faites broder d'or vos bottines ; il a perdu au jeu une forte somme d'argent sans trahir aucune émotion ; vous savez perdre avec le même sang-froid une somme encore plus forte, et le reste de votre enjeu, vous le jetez aux domestiques. »

Il parle, sur le même ton, de la légèreté qu'on mettait dans les discussions religieuses et politiques.

« Mes amis, si vous êtes aussi savants que vous le dites, allez à Trente, où les Pères de l'Église sont assemblés pour discuter ces questions ; faites-y preuve de votre érudition, au lieu de bavarder dans vos châ-

teaux et dans vos villages, devant une noblesse à demi ivre et devant des paysans ignorants. »

« Le bon chrétien n'est pas celui qui sait parler et discuter habilement, mais qui vit selon la volonté du Seigneur ; j'estime ce dernier plus qu'un éloquent. »

TRENTE-SIXIÈME LEÇON.

—

Jean Kohanowski comparé avec Horace. — Son drame; pourquoi il ne devait pas être compris des masses. — Ses œuvres diverses. — Mort de Sigismond-Auguste. — Henri de Valois lui succède. — Étienne Batory; sous son règne la Pologne brille d'un nouvel éclat. — Iwan IV; suite de ses cruautés. — Étienne Batory lui déclare la guerre. — Ses victoires.

—

Vendredi, 11 juin 1841.

Vous connaissez déjà la position poétique de Kohanowski dans son pays, et les influences étrangères qu'il a subies et qu'il a reproduites dans ses ouvrages. De ces différents éléments vient la variété de ses œuvres. Il a pris tous les tons et toutes les formes de la poésie lyrique dont il trouvait les modèles chez les Grecs et chez les Latins. Il ressemble beaucoup à Horace. Horace aussi empruntait aux Grecs la plupart de ses motifs lyriques, tout en restant fidèle à l'esprit latin et à la tradition de la parole nationale,

Les ouvrages lyriques de Kohanowski ne peuvent pas être appréciés d'après une traduction, pas plus que les poésies lyriques d'Horace. Horace est connu et estimé en France ; il existe des traductions innombrables de ses œuvres : cependant on ne le cite jamais que dans le texte original. Aucune de ces traductions n'a été reconnue comme classique, comme nationale ; c'est que toute forme poétique, parvenue au suprême degré de perfection, reste intraduisible.

Cependant nous ne placerons pas le poëte polonais à côté d'Horace; il n'a pas la richesse du rhythme du poëte latin; il n'a pas cette musique et ce nombre poétiques que les contemporains d'Horace admiraient tant et qui semblent résonner encore dans ses phrases ; il n'a pas toujours ce fini dans les détails et cette perfection dans l'ensemble qui font que chaque pièce d'Horace forme un tout organique.

S'il y a une voix qu'on appelle *de poitrine* et une autre *de tête*, on pourrait dire la même chose de l'enthousiasme. Il y a un certain enthousiasme de tête, une certaine inspiration particulière à Horace. C'est une petite lumière qui ne s'échappe pas en flamme, mais qui éclaire également chacune de ses compositions. Kohanowski, au contraire, parle du fond de son cœur ; il fait souvent éclater la chaleur vraiment poétique, mais cette chaleur est inégale dans son intensité et n'anime pas au même degré tous ses ouvrages. Si on excepte quelques unes de ses chansons qui peuvent être regardées comme classiques, comme achevées, comme modèles, le reste n'est qu'un recueil d'études précieuses.

Notre poëte a aussi essayé du drame; le premier en Europe, il a tenté de créer un drame régulier, ou, pour mieux dire, un drame littéraire : c'était une grande nouveauté. Le véritable drame, le drame national, existait et se jouait alors sur des théâtres improvisés, que l'on appelait *mystères;* mais le public instruit s'obstinait à ne pas le voir. Pour comprendre le drame de Kohanowski, il faut connaître le public auquel il s'adressait.

Il n'y avait pas de théâtres dans les villes de Pologne, comme en Italie ou en Espagne; il n'y avait pas lieu à composer des mystères dans le but de les représenter devant un public nombreux et éclairé; il fallait se décider à écrire ou pour le peuple ou pour la classe élevée. Le peuple avait ses petits drames, composés de quelques motifs tirés de l'Évangile, de l'histoire de la Nativité et de la Passion; il ne se souciait pas des drames écrits. Le public éclairé, les seigneurs polonais, élevés en Italie, en France, ce public qui connaissait les auteurs anciens, ne goûtait que des ouvrages bien composés d'après les règles littéraires reçues alors. Kohanowski, en s'adressant aux seigneurs dont quelques uns avaient écrit eux-mêmes des ouvrages sur la littérature ancienne, devait nécessairement faire appel à leurs souvenirs classiques: c'était le seul moyen de les intéresser. Ces souvenirs classiques composaient une espèce de passé universel de la république des lettres. Tous ceux qui lisaient, qui écrivaient et qui s'occupaient de littérature, connaissaient l'histoire de Troie et de Rome mieux que celle de leur propre pays. Ajoutons que l'histoire de

Troie avait même été traitée par les écrivains slaves, bohêmes, qui étaient connus, lus et goûtés en Pologne.

Kohanowski a donc dû choisir le thème, le sujet de son drame dans l'histoire héroïque des Grecs, pour pouvoir être compris et goûté de son public. Il l'a pris dans ce chant de l'*Iliade*, où l'on décrit l'ambassade des Grecs chargés de redemander Hélène aux Troyens. Il y a là un passage célèbre, où l'on caractérise l'éloquence de Ménélas et d'Ulysse : ceci est pour le thème. Kohanowski connaissait les opinions des poëtes cycliques et des poëtes tragiques grecs qui avaient modifié les anciennes traditions homériques, et c'est d'après ces opinions qu'il trace le caractère d'Anténor, d'Ulysse et de Pâris.

Quant à la composition, il ne pouvait qu'imiter les Grecs, Eschyle surtout et Sophocle. L'exposé, la fable de son drame est d'une extrême simplicité; elle rappelle la manière de ces deux tragiques grecs.

Anténor, que notre poëte représente comme l'idéal d'un conseiller sage et prudent, entre d'abord sur la scène qui, de même que chez les Grecs, représente un lieu idéal, pouvant être pris pour le vestibule d'un temple ou pour une place publique, devant un palais. Anténor sort de sa maison, et, par un petit monologue, il expose ainsi le drame.

« ANTÉNOR.

» Ce que j'avais prévu, ce que j'avais prédit depuis longtemps, savoir, que ces valeureux Grecs ne laisseront pas sans vengeance une injure aussi grave; tout cela vient d'avoir lieu. Nous avons maintenant au

milieu de nous les envoyés grecs ; ils demandent impérieusement qu'Hélène leur soit livrée, ainsi que ses trésors. Si nous la remettons aux mains de son mari, nous pourrons rester en paix ; mais si les envoyés grecs n'obtiennent rien, nous devons nous attendre à leur prompt débarquement et à la dévastation de ce pays.

» Pâris comprend, je le vois, ce qui nous menace. Il appelle auprès de lui ses conseillers, rassemble ses amis, envoie des cadeaux à tous les chefs de la ville ; il ne m'a pas oublié ; mais ni moi, ni ma maison, ni tout ce que je tiens de mes ancêtres, ne sommes pas à acheter. Certes, je ne mettrai pas en vente mes conseils ! On n'est pas sûr de son droit quand on charge l'or de plaider sa cause. Il me paraîtrait bien déraisonnable celui qui prendrait des cadeaux au détriment de la chose publique, comme s'il espérait rester seul sain et sauf au milieu de la ruine générale. Mais il est temps que j'aille au conseil, car le roi doit maintenant congédier les envoyés grecs. »

Il se rend au conseil, où il rencontre Pâris...

Ici commence un dialogue en monostiques. On en trouve souvent des modèles dans le théâtre grec.

PARIS.

« Comme tout le monde m'a promis de m'appuyer, j'espère, vénérable Anténor, que tu ne me refuseras pas ta protection contre les Grecs.

ANTÉNOR.

» Je te servirai, ô fils de mon roi ! dans ce qui est juste et utile à la patrie.

PARIS.

» On ne fait pas de conditions à un ami qui vous demande une faveur.

ANTÉNOR.

» On ne doit demander à un ami que ce qui est juste.

PARIS.

» Tu es partial, tu as donné l'hospitalité aux envoyés grecs.

ANTÉNOR.

» Ma maison est ouverte aux honnêtes gens.

PARIS.

» Et qui arrivent les mains pleines!

ANTÉNOR.

» Je n'envie pas les femmes et les biens d'autrui. Tes paroles, Pâris, ressemblent à tes actions; elles sont téméraires; je ne veux pas avoir affaire à toi. »

A ce moment apparaît le chœur qui, suivant les idées grecques définies par Horace, est chargé de donner des conseils aux personnages agissants, de prier la divinité, de faire des remarques morales sur l'action. Le chœur, en un mot, représentait, comme on sait, sur le théâtre grec, la conscience publique; le chœur était l'acteur principal du drame.

Chez Kohanowski, le chœur, être idéal, chante, par rapport à Pâris, les avantages et les dangers de la jeunesse; cette jeunesse, qui serait en possession du bonheur terrestre complet, si elle avait toujours pour compagne la *Raison*.

Après le chœur, arrivent Hélène et sa nourrice. La nourrice est le personnage indispensable du drame

grec; elle a été remplacée plus tard par la confidente. Hélène raconte avec simplicité à sa nourrice les dangers de sa position, le malheur d'être condamnée à retourner vers son mari enchaînée à un vaisseau grec.

Enfin, un envoyé vient raconter à Hélène ce qui s'est passé dans le conseil. Ce récit est très simple. L'envoyé reproduit les discours d'Anténor, du roi Priam et de tous les chefs grecs. Le chœur chante alors une admirable poésie sur le vaisseau qui amena Hélène à Troie.

Le poëte a pris son thème dans la tragédie d'Euripide. Cependant il l'a changé et étendu. Ménélas et Ulysse apparaissent vers la fin du drame; ils sortent du palais du roi. Ulysse, fidèle au caractère d'homme prudent, que lui donne la poésie cyclique, fait une espèce de résumé politique de la situation; il prévoit les malheurs de la ville de Troie, gouvernée par des jeunes gens passionnés et sans expérience. Ménélas, au contraire, éclate en malédictions, et le poëte, en imitant Eschyle et Homère, met ici dans la bouche de Ménélas la tirade suivante :

« O soleil éternel qui éclaire l'univers, terre et ciel ! et toi, mer immense ! et vous tous, dieux et déesses des cieux et des enfers ! je vous prends ici pour témoins que je ne demandais aux Troyens qu'une chose juste et équitable, en voulant obtenir quelque réparation pour la honte et le dommage que j'avais reçus ; et je n'ai gagné qu'une honte plus grande et une douleur plus poignante ! O dieux et déesses ! je vous charge de ma vengeance ! faites

que je puisse mettre le pied sur la tête de mes ennemis, et éteindre cette épée dans le sang de l'homme pervers qui s'abreuve et se repaît de ma honte. »

Enfin, le drame tout entier est résumé dans la prophétie de Cassandre. Elle apparaît pâle et tremblante et prédit les malheurs de Troie. Antinoüs dit à Priam, en la voyant approcher :

« Quelle est cette femme pâle et échevelée? Elle court vers nous; elle tremble de tous ses membres, roule les yeux et s'agite; elle paraît vouloir parler, et reste muette.

PRIAM.

» C'est ma fille malheureuse; c'est Cassandre : l'esprit d'Apollon la tourmente. Écoute ce qu'elle va nous dire. »

Cette prophétie de Cassandre est un des plus beaux morceaux de la poésie slave, et comme composition et comme style.

CASSANDRE.

« Pourquoi me tourmenter en vain, dieu cruel? Pourquoi, m'ayant donné cet esprit divin, m'as-tu accordé une parole impuissante, de sorte que mes oracles s'en vont au gré des vents et ne frappent pas plus les hommes que des contes futiles ou des rêves bizarres? A quoi a-t-il été utile, ce cœur si violemment tourmenté? A qui ont servi et cette sûreté de mémoire et cette bouche qui prononce des paroles qui ne sont pas à moi, et ces sens envahis par un hôte terrible et insupportable? En vain je me défends, on

me fait violence ; je ne suis plus maîtresse de moi-même, je ne m'appartiens plus.

» Mais où suis-je? ô Dieux! je perds la lumière du jour; une ombre, une vaste nuit tombe soudain autour de moi. Voyez-vous ces deux soleils et cette ville de Troie qui m'apparaît double? Voyez-vous cette biche blanche qui traverse la mer à la nage ! Malheureux animal, il est de mauvais augure; bergers, défendez vos rivages, ne le laissez pas approcher ; malheur à la terre où cette biche mettra le pied! Malheur aux forêts où elle reposera ses flancs ! car, de ses traces, de son gîte et sur tout son chemin jaillira un torrent de sang. Elle porte l'incendie, la ruine, la destruction !

» Quel est ce cheval gigantesque! sur les débris de deux armées, resté seul et occupant seul le champ de tant de batailles? Veillez, ô gardiens! une nuit monte vers vous, nuit suspecte. Une flamme va éclater dans cette ville, une flamme telle qu'on y verra comme en plein jour, et le lendemain en plein jour on ne verra plus rien !

» O mon infortunée mère! tu cesseras de pleurer tes enfants, tu commenceras à hurler ! »

Le poëte fait ici allusion à la métamorphose d'Hécube en une chienne. Le vers polonais est d'une force et d'une simplicité admirables.

Le drame finit par cette prophétie. Il n'est pas divisé en actes comme le drame moderne. Le chœur occupe la place principale, et il sépare l'action.

Il est facile maintenant de comprendre pourquoi ce drame n'a jamais pu être apprécié par la masse du

public. Sans contredit le chancelier Zamoyski, qui le faisait représenter dans son château et qui a écrit un ouvrage classique sur l'antiquité, était en état de comprendre toutes ces allusions très fines et d'en apprécier le style : quelques savants amis de Zamoyski composaient un parterre digne de cette pièce; mais la masse des lecteurs, que pouvait-elle comprendre dans tout ce drame, où il n'y avait ni passions ni intrigue? Déjà alors on ne comprenait pas dans un drame d'autre intérêt que l'intrigue. On a introduit ce qu'on appelle l'intrigue dans le drame, lorsqu'on a commencé, dans le XVII[e] siècle, et en Espagne vers la fin du XVI[e], à dramatiser les mystères et les romans très compliqués de la chevalerie; on remplaçait ainsi l'intérêt idéal et poétique par un intérêt factice et pour ainsi dire mécanique, l'attente du résultat; cet intérêt était devenu un besoin du public. Rien de semblable dans notre drame.

De notre temps, les critiques s'étonnaient qu'un homme de génie comme Kohanowski eût pu produire une ébauche aussi informe! Pour ces critiques du dernier siècle, ignorants pour la plupart, et qui ne connaissaient, en fait de littérature dramatique, que des pièces françaises, pour ces critiques, le style et la composition de Kohanowski étaient une lettre close. Il n'y a pas à s'en étonner, car souvent les goûts du public changent : les grandes compositions du Dante lui-même et de Shakespeare restèrent ignorées des critiques officiels pendant des siècles, et furent mal appréciées par eux.

Ce n'est que dans le siècle passé que le célèbre

Goëthe a essayé de reproduire le drame grec sous sa forme primitive, dans son *Iphigénie en Tauride*. Il est à regretter qu'on n'ait pas comparé, dans l'école, les deux admirables compositions de Goëthe et de Kohanowski. On trouverait ce dernier inférieur, sous le rapport de la force et de la passion, mais peut-être plus pur et plus grec que Goëthe. Kohanowski a admirablement saisi et reproduit tout ce qu'il a trouvé dans les écrivains grecs; Goëthe, quelquefois, plonge sa vue au delà de la littérature, et devine des détails de la vie domestique, des chansons populaires des temps anté-homériques! Tout cela est de sa *création*.

Le style de Kohanowski devenait étrange pour ses successeurs; la simplicité, la grâce, la netteté de sa narration, qui n'offrait rien d'exorbitant, d'exagéré, d'intrigant, leur paraissait par trop prosaïque. Vers cette époque, le goût dégénérait en Italie et en Pologne : en Italie (Marino), le culte de la forme; de nouvelles coupes de vers; des rimes riches et des strophes construites d'une façon nouvelle : en Pologne, l'oubli de la forme majestueuse et simple de Kohanowski. Et pourtant, dans cette forme même, Kohanowski a su trouver un rhythme parfaitement adapté à la poésie dramatique slave, et ses chœurs sont faits d'après un schématisme très savant. Ses successeurs ne surent pas l'imiter.

Kohanowski apparaît et passe comme un phénomène dans la littérature, sans prédécesseurs ni imitateurs.

Nous avons de lui un échantillon d'un autre drame

grec, intitulé : *Alceste sauve son mari de la mort.* Mais le poëte, à ce qu'il paraît, a abandonné son projet et n'a composé qu'une centaine de vers.

Il a essayé de presque tous les genres de poésie : des pièces de vers adressées à des amis, dans le genre d'épîtres ; des vers sur les événements politiques de son époque ; de petits poëmes érotiques ; des épigrammes ; il y en a de piquantes et de très spirituelles.

Parmi ces petites pièces, la plus connue est le *Toast.* On porte d'abord le toast du roi ; cela est très juste : on se lève, tout le monde doit rester debout lorsqu'on porte le toast de Sa Majesté ! On propose ensuite le toast de la reine : cela paraît encore juste, car on ne peut pas prononcer l'un sans l'autre. Puis le toast du primat, et enfin une suite de toasts qui paraissent plus raisonnables les uns que les autres. Le poëte finit par dire qu'il faut ôter les chaises et les bancs : la série de ces toasts une fois commencée, on resterait debout jusqu'au matin.

Parmi les ouvrages prosaïques de Kohanowski, le plus remarquable est celui qu'il a appelé la *Prophétie* ou les *Augures*, une sorte de prédiction sur l'avenir de la Pologne. Le poëte met en scène un curé de campagne discutant sur les affaires publiques avec un de ses voisins, un cultivateur, un paysan. Kohanowski, si gai et si joyeux dans sa jeunesse, était devenu sombre ; il prévoyait et prédisait les malheurs de son pays ; il voyait les fondements de la république sapés par différentes explications des lois et par l'introduction des diverses croyances ; il n'avait plus d'es-

poir dans la diète. Les paroles de Cicéron sur la république lui revenaient : république perdue, gouvernée par des orateurs nouveaux, jeunes et stupides : *Novos juvenes et stultos oratores;* les députés d'alors ressemblaient beaucoup à cette sorte d'orateurs. Il se rappelait que dans le château de Posen, dans cette salle où, d'après l'ancienne habitude, on faisait les portraits de tous les rois régnants, en les rangeant les uns après les autres, on ne trouvait plus, après Sigismond, de place disponible, et qu'on avait découvert sur la muraille une inscription énigmatique qui prédisait que l'État allait subir un changement total : « *Hic regnum mutabitur. — Ici, l'État va changer.* » Le roi Sigismond-Auguste mourut sans laisser de descendant mâle ; personne ne savait rien sur la manière dont on devait choisir un roi nouveau.

Les prédictions politiques de Kohanowski, c'est tout ce qui nous reste en fait de ses recherches et considérations politiques sur ce sujet.

Cependant ses prédictions paraissaient encore loin de la réalité. Après la mort de Sigismond-Auguste et le court règne de Henri de Valois, la république choisit pour roi le célèbre Étienne Batory ! Nous ne parlerons pas du règne de Henri de Valois. Ce qu'il y a de plus intéressant sous ce règne, c'est qu'on a fixé alors le mode d'élection royale. Ce mode d'élection subsista jusqu'au règne de Stanislas-Auguste. Nous avons hâte d'arriver à la guerre d'Étienne Batory contre la Russie.

Étienne Batory, duc de Transylvanie, gouvernait un petit pays, et se trouvait dans une position diffi-

cile, qui l'obligeait à étudier la politique générale de l'Europe. Il reconnaissait le sultan comme son seigneur suzerain, ménageait l'empereur d'Allemagne, s'appuyait sur la Pologne ; il avait des rapports avec la Moskowie. Slave d'origine, il connaissait la langue polonaise et comprenait d'instinct le caractère des Polonais. Arrivé en Pologne et proclamé roi, il débuta par représenter au sénat la nécessité d'entreprendre une guerre décisive contre les ennemis immédiats de la Pologne, contre la Crimée et la Moskowie. La Crimée, que, selon son système, l'on devait conquérir, était liée à la Turquie : la guerre contre les Turcs était une question européenne, il fallait encore la réserver à l'avenir. La Pologne devait donc commencer par détruire l'empire moskowite, et le roi se faisait fort, lui, d'exécuter cette entreprise. Il ne s'effrayait pas des armées nombreuses et du pouvoir immense dont disposait le duc de Moskou.

Ce duc était toujours Iwan le *Terrible*. Il continuait à dévaster et à torturer la Moskowie.

Je ne me souviens pas si je vous ai raconté l'histoire de sa cinquième proscription, époque à laquelle il fit ériger des gibets en permanence sur la place de Moskou, et où il fit installer des cuves remplies d'eau pour y faire bouillir tous ses ennemis, disait-il. La terreur était telle alors dans la ville de Moskou, que les habitants, ayant la certitude de leur fin prochaine, s'enfuyaient et s'enfermaient dans leurs maisons. La place était déserte ; le grand-duc irrité, suivi de ses satellites, parcourait la ville, appelant à grands cris les habitants et faisant forcer les maisons pour les

en arracher, afin d'avoir un public devant lequel il pût faire ses épouvantables représentations. Il fit périr alors deux à trois cents personnes, paysans, bourgeois, seigneurs et boyards, les pauvres et tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus distingué dans Moskou. Il assistait lui-même les exécuteurs avec son fils et ses favoris : quelquefois même il portait aux victimes le coup de grâce avec sa lance.

Après cette persécution, vint la guerre contre les Tartares de la Crimée. Le grand-duc, fier lorsqu'il s'agissait de traiter avec les Suédois, avait une peur instinctive des Tartares. Il proposa à leur khan des conditions très humbles, sans oser le braver sur le champ de bataille. Les Tartares brûlèrent alors la ville de Moskou, et ils détruisirent 800,000 Moskowites, selon le calcul des écrivains russes.

Le grand-duc ne rentra dans sa capitale que pour commencer ce qu'on appelle la sixième proscription. Nous n'en raconterons pas tous les détails. Après avoir sévi d'abord contre les boyards, puis contre des familles entières, il perfectionne ses cruautés dans les petits détails. Aidé d'un Allemand et d'un Livonien, ses conseillers, il s'occupe à imaginer des moyens de tortures, des poisons et des supplices nouveaux. Ils construisent des poêles. On y faisait cuire, de préférence, les moines et les favoris du duc qui tombaient en disgrâce.

« Il est impossible, dit l'historiographe officiel de l'empire russe, de lire sans frémir, dans les mémoires contemporains, les détails des infernales inventions de la tyrannie, les descriptions de tous les moyens

imaginés par le duc pour tourmenter ses victimes. On construisait pour les tortures des fourneaux d'une espèce particulière; on fabriquait des cages de fer, de longues aiguilles; on coupait aux malheureux les membres l'un après l'autre; on les sciait en deux, au moyen d'un cordeau; on les écorchait tout vifs. »

Le grand-duc fit périr d'abord tous les boyards qui lui étaient suspects, et plus tard cette légion épouvantable qu'il avait formée. La tyrannie est toujours ainsi obligée de briser enfin ses propres instruments. Les triumvirs de Rome faisaient égorger leurs sicaires par leurs soldats; la Révolution française aussi dévora presque tous les exécuteurs de ses hautes-œuvres.

Iwan le terrible se trouvait dans la nécessité, pour détruire tant de milliers d'hommes, d'avoir une armée entière de bourreaux attachée à sa personne; tous ses favoris périssaient de ses propres mains, ou expiraient dans les tourments. Le grand-duc raffinait sur les supplices; il ordonnait, par exemple, au fils d'un de ses grands seigneurs, son favori, de tuer son propre père, et, peu après, il faisait égorger ce fils dénaturé. Il couronna ses cruautés par le supplice d'un guerrier célèbre, le prince Wariatynski, vainqueur des Tartares. Il le fit étendre par terre, le fit brûler à petit feu, et rapprochait lui-même avec son bâton les tisons et les charbons, en lui demandant ce qu'il avait fait de ses trésors.

Kourbski parle ainsi de Wariatynski, son ami :

« Homme illustre, homme extraordinaire par la force de ton âme et de ton esprit, que ta mémoire

soit à jamais sacrée dans ma maison ! Tu as servi une patrie ingrate, où la volonté est un crime et la gloire un don funeste ! »

Et cependant, malgré toutes ces cruautés, les boyards et le peuple obéissaient aveuglément au prince. Nous trouvons dans un historien contemporain un fait raconté par un illustre boyard au duc de Courlande, qui s'étonnait que les Moskowites supportassent une telle tyrannie :

« Ni les supplices ni le déshonneur ne peuvent affaiblir le dévouement de ces hommes à leur souverain. Le prince nous raconta que, quelque temps auparavant, Iwan fit torturer un de ses boyards de distinction, sous un prétexte très futile. Cet infortuné avait vécu vingt-quatre heures (empalé !) en s'entretenant avec sa femme et ses enfants, et en répétant sans cesse : « Grand Dieu ! protégez le czar ! »

Ces détails expliquent l'histoire russe. La terreur a passé dans le sang des générations ; elle fait partie de leur âme. Le pouvoir a été constitué pour des siècles, sur une base inébranlable ; le grand-duc a détruit, jusqu'aux germes, toute espèce de résistance. Les crimes qui, dans tous les pays, provoquent la révolte, comme, par exemple, le déshonneur public des femmes, le meurtre public des enfants, n'excitaient parmi les Moskowites rien autre chose que de l'étonnement. . . . ,

Poursuivons. Un jour, le grand-duc s'inquiétait de ce qu'un de ses boyards n'avait pas paru à la cour depuis longtemps. Comme on lui répondit que ce seigneur venait d'épouser une belle femme, le grand-

duc pénètre chez lui avec ses satellites, fait déshonorer la femme sous les yeux du mari, la fait pendre, et ordonne au mari de faire sentinelle auprès du cadavre et d'empêcher qu'on coupe la corde.

Ses amusements mêmes étaient atroces. Il avait des ours qu'il dressait à la chasse des hommes. Il se mettait en embuscade derrière une des portes du Kremlin, et lorsqu'il voyait des groupes d'hommes se promenant, surtout lorsqu'il rencontrait des groupes de paysans ou de bourgeois joyeux, ivres et riant, il lançait des ours sur eux, et riait aux éclats de la surprise de ces hommes ! Quelquefois il arrivait cependant qu'un de ces malheureux échappait à la mort; le duc l'épargnait alors et lui donnait quelques pièces d'or.

Souvent, par ses ordres, on cousait des hommes dans des peaux d'ours, et, sous ses yeux, on les faisait dévorer par les chiens; il jeta ainsi aux chiens un archevêque. Il faisait noyer, presque toujours, les femmes et les familles entières des hommes exécutés par ses ordres. Une fois, il fit torturer une jeune femme de dix-huit ans dont le mari venait d'être exécuté; puis, tout d'un coup changeant d'avis, il la donna pour concubine à son fils; quelques jours plus tard, il l'enferma dans un couvent, où bientôt elle mourut de douleur.

Je vous ai déjà dit par quelle ruse le grand-duc tenait les ambassadeurs étrangers dans l'impossibilité de soupçonner ce qui se passait à Moskou. Il changeait complétement de caractère et de langage en les recevant. Un ambassadeur de l'empereur d'Au-

triche, homme très instruit et de beaucoup d'esprit, Cobentzel, dit, en parlant de lui, que tout ce qu'on a raconté sur sa tyrannie lui paraissait être une insigne calomnie; que le grand-duc était un homme très bien élevé, qui recevait et traitait parfaitement les hommes qui lui faisaient l'honneur de le visiter, et qu'il savait apprécier et récompenser le mérite.

Moskou ni aucun autre pays n'ont jamais souffert d'un tyran aussi terrible ni aussi lâche. Il n'osa pas résister à Étienne.

Le roi Étienne, qui ne pouvait pas réunir 40,000 hommes de troupes régulières, défiait ce tyran qui, de l'aveu même des historiens moskowites, avait une armée aussi nombreuse que celle de Xerxès. Le grand-duc avait 40,000 hommes de gardes et 150,000 fils de boyards, et, en cas de besoin, il pouvait réunir 300,000 paysans. Malgré cela, en trois campagnes consécutives, le roi Étienne le força à souscrire à une paix ignominieuse.

TRENTE-SEPTIÈME LEÇON.

Caractère de la guerre entre la Pologne et la Moskowie. — Causes qui influèrent sur l'élection d'Etienne Batory au trône de Pologne. — Plan d'opération de ce prince. — La diète médite d'entraver les projets du roi. — Situation des parties belligérantes à l'égard des puissances européennes. — Expéditions du roi Étienne. — Correspondance entre Iwan, Étienne et Kourbski. — Le jésuite Possevin est envoyé de Rome pour accorder les parties belligérantes. Traité de paix. — Iwan continue ses cruautés; ses relations avec l'Angleterre. — Sa mort; elle fut pleurée de tous les Moskowites.

Mardi 15 juin 1841.

Nous continuons de tenir suspendue notre histoire littéraire pour terminer le récit de la grande guerre entre la Pologne et la Moskowie.

Guerre politique, religieuse, et même littéraire; elle est politique, parce qu'elle met en question les principes des gouvernements des deux pays : elle est religieuse, parce que du résultat de la lutte dépendent la prospérité ou la chute des Églises d'Orient et d'Occident : enfin elle est littéraire, elle décide de la

destinée des deux langues et fixe les limites entre le dialecte russien et le dialecte lithuano-polonais.

Nous avons observé déjà la migration pacifique de la langue polonaise à-travers le Niémen et jusqu'aux bords du Dniéper. Cette migration fut guidée par l'esprit religieux. Maintenant la conquête politique va porter la langue polonaise au nord-est, jusque sur les terres habitées par les Finnois et dominées par les Allemands; la langue polonaise cherchera ses frontières dans la Livonie et dans la Russie blanche.

Les deux souverains, Iwan le Terrible et Étienne Batory, seuls peut-être dans leurs deux pays, comprenaient l'importance et les conséquences de cette guerre. Iwan, tout livré qu'il était à ses cruautés et à ses débauches, prévoyait les dangers du mouvement politique et religieux qui se manifestait en Pologne; il avait les yeux constamment fixés sur ce pays, y envoyait des émissaires, cherchait à s'y faire un parti; il y avait réussi! Après la mort du dernier Jagellon, plusieurs seigneurs polonais et un grand nombre de seigneurs lithuaniens lui offrirent le sceptre de la république.

Les intérêts de sectes primaient et dominaient alors tous les intérêts politiques en Pologne. Les familles qui professaient la religion grecque penchaient pour le grand-duc de Moskou, et elles étaient appuyées par tous les sectaires sans exception; tous désiraient trouver un appui, quelque part que ce fût, pour combattre l'Église catholique. Le grand-duc Iwan ne manquait pas d'habileté: il recevait à sa cour les ambassadeurs polonais, les traitait magnifiquement,

envoyait des cadeaux aux seigneurs, était d'une affabilité, d'une grâce exquise pour les étrangers. L'historien russe rapporte ses propres paroles adressées aux ambassadeurs polonais :

« On m'a représenté comme un prince impitoyable ; je ne démens pas cette assertion ; mais si on me demande contre qui je déploie mes rigueurs, je répondrai : Contre les méchants. Quant aux bons (Polonais), je leur donnerais jusqu'à ma dernière chemise. Est-il étonnant que vos rois aient de l'attachement pour les braves sujets qui les aiment ? Les miens ont voulu me livrer au khan des Tartares ! »

Et c'était devant les boyards qu'il tenait ce discours flétrissant pour les Moskowites.

Il réussit ainsi à tromper quelques Polonais qui se flattaient que leurs lois et leur constitution arrêteraient la tyrannie d'Iwan. L'historien russe dit que probablement ils se trompaient, et que fort heureusement Dieu leur a épargné cette cruelle épreuve. D'ailleurs toute la nation et la majeure partie de la petite noblesse repoussaient l'idée d'avoir le grand-duc de Moskou pour son souverain : on ne put réussir à le rendre populaire.

Le prince Étienne de Transylvanie, proclamé roi de Pologne, dut en partie son élévation au désordre moral et à la complication d'intérêts différents qui agitaient la Pologne. Étienne Batory avait le grand avantage de ne pas encore être connu ; on ne savait s'il était luthérien ou catholique ; les sectaires le croyaient favorable à la doctrine nouvelle, parce qu'il était tolérant ; les catholiques pensaient qu'il appar-

tenait à leur Église. Ainsi les uns en haine de l'Autriche et de la France, les autres en haine de la Moskowie tombèrent d'accord sur le choix d'Étienne.

Étienne avait encore un grand avantage aux yeux des sectaires : c'était de passer pour ami des Turcs; l'opinion des sectaires était alors portée pour eux. Étienne sut profiter habilement de sa position. Sans s'expliquer sur les questions irritantes, il était cependant intérieurement décidé à les résoudre en roi, par des faits.

Dès son avénement au trône, il communiqua au conseil ses projets contre la Moskowie. Momentanément la révolte de Dantzick et des villes prussiennes arrêta ses dispositions; il fut obligé d'envoyer aussitôt une petite troupe qui battit la grande armée des bourgeois de Dantzick, les repoussa dans la ville et les força à capituler.

La masse de la nation polonaise était encore indécise sur ses projets, que lui, il avait déjà formé des alliances, envoyé des ambassadeurs dans toutes les cours de l'Europe, et réuni une armée. Tout était prêt pour entrer en campagne contre la Moskowie. Iwan le Terrible avait d'instinct pressenti le danger : aussi, sans attendre la guerre, il avait envahi la Livonie; cette province, qui touchait à la mer, à la Pologne et à la Moskowie, habitée par les races finnoise et allemande, était très importante pour les deux pays, à cause des communications qu'elle ouvre avec le Nord et avec l'Europe par la mer Baltique. L'irruption soudaine des Moskowites surprit les Suédois et les Livoniens. Les chefs russes, en quelques se-

maines, conquirent tout le pays; les garnisons polonaises se retiraient, et les Moskowites mettaient tout à feu et à sang : on envoyait les prisonniers de guerre à Moskou, pour y être suppliciés sous les yeux du grand-duc.

Le roi Étienne, ayant apaisé les troubles de la Prusse, marcha contre les Moskowites. Un chef polonais, André Sapieha, avec 2,000 cavaliers, auxquels il avait réuni une poignée de fantassins suédois et livoniens, tomba sur l'armée moskowite, forte de 20,000 hommes, qui assiégeait la ville de Wenden. Il la battit complétement, et le lendemain il attaqua ses retranchements; tout fut pris ou taillé en pièces. Les canonniers moskowites, ne voulant pas se rendre, se pendirent aux affûts de leurs canons. Ce dévouement héroïque étonna les Polonais; il est tracé en lignes éloquentes par un Russe, historien de cette guerre.

Pendant ce temps, le roi traversa la Lithuanie avec le gros de l'armée. On lui conseillait d'attaquer la Livonie pour en chasser les garnisons moskowites; mais il prétendit qu'il fallait la conquérir en faisant la guerre hors de ses frontières. Il préféra prendre une position centrale entre la Russie blanche, la Lithuanie et la Finlande, pour avoir une base d'opérations et un chemin vers Moskou; car c'était surtout sur la capitale que ses vues étaient dirigées. Dans ce but, il mit le siége devant Polotsk. Après quelques semaines, malgré le mauvais temps et la saison avancée, la ville fut prise d'assaut et le château contraint de capituler. Les chefs moskowites demandaient la permission de

rentrer dans leur pays, ce que le roi leur accorda, mais à la condition qu'ils ne serviraient plus contre la Pologne. Cette condition était inutile, car les chefs s'attendaient à une mort certaine.

Le czar Iwan ne pardonnait jamais aux chefs et même aux soldats qui capitulaient. Cependant chefs et soldats, les larmes aux yeux, demandaient au roi de Pologne la permission de porter leurs têtes aux pieds de leur czar; le roi Batory, touché de leur héroïsme, manqua à sa parole et les retint de vive force, comme prisonniers de guerre, pour leur éviter une mort certaine.

La conquête de toute la Russie blanche et de plusieurs villes de la Livonie termina cette campagne. Le roi retourna à Varsovie pour présider la diète. Une opposition formidable s'y formait, grâce aux intrigues du grand-duc de Moskou et aux intérêts qui divisaient la république. On accusait le roi de faire la guerre pour son ambition; on lui reprochait d'avoir dépensé des sommes immenses pour conquérir un pays inculte; on répétait que le grand-duc de Moskou aimait et adorait la république de Pologne; que le roi avait tort d'irriter un voisin si inoffensif. Le roi Étienne, pâle encore des fatigues de sa campagne, montrant aux députés ses cheveux brûlés dans l'assaut de Polotsk, confondit toute l'opposition; on n'osa plus lui refuser les subsides, et même on vota, contre les lois et tous les usages, un subside double. Le roi se trouva ainsi en état d'augmenter son armée pour entreprendre une seconde campagne.

En attendant, on remuait toute l'Europe; des am-

bassadeurs moskowites et polonais cherchaient à intéresser à cette guerre les cabinets de Stockholm, de Copenhague, de Rome, de Vienne et de Londres.

Les Suédois favorisaient les Polonais, prévoyant les dangers qui les menaçaient eux-mêmes du côté du Nord. Le roi de Danemark hésitait; il détestait également les Suédois et les Moskowites. La reine d'Angleterre envoyait des secours, des ingénieurs, de l'artillerie au grand-duc de Moskou, pour avoir le monopole du commerce dans l'empire moskowite, et menacer la Pologne dans le cas où elle entrerait en rapport avec l'Autriche; cette dernière puissance dirigeait la politique espagnole qui menaçait l'Angleterre. Le grand-duc de Moskou désirait s'appuyer sur l'Autriche : il craignait la France, influente à Constantinople : la Pologne, avec la France et la Turquie, pouvait menacer ses états. Il cultivait donc l'amitié de l'Angleterre, trompait la France et recherchait l'alliance de l'Autriche.

La Pologne avait pour ennemies la Moskowie et la Turquie. Le duché de Moskou développait une existence incompatible avec la sienne; et les Turcs lui coupaient ses communications avec la mer Noire, menaçaient ses provinces du midi, et avaient déjà su arracher à son influence les duchés de Valachie et de Moldavie.

Mais l'opinion politique en Pologne, étrangement pervertie, était généralement pour l'alliance avec les Turcs et le grand-duc de Moskowie. On regardait l'Autriche comme l'ennemi le plus dangereux de la République, et cela par l'influence des idées des

docteurs de Wittemberg et de Genève, qui n'avaient rien à craindre des Turcs ni des Moskowites, et qui détestaient l'empereur d'Autriche comme ne leur étant pas favorable.

La diète, imbue de ces principes, était prête à contredire le roi. Ce ne fut que grâce à l'énergie et la force de son caractère qu'il réussit à dominer l'opposition et à obtenir des subsides et des secours pour entreprendre une seconde campagne.

Dans cette seconde campagne, il avait pour but de séparer le duché de Moskou de la mer et de couper ainsi les communications entre la Moskowie et l'Europe, d'où le grand-duc tirait son artillerie, ses ingénieurs et ses artisans. Il voulait ainsi cerner les Moskowites et les repousser vers l'Asie.

Après avoir pris la ville de Polotsk, le roi Étienne s'engagea à travers les forêts et les marais, dans un chemin connu en Russie sous le nom de *chemin des ducs de Lithuanie*, et il mit le siége devant la ville de Wielkie-Luki. Les troupes envoyées par le grand-duc pour contrarier les opérations du siége furent battues et la ville fut prise d'assaut. Les généraux du roi Étienne s'emparèrent ensuite de Wieliz, Uswiat, Rewel, Zawlocze et d'un grand nombre d'autres villes de la Livonie, et poussèrent des reconnaissances en Estonie. La grande armée parut devant Pskof et menaçait la capitale de l'empire moskowite, dont elle n'était éloignée que de cinquante lieues.

Dans cette extrémité, le grand-duc, découragé, quoiqu'il eût encore sous ses ordres une armée de 200,000 hommes, voulait faire la paix. Jusqu'alors

il prenait un ton hautain, écrivait des lettres remplies de grossièretés ; maintenant il donnait des instructions plus humbles à ses ambassadeurs. Aussi, comme le roi de Pologne faisait des difficultés pour admettre en sa présence les ambassadeurs moskowites, le grand-duc leur ordonnait « de supporter, par humilité chrétienne, les mauvais traitements et même les coups de la part du prince polonais. »

Cette guerre était accompagnée d'un colloque singulier, d'une trilogie entre le grand-duc de Moskou, le roi Étienne et le prince Kourbski, ce boyard transfuge qui accompagnait le roi de Pologne.

Le prince Kourbski était pour le grand-duc une espèce de remords en action. A chaque revers des Moskowites et à chaque nouvelle série d'atrocités de la part du grand-duc, le prince Kourbski lui adressait des lettres remplies de reproches, et le grand-duc, malgré toute sa puissance, ne pouvait s'empêcher de lui répondre. Il finissait chacune de ses lettres par cette phrase : « Je ne veux plus parler avec un transfuge, » — et à chaque nouvelle lettre du prince, il sentait le besoin de lui répondre. Cette correspondance singulière dura pendant toute la guerre. Le grand-duc de Moskou écrivit à Kourbski après la prise de la ville de Wolmar, dont les habitants se renfermèrent dans un château, et se firent sauter en l'air pour ne pas tomber entre les mains de ce tyran. Voici cette lettre, pleine d'une ironie amère et hypocrite :

« Que l'humilité soit dans mon cœur, ainsi que dans mes paroles ! Je connais mes iniquités, mais la

miséricorde divine est infinie : c'est elle qui me sauvera. Le Seigneur se réjouit à la vue d'un pécheur repentant, plus qu'à celle de dix justes.

» Vois, prince Kourbski, les effets de la volonté de Dieu. Où es-tu aujourd'hui? Tu as daté ta dernière lettre de Wolmar. A Wolmar tu écrivais des injures contre ton maître, et voilà que ton maître se trouve maintenant en cette ville. Rentre enfin en toi-même; réfléchis sur tes actions. Ce n'est pas l'orgueil qui me pousse à t'écrire, c'est la charité chrétienne. Je désire, ô mon pauvre Kourbski te corriger, je voudrais sauver ton âme malheureuse ! »

Le prince Kourbski attendit la prise de Polotsk et la grande victoire des Polonais, dans laquelle le roi Etienne battit l'armée moskowite et la détruisit dans la ville de Sokol. Alors du milieu des ruines qui fumaient encore du sang des Mokowites, il adressa la réponse suivante au grand-duc :

« Eh bien, grand czar de Moskou, où sont donc tes victoires? Tu les as enterrées dans la tombe des Woiéwodes et des guerriers mis à mort par toi. Avec un petit nombre de ses chevaliers, le roi Étienne est dans tes États, il reprend les provinces que nous avions conquises; et toi, à la tête d'une armée innombrable, tu te caches et tu fuis lorsque personne ne te poursuit, hors ta conscience. Ne voit-on pas le jugement de Dieu s'appesantir sur le tyran? Quel spectacle ! la famine, la peste, les cendres d'une capitale, et, ce qui est plus affreux encore, l'opprobre ! »

Le roi Étienne intervenait aussi dans ce dialogue.

A cette époque, les communications diplomatiques n'avaient pas encore pris cette forme vague qu'elles ont maintenant; on n'employait pas des formules conçues d'avance et des généralités. Les rois, dans le Nord, s'adressaient, en vrais héros d'Homère, des discours et de petits poëmes. Ainsi le czar Iwan, qui aimait beaucoup à parler et à écrire, envoyait au roi de Pologne des lettres prolixes, remplies de défis, de menaces et d'ironies. Le roi Etienne lui répondait sur le même ton.

Ce drame, dont les principaux acteurs s'adressaient la parole par dessus les villes enflammées, est sans contredit d'un haut intérêt, et les lettres et les discours de ces princes sont des monuments précieux pour les Slaves.

Iwan, parlant toujours avec une humilité et une douceur toutes monacales, faisait observer au roi de Pologne qu'il répandait le sang des chrétiens; il se scandalisait de ce que les soldats polonais se souciaient peu des cadavres moskowites et ne les ensevelissaient pas; il s'étonnait de ce que le roi Étienne osât lui demander des frais de guerre, parce que, disait-il, c'était indigne d'un chevalier et d'un roi chrétien de demander de l'argent. C'est par pitié, disait-il, que je vous laisse faire; je ne veux pas détruire des chrétiens; je n'ai qu'à me montrer avec ma bannière, et tous mes ennemis seront broyés.

Étienne lui répondait :

« Mais où êtes-vous donc, Dieu des Moskowites, ainsi que vous voulez vous faire appeler par vos vils esclaves? Nous n'avons encore aperçu ni votre per-

sonne ni votre bannière dont vous parlez sans cesse. Votre bannière n'effraie que les Moskowites et non pas vos ennemis. S'il est vrai que vous voulez épargner le sang des chrétiens, ô doux prince Iwan! brave chevalier! je vous offre un combat singulier. Désignez vous-même le temps et le lieu ; paraissez à cheval, et nous combattrons seuls! »

Après avoir pris la ville de Wolmar et commencé le siége de Pskof, Étienne était prêt d'attaquer Moskou, lorsqu'il fut contraint de retourner encore une fois à Varsovie pour présider la diète.

Jamais un monarque n'a été aussi calomnié par ses sujets! On répandait les bruits les plus injurieux à son honneur, des libelles contenant les suppositions les plus absurdes; on disait qu'il ne voulait faire la guerre que pour s'enrichir et s'enfuir après, dans ses États héréditaires, lui qui avait dépensé tous ses trésors particuliers pour la défense de la république! On ajoutait qu'il avait le projet de conquérir un pouvoir absolu, d'établir un trône héréditaire, lui qui n'avait pas d'enfants à qui il pût laisser ce trône!

Les nonces, à la diète de Varsovie, s'étaient promis mutuellement de refuser toute espèce de subsides; mais ils furent encore une fois désarmés par l'enthousiasme national. A l'approche de la petite voiture du roi, les paysans de tous les villages sortaient et entouraient en foule ce héros venant des frontières moskowites; lorsqu'il s'approcha de Varsovie, toute la ville courut au-devant de lui; on fit sonner toutes les cloches, et le peuple assurait que la grande cloche de Varsovie avait prononcé distinctement

le nom du roi Étienne. Cet enthousiasme populaire en imposa tellement à la diète que les députés de l'opposition ne purent rien refuser au roi.

D'ailleurs Étienne prenait peu de part dans les discussions. Ses amis lui conseillaient de profiter de ce moment, et de changer la forme de la république. On demandait son opinion sur les rapports entre le clergé et l'État, entre les sectaires et l'Église dominante. Le roi répondit que le moment n'était pas venu de résoudre ces questions. On lui demandait de proclamer une loi réglementaire sur l'élection future des rois. Même refus de sa part; cependant tout le monde savait qu'il méditait, avec les seigneurs qui avaient sa confiance, un immense projet de réforme intérieure de la république.

En attendant, il tentait une réforme militaire très importante; il formait l'infanterie, que les Polonais n'avaient pas encore. La noblesse refusait de servir dans l'infanterie; il était dangereux de demander à la diète la permission d'enrôler les paysans appartenant aux nobles. Le roi préféra faire enrôler des paysans des domaines de la couronne. Il forma ainsi des régiments nombreux. Les paysans qui avaient servi dans trois campagnes obtenaient la liberté pour eux-mêmes et pour leur famille, et le roi accordait avec facilité les droits de noblesse à ceux qui se distinguaient.

Ainsi, à l'insu pour ainsi dire de la diète, le roi, ayant formé une infanterie nombreuse, levé des impôts, et obtenu des secours de plusieurs seigneurs, dont il avait acquis la confiance, parvint à organiser

une armée régulière de 100,000 hommes, ce que le Nord n'avait pas encore vu jusqu'alors.

En même temps, il proclame une loi sur les tribunaux, donne une organisation aux Cosaques établis sur les bords du Dniéper, les attache à la Pologne. Après avoir pris toutes ces mesures, il les soumet à l'acceptation de la diète.

Sorti vainqueur d'une lutte contre la volonté de sa propre nation, contre ses propres sujets, le roi allait engager une nouvelle expédition contre la Moskowie.

Cette fois, il s'agissait de prendre définitivement Pskof, la dernière grande ville qui couvrait la capitale du duché de Moskou. Mais les résultats de cette campagne ne répondirent pas à ses vues. La ville de Pskof fut défendue avec vigueur et persévérance par une armée nombreuse, qui égalait celle des assiégeants. La saison avançait et les maladies portaient le découragement dans le camp des Polonais. — L'opposition se ranimait; le roi ne pouvait pas cacher longtemps aux moskowites l'état des esprits dans son armée. Des traîtres, quelques misérables sénateurs envoyaient au grand-duc de Moskou des lettres pour l'engager à tenir ferme, en lui promettant la retraite prochaine de l'armée polonaise. D'un côté, des sectaires farouches complotaient contre la vie du roi, dont ils avaient deviné les sympathies religieuses; et, d'un autre côté, un évêque polonais intriguait dans le même but, pour avancer l'élection au profit de l'empereur d'Autriche.

Au milieu de ces difficultés, le grand-duc Iwan reçut un message de Rome. Ce fut le fameux jésuite

Possevin qui arrivait pour réconcilier la Moskowie avec la Pologne. Iwan, menacé et effrayé des progrès du roi Étienne, avait fait promettre au pape de réunir l'Église orientale à l'Église d'Occident. Il avait même écrit à Rome que le roi de Pologne lui avait déclaré la guerre au moment où il s'occupait de cette grave question; que, s'il pouvait se débarrasser des Polonais, il convoquerait un synode pour régler les affaires de l'Église, et qu'alors il serait prêt à faire la guerre aux Turcs, ce qui était dans les vues du pape.

Possevin, tout fin qu'il était, fut joué par Iwan: le jésuite mettait de la bonne foi et un véritable zèle religieux dans cette affaire; le grand-duc ne voulait qu'échapper au danger.

Voici ce que disait, du grand-duc, le jésuite Possevin, dans une lettre qu'il écrivait au pape :

« Au lieu d'un monarque terrible, j'ai vu un hôte affable, entouré de convives qui lui sont chers, leur distribuant des mets et des vins avec une attention affectueuse.

» Un jour le czar, s'étant appuyé sur la table, me dit à haute voix : Restaurez vos forces par le vin et la bonne chère; vous venez de faire un long voyage, envoyé vers nous par le Saint-Père, chef de l'Eglise universelle, pour lequel nous éprouvons un profond respect ! »

Enfin, on conclut un armistice, puis la paix. Possevin fit accroire au grand-duc que c'était en cédant seulement à ses représentations que le roi Étienne consentait à faire la paix; ce dernier avait

d'autres raisons très importantes pour terminer les hostilités.

La Moskowie abandonna à la Pologne toute la Livonie, une centaine de villes, quatre-vingts forteresses. Toute la population moskowite devait quitter ces pays. On laissait aux Polonais la ville de Polotsk, qui était la clef de la Russie blanche. Le roi de Pologne disposa encore de quelques autres villes, qu'il voulait rendre aux Suédois. De cette manière, il éloignait pour longtemps la Moskowie de la mer, et il avait atteint le but principal de sa troisième campagne, qui ne paraissait pas devoir être la dernière, car le grand-duc réorganisait son armée pour recommencer la guerre; et, d'un autre côté, le roi de Pologne, ayant conclu un traité avec le pape Sixte-Quint, connu par son énergie et son génie, et ayant stipulé aussi un arrangement avec l'empereur d'Autriche, formait des projets gigantesques que sa mort allait bientôt interrompre.

Le duc de Moskou, après avoir conclu cette paix ignominieuse, continuait à faire supplicier ses boyards, à renvoyer ses femmes et à en épouser d'autres. Les dernières années de ce tyran n'auraient aucun intérêt sous le rapport historique, si elles ne nous découvraient encore quelques replis sombres du cœur de cet individu effroyablement intéressant pour l'histoire, et si, d'un autre côté, elles ne jetaient quelque lumière sur les rapports entre la Moskowie et l'Angleterre.

Durant la guerre contre la Pologne, le grand-duc commit son dernier crime, le plus grand de tous : il

tua son fils de sa propre main. Ce jeune homme, corrompu et féroce comme son père, venait lui demander la permission de servir dans l'armée envoyée contre les Polonais. Le grand-duc, trouvant dans cette demande une espèce d'insubordination, le frappa de son bâton célèbre et lui fendit le crâne. Le jeune homme mourut à ses pieds, protestant de son obéissance en vrai Moskowite, et disant qu'il mourait en sujet fidèle et en fils soumis.

Quelques jours après ce meurtre, Iwan forma de nouveaux projets de mariage, quoiqu'il en fût à sa huitième femme, et il entama une négociation pour demander la main de la vieille reine d'Angleterre. Elisabeth recevait avec bienveillance ses hommages, protestait qu'elle aimait beaucoup le roi Iwan, qu'elle serait heureuse de pouvoir contempler ses traits, mais qu'elle le connaissait trop difficile sur l'article de la beauté; et elle lui offrit sa parente, la comtesse de Hastings. L'ambassadeur moskowite, officiellement admis à examiner la fiancée, après l'avoir fait marcher devant lui, après l'avoir observée pendant plusieurs heures, envoya son rapport au grand-duc. On ne trouva pas à la fiancée assez d'embonpoint!

Cette pauvre comtesse de Hastings, ainsi exposée à ce marché humiliant, effrayée de bruits sinistres et du scandale que cette négociation excitait aux missions étrangères et à l'ambassade de Pologne, obtint enfin de la reine qu'on la rompît. Mais la reine Elisabeth était prête à tout faire pour s'attacher la Moskowie. Elle donnait au grand-duc le titre d'empereur, tandis que les Polonais lui refusaient même

jusqu'alors celui de czar, c'est-à-dire de roi. L'Angleterre s'obligeait même à lui envoyer des secours en argent, des subsides, et de cette époque date cet intérêt constant que l'empire britannique a toujours mis à augmenter la puissance moskowite pour dominer, avec son aide, les Suédois, le royaume de Danemark et tout le Nord.

Au milieu de ces négociations, le grand-duc, déjà atteint d'une maladie mortelle, donnait des ordres sanguinaires, et il passait ses journées à contempler ses joyaux et ses bijoux. Quelques heures avant sa mort, sa belle-fille, s'étant approchée de son lit pour lui prodiguer des consolations, s'enfuit épouvantée de ses discours obscènes. Cet homme, en mourant, ne montra aucun retour à la vertu, à aucune bonne pensée. L'historien russe fait observer, à ce sujet, qu'Iwan, ayant franchi la dernière limite du crime, ne pouvait plus rétrograder; que sa conversion aurait scandalisé le monde, aurait ébranlé la foi dans la providence; il était trop entré dans l'enfer pour pouvoir en ressortir.

Le même historien remarque que tous ses courtisans, tous ses favoris, tous les instruments de ses cruautés avaient péri par ses ordres, excepté Malouta, le plus féroce et le plus vil de tous. « Lui et son royal ami, dit l'historien russe, étaient trop grands criminels pour être jugés sur cette terre; ils étaient réservés à un autre tribunal que celui des hommes. »

Qu'on explique maintenant, si l'on peut, la popularité d'Iwan le Terrible! le fait est qu'il fut regretté par tout le monde! Le peuple, ayant appris sa mort,

courait par la ville en pleurant et en hurlant de désespoir. Les familles mêmes des hommes suppliciés par Iwan se lamentaient aussi, se vêtaient de deuil, et paraissaient inconsolables. L'historien russe en reste confondu.

On a souvent observé, dans la populace dégradée, cette avidité du sang, cet amour des exécutions, qui la poussent sur les places où on fait mouvoir la guillotine : les hommes abrutis ne sont plus capables de reconnaître une autre force que celle de la destruction, et ils vouent même à cette force un culte qui est en proportion de leur bassesse et de leur lâcheté. On a vu de tels exemples chez les nations barbares ainsi que chez les nations civilisées; une telle lâcheté, ce culte du principe de la destruction, paraissent dépendre, non pas du manque de culture intellectuelle, mais plutôt de la dégradation morale.

Le grand-duc Iwan le Terrible est, sans contredit, le tyran le plus complet, le plus achevé que l'on connaisse dans l'histoire; il réunissait en lui tous les caractères, ou plutôt il avait un talent, une facilité singulière à se transformer et à prendre tous les caractères de tyrannie. Tantôt il apparaissait léger et débauché, comme Néron; tantôt, stupide et féroce comme Caligula; quelquefois profondément dissimulé, comme Tibère ou Louis XI. Il y a dans ses lettres des expressions empruntées à Tibère, le bavardage cafard de Cromwell, et quelquefois aussi ce style pédantesque et mielleux de Robespierre déclamant contre la peine de mort et plaidant les droits de l'humanité.

En vous racontant, messieurs, l'histoire de ce czar, je n'ai cité que les historiens officiels russes; les peuples slaves, engagés dans une lutte longue et qui n'a pas encore cessé, écrivent leurs histoires d'une manière différente. Comme le côté politique n'est pas le plus important dans notre cours, j'ai cru que le récit des historiens russes suffirait pour vous faire connaître la Russie autant que cela vous est nécessaire pour comprendre les monuments littéraires.

L'historiographe officiel, Karamzin, n'a certainement pas exagéré les crimes d'Iwan : il dit même à chaque moment qu'il épargne au lecteur certains détails et à lui-même certaines horreurs. Quant à nous, nous avons aussi beaucoup épargné de ce qu'il rapporte.

TRENTE-HUITIÈME LEÇON.

Politique intérieure et extérieure d'Étienne Batory. — Il est l'idéal d'un roi de Pologne. — Mission de la Pologne, d'après l'évêque Goslicki. — Le roi Étienne dans la politique et Kohanowski dans la littérature. — Symonowicz ; ses idylles. — Fédor, grand-duc de Moskou, et son favori Godunow.

Vendredi, 18 juin 1841.

Nous avons assisté à la chute des deux grandes dynasties qui gouvernaient depuis tant de siècles la Moskowie et la Pologne : celle de Ruryk et celle des Jagellons. Le descendant immédiat du grand-duc Iwan le Terrible n'appartient plus, politiquement parlant, à sa dynastie. L'esprit mongol, développé et nourri dans la personne d'Iwan, avait fait son œuvre. Après sa mort, la Moskowie hérite de son esprit et le lègue à une dynastie nouvelle, qui commencera la dernière époque de l'histoire du Nord, celle de l'empire russe d'aujourd'hui.

La dynastie des Jagellons subsistait encore en Pologne en la personne de la princesse Anne, sœur du

dernier roi Sigismond. Le roi Étienne fut obligé d'épouser cette princesse; la volonté nationale en avait fait une condition de son élection.

Étienne s'attendait à profiter des troubles occasionnés à Moskou par la mort du czar Iwan. La Moskowie faisait déjà quelques difficultés d'exécuter les clauses du traité, et le roi, connaissant parfaitement la politique du cabinet moskowite, se disposait à le forcer de maintenir le traité; il allait obliger la Moskowie à reconnaître la suprématie de la république polonaise et à suivre sa politique. S'il rencontrait des obstacles, il était décidé à écraser le grand-duché. Il méditait de vastes projets européens. Il réussit à mettre dans ses intérêts les puissances qui lui importaient le plus, qui pouvaient exercer la plus grande influence dans les affaires du Nord : le Danemark, comme contrepoids de la Suède, l'empire germanique et le pape.

L'Église était alors gouvernée par Sixte-Quint, génie profond et hardi, homme de conseil et d'action. Sixte comprit le roi de Pologne et dirigea sa politique de ce côté, en négligeant toutes les affaires de l'Europe. Il mit à la disposition d'Étienne ses immenses trésors et promit de payer la solde de l'armée polonaise, pendant toute la guerre. Le roi, après les fatigues des camps, les secousses, les luttes intérieures, semblait renaître à l'espérance; assuré d'avoir de l'argent pour payer ses troupes, il rédigeait jour et nuit les plans de la guerre qui devait reconstituer la politique de l'Europe.

En trois campagnes, il se faisait fort de chasser

les Turcs de l'Europe; il voulait réunir à la Pologne tous les pays slaves du Danube, en abandonnant à l'Autriche la possession de la Transylvanie. On discutait sur le sort de la Grèce. Le roi assurait qu'avec 20,000 cavaliers cuirassés, 10,000 cavaliers légers et 40,000 hommes d'infanterie, il pouvait traverser l'univers. « J'ai créé une armée plus formidable que la phalange macédonienne, » disait-il à ses conseillers; et l'on savait par expérience qu'il n'exagérait pas ses forces.

Le moment paraissait arrivé de frapper à l'intérieur un coup décisif, de changer ou du moins de régler la constitution du pays. La question religieuse était déjà décidée par le fait; le roi avait déclaré qu'on laisserait une pleine liberté légale à tous les cultes, mais qu'il protégerait de toutes ses forces la religion catholique. Il avait déjà établi des académies, des écoles, des couvents sur toute la frontière de la Pologne et confié aux jésuites l'éducation de la jeunesse et la propagande religieuse. Cet ordre entra inaperçu en Pologne : on ne savait encore ni sa force, ni son esprit, ni ses tendances; mais le roi Étienne, qui l'avait déjà connu en Transylvanie, le prit à son secours. En s'avançant vers la Russie blanche, il menait avec lui les jésuites : après avoir pris une ville, il y instituait des palatins, des starostes, sans attendre les décisions de la diète; il fondait, le lendemain de sa conquête, une église, une école, qu'il donnait aux jésuites. Dans la Pologne proprement dite, c'est-à-dire dans la grande et dans la petite Pologne, malgré les luttes religieuses, le roi se fiait au sentiment na-

tional, il n'y voyait aucun danger ; ces pays n'avaient pas besoin de jésuites. Mais dans la Lithuanie, dominée encore par les familles appartenant à l'Église orientale, dans la Russie blanche où jusqu'alors la langue polonaise n'avait pas pénétré, dans la Prusse surtout, menacée par la race allemande, dans la Livonie, au milieu des Finnois et des Allemands, il plaçait les jésuites comme des redoutes contre l'influence morale de l'étranger. L'académie de Kœnigsberg, celle de Wilna, les nombreux colléges établis dans les villes principales de la Lithuanie, de la Prusse, de la Livonie et de la Russie blanche, témoignent de la prodigieuse activité du roi.

En Livonie, il trouva le protestantisme déjà établi ; la noblesse était protestante. Le peuple finnois, ignorant encore quels étaient les dogmes controversés par les sectes, tenait fort à la tradition ancienne. Le roi comprit que c'était sur ce sentiment qu'il devait y fonder sa puissance. Il ramenait le peuple à l'Église de Rome, détachait ainsi la race allemande du sol et l'obligeait à s'appuyer sur la Pologne.

Toutes ces grandes mesures n'ont été comprises que très tard. On a critiqué avec violence, un siècle après, les travaux de ce grand roi. Enfin la postérité, c'est-à-dire le siècle dernier, a reconnu l'efficacité de sa propagande religieuse. Après la chute de toutes les institutions polonaises dans la Russie blanche, les jésuites se retirèrent les derniers de ce pays, devant l'invasion de l'esprit du gouvernement russe. D'un autre côté, sur les limites extrêmes de la Prusse, à Dantzick, on ne retrouve plus d'autre souvenir de

l'ancienne domination de la Pologne; qu'une obscure confrérie religieuse qui ne parle plus la langue polonaise, mais qui chante encore quelques cantiques polonais qu'elle comprend à peine.

Ainsi, l'influence religieuse a été beaucoup plus durable et puissante que les armes de ce grand roi.

Déjà les courriers expédiés par le roi Étienne allaient à Moskou exiger du grand-duc l'accomplissement du dernier traité; déjà la diète s'assemblait pour entendre les propositions du trône, lorsque le roi tomba malade. On s'attendait à un grand coup d'état, on était sûr que le roi allait changer la loi, allait établir ou régler la succession au trône; mais on ne sut jamais toute l'étendue de ses projets. On sait seulement qu'il les discutait en secret avec ses conseillers, avec Zamoyski, avec le prince Radziwill: le secret de ce conseil n'a jamais transpiré au dehors.

Nous avons déjà plus d'une fois parlé de la politique jagellonienne. Entre la famille de Jagellon et la race de Wasa, qui doit lui succéder et continuer son œuvre ou du moins la défendre, le roi Étienne se présente comme l'idéal d'un roi patriote. Les anciens Jagellons suivaient la politique de leur maison par tradition; le roi Étienne semble l'avoir embrassée par le mouvement de son cœur. Il aima la Pologne, il s'y attacha, et il s'efforça à réaliser toutes les idées historiques de la politique polonaise. Juste et miséricordieux comme les anciens Jagellons, il les surpassait, s'il se peut, en désintéressement; car il n'était, comme il le disait lui-même, ni Polonais ni Lithuanien; étranger, il avait épousé la République; et

son désir unique était de la rendre forte et glorieuse. Sa politique consistait à combattre la barbarie, à n'avoir ni paix ni trêve avec les ennemis de l'Église et de la liberté, et à se sacrifier tout entier à la grandeur et à la gloire de son pays.

Souvent les historiens substituent leurs propres pensées à celles qui firent mouvoir les siècles anciens. C'est la mode aujourd'hui de parler des missions de certains hommes, de certaines nations! La Pologne peut montrer des preuves historiques et littéraires que, même dès cette époque reculée, les génies supérieurs de la nation comprenaient, sentaient parfaitement la mission providentielle qui lui était confiée. Je vous ai cité déjà plusieurs phrases des chroniqueurs et des mémoires du janissaire polonais qui prouvent ce sentiment jusqu'à l'évidence : je vais vous lire à ce sujet une pièce pour ainsi dire officielle, le fragment d'un discours de l'évêque Goslicki, expliquant au successeur du roi Étienne sa position et ses devoirs.

L'évêque parle à Sigismond III, au nom du sénat :

« Le pays où vous êtes entré, sire, et le royaume que vous allez gouverner ne sont pas de ceux qui brillent par le grand nombre de leurs boutiques et de leurs joujous, qui s'enrichissent en vendant des colifichets. Cet État, sire, est destiné à être le bouclier et le rempart de la chrétienté contre les ennemis de la croix. En restant fidèle à cette mission, vous travaillerez, sire, à notre salut, et vous ferez descendre la bénédiction du ciel sur vous et sur vos sujets. Le sacrifice que le ciel demande de vous est celui de

réduire les blasphémateurs de son saint nom. »

Or, Étienne se crut destiné à mettre à exécution les idées que l'évêque exprime ici en saluant le roi de la famille de Wasa, son successeur.

Il y a des rapports mystérieux entre les grands génies politiques et littéraires. Le poëte Kohanowski ressemble au roi Étienne : l'un et l'autre sont Slaves par le sentiment et par la nature de leur génie; ils reçurent l'éducation européenne; hardis novateurs, mais sages, connaissant la mesure des ressources dont ils disposaient, ils cherchaient à discipliner, l'un la république, l'autre l'art slave, et à les rendre européens. Amoureux de leurs pays, Batory et Kohanowski ne furent ni obéis, ni écoutés pendant leur vie, ni appréciés après leur mort. Le roi Étienne trouvait à peine quelques amis à qui il pût confier ses hauts projets; le poëte se plaignait qu'il n'avait pas de lecteurs, que ses ouvrages les plus importants passaient inaperçus au milieu du public léger.

Kohanowski eut la consolation de mourir avant le roi Étienne, sur le sein de la république puissante, faisant des progrès continuels. Il exprime ce sentiment dans une de ses pièces de vers, et il se plaint de n'avoir pas de talent pour chanter la gloire de son beau pays, dont il voyait partout les triomphes : la Prusse conquise, le duché de Moskou refoulé vers le Nord, et même les Balkans s'ouvrant déjà devant le roi de Pologne.

Kohanowski, et tous les écrivains dont nous avons parlé jusqu'à présent, appartiennent à la Pologne proprement dite. Kohanowski est né sur l'extrême

frontière des deux dialectes : la langue polonaise s'avance déjà vers les terres russiennes. Nous allons examiner le premier auteur classique, russien de naissance, qui écrivit en polonais. Il apporte à la littérature écrite un élément nouveau, les chants de l'Ukraine, avec la poésie populaire du midi de la Russie.

Bientôt la Lithuanie, terre où l'on parle aussi un dialecte étranger, va devenir le théâtre d'action des orateurs polonais et du plus grand de tous les écrivains et de tous les orateurs polonais, de Pierre Skarga.

Nous consacrerons nos dernières leçons à examiner les ouvrages de ces orateurs, et nous jetterons un coup d'œil très rapide sur les pays slaves de l'autre côté du Danube, qui se rattachent à l'époque des Jagellons, parce que c'est là que nous trouverons l'ouvrage le plus important que nous ayons en slave.

Le poëte qui nous introduit dans les terres russiennes s'appelle *Simon Symonowicz;* il est né plébéien. En latinisant son nom, il s'appelait Simon Simonides. Et c'est sous ce nom qu'il fut connu en Europe à cette époque.

Plusieurs critiques, entre autres le célèbre Juste Lipse et Angelo Durini, le placent à la tête des plus grands poëtes latins modernes. Mais il dut surtout sa célébrité à ses ouvrages polonais, qui lui méritèrent même le droit de noblesse avec le nom de Bendonski.

Symonowicz, abandonnant les traces de Kohanowski, composa, le premier, des idylles. Ce genre est tombé maintenant en discrédit ; on ne comprend

plus la possibilité de faire parler de nos jours des bergers et des bergères. La difficulté extrême réside dans le genre même. Si on veut peindre d'après nature, on devient peu gracieux et absurde; si, au contraire, on cherche à idéaliser le tableau, on tombe dans le raffinement et dans le vague. Les auteurs nombreux des idylles ont commis toutes ces fautes et ont discrédité ce genre.

Virgile, comme on sait, n'osait pas introduire dans ses bucoliques les bergers latins; il imitait les Grecs. Les Espagnols, et même les auteurs du midi de la France, pour rajeunir un peu ce genre, ont imaginé de donner aux bergers des sentiments chevaleresques, et ces bergers raisonnent comme des chevaliers d'une cour d'amour. En France, Fontenelle, le froid philosophe, composa des idylles philosophiques que personne ne lit plus. Robespierre lui-même en fit quelques unes.

Les auteurs allemands, pour ne pas sortir de l'idéal, se renfermèrent dans l'âge d'or. Le célèbre Gessner crée des êtres, des bergers qui n'ont qu'une existence fictive. Ses bergers allemands parlent avec des nymphes, avec des dryades, avec des faunes. Ces études, dessinées quelquefois avec beaucoup d'habileté, d'après les modèles grecs, sont maintenant peu lues et peu goûtées.

Symonowicz a créé un genre particulier, qui n'est pas celui de Virgile, ni des poëtes espagnols, ni de ceux du midi de la France. D'abord, il imite plutôt Théocrite, suit fidèlement ses traces; mais peu à peu il parvient à créer un genre original, et finit par

composer des idylles nationales pleines de vérité et de grâce. Après Théocrite, il est le plus grand poëte d'idylles connu. Il surpasse de beaucoup Virgile, est plus dramatique que lui. Virgile ne savait pas convenablement faire parler, dans l'idylle, ses personnages. Symonowicz comprend mieux que Virgile le dessin et le paysage; il a aussi un sentiment plus profond de la nature. On peut diviser toutes ses idylles en trois genres. Dans les premières, il met à contribution les auteurs grecs, Théocrite, Moschus et Bion.

Il emprunte aux Grecs de petits tableaux, de petites chansons; mais il leur donne une couleur nationale; il sentait bien que pour créer une idylle originale, il fallait la rapprocher, autant que possible, de la chanson nationale. Il modifia le style de cette chanson : au lieu de la faire tout à fait lyrique, il lui donna une forme dramatique.

La forme poétique de sa versification, la coupe de ses vers, ressemblent beaucoup à la versification moderne. Il ne craint pas les enjambements; il n'attache pas beaucoup d'importance à la richesse des rimes. Plus tard, la versification française du dernier siècle, ayant prévalu dans la littérature polonaise, rendit les oreilles du public ignorant tout à fait incapables de comprendre les finesses de la versification antique.

Toutes les idylles que je range dans sa première manière rappellent malheureusement trop Théocrite et les poëtes grecs; elles n'ont pas le mérite de l'invention. Les plus admirables sont celles de la troisième manière, entre autres une qui est intitulée

les Épouseurs, une autre appelée *les Moissonneurs* et une troisième dans laquelle le poëte déplore une *Peste de bestiaux*.

Le petit drame, appelé *les Épouseurs*, est une pièce admirable; malheureusement les bergers de Symonowicz portent des noms grecs. A cela près, elle représente parfaitement tous les détails de la vie intérieure des vrais Slaves.

Je vous citerai quelques vers de cette pièce gracieuse : un berger, que le poëte appelle Lycidas, recherche en mariage Lychoris.

« Elle n'était pas très belle, dit-il, mais en revanche elle connaissait bien le ménage. »

Un autre berger, Amintas, admirait Nérée :

« Celle-ci était riche; car sa grand-mère passait pour avoir apporté une grande dot. Elle se faisait faire souvent des habits neufs, et elle portait chaque jour une ceinture d'argent. Dans les fêtes de village elle dansait la première, elle parlait le plus haut; elle attirait tous les regards. Souvent elle ne rentrait à la maison que fort tard dans la nuit; mais sa mère lui en passait beaucoup, car elle fut l'enfant unique de ses parents.

» Un jour, elle mena ses chèvres au pâturage. Les chèvres coururent par les bosquets, et la bergère s'assit sous un noisetier. Elle se coucha; elle s'endormit profondément. O loup! tu devrais regretter d'avoir manqué une si belle occasion!

» Le berger passait près de là avec son troupeau; et, cherchant ses brebis égarées, il se trouva tout à coup près de la belle endormie.

» Ce qu'il pensait alors, qui le sait? mais, certes, il n'a pu méditer rien de mauvais; car il recherchait l'amitié de la bergère, et l'honnêteté est la seule chose qui conduise vers l'amitié.

» Il resta longtemps immobile et pensif; elle dormait d'un sommeil profond; les brebis s'approchaient lentement en broutant. Il parle à son troupeau :

» — Avancez doucement, ô mes brebis; la belle Nérée dort ici, ne troublez pas son sommeil! Broutez l'herbe doucement et avancez doucement, Nérée dort ici.

» Venez, ô vents frais, Nérée dort ici; faites que son sommeil soit léger et frais comme vous!

» Viens, ô brise matinale! je te permets de souffler sur sa longue chevelure et d'en couvrir son front; tu peux murmurer près de ses oreilles; tu peux effleurer ses lèvres; tu peux te permettre beaucoup, car tu ne recherches pas son amitié.

» Doucement, ô mes brebis! broutez doucement, avancez doucement!

» Soleil! beau soleil! ne nous envie pas ce peu d'ombre; ne nous poursuis pas de tes rayons! Une aussi grande lumière tourmente ses paupières fermées. Je voudrais l'ombrager avec ces branches de bouleau, mais il ne m'est pas permis d'approcher ainsi.

» Et toi, petit lézard vert, qu'as-tu à faire ici, avec tes chuchotements? Ne bouge pas, ou cette houlette te fera taire bientôt!

» Allez, petites mouches! d'où êtes-vous tombées si nombreuses tout à coup? Et les cousins! comme

ils la tourmentent, les petits insolents ! Elle a remué ses lèvres !

» O sommeil ! on te compare souvent à la vie future !... »

Ici le berger raconte son rêve : il l'a vue en songe, à l'église, vis-à-vis son curé, en face de ses parents; il désirait que sa belle eût eu le même rêve dans le même moment.

Un autre amoureux était un garçon de ferme : il parle un autre langage. La bergère est occupée à traire les vaches, tandis qu'il coupe bravement de la paille :

« O ma main droite, dit-il, avec du travail, c'est le revenu le plus sûr. » C'est là le refrain qu'il répète après chaque couplet, de même que le premier berger reprend toujours :

« Doucement, ô mes brebis ! broutez doucement; avancez doucement ! »

Le second berger continue :

« Avec le travail et la confiance en Dieu, on est vainqueur de la misère. Le travail est le trésor le plus sûr. Personne ne vient au monde avec les richesses. Les parents laissent souvent beaucoup à leur fils, et le fils souvent dépense plus qu'il ne possède. Le travail est le seul trésor inépuisable.

» O mon amie, tu seras heureuse avec moi, car tu sais travailler. Je t'ai observée à la danse : tu n'es pas faite pour de tels passe-temps. La mazourka ne te convient pas, la cracovienne encore moins. Mais tu brilles au milieu des travailleuses; c'est là que tu as gagné mon cœur.

» T'en souviens-tu, de ce jour où on commençait la moisson? tu travaillais à côté de moi ; tu nous devançais dans les blés, tenant une faucille, qui, dans tes mains, étincelait et disparaissait avec la rapidité de l'éclair. Tu avais encore la force et le désir de chanter. J'ai dit alors en moi-même : « O mon Dieu!
» accordez-moi une grâce : que j'aie toujours dans
» mes travaux un tel compagnon près de moi. Je t'ai
» vue filant le lin de ta quenouille, et du bout de tes
» doigts le fil semblait couler de lui-même, plus dé-
» licat et plus subtil qu'un fil de soie! »

» Il chantait ainsi, et un grand tas de paille s'élevait à ses pieds, et la bergère attentive restait près de ses vaches un peu plus longtemps que de coutume. »

J'omets beaucoup de détails intéressants sur la vie slave. Le berger raconte ici comment sa bergère dressait la table, comment elle faisait la cuisine pour tout le monde, comment elle blanchissait le linge, et mille autres détails sur la vie intime de nos paysans et de nos petits nobles, qui n'offrent pas d'intérêt pour les étrangers.

La plus belle de toutes ces idylles, la plus nationale et la plus vraie, est celle des *Moissonneurs* :

Des femmes qui coupent le blé s'adressent tout bas la parole; elles voient le soleil s'avancer vers le midi; elles voudraient bien déjeûner; mais le staroste, c'est-à-dire l'intendant, le surveillant, armé d'un bâton et d'un fouet, s'avance et presse le travail.

Une de ces femmes dit à l'autre :

« — Le soleil est déjà parvenu au milieu de sa course, et nous coupons toujours le blé. Le staroste

veut-il nous voir tomber de fatigue et d'inanition? Il marche aisément, lui, en sifflant et en maniant son bâton; il a dîné, et il ne sait pas que la faim ne marche pas d'un pas égal avec la satiété! Il ne sait pas que c'est difficile de s'ouvrir un chemin à travers le blé. La corneille suit la charrue, de même que le laboureur, mais la corneille la suit en sautillant, et le laboureur en travaillant. Autre chose est de manier la faucille; autre chose de manier le bâton et le fouet! — »

Sa compagne lui répond :

« — Ne parle pas aussi haut; ne vois-tu pas le fouet attaché à sa ceinture? C'est un fort mauvais commerce, que d'échanger des paroles contre des coups. Ne réveillons pas le mal qui dort. Je préfère louer et flatter le staroste; je vais commencer une chanson, quoique je sois bien prête à pleurer! — »

Ici elle commence une chanson admirable. Les poëtes, qui ont un sens exquis de tout ce qui constitue la poésie slave, lui en ont reconnu tous les caractères, et l'ont insérée dans le recueil des poésies nationales :

« O soleil! beau soleil! œil pur du jour! tu n'as pas les mauvaises habitudes d'un staroste. Tu ne te lèves jamais à une heure indue; lui, il est toujours éveillé, et il voudrait te réveiller à minuit. Tu nous envoies les jours les uns après les autres, régulièrement pendant toute l'année; lui, il voudrait renfermer dans une seule heure le travail de plusieurs jours. Tu brûles parfois, mais tu te couvres quelquefois de nuages, pour nous rafraîchir dans notre travail, et

lui, il dit sans cesse : « Marchez ! coupez ! en avant ! en avant ! marchez ! — »

Encore plusieurs belles strophes sur le soleil. On le compare toujours avec le staroste : Tout est bien réglé dans le ciel ; le soleil a une épouse, la lune ; et le staroste est devenu sauvage parce qu'il habite seul son sinistre manoir. On lui conseille de prendre une femme :

« Alors, dit la moissonneuse, nous serons plus heureuses, nous serons mieux traitées dans la maison. Les domestiques obéissent mieux à une femme qu'à son mari. »

Il y a dans cette pièce plusieurs maximes tirées de la vie domestique, et qui sont exprimées dans un style si simple et si concis qu'on pourrait en citer quelques vers comme proverbes ; quelques uns même le sont devenus.

Vous serez surpris maintenant d'apprendre qu'à l'époque où notre poëte écrivait ces idylles, le duché de Moskou offrait l'exemple d'un règne tout à fait idyllique. C'était l'âge d'or de la Moskowie. Le successeur d'Iwan étonnait tout le monde par le contraste qu'offraient ses mœurs et ses habitudes avec celles de son père.

Ce monarque singulier s'appelait Fédor. Tout jeune il succéda à son père, après la mort de son féroce frère, tué par Iwan. Fédor étonnait le peuple, et les boyards prétendaient qu'il était idiot. On disait qu'il avait toujours le sourire sur les lèvres, ce qui scandalisait surtout les seigneurs. Les historiens ont suivi cette opinion aristocratique, et ont représenté le

pauvre Fédor comme une espèce d'imbécile. Le petit peuple l'adorait comme un saint ; on se pressait sur son passage, on demandait sa bénédiction ; il sortait presque toujours seul ou accompagné de quelques moines ; il passait sa vie à prier, à visiter les couvents, à distribuer des aumônes. C'est de là que lui est venu cette réputation d'imbécillité.

Les historiens lui reprochent aussi sa négligence ; on dit qu'il s'occupait peu des affaires politiques. Cependant jamais le duché de Moskou n'a été aussi glorieux et aussi heureux. De toutes parts on bâtissait des villes. Excepté quelques rares exécutions, commandées par son favori, dont nous parlerons plus tard, personne d'illustre n'a été puni de mort durant son règne. Le peuple vivait dans l'abondance. La Moskowie conquit, à cette époque, la Sibérie, vaste pays envahi déjà par Iwan le Grand, mais qui ne fut réuni à jamais au duché de Moskou que sous le prince Fédor. Il conclut avec la Suède un traité très glorieux pour la Moskowie. On était en paix avec la Pologne; quelques règlements très importants sur la police intérieure furent publiés. On est également étonné du bonheur général qui régnait alors dans ce pays, et du mépris avec lequel on y parle d'un monarque sous le règne duquel on a joui d'un tel bonheur.

Le peuple était persuadé que ce saint monarque avait l'esprit prophétique. On dit que le jour où les Tartares attaquèrent Moskou, pendant que le combat durait encore, le czar regarda avec tranquillité par une fenêtre de son palais, et se retira tout d'un

coup, pour aller dormir. Voyant tous ceux qui l'entouraient dans une grande inquiétude, il leur dit : « Soyez tranquilles, mes amis, les Tartares décamperont bientôt pour ne plus revenir. » En effet, des événements extraordinaires amenèrent la retraite précipitée des Tartares, qui, depuis, ne reparurent plus sous les murs de Moskou.

Une autre fois, en donnant à son favori Boris Godunow un riche reliquaire qui faisait partie des joyaux de la couronne, il lui dit : Godunow, n'hésite pas à prendre ce reliquaire ; tu auras tout ce que tu désireras, mais tu verras plus tard que la grandeur n'est que néant et vanité. » Ainsi il prédit la future grandeur et la fin malheureuse de son favori.

Fédor confia tout le gouvernement du pays à Godunow, personnage mystérieux et qu'il est difficile de bien caractériser. Jusqu'à présent, nous avons suivi les historiens russes. Ils parlent avec liberté des événements du règne des Warègues ; mais maintenant que commence une nouvelle dynastie, préoccupés souvent des intérêts dynastiques, ils leur sacrifient la mémoire de Godunow, de cet homme qui donna tant de preuves de ses grands talents et de ses hautes qualités.

Godunow administrait la Moskowie avec sagesse, remportait des victoires : certes, le monarque qui sut choisir aussi bien son favori n'a pu être imbécile. Le roi Fédor fut tendrement attaché à sa femme, que les historiens représentent comme une personne pleine de grâces, d'instruction et de bonté ; cet attachement et cet amour parlent encore en faveur de ce

prince. On dit aussi qu'au moment de mourir, il conjura sa femme d'abandonner le trône et de se retirer dans un couvent, ce qu'elle fit en effet après sa mort. Les événements prouvèrent que ce conseil était très sage.

Cependant ce prince Fédor, dont la mémoire devrait être bénie, cet homme saint, méprisé par les historiens, est complétement oublié par le peuple. Le peuple moskowite n'a conservé de cette époque que le souvenir de deux monstres : Chemiaka et Iwan-le-Cruel. Qu'on s'explique maintenant ce phénomène extraordinaire ! Cela me rappelle une parole de saint Louis :

« Mes courtisans, disait-il, et les gens du monde sont scandalisés de ce que je reste si longtemps à l'église. Si je passais ce temps à la chasse aux faucons ou à la danse, on trouverait cela fort simple. Je ne m'explique pas cela. »

Je laisse aussi sans explication le fait que je viens de rapporter.

TRENTE-NEUVIÈME LEÇON.

De l'élection en Pologne. — Jean Zamoyski. — Sigismond, prince royal de Suède, élu roi de Pologne; sa politique. — Suite du règne de Fédor, grand-duc de Moskou; assassinat du prince Dmitri. — Godunow est élu grand-duc de Moskou; sa politique.

Mardi, 22 juin 1841.

A la mort d'Etienne Batory, la Pologne rentrait dans ses droits : elle avait à se choisir un roi.

L'élection est un fait très important dans l'histoire des Slaves, et qui domine toutes leurs constitutions. Nous dirons quelques mots de cette élection.

Nous rappellerons ici : que le droit de choisir le souverain était reconnu et accepté par tous les états de la chrétienté; que la religion empruntait aux traditions de l'Ancien-Testament certaines formes consécratives de ce droit. La législation germanique, basée sur l'hérédité, apporta chez les peuples de l'Occident certaines modifications à ce droit primitif.

La Pologne et tous les pays slaves suivaient leurs

antiques traditions; on savait, d'après les mythes sur les Piasts, qu'anciennement le peuple se donnait un souverain pris dans son sein. On devait sans doute suivre la tradition, mais en même temps consulter les leçons de l'expérience.

Le roi Sigismond-Auguste, désintéressé dans la question, fit faire des études sur le mode d'élection suivi par les peuples étrangers, les Génois, les Vénitiens, et surtout par la cour de Rome. Un écrivain distingué composa un ouvrage pour éclairer la nation sur ce grave sujet; mais le mouvement qui concentrait dans la noblesse tout le pouvoir, emporta la masse de la nation à travers la tradition et les leçons de l'expérience.

Des hommes ambitieux, qui surent apprécier déjà le rôle que jouait la petite noblesse, prirent cette noblesse pour point d'appui de leur levier politique, et ils livrèrent le pouvoir à la démocratie nobiliaire. Un homme sorti du sein de cette classe de citoyens servit surtout cet intérêt : ce fut Jean Zamoyski, surnommé *le Grand*.

Cet homme courageux et savant, grand capitaine, grand orateur, riche, mais appartenant à la petite noblesse, nourrissait une haine profonde contre les anciennes et grandes familles de la Lithuanie et du sénat polonais. Il était d'ailleurs imbu des idées des Romains, quoique très dévoué à la patrie.

Zamoyski lâcha, pendant l'interrègne, une parole fatale qui décida de l'avenir de la constitution polonaise. On était accoutumé jusqu'alors à regarder la diète comme souveraine et dépositaire de tous les

pouvoirs; l'opinion publique même lui accordait le droit de choisir le souverain; mais Zamoyski, nonce de Belz, pour se rendre populaire, s'écria que tous les hommes libres, c'est-à-dire tous les nobles, avaient le même droit que les députés et les sénateurs. Il flattait ainsi l'orgueil de la petite noblesse, et accélérait le mouvement qui poussait la Pologne vers la démocratie nobiliaire.

Les électeurs débordaient ainsi la diète. Non contents de choisir les députés, ils aspiraient au droit de choisir le souverain; ils accaparaient à leur profit le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Il n'y a bientôt plus de diète; les électeurs font les lois, choisissent les rois, exécutent la loi.

Si la marche politique de la Pologne devait amener cette nation vers une république gouvernée par des chefs viagers, ce qui paraît d'ailleurs assez probable, l'établissement d'un tel pouvoir demandait encore un travail de plusieurs siècles: il fallait mettre en accord des institutions nées sous des régimes différents; il fallait inspirer une même idée nationale à des populations fort diverses, qui étaient liées à la Pologne, ou plutôt à l'idée de la *patrie*, et qui étaient séparées de la Pologne par leur sang, par leur religion et par leurs anciennes traditions. Or Zamoyski, en accélérant ainsi d'une manière révolutionnaire et violente cette marche régulière, troubla les idées morales de la république.

L'élection appelait désormais toute la noblesse. Que pouvait-on espérer de cette immense cohue? Un Livonien, un Allemand, qui arrivait en carrosse,

escorté par des fantassins allemands portant leur carabine à mèche ; un Cosaque noble, qui se précipitait à cheval des bords du Dniéper ; un bourgeois honnête et laborieux de Dantzick, qui s'embarquait sans suite, avec son modeste bagage dans un petit bateau pour remonter la Vistule ; un seigneur polonais, qui arrivait escorté de 10,000 gens d'armes, tous parlant des langues étrangères, faisant appel à des lois que personne ne pouvait leur expliquer. — Que pouvaient-ils fonder ? La diète du moins était un corps constitué ; elle se composait de personnes investies de la confiance de leurs compatriotes, comprenant les lois de leurs provinces. L'immense assemblée de la noblesse devait nécessairement tomber sous l'influence de quelques individus.

Ainsi, loin de briser le pouvoir de l'aristocratie, Zamoyski donnait au contraire tous les pouvoirs aux aristocrates.

L'aristocratie, comme corporation, comme membre de l'État ; l'aristocratie, telle qu'elle existait du temps des Jagellons, sous forme de sénat, n'existait plus ; mais les aristocrates, c'est-à-dire tous les hommes supérieurs, riches, les hommes de talent, entourés d'une clientèle nombreuse, pouvaient maintenant dicter des lois à la république. La légalité était fortement ébranlée : la marche historique de la nation, d'abord conduite sous les rois par les seigneurs les plus anciens, puis par les nobles sous la branche cadette des Piasts et sous les Jagellons, puis divisée entre les partis politiques, devient maintenant la propriété des individualités. Le der-

nier combat que les partis se sont livré eut lieu lors de l'élection de Sigismond.

Déjà même, à l'élection de Batory, quelques ambitions particulières dominaient les intérêts des partis. On voulait alors éloigner l'influence des Autrichiens, et ce fut surtout dans cet intérêt que Zamoyski et la petite noblesse accueillirent le roi Étienne. Quelques grands seigneurs faisaient des pactes particuliers avec le roi : on criait contre le despotisme des Autrichiens et l'influence des papes.

Dans cette diète mémorable, où le roi Étienne fut élu, un seul homme osa braver l'opinion publique : ce fut le poëte Kohanowski, nonce de Sandomir. Il dit à toute la diète que, d'après son opinion, on devait choisir un des archiducs d'Autriche ou le czar de Moskou, parce que, ces hommes avaient la pratique des affaires, et qu'ils sauraient se faire obéir! Un autre nonce eût été honni et peut-être massacré; mais la réputation littéraire de Kohanowski couvrit sa responsabilité.

Dans l'élection qui eut lieu après la mort d'Étienne, la noblesse, pour jouir de toute sa liberté, exclut d'abord la famille Batory de la candidature au trône. Les amis du feu roi, pour plaire à l'opinion populaire, abandonnèrent les intérêts de cette famille.

« Ce roi, dit l'historien russe Karamzin, un des plus grands rois du monde, et l'ennemi le plus redoutable de la Russie, en mourant, donna beaucoup de joie aux Moskowites et peu de regrets aux Polonais. »

Cette parole de Karamzin est malheureusement

vraie. On fit même des difficultés pour livrer à la famille du roi Étienne quelques trésors qui étaient sa propriété particulière.

Zamoyski se mettait à la tête du mouvement démocratique ; il repoussait l'Autrichien, le Moskowite, ne voulait pas de roi français, cherchait un autre candidat. On trouva ce candidat dans la famille de Wasa, en Suède.

Le prince royal de Suède était allié des Jagellons; sa mère était une Jagellon; mais il appartenait à une famille dévouée aux intérêts du protestantisme, fondant sur cette religion tout son pouvoir. Les protestants espéraient trouver un appui dans le prince de Suède; Zamoyski se flattait de gouverner ce prince jeune et sans expérience; les catholiques se disaient à l'oreille que le prince de Suède penchait vers le catholicisme.

Le trône fut encore une fois donné sur de faux calculs; mais la Providence ménageait une surprise à tous les partis, car ce prince de Suède devait être l'ennemi le plus redoutable du protestantisme dans le Nord, renverser la politique de Zamoyski et employer toute sa vie à arrêter le mouvement démocratique.

Le prince de Suède, Sigismond, appelé ainsi du nom de son oncle, Sigismond-Auguste, était fils de Jean, duc de Finlande et de Catherine de Jagellon. Il passa sa jeunesse en prison : le cruel Éric, gouvernant alors la Suède, avait le projet de se défaire du duc Jean et de son fils et de renvoyer la reine Catherine en Pologne. Cette femme courageuse préféra rester en pri-

son avec son époux. Durant sa longue captivité, elle conseillait son mari et élevait son fils dans la religion catholique, ce que personne ne savait alors. Le jeune prince, qui devait une seconde fois la vie au dévouement de sa mère, embrassa naturellement les principes religieux qu'elle lui enseignait. Bientôt une révolution renversa le tyran Éric. Le duc de Finlande, Jean, fut élevé au trône de Suède, et son fils Sigismond fut appelé à celui de Pologne.

Dès ce temps, la politique devenait déjà une science difficile. Vous avez vu que lors de la lutte entre le roi de Pologne et le duc de Moskou, tous les cabinets de l'Europe étaient mis en mouvement par l'habile politique du roi Étienne; les papes, les empereurs, les Turcs, les rois d'Angleterre, de Suède, de Danemarck, tous envoyaient leurs ambassadeurs ou leurs émissaires pour observer les événements; à l'un on promettait des secours, avec l'autre on stipulait les clauses des traités futurs. Dans cet état de choses, un homme né dans une condition privée ne pouvait pas deviner les secrets d'une science aussi compliquée, qui se fondait sur une longue tradition de cabinet et sur l'expérience ministérielle. Il n'y avait plus de cabinet en Pologne. Le sénat, dépositaire de la tradition politique, était déjà renversé. Le roi Étienne était arrivé avec une politique toute faite; après sa mort, quelques amis répétaient ses paroles, mais ils ne pouvaient plus rattacher ses idées à celles qui gouvernaient alors les cabinets de l'Europe.

Or, le prince de Suède, né dans une maison royale, connaissait parfaitement les mouvements et les ten-

dances de tous les cabinets et de tous les peuples. Zamoyski et quelques hommes distingués jugeaient la politique de leur pays du point de vue exclusivement polonais. Le roi Sigismond, au contraire, la jugeait de sa haute position royale. Zamoyski désirait faire la paix avec les Turcs, et ne voulait déclarer la guerre à la Moskowie qu'à la dernière extrémité. Il désirait aussi se lier avec la Suède; mais il ignorait ce qui se passait alors dans les cabinets de l'Europe; il ne connaissait pas toute la portée de la guerre des Huguenots en France.

La France, alors déchirée par la guerre civile, devait tomber, comme on le prévoyait, sous la domination puissante de Henri IV, qui était à la tête des protestants. Henri IV se liait avec l'Angleterre; l'Angleterre faisait des avances continuelles à la Moskowie, qui en recevait aussi de la part des protestants de Suède; de sorte que le protestantisme tournait les pays slaves de tous côtés. La France exerçait une très forte influence sur la Porte ottomane. Le roi de France, devenu protestant, pouvait lancer la Suède et la Moskowie sur la Pologne et l'écraser par la Turquie, pour affaiblir la maison d'Autriche, ce qui était l'intérêt dominant du cabinet français. D'un autre côté, la France protestante absorbait dans sa politique le voisin immédiat de la Pologne, le margrave de Brandebourg. On prévoyait bien, et le roi Sigismond le savait, que cette lutte devait finir par une guerre à mort, qui en effet eut lieu quelques années plus tard.

Tout le monde recherchait des alliances. Quelle

alliance offrait Zamoyski à la Pologne? aucune. Il ne pouvait, non plus que tous les chefs qui contrariaient le roi dans ses vues, fonder sa politique sur aucune base nationale.

Le roi, au contraire, une fois décidé à suivre la politique catholique, l'immense majorité du pays étant catholique, voulait d'abord assurer sa domination en Suède, en renversant le parti protestant, représenté par les princes ennemis de sa maison. Il voulait, à l'aide de l'Espagne, composer une flotte dont la formation était empêchée par l'Angleterre et la Suède. Il voulait détruire définitivement la puissance du margrave de Brandebourg, et, d'accord avec l'Autriche, combattre la Turquie et se défendre contre la Moskowie.

Avec le progrès du temps, il reconnut la sagesse de cette politique. Le roi Henri IV, devenu catholique, entra en rapports avec le pape et le roi de Pologne. A cette époque, naquit le vaste projet, le dernier projet réellement chrétien, d'assurer à l'Europe une paix universelle, fondée sur la justice et le droit. Un des articles fondamentaux de ce projet était de chasser les Turcs de l'Europe, de repousser le duché de Moskou et de l'obliger d'exercer son influence en Asie. Or, cet article, stipulé entre le pape, le roi de France, l'empereur, la reine d'Angleterre et le roi de Pologne, on le devait à la politique sage et profonde de Sigismond; mais la mort du roi de France, en renversant cette belle combinaison, devait contrarier la politique du roi de Pologne.

D'un autre côté, en Suède, le parti protestant n'a-

vait attendu que le départ du prince Sigismond ; un usurpateur, le prince Charles de Sudermanie, chassa les partisans du roi et fut proclamé roi. La Pologne se trouva impliquée dans une guerre contre la Suède. Malheureusement la Pologne, séparant toujours les intérêts de la couronne des intérêts de la république, refusait au roi des secours pour reconquérir la couronne de Suède, comme si cette conquête fût absolument indifférente à l'intérêt national. On voulait conserver la paix avec la Suède, et pourtant on devait bien prévoir que cette nation, dominée par le parti protestant, qui, plus tard, débarque en Allemagne et commence la terrible guerre de 30 ans, cette Suède ne laisserait pas à la Pologne la possession de la Livonie.

En même temps commence la guerre contre les Tartars, contre les Turcs, et enfin contre le duché de Moskou, où, après l'extinction de la dynastie de Ruryk, un boyard, Godunow, apparut comme transition entre l'ancien état de choses et l'établissement de l'empire de Moskou.

Je vous ai parlé de la grande difficulté qu'on éprouve à bien connaître l'histoire moskowite de ce temps. Les écrivains russes, en y mettant souvent de la mauvaise foi, obscurcissent, dans un intérêt dynastique, les récits des contemporains ; les actes du gouvernement ne sont connus que des historiographes officiels.

Durant la vie même de ce bon prince Fédor, Godunow, homme de talent, beau-frère du czar, cherchait, à ce que disent les historiens russes, à s'empa-

rer du trône. Il restait encore un prince de la famille de Ruryk, le jeune Dmitri, destiné à jouer un rôle mystérieux dans cette histoire. Tout d'un coup ce prince Dmitri est assailli dans sa demeure, à Uglicz, par des brigands qui l'égorgent entre les mains de sa mère, Marie Nagoï, septième femme d'Iwan le Cruel. Les habitants d'Uglicz arrivent en foule et tuent les brigands. Une enquête est ordonnée par la cour de Moskou, du vivant du duc Fédor; on envoie le métropolitain, les évêques, les sénateurs pour rechercher les coupables.

Comment maintenant trouver la clef de cette énigme? les actes de l'enquête existent dans les archives de Moskou, signés par le métropolitain, par tous les évêques et les sénateurs. On a interrogé les habitants d'Uglicz, on a appelé la mère et la nourrice de l'enfant, et tout le monde est d'accord pour dire que le jeune prince s'est suicidé, qu'il s'est jeté sur un couteau dans un accès d'épilepsie. On ne connaît pas d'enquête plus régulière, et cependant les historiens prouvent que cette enquête est fausse, que les habitants, les évêques, le métropolitain et les seigneurs agissaient pour dénaturer la vérité, pour obéir à Godunow. On voit, dans l'histoire, de grands crimes dont les auteurs restèrent inconnus; on a souvent interprété d'une manière bien différente la valeur morale d'un fait; on en a excusé d'énormes, sous le prétexte de la nécessité politique : mais pervertir ainsi la vérité, en niant un fait public, en le présentant d'une manière contraire à toute vraisemblance! prouver juridiquement qu'un

enfant tué par des brigands s'est suicidé ! ceci passe toute imagination.

Les actes de cette enquête prouvent bien qu'il n'y a que peu à tirer, pour la vérité historique, des actes du gouvernement russe; car si le conseil d'État et l'Église ont pu mentir si impudemment, qu'en peut-on conclure des actes de quelque administrateur, de quelque gouverneur de province ?

Le prince Dmitri étant mort, Godunow qui déjà gouvernait la Moskowie sous le duc Fédor, lui succéda parce qu'il avait épousé sa sœur. L'élection de Godunow est remarquable en cela qu'elle fait ressortir le caractère du peuple de Moskou, qui jouissait encore de son droit primitif de se choisir un souverain.

On appelle les magistrats, les prêtres et le peuple, en leur demandant leur vote. Les boyards commencent par exiger du peuple qu'il fasse serment d'obéir au conseil des boyards. Le peuple, d'une voix commune, s'écrie : « Qu'il ne connaît pas de conseil, qu'il lui faut un souverain. — Mais le souverain est mort ! — Alors prenez sa femme ! — Mais sa femme ne veut pas gouverner, elle se retire dans un couvent ! — Eh bien, prenez son frère, Boris Godunow. »

Les historiens prétendent que le peuple ne faisait qu'exécuter les ordres de Boris Godunow ; il est bien probable que le peuple exprimait là ses vrais sentiments.

Je vous rappelle, à cette occasion, ce trait caractéristique des Mongols, qui, lorsqu'ils se trouvent deux ou trois, se choisissent de suite un chef à qui

ils confèrent un pouvoir despotique. Cet esprit a passé dans le peuple moskowite, et ce peuple, avec une logique mongole, demande un souverain despotique.

Ainsi Godunow, un simple boyard, est élevé au trône; il sépare la dynastie de Ruryk de celle de Romanow, comme le roi Étienne sépare la dynastie de Jagellon de la dynastie de Wasa.

Le roi Étienne, qui suivait les traditions de la famille des Jagellons, différait cependant en ce point de ses prédécesseurs, qu'il voulait faire des conquêtes, tandis que les Jagellons travaillaient à réunir en un seul corps les divers pays dont la Pologne était formée. La conquête proprement dite était contraire aux idées fondamentales de la nationalité polonaise.

Le czar Godunow introduisait un élément nouveau dans le gouvernement moskowite, il appelait à son secours la civilisation européenne. Déjà ses prédécesseurs Iwan Wasilewicz III et Iwan le Cruel s'entouraient d'étrangers; ils avaient à leur cour des Allemands, des Anglais et des Français; mais le czar Godunow fut le premier qui commença à fonder sa puissance sur l'élément étranger. Ce qu'il demandait à l'étranger, c'était la science, c'était ce qu'il y a de plus positif dans la science, le pouvoir de dominer, les moyens de conquérir.

Un historien russe caractérise ainsi ce grand changement :

« La Moskowie cesse d'être sanguinaire; elle ne dévore plus, suivant son instinct mongol. Jusqu'à présent, elle a été envahissante, maintenant elle devient conquérante; jusqu'à présent elle s'est servie

de la force brutale, maintenant elle fonde son pouvoir surtout sur la ruse. »

Un autre historien, un historien officiel, dit que la politique intérieure subit un changement immense, mais que la politique extérieure continua les errements du passé :

« Rien ne changea, dit-il, dans la carrière et les vues de notre politique extérieure. Nous cherchions à avoir partout la paix et à faire des acquisitions sans guerre. (C'est la politique moderne, celle de l'empire actuel de Russie.) Nous nous tenions toujours sur la défensive ; nous n'ajoutions pas foi à l'amitié de nos alliés ; et nous ne perdions aucune occasion de leur nuire, sans manquer ostensiblement aux traités. » L'honnête Karamzin admire cet art de *nuire* à ses *alliés* sans manquer aux traités.

Les difficultés de toutes sortes que rencontrait le roi Sigismond III dans sa politique extérieure se compliquèrent de la lutte religieuse qui existait dans l'intérieur du pays.

Sigismond trouva dans Skarga le plus fort appui de sa politique. De même que pendant son long règne il combattit le parti protestant par sa politique et quelquefois par ses armes, ainsi Skarga le combattit par la parole.

QUARANTIÈME LEÇON.

Skarga. — Ses discours et ses sermons. — Caractère de ses oraisons parlementaires. — La Patrie, la Pologne d'après Skarga. — Ses discours politiques et prophétiques. — Caractère et supériorité de son éloquence.

Vendredi 25 juin 1841.

MESSIEURS,

Je m'aperçois qu'il me sera impossible de remplir les conditions du programme que je me suis tracé, et je le regrette beaucoup. J'avais à vous parler de l'épopée du poëte ragusais Gundulicz. Cette épopée paraissait être faite tout exprès pour fermer le cycle jagellonien. Elle glorifie le dernier roi victorieux de la famille des Jagellons, Ladislas IV. Mais il m'est impossible de donner en quelques leçons une idée d'un vaste poëme de vingt chants, et surtout de faire apprécier ce qu'il y a de plus original dans ce poëme, ses beautés lyriques, car c'est une épopée lyrique et qui

ressemble d'une manière étonnante aux poëmes publiés récemment par quelques poëtes lyriques polonais. Pour expliquer cette ressemblance, il faudrait examiner la poésie de l'Ukraine, la poésie cosaque; il faudrait aussi dire quelque chose du héros de ce poëme, de Ladislas IV, qui portait les titres de roi de Pologne, de grand-duc de Lithuanie et de Prusse, de roi de Suède et de grand-duc de Moskou; ces titres supposent de grands événements. Le long règne de Sigismond nous offre déjà des faits bien assez variés et bien assez difficiles à saisir : nous n'aurons donc plus le temps, et j'avoue que je ne me sens plus la force de nous engager dans ce sujet. Je vous laisserai au milieu du règne de Sigismond, en me bornant à expliquer ou plutôt à caractériser les discours de Skarga.

Nous n'avons pas de détails sur la famille et la vie privée de Pierre Skarga; nous n'y perdons pas beaucoup. Skarga ne représente pas un parti ni une époque, il résume une nation entière. Sa famille, à lui, c'est la Pologne.

Vous avez déjà, de l'histoire de ce pays, une idée générale suffisante pour expliquer les influences extérieures que cet orateur a subies; vous connaissez les troubles qui agitaient alors la Pologne. Skarga, destiné à combattre les sectaires, à appuyer le pouvoir conservateur du roi, et à ramener, s'il était possible, la république dans la voie d'où elle était sortie, écrivait des ouvrages de différents genres, des ouvrages dogmatiques, de l'histoire, des homélies et enfin des sermons proprement dits.

Comme écrivain dogmatique, il occupe une haute place parmi les docteurs de l'Église. Il est savant, il est versé dans les Écritures; il ne les cite pas, il en est imbu : ses citations se fondent dans son style et se détachent seulement de sa parole par une nuance plus sombre et plus grave. Il connaissait la patristique grecque et latine, lisait tous les ouvrages de polémique que l'on publiait alors; mais ce qui lui donne une valeur littéraire, c'est la manière de s'énoncer. Il cherche toujours à présenter les dogmes les plus abstraits de la manière la plus populaire. Nous avons remarqué déjà cette tendance dans plusieurs écrivains polonais, et surtout dans Rey; mais Rey est quelquefois vulgaire, et les anciens chroniqueurs sont même parfois absurdes : Skarga est toujours précis et noble.

Les plus importants de ses discours dogmatiques sont ses *Sermons sur les sept sacrements*, ouvrages admirables comme raisonnement et parfois comme forme.

Je vous en citerai seulement quelques passages pour l'idée de sa manière de populariser la théologie : Parlant du baptême, il compare ce sacrement à un vaisseau qu'il faut absolument monter pour traverser l'abîme qui nous sépare de l'Éternité.

« Hors de ce vaisseau, dit-il, il n'y a pas de salut; si nous avons le malheur de faire naufrage, si ce vaisseau est brisé, alors la pénitence nous apparaît comme une planche de salut à laquelle il faut que nous nous attachions. — Quant au sacrement de la confirmation, ajoute-t-il, il n'est pas absolu-

ment nécessaire; mais il est utile, il nous épargne les fatigues du chemin de la vie, ainsi qu'un noble coursier qui nous aide à traverser les distances qu'un piéton ne pourrait peut-être pas parcourir durant toute sa vie. »

Se servant toujours de ce langage populaire, il explique l'importance des autres sacrements, et le vaste système des vérités religieuses.

Comme écrivain polémique, il a publié des ouvrages très remarquables. Tout en répondant aux sectaires qui attaquaient l'Église, il indiquait aussi au gouvernement la marche à suivre, démontrait aux Polonais que la question intérieure, vitale pour la république, était celle des terres russiennes; que le seul moyen d'attacher à jamais ces terres à la république, c'était de tout réunir à l'Église. Pour réussir dans ce projet, il montrait la nécessité de protéger le peuple, de lui assurer un bien-être matériel, et enfin de lui donner la vérité sans employer la force, mais à l'aide des prédications, de l'apostolat. Ces importantes vérités sont expliquées dans son ouvrage sur l'*Unité de l'Église*.

Mais les travaux les plus remarquables de Skarga, ceux auxquels il doit la célébrité, sont ses discours politiques, ses oraisons parlementaires : Skarga créa ce genre. Malgré son talent distingué, il ne pouvait pas déployer toute sa force dans ses homélies et dans ses ouvrages dogmatiques; c'est dans ses discours politiques, qu'il s'éleva à toute la hauteur de son génie. Ses discours parlementaires expliquent l'idée qu'il avait de la mission de la Pologne, des devoirs

des citoyens envers la république ; il y développe le système politique qu'il regardait comme le meilleur, et enfin il y prédit l'avenir de la Pologne. Il est, dans ses discours, orateur, politique, prêtre et prophète.

Le caractère qui domine ses ouvrages, et qui lui est particulier, est celui de patriote. Skarga est prêtre patriote ; il puisait sa force dans son amour pour la patrie. Certes, il fallait un grand courage et une grande force pour combattre tant de sectes qui divisaient la Pologne. Les apôtres, les anciens docteurs de l'Église, saint Augustin, saint Clément d'Alexandrie, tous ces anciens philosophes qui expliquaient les dogmes catholiques, qui combattaient l'incrédulité, étaient toujours entourés d'un bercail peu nombreux, mais compacte. Skarga, au contraire, se trouvait au milieu d'une armée révoltée contre ses chefs. Il était obligé d'engager une lutte contre son auditoire. Cet homme, calomnié par les sectaires, qui le représentaient comme un inquisiteur, un flatteur du roi, un intrigant, un partisan du pouvoir absolu, insulté quelquefois publiquement et persécuté, se trouvait, en montant en chaire, en face de ses ennemis. On dit qu'il reçut publiquement un soufflet en sortant de l'église ; une autre fois, il échappa par miracle à la mort. Le sicaire d'un seigneur l'attendait en embuscade pour le noyer. Skarga, passant auprès du château de ce seigneur, eut l'idée d'aller lui faire visite, et il évita ainsi les embûches qu'on lui dressait. Ce seigneur, frappé de l'apparition subite de Skarga, lui donna l'hospitalité, et ils se séparèrent bons amis.

C'est à travers tant de dangers et de difficultés que cet homme pénétrait dans une église ! Au lieu de puiser dans le caractère de ses auditeurs et dans leurs sympathies la force dont il avait besoin, il devait la tirer du fond de son âme ; il devait en extraire assez d'enthousiasme pour animer son auditoire froid et malveillant. Il évitait tous les artifices oratoires, ne cherchait pas à gagner la bienveillance de son public, ne le flattait jamais, et le plus souvent, après avoir exposé aux sénateurs et aux nonces leurs devoirs avec gravité, avec sévérité, après avoir adressé une prière au ciel, il commençait à tonner contre les crimes des particuliers et contre les abus publics.

Il n'attaquait jamais les individus. Attaqué lui-même tant de fois, il n'adressa jamais une seule allusion à personne ; il combattait seulement les mauvaises doctrines et les crimes en général.

Ici, il faut expliquer le patriotisme de Skarga, l'idée de la patrie, telle qu'elle apparaît dans ses ouvrages.

Cette idée, nous l'avons vue déjà poindre dans les temps mythiques de la Pologne, chez les plus anciens annalistes, dans les ouvrages de Vincent Kadlubek disant : « l'amour de la patrie est fort comme la mort » ; nous voyons cette idée dans les récits fabuleux de l'auteur de la vie de saint Stanislas, quand il y parle de cette couronne ôtée mystérieusement à la Pologne, et qui doit lui être rendue un jour ; nous la voyons aussi dans les écrits de Longinus ; mais Skarga l'explique et la développe.

Il aime sa patrie, non parce qu'il y est né, mais

parce que la patrie est, selon lui, une institution divine : c'est Dieu qui crée les nations, c'est Dieu qui leur assigne une mission, qui leur impose certains devoirs. Or, les nations apparaissent à Skarga comme des créatures, comme des espèces d'êtres organiques différents. Il dit que les nations sont nées de l'amour divin, et qu'elles sont dirigées par la sagesse : mais que cette sagesse est de différentes sortes. Il y a une sagesse *diabolique* qui invente les moyens de destruction et qui préside aux destinées de certaines nations maudites; il y a une sagesse *terrestre*, habile à assurer les avantages de la vie matérielle et le bien-être; il y a enfin une sagesse *divine* ou céleste. Pour acquérir cette sagesse divine, il faut pénétrer les secrets de la Providence; elle n'est donnée qu'à la sainteté; les hommes saints pénètrent les mystères, découvrent le chemin vers lequel la nation doit se diriger, et leur devoir est de la pousser dans cette voie.

Telles sont les idées de Skarga. Dans toute l'histoire, il ne voit que deux peuples qui répondent, selon lui, à la haute idée de la patrie : le peuple élu, c'est-à-dire le peuple hébreu, et le peuple polonais. Il voit la preuve de cette mission divine dans la bénédiction spéciale qui donna à la Pologne une longue série de rois, parmi lesquels il n'y eut pas un seul tyran, et qui permit que Boleslas le Hardi, le seul d'entre eux qui fut coupable, qui commit un meurtre, pût faire pénitence avant de mourir. Il voit une nouvelle preuve de cette mission dans la position de la Pologne, le dernier État chrétien et civilisateur dans

le Nord. Enfin la liberté dont jouit la Pologne est encore pour Skarga une preuve de la pensée divine dans laquelle cet État a, selon lui, été conçu, parce que sa constitution est la même que celle sur laquelle est basé l'organisme humain. L'âme n'a pas sur le corps, dit Skarga, un pouvoir despotique, mais un pouvoir constitutionnel; l'âme remplit dans le corps les fonctions d'un roi de Pologne, gouvernant la république. C'est pourquoi il appelle cette liberté la liberté d'or. L'or, suivant les idées du moyen âge, signifiait souvent, comme on sait, la perfection, l'excellence; suivant les idées des alchimistes, c'était la lumière concentrée; les adeptes des sciences occultes cherchaient cet or, qui devait donner la vie et la santé éternelles. C'est dans ce sens que la bulle qui constitue l'empire germanique était appelée la *Bulle d'or*. La liberté d'or, expression populaire chez les Polonais, était donc, pour Skarga, la liberté par excellence, celle qui donnait, qui assurait aux individus le pouvoir de se développer complétement et qui les rendait responsables de leurs actions.

Or, Skarga aime et défend la Pologne comme une nouvelle Jérusalem, sur laquelle Dieu a fondé de grandes espérances. Mais la Pologne, telle qu'il la représente, n'existe que dans son idée; il la sépare même des individus. Si les individus trahissent cette patrie constituée par la Providence, les individus restent infidèles à leur mission. La génération à laquelle Skarga adressait ses paroles, il la regardait comme coupable, comme engagée dans une voie déplorable, et qui devait amener de grands désastres,

Aussi tantôt il bénit, lorsqu'il parle de la patrie divine réalisée sur la terre par les vertus des ancêtres et des patrons de la Pologne; tantôt il maudit, lorsqu'il regarde les crimes et les abus de la génération présente.

Voici l'exorde d'un de ses sermons. Il y a dans Skarga des exordes d'une beaucoup plus haute éloquence et d'un style beaucoup plus beau; mais je choisis celui-ci parce qu'il y parle de l'amour de la patrie, et qu'il y fait voir comment il comprend cet amour.

Il s'adresse aux membres du sénat et de la diète :

« — Dépositaires du pouvoir, gardiens des libertés publiques, n'oubliez pas que vous êtes ici en présence de Dieu, accompagnés et entourés mystérieusement des âmes des nations que vous représentez; les peuples de la Lithuanie, de la Russie, de la Samogitie, de la Prusse, de la Livonie, vous contemplent et vous adjurent par ma bouche : — notre salut est entre vos mains, sauvez-nous de la discorde intérieure et de l'invasion étrangère. Cette diète est notre mère nourricière, nous sommes affamés, nous avons soif; c'est à vous de nous nourrir de la justice et de la miséricorde. Dans cette diète réside la raison nationale; nous avons besoin de vos lumières; vous êtes nos chefs, nos pères; nous sommes vos soldats, vos enfants. Élevés en honneur et en dignité, vous êtes ces montagnes du prophète, auxquelles le Seigneur ordonnait de recevoir du ciel la rosée de la paix et de laisser pleuvoir sur les plaines la pluie de la justice. Ayez pitié de nous, que Dieu vous inspire

l'amour de la patrie! un amour aussi large et aussi vaste que cette patrie que vous gouvernez. — Aimons, ô mes frères, cette patrie, cette Jérusalem; disons avec le prophète : « Si je t'oublie, ô ma patrie, que j'oublie l'usage de ma droite; que ma langue desséchée reste collée à mes lèvres, si je t'oublie, ô ma patrie, et si je ne te mets au-dessus de toutes mes joies! »

Les hommes auxquels il parlait l'interrompaient souvent par des murmures. A l'exception d'un seul, tous les sénateurs étaient protestants. Ils se tenaient debout devant l'autel, levaient et balançaient la tête pour mieux faire briller l'aigrette de diamants fixée à leurs bonnets, et cela au moment où le prêtre élevait l'hostie. Le roi seul se mettait à genoux.

Aussi Skarga compte peu sur les sympathies de ses auditeurs. Voyez quelles dures vérités il dit en regardant ces hommes fiers, entourés de gens d'armes dont les bataillons campaient devant l'église.

« En vous observant tous ici, je reconnais vos mœurs, vos habitudes; je vois le mal national dans toute son étendue. »

Il commence alors à parler de ce mal qui réside dans l'ambition des partis, dans l'envahissement de tous les pouvoirs par la noblesse, dans l'abaissement de l'autorité royale, dans l'oppression inouïe sous laquelle gémissait le peuple.

« — Et ces sueurs, et ce sang de nos paysans, dit-il, qui ne cessent de couler, et dont toute cette terre est devenue moite et rouge, quel épouvantable avenir préparent-ils à ce royaume! Je ne connais pas de

royaume dans la chrétienté où les paysans soient ainsi maltraités. Et vous qui criez tant contre le pouvoir absolu que personne ne veut et ne peut vous imposer, déclamateurs hypocrites; — vous avez dévoré ma vigne, dit le Seigneur, pourquoi écrasez-vous ainsi mon peuple! vous le broyez comme une meule broie le grain. De quel droit vous obstinez-vous à ne pas changer cette loi infâme? Ces paysans sont vos prochains; ils sont Polonais comme vous; ils parlent la même langue, et sont enfants d'une même patrie. Jadis les chrétiens donnaient la liberté à leurs esclaves baptisés et devenus leurs frères en Jésus-Christ : et vous, vous osez retenir en esclavage des chrétiens vos compatriotes! Je sais que vous n'en agissez pas tous ainsi; mais ceux qui commettent de tels crimes, comment ne rougissent-ils pas en face de la chrétienté qui les regarde, et dont ils se disent membres? — »

Il ne leur épargne aucune vérité, il plonge sa parole au fond de la conscience nationale, et il la retourne dans tous les sens.

Il prédit les malheurs terribles de la nation, non pas en symboles seulement, comme les prophètes de l'Ancien Testament, à qui on reproche quelquefois de ne s'expliquer qu'en métaphores à double sens, mais de la manière la plus claire et la plus positive. L'avenir lui apparaît comme un fait décrit dans une histoire dont il parcourt et dont il raconte toutes les pages.

Voici ce qu'il dit en parlant de la discorde intérieure dans le moment où les Polonais remportaient

de grandes victoires sur les Suédois, sur les Moskowites et sur les Tartares.

« — L'ennemi étranger, qui épie l'occasion de vous écraser, s'avancera vers vous, et, en vous saisissant par votre côté faible, en mettant la main sur vos discordes, il s'écriera : — « *Maintenant que leurs cœurs » ne sont plus d'accord entre eux, ils sont perdus.* » — Et il exploitera ce moment fatal pour vous et si favorable à sa tyrannie. Vos ennemis attendent cette occasion, et ils diront : — « *Leur pied glisse, ils » tombent, nous n'avons qu'à les dévorer !* »

» Sur les traces de nos discordes viendra le despotisme étranger qui engloutira toutes vos libertés; ces libertés dont vous êtes si fiers deviendront la fable de la postérité et la risée du monde; car vos enfants, avec leurs propriétés, avec leurs familles, expireront dans la misère entre les mains de l'ennemi qui les haïra.

» Les vastes territoires, les États jadis indépendants, mariés à la Pologne, incarnés dans votre État, qui vous rendent si puissants et si redoutables à vos ennemis, se détacheront du corps de cette nation, vos discordes ayant brisé les liens mystérieux qui les réunissaient.

» Votre patrie restera comme une hutte de gardien placée près d'un jardin dont on aura cueilli tous les fruits, hutte désormais inutile, qui s'écroule abandonnée à la fureur des tempêtes d'hiver.

» Votre patrie, jadis mère de tant de nations, pleurera son long veuvage, méprisée et honnie par vos ennemis,

» Votre langue, la seule parmi les langues slaves, choisie et adoptée par la liberté, vous la verrez détruite, et votre race, vous la verrez dégénérer, et les restes de cette race s'en iront dispersés par le monde, et vous serez condamnés à subir une métamorphose horrible, à prendre les mœurs et les habitudes d'un peuple qui vous hait et qui vous méprise!

» Vous n'aurez plus de roi de votre nation, vous n'aurez plus le droit de vous en choisir un! vous n'aurez plus de royaume, vous n'aurez plus de patrie! Exilés, pauvres, misérables, vagabonds, on vous repoussera du sein de ces royaumes qui recherchent maintenant votre alliance.

» Où trouverez-vous une patrie comparable à celle où vous jouissez de tant de prospérités, de tant de richesses, de tant de libertés? Où trouverez-vous une autre mère, enfants ingrats, si vous tirez sur celle qui vous a élevés? Une fois orphelins, n'attendez plus une autre mère! Vous servirez vos ennemis dans la faim, dans la soif, dans la nécessité, dans la pauvreté, parce que vous n'avez pas voulu servir le Dieu de vos pères dans la joie et dans l'abondance, et qu'au sein de votre bonheur vous avez méprisé votre monarque, votre prêtre, vos lois et vos magistrats en vous retranchant derrière vos libertés infernales.

» Ne craignez pas la guerre et les invasions! vous périrez par vos discordes intérieures. Un fruit dont l'écorce commence à se corrompre peut être sauvé, il suffit d'en retrancher la pourriture; mais si un ver le ronge au dedans, il ne reste qu'à le jeter contre terre. — »

C'est au milieu de ces discours que Skarga fut interrompu par l'arrivée du courrier apportant la nouvelle de la grande victoire remportée sur les Suédois par l'hetmann Charles Chodkiewicz. Cet hetmann, qui tenait depuis longtemps la campagne avec 4,000 hommes seulement, cavaliers et fantassins, ayant rencontré à Kirchholm l'armée suédoise, composée de 12,000 hommes d'infanterie régulière et de 4,000 cavaliers parfaitement exercés, parvint à l'attirer dans la plaine par une manœuvre habile, et il la détruisit complétement. Le général en chef de l'armée suédoise, Linderson, resta sur le champ de bataille; le général Brandt fut fait prisonnier, et le prince Charles de Sudermanie, qui avait usurpé le trône de Suède, parvint seul à s'échapper. Cette bataille, qui eut un long retentissement dans toute l'Europe, assura à la Pologne la possession de la Livonie.

A l'arrivée du courrier porteur de cette nouvelle, tout le monde se jeta à genoux, les sénateurs et les nonces. Skarga, après avoir entonné le *Te Deum*, continua :

« — Comment sauver ce malheureux royaume? Je devrais, comme Isaïe, aller nu-pieds et couvert de haillons, en vous criant : — Pécheurs incorrigibles, rebelles à la loi de Dieu, on vous dépouillera ainsi, et on fera voir vos misères ; votre méchanceté, comme une muraille haute et épaisse dont je vois d'ici les crevasses, au moment où vous vous y attendrez le moins, croulera et vous écrasera.

» Je devrais, comme Jérémie, apparaître devant

vous les pieds dans les fers et une chaîne au cou et vous crier : — C'est ainsi que vos chefs seront liés pour être traînés en esclavage !

» Je devrais me présenter à vous avec un habit en lambeaux et rongé par les vers, et le secouant, lorsqu'il tomberait en poussière, vous montrer que votre gloire et vos grandeurs s'en iront ainsi.

» Enfin, prenant un vase d'argile et le jetant de toutes mes forces contre la muraille, je devrais m'écrier avec le prophète : « — Je vous briserai ainsi, dit le Seigneur, comme ce vase dont les morceaux ne peuvent plus se réunir.

» Je devrais raser ma tête et ma figure, et, partageant ma chevelure et ma barbe, en brûler une partie, en hacher une autre, et jeter la dernière au vent pour montrer que les uns d'entre vous périront par le feu, d'autres par le glaive, et que les autres enfin seront dispersés sur la surface de la terre ! »

Il s'arrête alors un moment, et, frappé d'une vision, il continue ainsi :

« Qui me donnera assez de larmes pour pleurer jour et nuit les malheurs des enfants de ma patrie ? Ainsi tu es devenue veuve, belle terre, mère de tant d'enfants ! Je te vois dans la captivité, ô royaume orgueilleux ! et tu pleures tes fils, et tu ne trouves personne qui veuille te consoler. Tes anciens amis te trahissent et te repoussent ; tes chefs, tes guerriers, chassés comme un troupeau, traversent la terre sans s'arrêter et sans trouver de bercail. Nos églises et nos autels sont livrés à l'ennemi ; le glaive se dresse devant nous ; la misère nous attend au dehors, et cepen-

dant le Seigneur dit : — Allez ! allez toujours ! — Mais où irons-nous, Seigneur ? — Allez mourir, ceux qui doivent mourir ; allez souffrir, ceux qui doivent souffrir ! »

Ces prophéties, tirées des divers sermons politiques de Skarga, se trouvent imprimées séparément et intitulées : *Appel à la pénitence,* et adressées aux citoyens de la Pologne.

On remarque dans ces discours, des passages, des prophéties prédisant les malheurs de Jérusalem, que Skarga cite et explique :

« Je n'ai pas une révélation particulière touchant votre ruine, dit-il, mais j'ai la mission spéciale de vous dire ce qui vous attend si vous ne vous corrigez. Tous les royaumes condamnés à périr, entendez-le ! furent avertis par des envoyés de Dieu ! — »

Il explique ensuite qu'il y a plusieurs sortes d'avertissements : d'abord un avertissement pur et simple, qui n'a pas d'effet si le peuple fait pénitence et par la prière éloigne la colère divine ; puis une menace de malheurs qui ne s'accomplit que fort tard sur la postérité et sur les enfants pécheurs qui suivent leurs mauvais pères ; enfin le dernier avertissement est le décret irrémissible auquel il est impossible d'échapper, après avoir repoussé la grâce de Dieu. Il établit cela par des citations de l'Ancien Testament et par l'histoire profane ; puis il ajoute :

« — De quelle nature sont les menaces que Dieu m'a chargé, mes chers seigneurs, de faire retentir à vos oreilles ? Est-ce un avertissement ? Est-ce pour nous l'annonce d'une épreuve ? Serait-ce, Dieu en préserve,

l'arrêt d'une perte inévitable? Je l'ignore; mais ce que je sais, c'est qu'une de ces menaces ne vous est pas adressée en vain, ô mes frères chéris! Plût au ciel que ces paroles ne pussent être qu'un avertissement! Je l'espère, et je prie Dieu du fond de mon cœur qu'il en soit ainsi. Que Dieu ait pitié de moi, de mon peuple et de ma patrie, et qu'il lui donne le temps et la force de se repentir. Dieu aime à changer ses décrets; si nous changeons notre conduite, il nous épargnera. — »

Ici Skarga, en citant le prophète Ozée, dit :

« — *Dieu même, après deux jours, vous rendra la vie, et le troisième jour tout sera ressuscité.* — »

C'est là la seule consolation qu'il donne à ses auditeurs.

Skarga me paraît avoir réalisé l'idéal d'un orateur sacré et patriote. Il a la forme aussi parfaite que celle de Bossuet et de Massillon. Elle disparaît même, et jamais on ne s'aperçoit de la marche de ses périodes, tandis que dans les plus beaux discours des orateurs français on s'aperçoit trop souvent de la forme. On voit qu'ils parlent devant un public instruit qui pèse et juge chacune de leurs phrases. Skarga ne pense jamais à ses phrases. Son style n'en est que plus parfait. Sa manière de parler et d'écrire porte ce cachet du style de l'époque qu'on appelle l'âge d'or, et qu'un littérateur polonais reconnaît parce que chaque expression y a son timbre particulier, un certain son métallique. La composition de ses discours diffère de celle de tous les orateurs anciens et modernes. Jamais il n'en trace de plan d'avance; il n'a pas ce

qu'on appelle l'exorde ni la division; il ne réserve pas ses arguments les plus forts pour la péroraison. Quelquefois, en discutant une question dogmatique, après des passages d'une logique froide et serrée, tout d'un coup il se sent enflammé; il se met à prédire l'avenir, à appeler le peuple à la pénitence. Il est tribun, il est prophète, il est toujours Polonais. La chaleur de la dispute, la nécessité de lutter contre son public, lui donnent cette force et ce style que lui seul possède.

Les anciens orateurs de l'Église, les homélistes sont exclusivement des écrivains ecclésiastiques; ils traitent du dogme et de la morale chrétienne en général; ce sont des écrivains de tous les siècles, de tous les peuples. Les prédicateurs français modernes, nous laissent sentir trop souvent le désir de répondre aux exigences de leur public; ils évitent de scandaliser le goût de ce public civilisé. Skarga s'oublie complétement en montant dans la chaire; il s'adresse toujours à cette patrie idéale qu'il a devant les yeux; il est pour son public, comme il le dit lui-même, une colonne de bronze, une muraille de fer à l'épreuve des attaques de ses ennemis. Enfin il est supérieur à tous les orateurs par ce don particulier du ciel, par l'esprit prophétique.

QUARANTE ET UNIÈME LEÇON.

Des peuples slaves jusqu'au traité de Westphalie. — La Pologne paraît devoir réaliser l'unité slave. — L'idée nationale polonaise opposée aux conquêtes. — Commencement de la décadence intellectuelle, morale et politique de la Pologne ; part que Rome et Paris y ont prise. — Traité de Westphalie et ses conséquences ; ses principes donnent la prépondérance à la politique moskowite. — La Pologne reste seule et sans alliés au milieu de l'Europe. — Le duché de Moskou devient empire de Russie. — Les philosophes matérialistes contraires à la Pologne, favorables à la Russie. — Importance des peuples slaves aux yeux des philosophes modernes ; antagonisme des deux peuples principaux de la race slave. — Du sort de leurs principes constitutifs peuvent dépendre les questions religieuses, philosophiques, politiques et sociales de l'Europe.

Mardi 29 juin 1841.

MESSIEURS,

Nous terminons à Skarga notre étude de la littérature slave, ou plutôt de la littérature polonaise de l'époque des Jagellons. Skarga résume en lui, ainsi que nous l'avons déjà dit, le passé et le siècle où

il vivait; il fait pressentir l'avenir de la nation polonaise.

Si nous prenions en considération les événements politiques, nous devrions conduire cette histoire littéraire jusqu'au traité de Westphalie. Ce traité marque une ère nouvelle pour l'histoire de l'Europe, et introduit le peuple slave sur la scène européenne. Mais les années qui s'écoulent entre Skargaet le traité de Westphalie, ces années remplies d'événements politiques et militaires, voient se réaliser les tendances que nous avons déjà caractérisées, et n'offrent plus aucun événement littéraire remarquable.

Nous laissons l'histoire slave dans un moment critique. La dynastie qui gouvernait Moskou est détruite, et celle des Jagellons, en Pologne, est condamnée à s'éteindre. La Moskowie tombe dans une anarchie effroyable; elle paraît être déstinée à la destruction. La Pologne, au contraire, développe toutes ses forces politiques et morales et paraît vouloir réaliser matériellement l'ancienne unité slave. Comme autrefois les rois Jagellons, ayant occupé le trône de Bohême et de Hongrie, paraissaient être reconnus pour représentants de toute la race slave, de même maintenant les seigneurs polonais, successeurs et corégents de leurs rois, semblaient appelés à continuer la mission royale. N'oublions pas que nous entendons par le nom de seigneurs tous les hommes de talent et d'influence qui gouvernaient la république.

Les hetmans, c'est-à-dire les généraux d'armée,

appellent à leur secours la petite noblesse; ils entreprennent des expéditions, concluent des traités; ils agissent en vrais rois, sans en avoir pris le titre.

Ainsi, le général de l'armée de Livonie, Chodkiéwicz, avec l'aide de ses parents et de ses voisins, combat toutes les forces des Suédois, les repousse et conserve cette province à la Pologne.

Un autre général, Zamoyski le Grand, payant de sa cassette une petite troupe de gentilshommes, repousse les Turcs et contient les Tartares. Il remporte des victoires sur les princes de Valachie et de Moldavie, et établit, pour la dernière fois, un hospodar de Moldavie tributaire de la Pologne.

Un seigneur, Jazlowiecki, palatin de la Russie-Rouge, conçoit le projet de conquérir la Crimée, de chasser de cette forte position le khan des Tartares si redoutables à la république, et de former un palatinat de la Crimée. Ce seigneur mourut au moment où il allait se mettre à la tête de son armée pour réaliser ce projet si utile.

Enfin Mniszech, palatin de Sandomir, organisait une petite troupe de ses parents, de ses amis, de ses voisins et de soldats qu'il payait, pour renverser la monarchie de Godunow, et couronner sa fille comme czarine de Moskou.

Tous ces seigneurs réunissaient des armées avec une extrême facilité; la république de Pologne paraissait inépuisable; à leur appel, les nobles accouraient de tous côtés; cette cavalerie peu nombreuse, mais qui conservait encore le titre d'invincible, savait disperser les grandes armées des Moskowites et bri-

ser les bataillons réguliers des Suédois. Les Turcs eux-mêmes ne pouvaient lui résister.

Un Français, Beauplan, qui servait alors dans l'armée polonaise, nous a laissé la description d'un cavalier de ce temps (1) :

« Quand ses gens (du roi de Pologne) vont à la guerre, ils servent d'une manière si étrange, que si l'on en voyait de semblables dans nos armées, l'on aurait plus d'occasion à les regarder qu'à les beaucoup craindre, encore qu'ils soient tout chargés d'armes qui toutes soient offensives. Je vous en vais faire une description que j'ai vue en la personne de M. Deczynski, capitaine d'une compagnie, qui était ainsi armée : Premièrement, il avait son sabre sur sa chemise de mailles, son couvre-tête qui est une calotte de fer avec ses pendants tant de côté que par derrière, qui sont de la même matière que sa chemise de mailles, qui lui couvrent toutes les épaules, sa carabine, et quand il ne l'avait point, son arc et son carquois ; il avait, pendus à sa ceinture, une alêne, un fusil (briquet) servant à enfiler son sabre, son couteau et à battre le feu, un couteau, six cuillers d'argent qui étaient accommodés l'un dans l'autre, et posés dans une bourse de maroquin rouge, un pistolet à sa ceinture, un mouchoir de parade (schall turc), une bourse de cuir bouilli qui se plie et qui peut bien contenir chopine, avec quoi ils puisent de l'eau pour boire en campagne, une grande bourse de drap rouge qui est plate, en laquelle ils mettent des

(1) *Description d'Ukraine* par le sieur de Beauplan. Rouen, 1660, p 102, 103, 104.

lettres et papiers, leurs peignes, même de l'argent, une nahayka, c'est-à-dire un petit fouet de cuir pour presser les chevaux à marcher, deux ou trois brasses de cordelette de soie grosse comme la moitié du petit doigt, propre pour lier les prisonniers lorsqu'ils en peuvent prendre, et toutes ces choses sont pendues à la ceinture du côté opposite de son sabre; et outre cela une corne pour médiciner la bouche de ses chevaux; item à côté de sa selle, du côté hors-montoir, son cheval portait une grande gamelle de bois qui peut contenir demi-seau d'eau pour abreuver son cheval; item trois nogant (*obdze*), c'est-à-dire liens de cuir, pour tenir son cheval attaché lorsqu'il paît; de plus, lorsqu'il ne portait point son arc, il mettait en sa place sa carabine en écharpe; il avait une grosse giberne, une clef pour la carabine et un poudrier. Jugez un homme chargé de la sorte, s'il peut être libre pour combattre.

» Les houssarts (*hussarze*), qui sont lanciers et gentilshommes de grands biens, qui possèdent jusqu'à 50,000 livres, sont très bien montés, et le moindre de leurs chevaux ne vaut pas moins de 200 ducats, étant tous chevaux turcs de la Natolie; les lanciers servent tous à cinq chevaux, car dans une compagnie de cent lanciers, il n'y a que vingt maîtres (*towarzysze*), qui cheminent tous de front, de sorte qu'ils sont chefs de files, et les quatre rangs suivants sont leurs serviteurs, chacun en sa file; leur lance est longue de 19 pieds, elles sont creuses depuis la pointe jusqu'à la pomme, et le reste est de bois solide. Ils ont à la pointe de leurs lances un gui-

ser les bataillons réguliers des Suédois. Les Turcs eux-mêmes ne pouvaient lui résister.

Un Français, Beauplan, qui servait alors dans l'armée polonaise, nous a laissé la description d'un cavalier de ce temps (1) :

« Quand ses gens (du roi de Pologne) vont à la guerre, ils servent d'une manière si étrange, que si l'on en voyait de semblables dans nos armées, l'on aurait plus d'occasion à les regarder qu'à les beaucoup craindre, encore qu'ils soient tout chargés d'armes qui toutes soient offensives. Je vous en vais faire une description que j'ai vue en la personne de M. Deczynski, capitaine d'une compagnie, qui était ainsi armée : Premièrement, il avait son sabre sur sa chemise de mailles, son couvre-tête qui est une calotte de fer avec ses pendants tant de côté que par derrière, qui sont de la même matière que sa chemise de mailles, qui lui couvrent toutes les épaules, sa carabine, et quand il ne l'avait point, son arc et son carquois ; il avait, pendus à sa ceinture, une alêne, un fusil (briquet) servant à enfiler son sabre, son couteau et à battre le feu, un couteau, six cuillers d'argent qui étaient accommodés l'un dans l'autre, et posés dans une bourse de maroquin rouge, un pistolet à sa ceinture, un mouchoir de parade (schall turc), une bourse de cuir bouilli qui se plie et qui peut bien contenir chopine, avec quoi ils puisent de l'eau pour boire en campagne, une grande bourse de drap rouge qui est plate, en laquelle ils mettent des

(1) *Description d'Ukraine* par le sieur de Beauplan. Rouen, 1660, p 102, 103, 104.

lettres et papiers, leurs peignes, même de l'argent, une nahayka, c'est-à-dire un petit fouet de cuir pour presser les chevaux à marcher, deux ou trois brasses de cordelette de soie grosse comme la moitié du petit doigt, propre pour lier les prisonniers lorsqu'ils en peuvent prendre, et toutes ces choses sont pendues à la ceinture du côté opposite de son sabre; et outre cela une corne pour médiciner la bouche de ses chevaux; item à côté de sa selle, du côté hors-montoir, son cheval portait une grande gamelle de bois qui peut contenir demi-seau d'eau pour abreuver son cheval; item trois nogant (*obdze*), c'est-à-dire liens de cuir, pour tenir son cheval attaché lorsqu'il paît; de plus, lorsqu'il ne portait point son arc, il mettait en sa place sa carabine en écharpe; il avait une grosse giberne, une clef pour la carabine et un poudrier. Jugez un homme chargé de la sorte, s'il peut être libre pour combattre.

» Les houssarts (*hussarze*), qui sont lanciers et gentilshommes de grands biens, qui possèdent jusqu'à 50,000 livres, sont très bien montés, et le moindre de leurs chevaux ne vaut pas moins de 200 ducats, étant tous chevaux turcs de la Natolie; les lanciers servent tous à cinq chevaux, car dans une compagnie de cent lanciers, il n'y a que vingt maîtres (*towarzysze*), qui cheminent tous de front, de sorte qu'ils sont chefs de files, et les quatre rangs suivants sont leurs serviteurs, chacun en sa file; leur lance est longue de 19 pieds, elles sont creuses depuis la pointe jusqu'à la pomme, et le reste est de bois solide. Ils ont à la pointe de leurs lances un gui-

don blanc et rouge, ou bleu et vert, ou noir et blanc, et est toujours de deux couleurs, qui a bien de longueur 4 à 5 aunes, et qui doit être pour effaroucher les chevaux des ennemis ; car comme ils ont baissé leurs lances courant de toute la vitesse de leurs chevaux, ces guidons voltigent en rond et donnent épouvante aux chevaux ennemis qu'ils veulent rompre ; ils sont armés de cuirasses, brassards, tassettes, bourguignottes, etc. Ils n'ont que le sabre au côté, un palache (sabre recourbé) sous la cuisse gauche, et attaché à la selle, à l'arçon droit de laquelle est attachée une longue épée large auprès de la garde, qui vient en diminuant vers la pointe en forme carrée, afin que par cette arme ils puissent percer un homme étant tombé à terre qui ne serait pas encore mort, et, pour cet effet, cette épée est longue de 5 pieds et a le pommeau rond, afin que l'on puisse mieux pousser contre terre et percer la chemise de mailles ; ils portent aussi des marteaux d'armes qui pèsent bien six livres, qui sont de la figure de nos picois, carrés, bien acérés avec un long manche, pour donner sur la bourguignotte et sur la cuirasse des ennemis, qu'ils percent avec tels instruments (1). »

Les rois d'Angleterre et de France, les plus riches de la chrétienté, n'étaient pas en état de former et d'entretenir des armées semblables. On peut juger du prix que devait coûter l'équipement de tels cavaliers : aussi tous les particuliers riches de la Pologne

(1) Les Slaves sous la domination turque, et particulièrement les Bosniaques, ont conservé à peu près cet équipement, décrit par Beauplan.

s'équipaient à leurs propres frais. On pouvait dire que la cavalerie polonaise représentait alors les capitaux de toute la Pologne.

Les nobles polonais paraissaient être entraînés vers de continuelles expéditions, vers des conquêtes et des fondations d'États. Cependant ce mouvement était contraire à l'idée nationale. Tous ces seigneurs entreprenants servaient une même république : or l'idée nationale polonaise n'était pas pour les conquêtes, et la masse de la nation se refusait à appuyer les entreprises des seigneurs tentées dans des vues d'intérêts particuliers. Ces seigneurs, qui, pour la défense de la république, pouvaient rassembler autour de leurs étendards des escadrons de nobles, restaient abandonnés et condamnés par l'opinion publique, dès qu'on s'apercevait de leurs vues ambitieuses. Ajoutons ici que la jalousie des seigneurs leurs co-régents ou rivaux, entravait leurs opérations les mieux combinées pour le bien de la république et décourageait même les chefs les plus désintéressés. Ainsi, par exemple, il y eut un moment où le général Chodkiewicz, ce célèbre vainqueur des Suédois, abandonné par ses troupes et ne pouvant tirer aucun secours de la république, pensa faire sauter toutes les places fortes de la Livonie et s'ensevelir sous les ruines du château qu'il occupait. Zamoyski, de même, entouré de Turcs, de Tartares et de Valaques, dans une position désespérante, voyait pourtant que son plus grand danger était moins dans sa situation vis-à-vis de l'ennemi, que dans la mobilité des opinions de la diète et des seigneurs rivaux de sa gloire.

On employait la calomnie pour détruire ces réputations militaires : on accusait Chodkiewicz de vouloir conserver son gouvernement dans la Livonie, et on reprochait à Zamoyski d'inventer des guerres pour faire briller ses talents militaires.

Ces seigneurs connurent alors et les délices et les tourments de la royauté ; faisant eux-mêmes opposition au roi, ils usaient leur vie à combattre l'opposition qu'ils rencontraient de toutes parts, dans la diète, dans la nation et jusque dans l'armée. La position qu'ils avaient faite à la royauté, ils la retrouvaient autour d'eux, dans le gouvernement des provinces et l'exercice des commandements dont ils étaient chargés.

L'époque de ce développement politique de la liberté en Pologne correspond à la gloire littéraire de ce pays : c'est l'époque de l'âge d'or de la littérature polonaise. Nous avons déjà cité quelques grands noms qui nous font deviner l'état des esprits; car des hommes comme Kopernik et Skarga n'apparaissent jamais solitaires ; ils supposent toujours une riche végétation littéraire et morale qui les entoure. Kopernik reste comme la dernière et la plus grande manifestation de l'intelligence slave ; Skarga comme le plus grand des penseurs slaves, et, si je ne me trompe, comme le plus grand de tous les prédicateurs chrétiens.

Ici commence la décadence intellectuelle, morale et politique de la Pologne. L'histoire de cette décadence, nous la réservons pour un autre temps ; nous ferons seulement remarquer aujourd'hui les rapports qui existaient alors entre la Pologne et l'Europe, et

nous prouverons que ce n'était pas la Pologne seulement qui était atteinte de cette décadence; elle était générale.

Comme partie de l'Europe, la république de Pologne partageait le sort des États avec lesquels elle était liée par sa politique, et dont elle tirait aussi sa force morale et intellectuelle. Nous avons montré l'influence que Rome et Paris ont exercée sur la Pologne : Rome, comme foyer du mouvement religieux, et Paris, comme centre du mouvement intellectuel; et ces sources se tarissaient, ou du moins se troublaient.

Après la grande guerre de religion entre le catholicisme et le protestantisme, le corps de l'Église se trouva divisé et séparé en deux parties : suivant l'expression d'un profond philosophe allemand, François Baader, une partie *se pétrifiait* et l'autre *se putréfiait*. On a remarqué plus d'une fois qu'après les grandes commotions populaires, après de grandes révolutions religieuses ou politiques, les intelligences s'effraient, et un certain épuisement, une certaine atonie morale engourdissent les peuples; alors les partis, fatigués par la lutte, en appellent à l'autorité des lois, se retranchent derrière la légalité.

A cette époque de la lutte, les catholiques et les protestants en appelèrent aussi à la légalité, à cette légalité qui ne dit et qui n'explique rien. On commence alors, dans les pays catholiques et à Rome même, à tolérer l'incrédulité, à condition que les incrédules n'attaqueront pas l'existence légale de l'Église, c'est-à-dire les formes extérieures; mais on soupçonne et

on persécute quelquefois les penseurs croyants, par la crainte de les voir tomber dans l'hérésie.

Cet état de choses eut des résultats funestes pour la Pologne.

Les jésuites, qui gouvernaient alors ce pays, suivirent la politique légale : après avoir bloqué pendant longtemps le protestantisme, ils réussirent à le faire périr d'inanition. Mais ils ne tirèrent pas un grand parti de ce succès, ils ne se sentirent pas animés de cette joie et de cette force que donne une victoire, telle que les anciens docteurs de l'Église en remportaient souvent sur les hérétiques.

Ainsi une crainte de raisonner, une crainte de toucher aux mystères de la religion s'empare de toutes les intelligences de la Pologne.

Paris et la France, engagés alors dans la même lutte, et séparés de la Pologne par les pays protestants, étaient rarement visités par les Polonais, qui finirent par être oubliés.

Mais les conséquences politiques de cet état de choses religieux eurent des résultats encore plus funestes pour la Pologne. Le traité de Westphalie change toutes les positions des États européens, et la marche historique des nations : d'autres idées, d'autres intérêts tendent à prévaloir. Les princes qui avaient pris les armes, les uns pour défendre l'Église catholique, les autres pour assurer une existence légale au protestantisme, ces princes, après une longue lutte, s'entendirent pour tromper les deux parties et pour exploiter à leur profit les passions des catholiques et des protestants. Cependant cette trahison,

cachée dans les profondeurs des cabinets des princes, échappait à la vue des publicistes de cette époque : ces publicistes entonnaient, au contraire, des hymnes de triomphe sur ce traité de Westphalie, qui devait, disait-on, assurer la tolérance, la liberté, l'existence des nationalités ; on le saluait comme l'aurore d'un ordre de choses nouveau ! Aujourd'hui les historiens protestants sont tous d'accord pour regarder ce traité comme la combinaison la plus funeste qui ait jamais été tentée contre l'indépendance et contre la dignité morale des peuples.

L'empire romain-germanique, l'empire qui représentait le pouvoir légal du catholicisme est à jamais sapé dans ses fondements par ce traité. Les électeurs, les princes, dignitaires autrefois de l'empire germanique, et justiciables de l'empereur et de la diète, se trouvent investis d'un pouvoir indépendant ; l'Allemagne compte un grand nombre de princes, de cabinets qui intriguent dans l'intérêt de ces princes, et l'Allemagne, brisée, reste ouverte aux influences de l'étranger.

La Suède, qui devait protéger les intérêts du protestantisme, se borne à arracher une partie de l'empire germanique, à conquérir la Poméranie et quelques ports de mer, et abandonne les protestants sans avoir même stipulé pour eux le libre exercice de leur religion.

Les margraves de Brandebourg augmentent leurs pouvoirs en réunissant à leur principauté quelques villes indépendantes dont on méconnaît les libertés.

On a beaucoup loué, à cette époque, l'habileté du

cabinet français, qui, persécutant les protestants en France, les favorisait en Allemagne. La France, par ce traité, gagnait l'Alsace; elle s'assurait la conquête de la Lorraine et de la Franche-Comté séparée déjà de l'empire germanique. Cependant des publicistes célèbres et dévoués à la royauté trouvent dans ce traité la source de tous les maux qui devaient amener la réaction révolutionnaire du siècle dernier. La royauté, en trompant ainsi les protestants et les catholiques, fit mettre en doute sa sincérité; les peuples s'aperçurent que les rois les trompaient et les exploitaient. Dès ce moment l'intérêt de la royauté fut séparé dans l'opinion des peuples de celui de l'Église.

Quelle part la Pologne pouvait-elle prendre à ces combinaisons? On a reproché au roi d'avoir refusé d'être le médiateur entre les parties contractantes. Mais la marche nouvelle de la politique européenne renversait toutes les idées historiques de la Pologne. Les descendants des Jagellons auraient dû d'abord renier l'esprit constitutif de leur royaume et toutes les traditions de leur famille, avant que de se mêler de cette affaire devenue un tripotage d'égoïsmes. On proposait au roi, de la part de Richelieu, de spolier le margrave de Brandebourg, et même d'arracher à l'Autriche la Silésie; mais cette idée de conspirer contre un pouvoir que la Pologne avait reconnu, de combattre l'Autriche, avec laquelle on était en paix, cette idée renversait toutes les idées constitutives de la république. La conspiration n'allait pas à ce gouvernement, qui agissait ouvertement, et la trahison

répugnait aux sentiments de la royauté et de la nation polonaise.

L'empire germanique était resté jusqu'alors ami et allié fidèle de la Pologne. Les empereurs de la maison de Luxembourg, qui, pendant quelque temps, intriguèrent contre la Pologne, suivaient leurs projets particuliers d'après l'inspiration de leurs intérêts de famille; mais cette hostilité n'avait rien de commun avec les intérêts de l'empire germanique. Maintenant l'Autriche, qui conservait encore le titre d'empire apostolique, mais qui n'avait plus aucune prétention à l'apostolat, prévoyait le moment où elle serait rejetée vers ses pays héréditaires. Comme elle devenait une puissance purement territoriale, elle devait penser à ses intérêts de famille; elle devenait naturellement ennemie de la Pologne.

Ainsi la Pologne restait seule et sans alliés au milieu de l'Europe.

La politique, qui s'établit, est basée sur l'égoïsme, sur l'intérêt territorial; elle est servie par l'habileté des ministres. On cherchera maintenant à arrondir ses possessions; on cherchera ses *limites naturelles;* on prononce pour la première fois le mot fatal d'*inimitiés naturelles*. Dans le moyen âge même, pendant les guerres terribles entre la France et l'Angleterre à l'époque des batailles de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, les Français et les Anglais ne se regardaient jamais comme des ennemis naturels! On n'agira plus maintenant qu'au nom des intérêts matériels représentés par l'intérêt territorial; l'étendue, l'importance d'un territoire sont élevées au dessus des

principes moraux qui constituent et qui régissent les peuples.

D'après ce que nous avons dit de la politique des Polonais et des idées qu'ils avaient de leur patrie, il est clair qu'ils ne trouvaient aucun moyen de se rattacher à ces combinaisons. Le pape, pour la première fois, se retire de la communauté diplomatique, et la Pologne reste étrangère à tous ces arrangements.

Au profit de quelle puissance devait donc tourner le traité? Il fut conclu dans les intérêts d'une puissance dont on soupçonnait à peine l'existence. L'histoire prouve que la Moskowie, transformée bientôt en empire russe, cueillit l'héritage laissé par l'ancienne politique qui s'éteignit au traité de Westphalie.

Cela paraîtra sans doute bien extraordinaire : rien pourtant de plus naturel. Les partis politiques les plus puissants et les plus habiles tombent presque toujours sous la domination des individus qui représentent le mieux leurs principes. Dans les combinaisons politiques, les États dont les principes correspondent le mieux à ces combinaisons en profitent les premiers et deviennent nécessairement prépondérants.

Après le traité de Westphalie, il s'opère dans les opinions et dans les intelligences du public européen un changement complet. Tous les regards se tournent nécessairement vers Moskou, parce que ce traité énonce timidement les principes qui existaient déjà et qui étaient en pleine exécution dans le cabinet moskowite. Le mépris pour les individualités, le mé-

pris pour tout ce qui est opinion, pour tout ce qui est légalité; la force matérielle, appelée comme juge souverain de toutes les questions : tout cela faisait, vous le savez, le fond de la politique du duché de Moskou. L'idée mongole, l'idée destructive surpassait de beaucoup, par le développement qu'elle y avait pris, toutes les velléités de matérialisme que les diplomates du traité de Westphalie mettaient en avant, de sorte que le cabinet de Moskou se trouvait, par le fait même du traité de Westphalie, accepté comme représentant de la politique moderne de l'Europe; il était fatalement appelé vers l'Europe, par l'opinion des philosophes, par les intrigues de tous les diplomates.

La Pologne commence à être oubliée. Jusqu'alors dans toutes les combinaisons diplomatiques fondées encore sur les anciennes traditions du moyen âge, un des articles fondamentaux était la conservation de la puissance polonaise, comme garantissant les intérêts de la chrétienté. Nous avons parlé de la dernière combinaison de ce genre, que l'on connaît sous le nom de projet de paix universelle de Henri IV. Mais dès ce moment, la Pologne apparaît aux politiques de l'Europe comme quelque chose d'étrange, comme une antique superstition de la loyauté chrétienne.

La politique ayant subi un tel changement, et n'agissant plus que d'après un système de matérialisme, attaque l'existence même de la race slave. Des trois royaumes qui composaient jadis la race slave, la Bohême disparaît pour toujours, comme n'ayant

plus aucune force d'action, et la Pologne est regardée comme ennemie, parce qu'elle oppose des traditions, parce qu'elle oppose des obstacles à la marche de l'esprit matérialiste, et parce qu'elle s'efforce de conserver une existence inconciliable avec des intérêts nouveaux. En effet, les puissances et les philosophes du siècle dernier vouent une haine particulière à cet État, séparé déjà de l'Europe et presque oublié. Frédéric le Grand, après avoir arraché à la Pologne plusieurs de ses provinces, consacrait encore les dernières années de sa vie à dénigrer les Polonais et à les tourner en ridicule. Il composa même un poëme burlesque sur les malheurs de la Pologne. Les massacres et les pillages durant la confédération de Bar paraissaient à ce roi dignes d'être traités dans un poëme comique. Catherine, qui avait plus de dignité extérieure, montrait la même haine dans ses conversations particulières. Marie-Thérèse hésita pendant quelques moments, par des scrupules religieux, à souscrire au traité de partage. Les philosophes, qui étaient alors à la tête du mouvement européen et qui représentaient la philosophie matérialiste, combattaient la Pologne avec la même haine, avec la même violence. Voltaire, le plus illustre de ces philosophes, falsifiait même l'histoire pour justifier le partage de la Pologne; il félicitait le roi de Prusse, l'impératrice Catherine et le cabinet autrichien d'avoir détruit cette république. Toutefois, il plaignait le sort des Juifs; il formait le projet de rétablir le royaume de Judas à Jérusalem pour faire mentir la prédiction de l'Évangile sur la destruction du temple.

On a accusé Voltaire d'avoir été vendu à la Russie; mais je pense que sa haine était désintéressée, qu'elle a été logique, et que son projet de détruire la Pologne correspondait à celui de rétablir le royaume de Jérusalem. Toujours en haine de l'Évangile, Gibbon, qui ne peut pas être accusé d'intérêt personnel dans cette question, qui n'a certainement pas reçu de présents de la cour de Russie, et qui n'a eu aucun rapport avec le roi de Prusse, Gibbon admire cependant Gengis-Khan et Tamerlan, admire le système mongol. Il y a des rapports entre le système matérialiste et celui qui a été réalisé par les Mongols, puis intronisé dans le duché de Moskou. Gengis-Khan, d'après les calculs d'un statisticien, a détruit plus d'hommes que Rome durant toutes les guerres de la république et de l'empire, y compris celles de Jules César. Eh bien! ce grand destructeur a été admiré et loué par Gibbon. On pourrait, d'après cela, prévoir facilement quelles seraient ses sympathies s'il jugeait l'histoire slave.

Je ne vous parlerai pas des autres écrivains obscurs qui remplissaient les librairies de poëmes et de russiades de toute espèce. Ces poëtes et philosophes, allemands, italiens, anglais, de toutes les nations, étaient attirés par je ne sais quelle force mystérieuse, et fascinés par ce pouvoir redoutable de la Russie. La philosophie moderne, celle qui règne maintenant en Allemagne, ne connaît d'autre puissance parmi les Slaves que celle de la Russie.

Je dirai quelques mots des systèmes de ces philosophes; ils vous expliqueront la difficulté extrême

de connaître l'histoire des peuples slaves, écrite sous leur influence. Celui qui survit maintenant, qui s'est établi sur les ruines des autres doctrines philosophiques, est celui d'Hégel. Je ne l'examinerai qu'autant qu'il se rapportera à la question politique qui nous occupe dans ce moment; je chercherai à en exprimer d'une manière claire la pensée fondamentale, enveloppée presque toujours dans un langage obscur et énigmatique. Les élèves d'Hégel, qui n'avaient pas d'intérêt à cacher son système, nous mettent dans la possibilité de le comprendre et de l'expliquer.

Suivant Hégel, Dieu, comme esprit et comme force, comme existence et comme non-existence, ce Dieu de tout l'univers se réalise dans l'homme. Ce Dieu qui croît comme plante, comme être organique, comme animal, comme enfant, comme homme, parvient enfin, dans l'intelligence de l'homme, à se comprendre. Pour exprimer cette idée plus clairement, il n'y a pas d'autre Dieu individuel que l'homme. La pensée se réalise dans l'homme, elle y acquiert la conscience de sa propre existence. Mais Dieu historique, Dieu collectif, non content d'exister dans les individus qui comprennent, comme philosophes, le mieux son idée, Dieu historique s'est incarné dans les nations. Suivant Hégel, il était incarné autrefois dans la personne du roi Nissus, par exemple. Plus tard, il préféra la Grèce, où il s'occupa surtout des arts, où il produisit une brillante époque artistique; il passa ensuite à Rome, où il apparut comme Dieu politique. Enfin il subit une nouvelle métamor-

phose en prenant la forme de la race germanique.

Hégel ne s'explique pas sur le royaume où Dieu réside maintenant; mais, d'après son système politique, il est facile de deviner qu'il réside maintenant en Prusse. Dieu politique s'est fait Prussien. (*Rires ironiques dans l'auditoire.*)

Je suis très éloigné de vouloir faire une caricature de ce système; si je m'exprime mal, c'est que j'ai une extrême difficulté de rendre la pensée d'Hégel dans un langage populaire; mais je ne prétends pas du tout donner une forme ridicule à ces abstractions. Dans la langue allemande, où on emploie des termes très ambigus et très vagues, il est facile d'exprimer ces idées qui vous paraissent burlesques, en se servant d'expressions scientifiques qui offrent une certaine gravité; mais le fait est que, d'après les idées d'Hégel, l'état le plus parfait sous lequel la Divinité puisse se produire est celui du royaume de Prusse, avec son roi, ses états-généraux et une législation presque telle qu'elle existe aujourd'hui.

Les sectateurs d'Hégel expliquent son système de plusieurs manières. Il y en a même qui cherchent à le fondre avec les idées catholiques, tandis que d'autres tombent dans le matérialisme le plus grossier. Je vous ai fait connaître la doctrine d'Hégel telle qu'elle paraît avoir été exprimée dans ses livres.

Or, l'hégellisme s'aperçoit que cette divinité qui, dans ses continuelles migrations, visite les peuples les plus puissants, pourrait bien aller aussi établir sa capitale au milieu du peuple slave. Il y a des hégellistes qui croient que la Russie offre à l'incarnation

de cette divinité un corps bien plus puissant et bien plus complet que le royaume de Prusse. La philosophie prussienne est violemment entraînée dans ce mouvement. Cette philosophie excuse tout le passé de l'empire russe; elle y admire tout, même les cruautés d'Iwan. Or, si nous admettons que Dieu s'incarne ainsi dans un peuple pour faire paraître sa force politique, ce Dieu aura le droit de détruire ses ennemis; et les nations contraires à la Russie, qui autrefois eussent été accusées d'avoir manqué de prévoyance politique, courent maintenant le risque d'être frappées d'anathème pour avoir résisté à la Divinité.

Ainsi, toute la marche politique et philosophique de l'Europe se trouve diamétralement opposée à la marche politique et religieuse de la Pologne.

Qu'y a-t-il d'étonnant que, séparée de tous les états, persistant à développer ses propres principes, ne pouvant tirer aucune force, aucun secours ni de Rome ni de Paris, combattue même par toute la philosophie, la Pologne commençât à faiblir et à chanceler, qu'elle eût besoin de se recueillir pour reconnaître ses ennemis, et que, désorientée, elle cherchât une route vers l'avenir?

Les philosophies intermédiaires entre le catholicisme et le matérialisme, les philosophies qui ont la prétention de réorganiser le genre humain, en appellent aussi à la race slave, tout en méconnaissant l'histoire de ce pays. Les saint-simoniens n'admettent pas la nationalité; cependant les chefs de cette école glorifient la Russie comme représentant la force,

parce qu'ils croient que, cette force une fois convertie, tous les pays qu'elle gouverne seront mis à la disposition du saint-simonisme. Les fouriéristes aussi, qui repoussent également toute idée nationale et historique et qui cherchent à fonder une société nouvelle, en ont appelé à la nationalité slave. C'est le seul appel que je connaisse d'eux, adressé à une nationalité, à un empire.

Parmi les philosophes catholiques, un des plus grands penseurs, Joseph de Maistre, voyait bien l'injustice qu'on faisait à la Pologne; il soupçonnait l'ignorance des peuples qui racontaient son histoire : cependant, comme émigré français, comme attaché à la légitimité, et supposant l'empire russe basé seulement sur la légitimité, il n'accorda à la Pologne que des regrets stériles.

M. de Ballanche, dans sa *Vision d'Hébal,* donne à l'histoire de Pologne une certaine signification. Il voit la Pologne entre la Grèce et la race celtique; elle a été, suivant lui, destinée à combattre la force et à maintenir la tradition du dévouement. Mais ce n'est là qu'un côté de l'histoire de Pologne.

J'ai oublié de vous citer ces paroles de Voltaire, tant de fois répétées : « La lumière doit maintenant nous venir du Nord. »

D'après tout ce que nous avons dit, vous voyez un instinct singulier, un mouvement général qui attire tous les systèmes philosophiques vers le Nord. Tous les philosophes et réformateurs cherchent à prendre leur proint d'appui dans la race slave, ce qui paraît prédire à cette race une longue et grande

destinée. Les Grecs aussi, pendant leur décadence, voulaient communiquer aux Romains leur système philosophique, parce qu'ils ne se sentaient plus la force de le réaliser.

Mais, dans cette race slave, nous voyons deux empires dont nous avons expliqué l'antagonisme. L'histoire de ces empires et la manière dont ils doivent se développer sont, depuis le traité de Westphalie, liées d'une manière intime à la constitution de l'Europe.

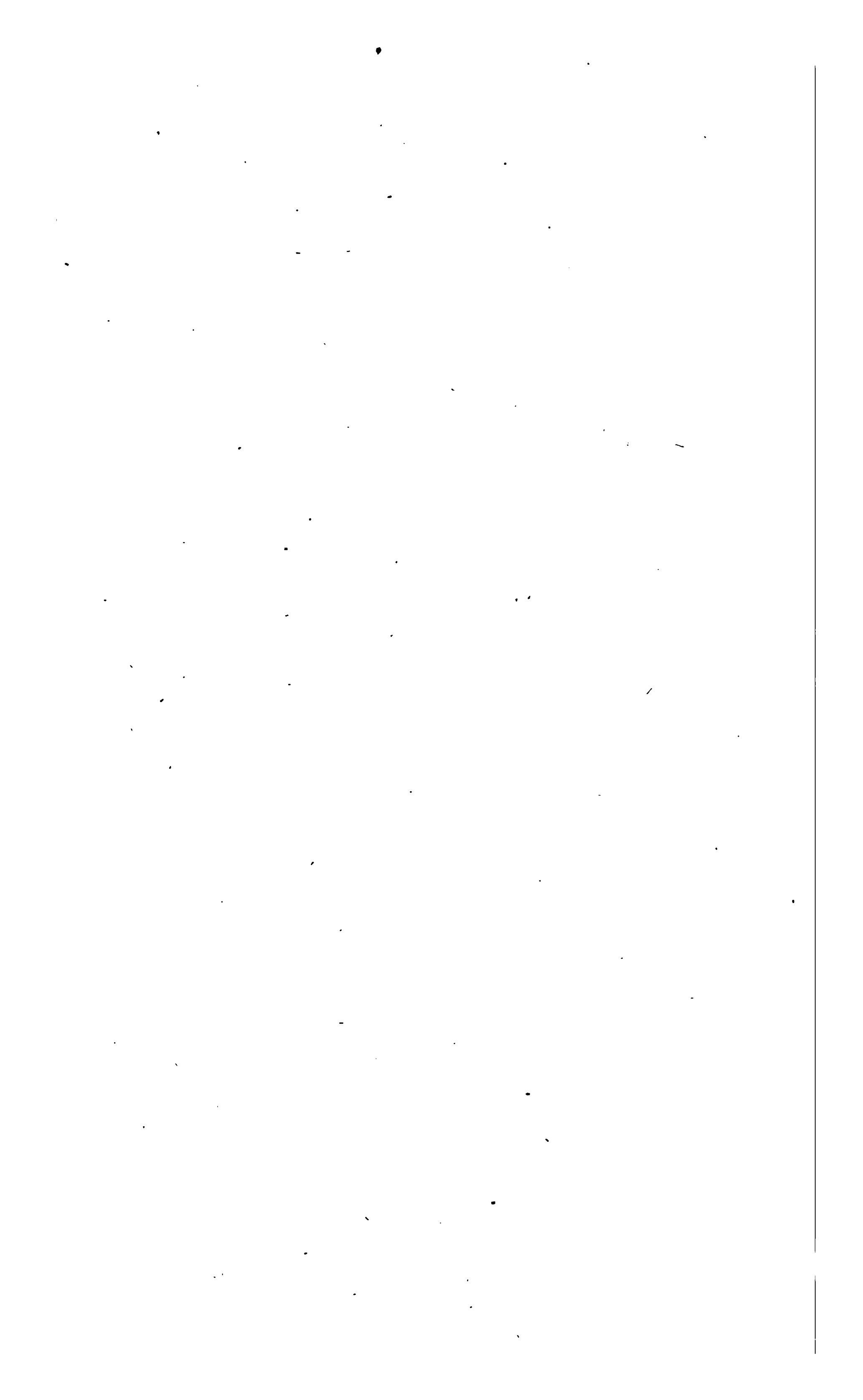
Dernièrement, la race slave était appelée à jouer un rôle important qu'on n'a encore ni compris ni expliqué. On sait que le poids de la Russie a décidé, dans la dernière lutte, entre l'ancien ordre de l'Europe et la révolution française ; on sait, d'un autre côté, que la Pologne a combattu pour les intérêts de l'Occident. Ces deux puissances ont pris plus d'une fois des positions très extraordinaires et qui pourraient dérouter les opinions reçues : on a vu l'aristocratie polonaise, qui commandait les légions, combattre pour la révolution française, et la Russie, qui au fond représente un principe destructif de tout droit légitime, prendre en main les intérêts de la légitimité. Ces deux peuples apparaissent au milieu de la lutte européenne comme deux chevaliers à visière baissée dont personne n'a pu encore déchiffrer les armes ni pénétrer le secret. Il est évident que le sort de ces empires, isolés au milieu de l'Europe, sollicités par la philosophie, invoqués par les réformateurs, décidera, non pas seulement de la prépondérance entre les royaumes qui divisent la race slave,

mais en même temps des grandes questions vitales, religieuses, philosophiques et sociales. Chacun des royaumes qui composent la nation slave compte sur les sympathies et les antipathies des populations et des écoles philosophiques dans l'Occident.

Il vous sera peut-être intéressant d'entendre, l'année prochaine, comment le royaume de Bohême, qui disparaissait, n'ayant plus aucune force d'agir, commence à reconstruire sa nationalité; comment la Pologne, non seulement oubliée, mais même nécessairement et fatalement combattue par le système qui domine maintenant l'Europe, oppose à cette attaque universelle l'idée qu'elle tire des entrailles de sa nationalité. (*Vifs applaudissements.*)

FIN DU COURS DE LA PREMIÈRE ANNÉE.

ANNÉE SCOLAIRE
1841-1842.



QUARANTE-DEUXIÈME LEÇON.

Introduction. — Exposé du plan du cours ; de la littérature dans les pays slaves, depuis la fin du XVIIe siècle jusqu'au XIXe. — Ses mouvements vers l'unité. — Coup d'œil rétrospectif sur les divers états slaves. — Attente d'une idée générale par les peuples slaves. — L'occident de l'Europe attend aussi une idée. — Importance de la parole chez les Slaves. — Position du professeur.

Mardi 14 décembre 1841.

Messieurs,

Permettez-moi, en commençant cette année scolaire, de m'acquitter d'une dette de reconnaissance envers cette fraction de mon auditoire qui vint l'année dernière assister à mon cours, malgré toute l'aridité du sujet. Car, sans parler de l'embarras personnel d'un étranger obligé de s'exprimer devant un public qui a tant de droits à être sévère, vous pouvez comprendre que des talents et une habileté supérieurs aux miens auraient de la difficulté à tirer d'un sujet aussi étranger à vos habitudes et à vos

besoins intellectuels un intérêt capable de fixer votre attention. Mes difficultés ne sont pas moindres vis-à-vis de mes compatriotes slaves : ils sont fils d'une patrie qui comprend dans son sein plusieurs nationalités distinctes, divisées de passions et d'intérêts, des nationalités hostiles. Or, un auditoire ainsi composé ne peut pas avoir des sympathies communes.

Dans la crainte de vous fatiguer, nous avons parcouru rapidement l'immense intervalle depuis l'origine des peuples slaves, jusqu'à l'époque où nous avons terminé notre cours de l'année dernière.

Nous avons peut-être lassé l'attention de nos compatriotes slaves eux-mêmes, obligé que nous sommes de changer à chaque moment, sinon de patrie, du moins de nationalité. L'intérêt polonais faiblit et m'abandonne toutes les fois que je me fixe sur le territoire russe. Les Russes me reprochent de consacrer trop de temps à l'histoire de pays qu'ils sont tentés de regarder comme leurs provinces. Les plus modestes, les Slaves du Danube, m'adressent, du fond de la Hongrie et de l'Illyrie, le reproche injuste de les avoir oubliés : d'après notre marche chronologique, nous devons réserver pour la fin leur histoire littéraire. Toutes les fois que je me fais naturaliser dans une fraction de cette assemblée, je perds les sympathies des autres fractions. Étranger vis-à-vis des Français, je me trouve toujours étranger devant la majorité de l'auditoire slave.

Ajoutez que notre cours n'étant qu'une espèce de circumnavigation, une sorte de voyage de découvertes, on passe souvent à côté de noms célèbres sans

pouvoir les prononcer; souvent nous avons laissé de côté des monuments qui excitent l'admiration d'une province, d'une nation, mais qui n'ont pas de signification universelle; car nous ne faisons pas ici l'histoire particulière d'un peuple, mais d'un grand nombre de peuples, l'histoire de plus d'une littérature. Et lorsque, pour ne pas nous égarer au milieu de cette variété d'objets, nous nous arrêtons et nous cherchons à les réunir sous un point de vue commun, nous nous trouvons obligés de quitter le terrain slave, de nous élever à des considérations générales, d'emprunter à l'Occident son langage philosophique, pour rattacher la pensée universelle slave à la pensée européenne : car nous sommes appelés à parler dans une ville et devant un pays qui représente l'Europe.

Quels que soient les inconvénients et les difficultés de notre méthode, la nécessité nous fait une loi de la suivre encore cette année.

Nous nous occuperons de l'histoire littéraire de la fin du XVIIe siècle et de celle du XVIIIe, et nous examinerons en détail les productions poétiques et philosophiques de la littérature moderne.

Notre tâche, sous quelques rapports, devient plus facile; car les pays slaves, dans le XVIIe siècle, se rapprochent de l'Europe : un grand mouvement intellectuel et littéraire les porte vers l'Occident. Les czars, les rois, les gentilshommes, les littérateurs viennent chercher en France, en Angleterre, etc., des systèmes gouvernementaux, des systèmes philosophiques, des modèles d'art. La race slave ab-

sorbe, par tous les pores, l'esprit européen. Il se forme, sur ce vaste continent, une surface d'hommes qu'on appelle des hommes civilisés, des hommes bien élevés, qui deviennent Européens, qui deviennent Français. Cette surface brille d'une lumière française, ou plutôt d'une phosphorence, car il n'y a encore rien de national, il n'y a pas encore de vie propre dans cette manifestation lumineuse, passagère.

Il serait facile de faire connaître les ouvrages de ce temps. Nous ne serions pas obligés de faire des études pour les faire comprendre; il suffirait de les traduire, si on voulait d'ailleurs se donner la peine de retraduire des ouvrages qui n'étaient que des espèces de traductions, ou des imitations informes des ouvrages classiques des siècles de Louis XIV et Louis XV. Rien de plus stérile pour la littérature nationale; aussi nous ne voulons pas nous y arrêter. Nous ne citerons que quelques passages de mémoires contemporains, et nous n'examinerons qu'un seul ouvrage remarquable, un ouvrage polonais.

Mais ces races slaves, tant de fois conquises par les étrangers et tombées dans le XVII[e] siècle dans une captivité intellectuelle et morale, commencent enfin à réagir. Il se fait un certain mouvement intérieur, qui se manifeste par une hardiesse peu accoutumée des poëtes et des philosophes. Il se produit enfin des ouvrages originaux, une littérature originale qui, cette fois, commence à être acceptée par tous les Slaves comme littérature universelle.

C'est un phénomène étrange qui confond l'homme

à système et renverse toutes les idées reçues dans les écoles. Vous savez que, d'après ces idées, toute littérature commence nécessairement par une poésie religieuse, presque toujours lyrique, qui correspond à l'état théocratique de la société. Plus tard, de cette poésie lyrique se dégage une poésie épique qui chante les mœurs héroïques. Enfin, l'éloquence et la philosophie, en distillant peu à peu la masse poétique, nous laissent, comme dernier résidu, la prose et le journalisme, espèce de *caput mortuum* du travail intellectuel. C'est le système établi par Vico, Schlegel, et presque tous les historiens littéraires. Or, il en est tout autrement chez le peuple slave. Nous avons démontré, dans le cours de l'année dernière, qu'il n'avait jamais eu de mythologie universelle, ni d'auteurs de cette époque littéraire acceptés par toute la race. Il y eut une poésie slovaque qui n'eut rien de commun avec celle de Bohême ; il y eut une riche poésie serbienne que nous regardons comme un accident : nous avons démontré que cette poésie n'avait pas d'avenir, qu'elle était un hors-d'œuvre littéraire dans l'histoire littéraire des pays slaves.

Sur la dernière page de l'histoire politique des empires, des royaumes slaves, sur la dernière page de leur histoire pragmatique, nous trouvons les premières strophes d'une vraie poésie. Ces strophes se développèrent bientôt en poëmes.

C'est une poésie grande et forte, et les critiques les plus sévères eux-mêmes, en signalant les défauts de ces œuvres, en reconnaissent cependant la vitalité et y voient un mouvement ascendant. C'est le mou-

vement poétique vers l'unité, puisque tous les Slaves reconnaissent l'inspiration du génie de leur nation dans les poésies qui appartiennent à des peuples différents. Il y a déjà une généralité dans ces créations poétiques. Elles sont les premiers symptômes de ces tendances concentriques que nous voyons apparaître de nos jours.

Dans les dernières années du règne de l'empereur Alexandre, le ministère russe ayant réussi, vers l'année 1824 ou 1825, à vaincre la résistance momentanée du monarque ou de quelques uns de ses amis, et ayant ramené la politique dans l'ornière des traditions mongoles, prit alors des mesures destructives de la constitution polonaise. La diète de Pologne, qui représentait les intérêts politiques du passé de son pays, ayant deviné les intentions du gouvernement russe, lui opposa une résistance inerte, mais invincible; elle faisait une opposition systématique, la plus terrible qui ait jamais entravé un gouvernement parlementaire; cela présageait une lutte à mort, et des deux côtés on s'y préparait. La diète était loin de vouloir provoquer un éclat et le craignait, connaissant la puissance dont disposait la Russie. Or, au grand étonnement du ministère russe, et même des hommes qui dirigeaient le mouvement politique des Polonais, on surprit pour la première fois depuis que la nation slave existait historiquement, on surprit les Russes et les Polonais conspirant pour une même idée, armés pour la défense d'une même cause qu'ils entrevoyaient vaguement, il est vrai, et que personne ne pouvait encore définir. On vit alors

apparaître, pour la première fois, un emblème unitaire, un sceau gravé à douze facettes représentant les douze tribus slaves. Ce sceau excita l'étonnement, le rire de la commission d'enquête et de son habile rapporteur. Cependant il existait déjà des ouvrages qui circulaient dans le public slave, et qui pouvaient bien expliquer le mystère de ce sceau; car dans l'histoire de la littérature, dans la poésie, on apercevait ce même mouvement concentrique. Les hommes les moins dangereux, les archéologues, les antiquaires, appuyaient plus que jamais sur la nécessité de remonter vers les origines des antiquités slaves. Ils démontraient que les différentes langues de ces nations ne formaient qu'une seule langue. On avait déjà publié le *Dictionnaire universel slave*. On publia une *Histoire universelle de la littérature slave*.

Partout on cherchait cette universalité. Les poëtes russes et les poëtes polonais, des deux côtés, abandonnent tout sujet irritant. Alors on cessa de chanter les héros du XVIe siècle. Les Russes ne glorifièrent plus les Iwan, les Catherine, les Pierre le Grand; les Polonais cessèrent de célébrer leurs preneurs de villes russes et triomphateurs de czars. Les poëtes polonais chantent alors la vie domestique. Dans les poëmes de Brodzinski, tous les Slaves se reconnaissent, parce qu'il y a partout les mêmes mœurs, les mêmes habitudes, parce que les habitants de tous les villages slaves se ressemblent, depuis l'Oder jusqu'au Kamtchatka.

Alors l'Ukraine, ce pays qui sépare la Pologne de

la Russie, devint le rendez-vous de tous les poëtes. Cette terre, habitée par une population qui n'eut jamais d'existence politique, dont l'histoire appartient à deux histoires, à l'histoire russe et à l'histoire polonaise, dont le sang est mêlé de deux sangs, et dont les héros, tour à tour vainqueurs ou sujets des Polonais ou des Russes, intéressent également les deux nations, ce terrain neutre devint l'arène où les poëtes russes et polonais (Zaleski, Puchkine, Ryleiew, Goszczynski), chantèrent les mêmes héros: un critique a remarqué qu'en réunissant ces chants on pourrait faire une magnifique rapsodie cosaque.

Déjà, en effet, les auteurs écrivaient pour une même nation, et il n'était plus permis à un Polonais ni à un Russe de ne pas connaître les dialectes des peuples limitrophes. Enfin Jean Kollar, poëte slave, publia une brochure devenue célèbre, où il résume la question du moment; dans cet ouvrage sur la réciprocité, sur la mutualité, si je puis parler ainsi (je ne trouve pas de mot qui puisse rendre nettement cette idée), sur les rapports mutuels entre les littératures slaves, il fait un devoir à tous les Slaves de connaître leurs dialectes et leurs littératures. Pour ne froisser aucune susceptibilité, cet ouvrage fut publié en allemand et en français.

Il nous reste à expliquer cet étrange phénomène d'une littérature qui naît sur le tombeau de plusieurs peuples, sur le tombeau des anciens systèmes slaves.

Pour cette partie du public qui n'a pas fréquenté mon cours de l'année dernière, je rappellerai, en quelques mots seulement, l'histoire politique de ces

royaumes, formés d'abord par la conquête, constitués par la pensée chrétienne et modifiés par la forme inhérente aux églises chrétiennes. Ainsi formés, l'empire russe et l'empire polonais ne se développèrent qu'en se combattant, tâchant chacun de faire dominer l'idée qui lui était propre. La Pologne, à l'époque des Jagellons, parvint à établir un système politique profond et généreux, basé sur le christianisme, sur la fidélité et sur la miséricorde; mais elle n'eut pas la force de réaliser ce système. Cette force morale qui lui était nécessaire, cet appui moral de l'Occident, elle ne le reçut pas; le protestantisme l'en sépara. La Pologne alors tomba dans l'anarchie, parce que l'anarchie vient du besoin d'une idée nouvelle. La Pologne éprouvait ce besoin, cherchait un mode nouveau. Elle ne pouvait accepter aucune des formes qui lui arrivaient de l'Occident. Elle ne voulait pas se faire une monarchie à l'image de celle de Louis XIV; elle ne pouvait accepter non plus le philosophisme du siècle dernier; elle resta donc dans l'attente, et opposa une résistance égale à toutes les prétentions, ressemblant sous ce rapport au peuple juif, qui, comme vous le savez, n'ayant pas assez de force pour vaincre l'idolâtrie, ne voulut cependant jamais accepter les idoles. La Russie, de son côté, renforcée pendant que la Pologne faiblissait, renforcée par l'affaiblissement général du christianisme, renforcée par l'esprit asiatique, dont elle s'était assimilé ce qu'il avait de plus vivace, et plus tard, employant à son service les idées du XVIIIe siècle, la Russie, marchant avec

cette double force, ne put rencontrer aucun obstacle, et resta conquérante. Mais nous avons déjà remarqué une certaine hésitation dans la politique de l'empereur Alexandre. Nous avons fait mention de la conspiration unitaire en 1825 et de ces symptômes qui annoncent que l'ancienne tendance russe est sur le point de rencontrer une résistance beaucoup plus redoutable qu'on ne s'y attendait généralement.

La Bohême fut vaincue, conquise par l'Autriche; et obligée de tourner ses regards vers la race commune, de s'appuyer sur la race slave, après avoir abandonné toutes ses prétentions particulières. La Pologne, depuis le dernier siècle, en cherchant un nouveau mode d'existence, causait une agitation continuelle. La Bohême méditait des théories, la Pologne donnait de la consistance à ces théories.

Le gouvernement russe, comme je l'ai dit, est sur le point d'être arrrêté dans sa marche, et nécessairement il sera obligé de s'appuyer aussi sur l'opinion générale, qui devient de plus en plus unitaire. Nous démontrerons par les citations des historiens et des poëtes, par tout ce qui représente l'état de l'opinion en Russie, qu'il y a un revirement, un changement; qu'on y trouve des sympathies qui annoncent un autre avenir.

Enfin tous les pays slaves, en ce moment, sont dans une attente solennelle. Tout le monde attend une idée genérale, une idée nouvelle. Quelle sera cette idée? La race slave sera-t-elle entraînée sur la trace de la Russie vers la conquête. Ou bien les Polonais réussiront-ils à l'entraîner dans leur marche

aventureuse à la recherche de cet avenir que les Russes appellent un rêve, que les Bohêmes nomment une utopie, et qui n'est qu'un idéal? Fera-t-on des deux côtés quelques concessions? Trouvera-t-on une formule qui puisse satisfaire les besoins, les intérêts et les tendances de tous ces peuples? Comme Slave et comme témoin des mouvements qui agitent les esprits et les cœurs des peuples de l'Occident, je me sens attiré par une force irrésistible vers cette grave question, que nous ne pourrons examiner cependant que dans la dernière partie de mon cours. Je crois que c'est la seule partie qui aura pour les Français un intérêt d'actualité, puisque le vieil Occident est aussi dans l'attente. Tous les philosophes disent que nous assistons à une époque de transition. Ce sera une époque de restauration, selon quelques publicistes ; ce sera une époque de renaissance, selon l'opinion des autres. Mais tout le monde croit à une espèce de palingénésie, à une espèce de transformation. Cette époque apparaît à vos poëtes à l'état de crépuscule; on se demande quel sera le lendemain! Sera-ce l'aurore d'un monde nouveau? sera-ce le couchant d'un monde fini? Un des plus grands de vos poëtes dit : « Qu'il ne nie rien, et qu'il n'affirme rien. » Il est possible que l'idée que l'Occident cherche à produire, et que les Slaves attendent aussi, soit une idée commune pour tous les peuples.

Il arrive parfois que lorsque les sciences marchent vers une découverte importante, lorsque tout le monde pressent un changement dans la manière de voir, de comprendre la nature ou l'humanité, il ar-

rive qu'un homme inconnu, étranger à la science, un homme qui travaille en dehors des sociétés savantes et des académies, se trouve avoir devancé la marche régulière de la science. Un Kopernik, un Colomb, un Montgolfier arrive quelquefois à une découverte qui étonne les académies et les corps savants.

Il sera de notre devoir de vous expliquer, autant que possible, cette idée vers laquelle marchent les peuples slaves. Elle n'a pas été jusqu'à présent nettement formulée. Nous tâcherons de recueillir précieusement les indices qui pourront nous faire découvrir le point de l'horizon sur lequel doit apparaître cette nouvelle lumière. N'accepteriez-vous aucune des idées slaves, il serait toujours de votre intérêt de les connaître, parce que toutes les fois qu'une idée nouvelle se révèle dans le monde, la Providence choisit une race pour la réaliser. La déesse Rome vainquit tous les dieux du paganisme et les emprisonna dans son Panthéon. La France fit l'Europe catholique, et forma à son image toutes les grandes nationalités de l'Europe, excepté la Russie. Si l'idée porte en elle-même un pouvoir législatif, il y a toujours une race qui lui sert de pouvoir exécutif. Il sera donc intéressant, pour vous, d'examiner, parmi les idées qui vous sont chères et vous sont propres, laquelle a le plus de chances pour conquérir les sympathies d'une race immense. Assurément l'idée à laquelle la race slave prêterait son appui aurait de grandes chances de victoire. Sera-ce une idée fouriériste, ou communiste? sera-ce une idée de

l'humanité collective d'après Pierre Leroux? Je ne discute pas pour le moment cette question ; mais, en prévoyant de loin son importance, je reconnais aussi les difficultés et, pour dire vrai, les périls moraux de ma position.

Pour comprendre ce qu'est la littérature chez les Slaves, et le rôle qu'elle est appelée à jouer, il faut que le Français se rappelle l'époque de la régence, les temps de Louis XV et les premières années de Louis XVI. Alors aussi la littérature était chargée de mille fonctions différentes ; elle remplaçait la chaire chrétienne, qui malheureusement restait en dehors du mouvement social. Cette littérature préludait au journalisme, et formait une espèce d'association des intelligences. Chez les Slaves, à l'heure qu'il est, la littérature est obligée de remplir toutes ces fonctions. Mais elle est contenue par une surveillance bien autrement redoutable que celle de vos tribunaux ou de vos parlements du temps de Louis XV et de Louis XVI. Elle travaille en vue d'une bastille, ou plutôt dans l'intérieur d'une bastille. Le désir de parler et de se faire entendre croît en proportion du poids qui opprime les intelligences. Aussi vous ne sauriez croire quelles espérances les Slaves attachent à l'établissement de cette chaire, dont ils exagèrent beaucoup l'importance sans doute; ils la regardent comme une tribune, comme un drapeau, et presque comme un poste militaire.

Il existe chez nous une tradition populaire sur des esprits errants dans le monde et condamnés au mutisme. Or, quiconque occupera cette chaire se sentira

tantôt assisté, tantôt assailli d'une foule de ces esprits. Les Slaves, qui n'ont pas encore abusé de la parole, lui supposent encore une force primitive. Ils pensent qu'il suffit de prononcer une parole pour que la chose soit faite. Ils auraient tant de choses à vous dire! ils croient qu'il ne faut que souffler tout bas une seule parole au génie de la France, pour que ce génie redoutable la mette immédiatement en œuvre. Ils sont même étonnés de ne pas voir les résultats de ce colloque qu'ils supposent établi entre le génie slave et le génie de la grande nation! Cette foule d'esprits muets, dont je vous ai parlé, me communiquent des inspirations différentes. Expliquez donc la marche civilisatrice de l'empire russe, dit l'esprit russe; énumérez les établissements publics fondés, les recherches scientifiques et les découvertes faites par ordre du gouvernement russe; appuyez surtout sur cette force organisatrice que nous possédons, nous qui faisons des conquêtes continuelles et qui avons l'art de les conserver, de les organiser. Cette force est bien précieuse dans une époque qui est puissante pour détruire et désorganiser. Mais l'esprit russe sait ce que peut lui opposer l'esprit polonais; quels droits il a à vos sympathies et à votre intérêt exclusif, ce dont je ne vous parlerai pas, messieurs, car la Pologne a trouvé chez vous des organes éloquents, même dans vos assemblées politiques.

Au milieu de ces conflits de passions et d'intérêts, vous me permettrez de définir la position d'un professeur slave telle que je la conçois.

Je crois d'abord que, de quelque pays que l'on

soit, il faut tâcher de servir la vérité, travailler dans l'intérêt de la vérité, qui est celui de la bonne cause (je permets à chacun de croire que la bonne cause est la sienne), et celui de l'humanité. Aussi les anciens appelaient-ils les études littéraires, *studia humaniora, studia humanitatis*. Nous ne devons pas borner notre enseignement à une érudite exposition d'histoire : ce serait peu apprécier les hommes qui nous écoutent, ce serait manquer à la dignité de notre mission, et oublier par trop l'intérêt de la nation qui a fondé cette chaire. Ce sera donc notre devoir d'examiner aussi et d'éclairer, autant qu'il sera en notre pouvoir, les questions qui nous paraîtront utiles à la France et qui, en ce moment, doivent occuper et intéresser le public français.

Quant aux Slaves, je crois que le devoir d'un professeur qui explique leur littérature est celui d'un rapporteur fidèle et consciencieux parlant dans l'intérêt de la justice devant un tribunal éclairé. Il faut d'abord se mettre libre de toute préoccupation, se pénétrer de la vie qui anime cette histoire, ces monuments; il faut, en quelque sorte, en absorber tous les rayons pour en réfléchir fidèlement une image dans laquelle la nation ou l'auteur puisse se reconnaître. Ceux qui écrivent et qui travaillent pour la vérité se sentiront encouragés, en reconnaissant leurs traits dans cette image fidèle, et c'est la meilleure manière de vaincre le faux et le mal, que de lui opposer le bouclier sans tache de la vérité.

QUARANTE-TROISIÈME LEÇON.

—

Limites entre l'histoire ancienne et l'histoire moderne des peuples slaves. — Influence des Polonais sur les terres russiennes — La Bohême quitte le champ littéraire. — La scolastique, les jésuites et le panégyrisme en Pologne. — La langue savante et le langage populaire. — Mémoires de Pasek.

—

Mardi, 21 décembre 1841.

MESSIEURS,

Il paraît qu'on a mal saisi quelques expressions de l'exposé du plan de mon cours que je vous ai présenté dans la dernière séance. D'après un journal polonais qui se publie à Paris, et d'après quelques lettres que je reçois, on croit que j'aurais le projet d'abandonner l'histoire littéraire et de m'occuper exclusivement des systèmes politiques et sociaux des Slaves.

Souffrez que je répète mes expressions pour expliquer mon plan. J'ai dit qu'un intérêt vif m'entraî-

nait vers la dernière partie de mon cours ; vers la littérature moderne, vers la philosophie slave ; mais, qu'à regret, je dois réserver pour la clôture de mon cours, cette partie, la seule qui puisse intéresser le public français. J'ai suivi le même plan l'année dernière. Après avoir parcouru l'histoire littéraire, j'ai ajouté, pour la résumer, quelques considérations générales sur la marche de la pensée européenne. Cette pensée, qui se révèle dans l'Occident en théorèmes philosophiques, procède, dans les pays slaves, par des faits politiques. J'ai laissé entrevoir l'analogie qui existait entre ces deux tendances, et l'intérêt qui peut résulter de cet examen. Je devrai développer ces considérations générales pour rattacher ainsi l'histoire slave à l'histoire universelle. Mais avant d'y arriver, nous aurons deux siècles à parcourir, deux siècles qui préparent la littérature et la philosophie modernes. Quelle que soit la rapidité de notre marche, je tâcherai de n'oublier aucun détail intéressant ; je tâcherai aussi de ne pas perdre de vue l'ensemble des littératures slaves. Ceci devient facile maintenant. Nous avons plus d'une fois remarqué que, malgré la diversité et la variété des idées politiques et religieuses des Slaves, malgré le peu de liens qui les réunissaient, et, pour parler avec plus de précision, malgré le manque de tout lien religieux et politique, la marche littéraire de ces pays paraît obéir à une loi commune.

Les dates, par exemple, qui marquent l'époque de la décadence de la littérature, sont les mêmes pour tous les pays slaves. Il n'y a de différence que quel-

ques années. Ainsi l'année 1620 est acceptée par les Bohêmes comme l'époque, comme l'ère fatale de leur décadence littéraire; c'est l'année de la bataille de Weissenstein. Or, l'année 1622 est aussi pour les Polonais celle qui commence l'histoire de la décadence de leur littérature. Quelques années avant, l'an 1613, la famille Romanow occupait le trône russe. On peut regarder aussi cet événement comme une époque littéraire. Le peu de littérature slavo-russe qui existait, la littérature de chronique, disparaît pour toujours; les Russes regardent cette époque comme celle de la décadence; on voit cependant alors les symptômes d'un mouvement nouveau. Vers ce temps apparaît pour la première fois une grammaire slavone. Des évêques et des religieux de Kief portent leur influence à Moskou, et à Kief on voit dans des académies slaves des évêques polonais. Ils agissent sur la littérature russe. Ici commence ce que les Russes appellent l'époque polonaise, qui devait un jour produire l'époque de la renaissance sous l'empire d'Élisabeth.

Ainsi nous touchons partout aux limites qui séparent l'histoire ancienne slave de l'histoire moderne. La Bohême descend pour longtemps de la scène littéraire. Nous avons raconté, l'année passée, les malheurs de la guerre des Hussites. La guerre de Trente ans porte le dernier coup à la nationalité bohême. Je vous ai dit aussi quelques mots sur cet auto-da-fé universel qui dévora alors toute la littérature bohême. Je vais vous citer ici, seulement pour vous rappeler cette époque, un écrivain contemporain, Ko-

mensky (Comenius), que l'Europe a oublié, célèbre pédagogue et philosophe; c'est l'inventeur des éditions illustrées et pittoresques, l'auteur de *Orbis pictus*. Voyons comment il raconte les persécutions qui frappèrent alors son pays :

« Comment on traita les livres, je n'ai pas besoin de le raconter. Tout le monde le sait. On les condamna au bûcher. Les exécutions se faisaient de diverses manières. Les uns les brûlaient dans l'intérieur de leurs maisons, d'autres sur la place publique. On voyait des fourgons remplis de livres s'acheminer vers la place de l'exécution suivis des bourreaux portant des flambeaux. Ainsi périt la littérature de notre pays. »

On sait que le gouvernement autrichien força, dans ce temps, 30,000 familles à émigrer, et parmi ces familles on compta 165 familles nobles; on détruisit un demi-million de volumes. Quelle devait donc être la vitalité du principe national des Bohêmes, pour résister à une persécution aussi acharnée! Nous ne retrouvons plus la littérature bohême qu'à l'époque de la renaissance.

La Pologne seule existait littérairement. Elle produit toujours des ouvrages, mais la décadence se fait déjà remarquer dans les hautes régions de la théologie et de la philosophie. Nous avons raconté la cause de cette décadence. La crainte domine la théologie. Les jésuites, ayant vaincu les protestants, voulaient étouffer toute discussion théologique et philosophique. Effrayés du scandale et des violences des sectaires, ils ne voulaient pas imiter leurs pro-

cédés. Leur système était de craindre également le raisonnement et l'inspiration. Ils s'efforçaient de ramener la philosophie dans l'ornière scholastique. La littérature rétrécie dans ces limites dépérissait. Les prédicateurs devenaient rhéteurs ; on imitait Cicéron, on citait Pline, auteurs tolérés par les censeurs ecclésiastiques. Ainsi frappée au fond, la pensée se sauvait par la forme ; de là vint cette forme pompeuse, vide de sens. On cherchait des titres d'ouvrages, pompeux, fantastiques ; on allongeait la phrase pour couvrir le manque d'idées. C'est le caractère de cette époque. La chaire chrétienne renie l'esprit chrétien. Ce manque de sincérité se fait apercevoir aussi dans la politique. Le gouvernement et le sénat se réunissaient alors contre l'anarchie, et, ne voulant pas, n'osant pas blesser la légalité, ni les préjugés, combattaient les partis contraires par des moyens détournés. Le roi se faisait des partisans pour acheter les votes et établir l'hérédité. On n'osait pas discuter la question de l'hérédité du trône dans les diètes, et on se payait de mots. Ceci explique ce style double, cette éloquence à double face. Les hommes d'esprit, de génie, le roi Casimir et le roi Jean, qui d'ailleurs parlaient et écrivaient avec netteté et précision, prenaient un ton pédantesque toutes les fois qu'ils devaient haranguer les diètes; ils devenaient rhéteurs.

Cependant, sous cette couche qui couvrait le pays, sous ce tourbillon de la rhétorique qui avait envahi la chaire et le barreau, il existait toujours une langue pure et forte, un genre de style commun, qui

grandissait et qui attendait seulement le moment d'éclore. Durant cette période, on ne trouve en effet, comme ouvrages et productions intéressantes, que des mémoires et des lettres familières. Nous en possédons un grand nombre.

Les plus célèbres, et qui méritent sous tous les rapports cette célébrité, sont les mémoires du chevalier Pasek. Ces mémoires sont intéressants comme monument historique et comme œuvre d'art. On peut les regarder comme un document précieux pour l'histoire militaire du temps, et comme mémoires secrets d'un souverain, parce que le chevalier Pasek est un de ces milliers de souverains qu'avait alors la Pologne. Il avait toutes les qualités du gentilhomme polonais de ce temps. Un siècle avant, le célèbre Rey avait tracé l'idéal du gentilhomme polonais : mais Pasek était bien loin d'approcher de cet idéal. Rétrécissant sa sphère d'action, il ne connaissait d'autres devoirs que ceux d'un bon voisin, d'un bon soldat, d'un bon père de famille. Nous trouvons dans son ouvrage la formule des vertus du gentilhomme d'alors. Un bon gentilhomme, dit-il, doit posséder quatre vertus cardinales; il doit toujours être prêt : premièrement, à se battre pour ses amis; secondement, à payer leurs dettes; troisièmement, à faire des voyages dans leur intérêt; quatrièmement, à les servir par ses conseils. Notre héros possédait toutes ces qualités.

Il naquit dans une famille noble, peu riche; il servit sous le célèbre Étienne Czarniecki et il assista à toutes les grandes batailles contre les Russes, les

Suédois et les Prussiens, en Ukraine, en Pologne et en Danemark.

Il n'a pas écrit ses mémoires pour qu'on les publiât. On voit même qu'il ne les a jamais communiqués à sa femme ni à ses amis. Il voulait seulement se rappeler, dans un âge où la mémoire faiblit, les événements de sa jeunesse. C'est ainsi qu'il écrivit ses campagnes et ses expéditions. Voici comment il raconte la prise d'assaut d'une forteresse suédoise:

« Nous étions en discussion pour savoir qui de nous devait couper la tête à ce bel officier suédois. Pendant cette discussion, des soldats avaient pénétré dans des caves où il y avait des tonneaux de poudre. Un maudit dragon y entra avec sa mèche allumée, et le feu prit à la poudre. O Dieu! quel bruit de tempête! tout le château sauta, et le marbre et l'albâtre s'envolèrent. Or, il y avait tout près de nous, à l'angle du château, une tour dominée par une esplanade qui renfermait une belle galerie; on y voyait des blocs de marbre qu'on appelait des statues; en effet ils ressemblaient parfaitement à des créatures vivantes. Je ne les ai pas vues sur leurs pieds, mais j'en ai examiné plusieurs après la destruction causée par la poudre. Une de ces statues fut jetée par l'explosion de notre côté, c'était merveille à voir; les soldats accouraient et la regardaient avec admiration. On crut un moment que c'était la femme du commandant pétrifiée par la frayeur. Elle avait l'air d'une belle dame, avec ses mains croisées et sa riche parure. Le corps m'a paru bien beau et d'une délicatesse telle qu'il fallait y toucher pour sentir

que c'était de la pierre. Cette tour servait de belvédère au roi des Suédois. Il y montait pour faire la sieste, y donnait des fêtes, y célébrait des danses, car il pouvait de là contempler tout son petit royaume. La forteresse ayant été prise d'assaut, les Suédois avaient demandé à capituler, ce qu'ils auraient pu obtenir si la tour n'avait fait explosion; or, la tour, avec toutes ses défenses, sauta en l'air, et avec elle les Suédois firent route vers les nuages; puis je les entendis tomber dans la mer comme des grenouilles. Pauvres Luthériens, il avaient fait une retraite habile, en fuyant devant nous vers le ciel! mais ils ne purent y entrer. Saint Pierre avait fermé le guichet en disant : « Ah! traîtres, vous avez rejeté le culte des Saints en prétendant que leur intercession était de nulle valeur, et vous viendriez habiter parmi eux? Vous avez chassé les jésuites de votre pays en les traitant de brigands. C'est vous qui êtes cause de ce coup de vent qui emporta le brave gentilhomme Bobola avec son armure complète, de Sandomir jusqu'à l'autre côté de la Vistule; heureusement, il a survécu à ce voyage, et se porte à merveille. — Pourquoi cela? c'est que les Polonais sont gardés par les anges et vous par le diable; voilà le service qu'il vous rend. »

Ainsi, en décrivant les batailles, il prend ce ton de gaieté, de bonne humeur, que les Anglais appellent *humour*, et qui est le ton de la conversation des gentilshommes polonais. Cependant il existait à côté de cette gaieté universelle et de ces mœurs faciles, des caractères sombres et farouches. A côté des demeures des gentilshommes, il y avait aussi des châteaux ha-

bités par des personnages qui ressemblaient aux *Lara* de lord Byron. Nos gentilhommes ne comprenaient rien à ces caractères dépeints par la poésie moderne. S'il s'en présentait quelquefois, ils les laissaient passer devant eux comme les ombres d'une lanterne magique, sans qu'ils en pussent saisir la signification. Pasek décrit un de ces maniaques farouches qu'il avait rencontré étant en garnison dans un village.

Les soldats du régiment de Pasek, comme ceux de tous les gentilshommes, venaient chaque soir danser et s'amuser au château. Il paraît, d'après les mémoires, qu'on dansait, qu'on s'amusait partout, dans les chaumières et dans les châteaux des gentilshommes, même au milieu des désastres et du pillage d'une guerre terrible et universelle.

« Le mari de cette grande dame (la dame dont Pasek habitait le village), castellan de Zakroczym, était un guerrier expérimenté. Il aimait sa femme, mais ils ne vivaient pas ensemble; ils habitaient chacun un château séparé, ayant chacun une cour nombreuse. Le seigneur castellan était la terreur de la contrée. On savait que seul il battit tout un régiment de Charles Potocki. Il avait envoyé au commandant une déclaration de guerre dans les formes. « Je vous attends, non pas dans mon château, pour ne pas avoir l'air de compter sur mes gens; je vous donne rendez-vous en rase campagne. » Le défi accepté, le castellan appela d'abord au combat le chef de la troupe et le sabra. Il défia ensuite dix cavaliers qui eurent le même sort, puis il s'empara des étendards et des tambours, qu'il envoya au commandant

comme trophées de sa victoire. Pourtant, dans sa vie privée, il ne faisait aucun mal à personne. Il affectait une gravité et une religiosité extraordinaires. Il avait attaché à son chapeau un petit crucifix, et lorsqu'il entrait dans une société, il passait à côté des gens les yeux attachés sur son crucifix, ce qui le dispensait de saluer qui que ce fût. Un page le suivait, chargé de sa redoutable épée. Il était d'humeur sombre. Ses anciens domestiques, qui l'avaient connu pendant nombre d'années, disaient ne l'avoir jamais vu sourire. Il venait souvent dîner chez sa femme, et le dîner fini, il retournait de suite à son château, aussi gravement qu'il en était venu.

« Il arriva qu'un jour, lorsque nous nous trouvions à table chez madame, on vint annoncer cet excellent seigneur castellan. Nous voulûmes aller le recevoir, mais la dame nous retint. Nous le vîmes entrer gravement, absorbé dans la contemplation du crucifix de son chapeau. Arrivé près de la table, il se mit à genoux, et reçut de sa dame une bénédiction épiscopale. Alors ayant remarqué, parmi les officiers conviés au festin, un de mes camarades nommé Kosciuszkiewicz, remarquable par sa taille : « Bonjour, monseigneur le grand-maréchal de la couronne, » lui dit-il. L'officier lui répondit en le saluant du nom de sire. « Et le chevalier Pasek, est-il ici? » A votre service, répondis-je au castellan. « Je vous ai reconnu, continua le castellan, car je sais que vous êtes un jouvenceau et que vous passez pour être le protecteur de madame. » — Notez qu'en disant ceci il avait à ses côtés le page portant sa redoutable épée. — Je

ne crois pas, lui dis-je, que personne ait le droit de se dire le protecteur de madame. — Nous espérons, interrompirent quelques uns des officiers, que le seigneur castellan nous permettra de finir le dîner. — Le castellan alla s'asseoir au bout de la table, regardant de temps en temps son page. Il mangea peu, puis mettant la main dans la poche de son page, il en tira des pièces d'or qu'il jeta aux musiciens, et la danse commença. Un officier invita le castellan à prendre part au divertissement; au lieu de répondre, il frappa sur sa grande épée, en disant : « Je me suis engagé avec cette demoiselle-là, et si je dansais avec elle, nous pourrions troubler le bal. » L'officier se retira et n'insista point. On nous a dit que le castellan, enfermé dans son château, avait coutume d'appeler près de lui son orchestre, et qu'il parcourait son salon en s'essayant avec son épée; aussi cet homme entendait parfaitement l'art de l'escrime. »

Pasek eut plusieurs fois des duels. Il en décrit au moins trente. On se battait pour l'honneur du roi, pour l'honneur de son parti politique, pour l'honneur de sa famille et de ses amis. Tous les bals, toutes les réunions finissaient par des duels. On se battait toujours au sabre. Notre Pasek luttait quelquefois contre trois ou quatre personnes successivement; il lui arrivait de fendre la tête à l'un, puis il lui fallait couper la main au frère de celui qu'il venait de terrasser, et il était encore obligé de continuer le combat avec quelque autre de ses parents. Au nombre de ses duels, on peut deviner le nombre de ses blessures et contusions qu'il n'a garde d'avouer dans ses mé-

moires. Quelquefois il fallait combattre pour obtenir le droit de cité dans un palatinat voisin. Il raconte qu'un seigneur ne pouvait entendre parler de lui, ni le souffrir dans son palatinat : « mais ayant percé quelques pourpoints, dit-il, je réussis à former avec ce gentilhomme les liens d'une véritable fraternité. »

Une telle vie explique ces combats incroyables que la cavalerie polonaise, composée de gens comme Pasek, put soutenir contre les armées russes et l'infanterie suédoise, qu'elle mettait toujours en déroute. Vous voyez aussi combien il était difficile de gouverner une république composée de gens de cette trempe. Pasek, comme je l'ai dit, avait toutes les qualités de ses compatriotes, mais il n'en avait pas tous les défauts. Il obéissait à ses chefs, et votait toujours pour la cour ; il n'aimait pas les confédérations, et même il s'exposa plusieurs fois à de grands dangers, comme ami et partisan du roi. Dans les batailles, il ne s'occupe pas du plan des chefs, il ne juge pas la marche et les résultats de la campagne sous le point de vue stratégique ; en revanche, il décrit parfaitement les différentes phases de ces batailles, les engagements auxquels il a pris part lui-même, les duels, les combats particuliers et les combats d'avant-postes. Il saisit le côté poétique des champs de bataille. Je vous citerai quelques phrases de sa description de la victoire remportée par Czarniecki sur l'armée russe de Chowanski, Dolgoruki et Zlotarenko :

« Au point du jour, l'armée s'ébranla pour être le plus tôt possible en récréation (il appelait ainsi le

combat) et pour avoir le temps d'en prendre à son aise. Tout en marchant, chacun de nous faisait ses dévotions. On chantait l'office de la sainte Vierge. Les aumôniers parcouraient les rangs à cheval. Parmi les soldats, les uns couraient à confesse, les autres en venaient. Chacun de nous se tâtait la conscience et se disposait à une mort chrétienne.

» A une demi-lieue de Druck, l'armée se mit en bataille; — on engage un combat de cavalerie. — Nos deux cavaleries se ruèrent l'une sur l'autre, semblables à deux lutteurs de force égale, se heurtant, s'étreignant, se repoussant sans pouvoir se terrasser. Le général russe courait çà et là sur son cheval, comme un maquignon bohémien dans un jour de foire. Un cuirassier polonais parvint à lui asséner un coup qui lui fit tomber son casque et le força à se rejeter sur les siens. Alors les boyards lâchèrent prise et nous les poursuivîmes l'épée dans les reins. Mais voici les Lithuaniens qui s'avancent de leur côté. Autour de nous tout devient bataille et confusion. L'ennemi avait une physionomie inquiète comme celle d'un convive mal assis à table; enfin, il eut peur et recula.

» Nos soldats se jetèrent sur les drapeaux et les enlevaient à leur aise. Les rangs des Russes commencent à se dégarnir, et leur armée ne bat plus que d'une aile; enfin, l'aile gauche fut aussi vigoureusement poussée, et il s'ensuivit une mêlée telle, qu'à peine avait-on le temps d'achever son homme, qu'un second survenait, puis un troisième se jetait comme un lièvre dans la gueule des chiens. En vé-

rité, il fallait une tête comme Czarniecki, pour voir tout. Nous retournions enfin. Je regrettais de n'avoir pas fait d'autre prisonnier qu'un cheval. Je regardais avec complaisance ce cheval alezan, superbe animal, si toutefois il est aussi brave qu'il en a l'air. Tout à coup, quelques cavaliers russes sont aperçus. Je vois parmi eux un noble gentilhomme. Comme j'étais le plus avancé de ceux qui les poursuivaient, je lui crie : « Arrête, tu auras la vie sauve ! » Il arrêta en effet sa course, mais son regard dédaigneux se fixa avec pitié sur mon uniforme ; il me prenait pour un soldat du train ; il ne voulait par tomber entre les mains de semblable canaille ; il avisa un de mes compagnons, honnête mais peu hardi, et qui se crut, dans ce moment, appelé au jugement dernier. Car, le Russe le prenant pour un officier, courut droit vers lui : et notre homme d'hésiter, de s'arrêter ; il est sur le point de s'évanouir, lorsque le Russe le tire de sa perplexité en lui remettant son épée et ses pistolets ; mais déjà j'étais là pour les recevoir. »

Voici les détails d'un autre combat, épisode de la grande bataille de Mohilew Bialo-Ruski :

« Le général Dolgoruki, avec 70,000 hommes, prit position à quatre lieues de notre camp. On assemble un conseil de guerre. Le général de Lithuanie veut attendre l'ennemi ; le général russe paraissait vouloir prendre l'offensive. On se prépare chez nous, on attend; mais l'ennemi ne se présentait pas. Pourquoi? Aurait-il peur? Impossible! avec une armée supérieure à la nôtre. On fait quelques prisonniers, on leur demande la cause de cette immobilité, et

notre général apprend que les Russes attendent un renfort de 40,000 Cosaques qui s'avancent à marche forcée. Que faire alors ? Vite, un conseil de guerre. On tombe d'accord qu'il vaut mieux prévenir le mal que d'avoir à le réprimer. On traverse le fleuve, et chacun de dire : S'il s'agit de vaincre, impossible. Quant à fuir, encore moins possible, à moins qu'on ne tente de se frayer le passage, sur le ventre de l'armée russe. Après les engagements d'avant-postes, les Russes s'avancent, et leurs masses épaisses et bariolées apparaissent comme des coquelicots ou des champs de blé de différentes couleurs. On ordonne aux tirailleurs de rentrer dans les rangs. Le palatin nous exhorte : — Au nom de celui pour qui vous portez votre sang en sacrifice, s'écrie-t-il. — Les deux armées restent de nouveau en face l'une de autre. Cependant, une masse de 12,000 hommes se détache de l'armée russe; le général russe paraît préparer une charge à fond. — Eh bien, mes amis, dit le palatin, à nous de commencer, et en passant près de moi, il dit ces mots remarquables : Au nom de Dieu, en avant.

» Alors, les manches retroussées jusqu'aux coudes, il se met à l'œuvre, et le combat s'engage. Quinze mille cavaliers lithuaniens viennent charger les Russes et les obligent à reculer. Durant mon long service militaire, je n'ai jamais vu mes compatriotes agir avec tant de vigueur. C'est une opinion universelle que si nous faisions toujours de même, nous pourrions conquérir l'univers. Il faut pourtant convenir que les boyards sont terribles à voir. Devant ces barbes touf-

fues, on éprouve une sorte de respect, comme si on allait combattre ses ancêtres.

» Le palatin accourt de nouveau vers nous : « Maintenant, mes amis, avec l'aide de Dieu, en avant ! une charge à fond ! » Son régiment de cuirassiers s'ébranle, une forêt de lances polonaises s'abat sur l'ennemi comme sur une ligne de murailles ; heureusement, les boyards, qui sont douillets pour leur ventre, n'attendent pas ; nous pénétrons comme une vrille dans leurs rangs ; nous faisons volte-face, et coupons ainsi la retraite. Il est évident pour tout le monde que nous ne devons qu'à une protection toute particulière de Dieu une victoire aussi miraculeuse. Car je n'oublierai jamais, et je dirai partout ce qui m'arriva dans ce combat, et que je regarde comme un miracle. Engagés dans la mêlée en face de la cavalerie russe, nous avons essuyé par notre flanc, d'un gros bataillon, une décharge presque à bout portant et nous n'avons perdu qu'un seul cavalier. « Oui, le proverbe a raison : « Le soldat tire la carabine, Dieu dirige la balle. »

Il décrivit presque tous les grands combats contre les Russes, les Prussiens, les Transylvaniens et les Suédois. Ses mémoires, pleins de particularités, se rattachent à l'histoire. Il a deviné, pour ainsi dire, le genre du roman historique. Les écrivains militaires de mémoires français s'occupent trop des généralités, jugent les plans des chefs, apprécient les résultats des campagnes sans entrer dans les détails. On ne trouve que dans les romanciers de l'école historique, dans Walter-Scott, par exemple, ces petits détails

intéressants de la vie du soldat, ces observations sur les manœuvres des régiments, ces engagements particuliers, ces hauts faits de héros obscurs, mais je ne connais pas, sous ce rapport, de mémoires comparables à ceux du chevalier Pasek. Aussi ont-ils tout l'intérêt d'un roman historique.

Dans les temps de trèves ou d'armistices, Pasek revenait à la campagne et continuait ses mémoires, en racontant ses procès, ses chasses, ses fêtes de famille. Il aimait la nature; il avait pour les animaux les sympathies slaves, et décrivait leurs mœurs et habitudes. Sa maison ressemblait à une ménagerie. Il y a tel endroit dans ses mémoires, dont un naturaliste pourrait profiter. Lorsqu'il allait à une chasse, il était précédé par un corbeau apprivoisé qui volait et traçait son chemin. Il était entouré et guidé par des éperviers, des faucons. Parmi ses chiens couraient des renards apprivoisés, et même des lièvres. Il était fier de cet équipage de chasse, que les gens de la campagne regardaient comme l'œuvre d'un sorcier. Mais l'animal le plus curieux de sa ménagerie était une loutre apprivoisée dont il se servait, les jours maigres, pour une chasse unique dans son genre, une chasse aux poissons. Il fut obligé, non sans répandre des larmes, de céder au roi cette merveille. Il lui consacre des pages éloquentes.

Ce gentilhomme ne prévoyait pas qu'il serait un jour rangé parmi les écrivains classiques de la Pologne. Son style est classique. Il a toute la facilité, la grâce et la légèreté de la prose des mémoires français, et il est éminemment slave. On n'y trouve aucune

tournure étrangère. Il écrit comme s'il parlait, avec le bout de sa langue, pour ainsi dire. Il jette les phrases sans s'embarrasser de ce qu'elles deviennent. Il n'épuise jamais son sujet. Quelquefois, au milieu de la description d'une bataille, il se rappelle, à propos d'un camarade qu'il rencontre, et il raconte gravement des procès ou des querelles qu'il eut avec lui. Il représente, pour ainsi dire, la partie bourgeoise de la Pologne de ce temps. Nous aurons encore à nous occuper de la partie héroïque, que nous examinerons plus tard, dans un mémoire du fameux Kordecki.

QUARANTE-QUATRIÈME LEÇON.

Observations sur les contes populaires. — La langue française en Pologne. — Théâtre à Varsovie. — Remarques sur l'élection des rois. — L'enthousiasme est le ressort puissant de l'action nationale des Polonais.

Mardi, 28 décembre 1841.

Messieurs,

Le public m'a paru écouter avec quelque intérêt les récits de Pasek ; je me hasarde donc à vous donner encore quelques extraits de ses mémoires. Je commencerai par un conte populaire, dont le sujet est tiré de la sphère fantastique.

Notre auteur n'était pas d'humeur à approfondir les régions du mystère ; il saisit toujours le côté terrestre de la chose, et en racontant les événements merveilleux, il les accompagne d'un commentaire moitié sérieux et moitié plaisant.

« Les habitants de ce royaume (la Suède) et d'une

partie du Danemark vivent en bonne intelligence avec les diables ; quelques uns sont assez habiles pour les attirer, les assujettir et les exploiter ; ils s'en servent sans façon, comme les Turcs de leurs esclaves. Cette sorte de lutins est généralement connue sous le nom d'*Esprits familiers*. Voici ce que je sais à ce sujet :

» Un des écuyers de M. Rey, notre ambassadeur en Suède, étant tombé malade, son maître le laissa dans ce pays, sauf à le réclamer plus tard. Le malade, qui était déjà en convalescence, habitait une pièce basse et solitaire dans un château quasi désert. Un soir, il entendit des accords de musique, comme qui dirait une brillante symphonie ; il pensait qu'il se donnait un bal dans quelque appartement du château, lorsque tout d'un coup, dans un coin de sa chambre, il vit sortir d'un trou de rat un petit marmouset, une espèce de gentilhomme habillé à la dernière mode ; bientôt il s'en élance un autre, et puis trois, et puis quatre, et des dames enfin, et des demoiselles. La musique continuant toujours, l'assemblée entre en danse. Notre écuyer s'émeut, et il lui prend un frisson. Bientôt après avoir disparu, les petits danseurs revinrent deux à deux, commencèrent à enfiler la porte, leurs musiciens les précédant ; suivait une belle demoiselle fort endimanchée, en costume de fiancée. Enfin la musique se tut, et les lutins disparurent.

» Il ne resta dans la chambre que notre écuyer qui tremblait, et un petit monsieur qui, revenant sur ses pas, lui dit : « Ne craignez rien ; nous sommes

des gentilshommes du royaume des Esprits ; un des nôtres va épouser la demoiselle que vous avez vue ; nous allons célébrer le mariage ; la cérémonie accomplie, nous comptons retourner chez nous par ici, cette chambre est sur notre chemin. Nous espérons que vous serez de la noce. »

» L'écuyer, se souciant peu d'un tel honneur, n'eut rien de plus pressé que de barricader la porte. Derrière cette barricade, il respira. Cependant la musique recommence, la noce reparaît et s'arrête à la porte. Que faire? Un lutin trouve le moyen de se glisser à travers une fente. Une fois dans l'intérieur, il y prend terre, et s'élançant jusqu'à la salle d'entrée, il adresse à l'écuyer un geste d'avertissement. Le cortége traverse la chambre en bon ordre; parvenu au bord du trou de rat, chacun y rentre à son tour, et tout le monde disparaît. Mais ce n'est pas tout. Une heure ne s'était pas écoulée, qu'un petit monsieur vient s'annoncer, toujours par le trou de rat, comme porteur de cadeaux de la part de l'assemblée ; il présente à l'écuyer une magnifique brioche, des confitures et des épices, puis il disparaît.

» Les Suédois et les Finnois sont très fiers de la protection de ces esprits familiers. J'ajouterai cependant que je n'ai pas vu une seule fois mon sabre s'ébrécher sur une tête finnoise ou suédoise. Il est vrai que, nous autres Polonais, nous prenions nos précautions, en faisant bénir nos sabres et frotter nos balles contre les vases sacrés. »

Ce conte est très connu en Pologne, quoique raconté d'une manière différente. Au lieu de cet écuyer

poltron, on parle d'un gentilhomme qui retrouve dans une petite dame, son amante qui vient de lui être enlevée par un esprit, lequel, pour le consoler, lui envoie une cassette de perles qui ne se vidait jamais, et où l'on pouvait prendre chaque jour une perle nouvelle. Cette histoire est racontée dans le peuple gravement et gracieusement, tandis que notre gentilhomme bouffon en fait une espèce de charge. On voit, dans cette différence, toutes les phases de l'histoire du conte populaire, et comment il a été peu à peu détruit dans les pays de l'Occident par le même procédé que celui de notre conteur. Les écrivains substituaient aux idées primitives les idées vulgaires et les plaisanteries. Ainsi firent Gozzi chez les Italiens, Muséus chez les Allemands, Rabelais chez les Français. Enfin Perrault porta le dernier coup à ce genre.

Quant à la littérature écrite, dès cette époque elle subit l'influence du siècle de Louis XIV. Nulle part, peut-être, cette influence n'a été aussi forte qu'en Pologne. Le roi, la reine lisaient, parlaient le français ; on admirait la littérature française, qui excitait alors en Europe un enthousiasme universel. Un seigneur polonais, Morsztyn, contemporain de Corneille, et qui l'a connu probablement, puisqu'il habita Paris longtemps, traduisit, publia et fit représenter sur le théâtre, dans l'année 1650, *le Cid*, qui avait paru en 1636 à Paris. C'est la première traduction en langue étrangère d'une tragédie française. Cette traduction peut être regardée comme classique ; elle prouve que la langue polonaise possédait tous les éléments de

perfectionnement, et qu'elle pouvait, même alors, prendre facilement l'allure et le ton du siècle de Louis XIV. Mais ces traductions passèrent sans avoir produit aucun fruit, sans avoir exercé aucune influence. Il n'y avait rien de commun entre les histoires moitié françaises, moitié espagnoles du Cid, et les traditions polonaises.

Il y avait déjà un théâtre à Varsovie; mais, pour attirer la foule, il paraît que les Français y avaient institué à cette époque une espèce de spectacle qui ressemblait assez à ceux du Cirque-Olympique. On faisait manœuvrer sur un théâtre construit dans une place publique, des régiments d'infanterie; on y exécutait des charges de cavalerie; on n'épargnait pas les coups de canon ni les coups de mousquet, et on imitait très bien les costumes et les gestes des personnages. Un acteur surtout, qui représentait un empereur d'Autriche, avait le talent d'allonger la lèvre inférieure et de se la grossir à l'imitation des princes de la famille d'Autriche. Cette illusion produisit même un événement tragique. Un jour le public, qui assistait toujours en armes à ces spectacles, cria à un héros français qui venait de faire prisonnier l'empereur d'Autriche, de ne pas lui faire de quartier, de le tuer: et comme l'acteur hésitait, quelques gentilshommes tirèrent des coups de fusil, et l'empereur tomba mort. Notre auteur paraît avoir été du nombre de ceux qui tirèrent sur l'acteur, non pas qu'il partageât l'illusion théâtrale, mais parce que c'était sa manière de protester contre l'influence française.

Vous allez voir, par ce que je vais vous citer, à

quel point cette influence dominait la cour et la ville de Varsovie : « Les Français, à cette époque, avaient envahi la cour et la ville ; un Français regardait Varsovie comme un chez-soi. Ils étaient comblés de places et d'honneurs. Les antichambres du roi étaient encombrées de Polonais, tandis que les Français entraient à toute heure ; il était rare de rencontrer une tête rasée dans le cabinet du roi, mais on y voyait en revanche d'immenses perruques qui interceptaient la lumière du jour. Ceci devint menaçant pour la vieille liberté polonaise. »

Passons maintenant à la description d'une diète d'élection. Pasek, témoin oculaire et acteur, raconte l'élection du roi *Michel Korybut Wisniowiecki :*

« Le roi Casimir ayant abdiqué la couronne, le prince archevêque-primat publia les lettres de convocation pour une diète d'élection. Il eût voulu faire élire le roi par une assemblée de députés ; mais la noblesse n'entendait pas de cette oreille-là. On devinait quel esprit inspirait l'archevêque-primat.

» Aussitôt toute la Pologne de prendre part à l'élection ! Toute la Pologne se lève en masse, se prépare et s'arme comme pour une expédition militaire. Tous les palatinats se réunissent, chacun dans son chef-lieu respectif. J'avais mon domicile politique dans celui de Cracovie (1). Chaque corps marche précédé de sa bannière. Après avoir bravement parcouru notre chemin, nous arrivons en vue de Varsovie, l'an 1668, dans les derniers jours de juillet. Tout y est en

(1) Ayant épousé une dame de Cracovie.

mouvement; tous les palatinats, tous les districts, comme autant de sacs, versent de tous côtés sur la capitale, des torrents de noblesse. Nous tombons au milieu d'une foule innombrable de gens armés; on dirait une expédition militaire en pleine marche; chaque seigneur s'avance à la tête d'une troupe plus ou moins considérable; le prince Boguslaw Radziwill amène à lui seul huit mille hommes de bonne mine et de bonne maison.

» Le prince archevêque, considérant tout ce monde, tient l'oreille basse; il prévoit la difficulté de diriger cette masse formidable dans le sens de ses intentions ambitieuses. Les palatinats établissent leurs camps, forment leurs cercles, et chacun se prépare au débat qui s'ouvre partout à la fois; on discute les chances de chaque parti; on prononce les noms de Condé, de Lorraine, d'un princillon de Neubourg, on n'oublie qu'un seul nom, celui que Dieu a déjà prononcé. Les ambassadeurs étrangers, les seigneurs polonais, parcourent les palatinats; ils prodiguent l'or et les promesses, chacun dans l'intérêt de son candidat. Quant au candidat prédestiné, on n'en fait pas mention; lui seul ne paraît nulle part, il ne donne rien, c'est tout simple, il n'a rien! pas même l'idée de se présenter aux élections. Chacun des candidats faisait de grandes promesses aux ambassadeurs étrangers, et disait qu'il ferait monts et merveilles, excepté le prince de Lorraine, qui ne nous promit qu'une seule chose, savoir, qu'il était prêt à combattre contre tous les ennemis de la Pologne. Mais, par exemple, ceci nous toucha.

» Vers le soir, le parti du duc de Lorraine gagna du terrain. Puis la séance fut remise au lendemain.

» Le lendemain, les sénateurs et la noblesse s'assemblent dans le lieu des comices; les troupes se rangent tout autour pour considérer ce qui va se passer. La diète commence à émettre son opinion; les sénateurs donnent leur vote.

» Tout d'un coup, un gentilhomme crie du milieu de la foule : « Messieurs ! quiconque votera pour le prince de Condé, qu'il sache que je répondrai à son vote par une balle ! » Un sénateur ayant répondu avec aigreur, le gentilhomme déchargea tout simplement son pistolet sur lui. Il fallait voir alors le beau feu de file ! Tout devient confusion ; les sénateurs quittent leurs siéges, s'abritent derrière leurs chaises curules; quelques uns se cachent dessous; le primat et les évêques enjambent lestement les balustrades. La noblesse criait de toutes parts : « Nous ne voulons pas de tous vos discours; nous ne prononcerons que le nom de celui que Dieu mettra dans nos cœurs. »

» Enfin, les sénateurs réussissent à regagner les uns leurs chevaux, les autres leurs carrosses, et la seigneurie bat décidément en retraite vers Varsovie. Le lendemain, il n'y eut pas de séance, non plus que le surlendemain. La seigneurie se reposa des fatigues d'avant-hier.

» Le 26 juillet, les palatinats invitent les sénateurs à recommencer la délibération. Quelques sénateurs s'y refusent; l'archevêque-primat répond aux envoyés de la noblesse : « Nous ne sommes pas en sûreté parmi vous. » Les palatinats menacent alors de pren-

dre un arrêté pour déclarer traîtres à la patrie ceux qui déserteront la diète. Alors les sénateurs se décident.

» L'assemblée s'approche du lieu des comices; les sénateurs se mettent en mouvement. Warszycki, notre castellan de Cracovie, est le premier à nous joindre, nous tenons conseil avec lui; on parle du scandale d'avant-hier, les plus sages le déplorent; mais le castellan, qui était un homme de la vieille roche, s'écrie: « Nom chéri de Dieu! quant à l'aventure d'avant-hier, je ne vous en blâme pas, je vous en félicite; voilà ce que j'appelle la véritable énergie polonaise. Je ne dis pas que je n'ai pas été tant soit peu affecté de vos sifflets de balles, j'en ai eu la tête rasée; mais je ne m'en fâche pas. Tant que je vivrai, on ne verra de diète que de cette façon-là: Toujours à cheval et en armes! Gardons avec soin nos libertés, autrement on nous les volera. » Là-dessus, le seigneur castellan se mit à démontrer historiquement et savamment, comme quoi les Polonais devaient connaître le *réveillon*, c'est-à-dire être sur le qui-vive. « Pour défendre sa liberté, dit-il, il faut se réveiller souvent, et toujours en sursaut. »

» Les palatinats, voyant parmi nous le castellan, envoyèrent plusieurs députés vers Varsovie, tout surpris qu'ils étaient de n'avoir pas parmi eux leurs sénateurs, tandis que nous avions le nôtre. Cette inquiétude cessa bientôt. On signala du côté de Varsovie une foule de chevaux, de carrosses; ce n'était rien moins que la seigneurie qui venait s'abattre sur le lieu des comices.

» Déjà les sénateurs ont pris leur place, l'assemblée est moins nombreuse qu'avant-hier; on a une conversation embarrassée; on se salue, on se regarde, irrésolus et silencieux. Cela dura tant, qu'un noble ne put s'empêcher de crier : « Mes seigneurs, finissez vos salutations; nous n'avançons nullement nos affaires. Allons! un peu de bonne volonté; si le prince primat ne veut pas prendre part à l'élection, nous trouverons un autre président; nous ne sommes pas ici pour nommer le pape, mais le roi; nous pourrons nous passer du concours des prêtres. »

» Cela ne sera pas, messieurs, dit l'archevêque : si j'ai tardé à venir, c'est qu'aujourd'hui même j'ai prié Dieu avec tout le clergé pour qu'il daignât nous éclairer! Je déclare la diète ouverte. Proposez vos candidats, et vous entendrez ce que j'aurai à dire. »

» On demande la parole : chaque candidat proposé soulève un écho de protestations : Je ne veux pas celui-ci! je ne veux pas celui-là! On repousse de même le troisième. On accepterait tout le monde, hormis celui que l'on propose.

» Cependant les palatinats de la Grande-Pologne, sans écouter seulement la discussion, entonnent déjà un *Vive le roi!* On leur crie : Mais quel roi? quel roi voulez-vous qui vive? On nous répond : Le Lorrain! vive le Lorrain! La Petite-Pologne refuse hautement; on ne veut pas d'un *richard*; le pays saura enrichir son roi; on ne veut pas d'un prince étranger qui sacrifierait la Pologne à ses alliances de familles : il nous faut un homme énergique, courageux; nous voulons un roi patriote. Oh! si Étienne Czarniecki

vivait? nous voterions pour lui, mais il est mort; votons donc pour son compagnon d'armes, le lieutenant Polanowski.

» Je cours vers le palatinat de Sandomir, qui criait: « Nous avons un roi Piast! Voici le prince Michel Wisniowiecki, dont le père s'est ruiné pour le service de la république, pourquoi ne serait-il pas notre roi? n'est-il pas de la race des princes de Lithuanie? » On découvre enfin ce pauvre prince Michel qui se tenait à l'écart et se faisait tout petit.

» Cependant il paraissait déjà, d'après la masse des cris qui s'élevaient et se balançaient, que les palatinats de la Grande-Pologne penchaient vers un roi étranger, ceux de la Petite-Pologne en faveur de Polanowski, et ceux de Sandomir en faveur de leur Michel. Enfin une voix couvrit toutes les autres, c'était celle du palatinat de Sandomir qui criait tout entier comme un seul homme : « Vive le roi Michel! La seigneurie répond : Quelle folie! mais notre castellan me dit: « Tout ce que je sais, c'est que Dieu m'a mis dans le cœur : Vive le roi Michel! »

» On conduit alors Michel dans le lieu des comices, et le prince primat est obligé de le recevoir poliment et de le complimenter. Dieu sait ce qui se passait dans le cœur du prélat; mais en félicitant le roi, il avait l'air d'un bouc.

» La majorité allait toujours croissant de minute en minute. Avant minuit, le roi valait plus d'un million. On lui envoyait des cadeaux de toutes les façons; de l'argent, des carrosses, de la vaisselle. Il n'y a que Dieu qui peut toucher ainsi le cœur de tout le monde.

On lui donnait ce qu'on avait de plus précieux; les simples gentilshommes lui offraient leurs chevaux, leurs harnais et jusqu'à leurs armes.

» Sur ces entrefaites, on se dispersa et chacun revint chez soi. »

Nous ajouterons à ce tableau celui d'une diète confédérée, qui diffère essentiellement d'une diète d'élection. Les nonces y décidaient à la majorité des voix; mais les confédérés accompagnaient leurs députés pour surveiller la discussion.

Le roi Michel devint le bien-aimé de la petite noblesse; il était fort dangereux de passer pour son ennemi. Le grand-prévôt faillit périr misérablement pour avoir avancé un mot inconsidéré. « Ce grand-prévôt avait jadis servi avec distinction dans les armées de la république; il était célèbre par sa force, mais déjà vieux et blanc comme un lièvre des forêts. Un jour il répondit à un sénateur qui proposait des mesures violentes dans l'intérêt du roi : « Vous ne parviendrez pas à les exécuter. — Comment, traître! s'écria-t-on de toutes parts, nous n'y parviendrons pas? Frappez-le, tuez-le; donnez-nous-le par ici, nous allons l'arranger. » Le vieillard bondit comme un lièvre et tomba dans les bras du maréchal de la diète. Le maréchal ordonna à l'infanterie de la garde de pénétrer dans l'assemblée; nous autres députés, nous nous serrons autour du cercle pour repousser les assaillants; les évêques, les sénateurs interviennent, et peu à peu on rétablit l'ordre. Il n'y eut de tué que Firley Broniowski. Ce gentilhomme bavard s'égara et prit place dans un palatinat qui n'était pas le sien,

et de là il se mit à demander la parole. On lui cria : « Cherchez votre palatinat; quel est celui-ci qui ne sait pas à quel palatinat il appartient? — Je reste où je veux, dit le gentilhomme; tel est mon droit et mon bon plaisir. » On lui fit observer combien il était dangereux de fatiguer l'auditoire; mais il s'obstina à garder la parole, et il parla tant, qu'il vint à dire quelque chose qui manquait d'égards à la royauté de Michel. Oh! alors si vous aviez vu quelle nuée de sabres en l'air! Le pauvre Broniowski tomba sous une grêle de coups, et on le jeta par-dessus la balustrade. Ce fut pour nous un sujet d'effroi et un terrible avertissement pour les partis opposés au roi.

» On mit de suite à l'ordre du jour des propositions de la plus haute importance. Il s'agissait d'abord de trouver les ressources pour continuer la guerre de Turquie, et ensuite d'aviser aux moyens d'assurer au roi ses droits et priviléges. Après une courte discussion, on tomba d'accord sur la nécessité de raffermir d'abord la puissance royale; on proposa de faire au roi une garde de 15,000 hommes, chargée de la défense de sa personne. Cette proposition passa à l'unanimité. On proposa ensuite de convoquer le ban et l'arrière-ban. — Accordé à l'unanimité.

» On passe ensuite au chapitre du budget, ce qui est très ardu. On jugea trop long, pour se procurer des ressources, d'établir un impôt et de le percevoir; on trouva un expédient plus commode et plus prompt. On proposa un emprunt volontaire, remboursable sur les fonds de la république. Tout le monde accourut souscrire, les uns pour 10,000 flo-

rins, les autres 15,000, 20,000 et 100,000. Tous ceux qui avaient du numéraire l'apportaient ou l'envoyaient chercher dans leurs châteaux; tout s'arrangea en un clin-d'œil. Les trésoriers n'avaient d'autre besogne que celle de signer, d'enregistrer et d'encaisser. »

Vous voyez ici un tableau fidèle d'une diète. Rien n'y manque, excepté le style de Pasek, qu'il est impossible de rendre en français, qu'il serait même difficile d'imiter en polonais. Ce style est perdu, il a disparu avec les diètes d'élection. Pour écrire ainsi, il faut avoir vécu de cette vie aventureuse et active; il faut même avoir porté le costume de cette époque. Si on publiait une édition illustrée de ces mémoires, au lieu de points et de virgules, qui sont inutiles dans un ouvrage où il n'y a ni périodes ni phrases régulières, on devrait employer, par exemple, quelques signes qui marqueraient l'endroit où l'on dresse sa moustache, où l'on tire son sabre, car ce geste tient lieu quelquefois d'un verbe, ce geste explique la phrase.

Pour les électeurs modernes, pour les étrangers, ce tableau offre un intérêt politique. On s'étonne de voir un pays gouverné par une assemblée composée de 50, 60 et 100,000 hommes, et cette assemblée chargée de discuter les plus hautes questions politiques et économiques.

Nous avons fait l'historique de cette institution : elle étonnait les étrangers accoutumés à l'ordre et à la paix; de sorte qu'on a fini par ne voir qu'une anarchie dans la constitution de Pologne. En nous avan-

çant dans nos études, j'espère que nous trouverons un point élevé, d'où nous pourrons voir l'ensemble de tous ces mouvements; anarchiques en apparence, nous comprendrons qu'ils exprimaient une pensée, qu'ils avaient une portée et un but déterminé.

La plus régulière des armées, lorsqu'elle est en marche, lorsqu'on voit ses bataillons et ses escadrons se croiser de mille manières, paraît une anarchie à tout le monde, excepté au chef ou à ceux qui connaissent sa pensée. Nous savons tout ce qu'on a dit de ce mode vicieux d'élection; mais pourquoi la nation a-t-elle persisté à vouloir le conserver toujours? Il était cependant si simple de remédier aux inconvénients, que tout le monde connaissait et appréciait: les Polonais n'excluaient pas du trône les fils de leur roi ni ses parents; il suffisait donc de placer sur le trône un prince entouré d'une famille nombreuse.

En effet, le roi Jean-Casimir, dans des vues très désintéressées, pour sauver la république, abdiqua sa couronne, afin de faciliter l'élection du prince de Condé : le roi était secondé par des politiques très habiles, par des hommes très influents, et cependant tous ces efforts échouèrent comme étant contraires à l'idée que la nation se faisait d'une élection. D'après la tradition chrétienne, d'après l'idée polonaise, idée commune à tous les peuples du moyen âge, une élection était une opération tout autre que celle que l'on conçoit maintenant, et qui a été formulée par Bentham, Rousseau et tous les publicistes modernes. Une élection, d'après l'idée de l'Église et de la nation polonaise, était un acte religieux; elle était regardée

comme le résultat d'une influence immédiate de la Divinité, en un mot, comme un miracle. On regardait donc comme péché toutes mesures qu'on pouvait prendre d'avance pour influencer l'élection, pour contrarier *l'œuvre du Saint-Esprit.* L'invocation du Saint-Esprit, que l'on conserve encore, n'était pas alors une vaine forme comme elle l'est aujourd'hui.

Voyons les lettres de convocation. L'archevêque-primat et le roi qui vient d'abdiquer se gardent bien de proposer leur candidat; ils font toujours appel aux sentiments de la nation, ils disent toujours : Vous proclamerez celui que Dieu mettra dans votre cœur. Nous verrons par tous les mémoires du temps que c'était là une idée nationale incarnée dans la petite noblesse. Comment donc, après avoir adressé au peuple de telles lettres, le roi et l'archevêque osaient-ils se présenter devant la nation avec un candidat tout fait, qu'ils étaient décidés de faire accepter contre le Saint-Esprit, en dépit de l'intérêt national? Aussi tous les moyens rationnels que l'on tentait trouvaient de suite une violente opposition.

Comme l'Europe continuait à marcher dans un autre sens, et à vouloir établir des gouvernements purement rationnels, le roi, l'archevêque, les diplomates cherchaient à organiser la république d'après les idées du XVIe et du XVIIe siècles, tandis que la nation persistait à vouloir développer sa vie politique d'après son système traditionnel. Il y eut donc une séparation entre la masse de la nation et tout ce qui était civilisé, tout ce qui était diplomate, tout ce qui était politique.

Cette question touche à une autre, celle du pouvoir royal. On cherchait aussi à appuyer ce pouvoir sur des moyens, sur des doctrines rationnelles ; on voulait, par exemple, former des partis, acheter des votes, choses permises dans un gouvernement rationnel, parce qu'une élection moderne est considérée comme une combinaison de passions et d'intérêts qui se groupent un moment autour d'un nom. On voulait grouper ainsi des intérêts et des passions autour d'un prince étranger ou d'un prince national. Mais comment y réussir? Inculquer dans l'esprit de la nation l'idée du danger des élections? Pouvait-on effrayer un homme comme ce sénateur castellan de Cracovie que nous avons vu dans notre récit, qui se plaisait à entendre les balles siffler autour de sa tête, et qui voulait par-dessus tout qu'on assistât à une diète, à cheval et en armes ? Comment acheter les votes de cette petite noblesse qui donnait ses chevaux et ses armes à un roi qu'elle n'avait jamais vu et qu'elle ne devait jamais revoir? Il n'y avait donc aucun élément d'intérêt égoïste, aucun des éléments rationnels qui guidaient l'Europe, dont on pût se servir comme d'un instrument.

Les rois cependant avaient plus d'une fois obtenu un grand pouvoir. Étienne Batory se sentait roi, et faisait trembler les grands de la république sans faire de la *doctrine royaliste*. Michel Wisniowiecki, sans parents, sans amis, n'ayant que 5,000 florins de revenu, devint roi, et la noblesse se chargea (on n'avait pas besoin de tribunal) de punir la moindre offense qu'on se permettait à son égard. Le roi Jean Sobieski

était bien réellement souverain lorsqu'il commandait son armée devant Vienne; mais la nation l'abandonna, lorsque, voulant contrebalancer la puissance républicaine, il conçut la triste idée d'ériger la Valachie et la Moldavie en principautés, et de donner ces principautés à ses fils pour leur frayer le chemin au trône.

C'est de cette idée de l'assistance du Saint-Esprit dans l'élection des rois, que venait toute la vénération qui entourait le trône d'un monarque polonais, et tout son pouvoir; c'est ce qui vous explique pourquoi les seigneurs les plus fiers et les plus orgueilleux, qui contredisaient leur souverain en pleine diète, n'osaient prononcer son nom, même dans leur cabinet, sans se lever et sans toucher leur bonnet: il arriva même, au moment où les confédérés faisaient la guerre à leur roi saxon, que le bruit s'étant répandu de la mort du roi, un gentilhomme, qui s'était servi d'une expression offensante pour la mémoire du souverain, fut obligé par les soldats qui combattaient le roi, de se mettre *à quatre pattes*, suivant l'ancienne coutume, et de demander pardon à l'idée de la majesté royale offensée.

Toutes les fois donc qu'il s'agissait d'établir un pouvoir fort, ou même seulement de pourvoir aux besoins financiers, il fallait faire appel aux sentiments généreux, à tout ce qu'il y avait de religieux dans la nation. Tout le pouvoir était fondé sur l'enthousiasme, et seulement sur l'enthousiasme.

Mais comment organiser un pays d'après un tel système? Comment ériger en système et appliquer con-

stitutionnellement ce qu'il y a de plus passager, de plus spontané : l'enthousiasme? Est-on toujours sûr de retrouver cet enthousiasme à point nommé, et à un degré suffisant de chaleur et de force? il y eut des guerres d'enthousiasme, comme les Croisades, la guerre de Trente ans et les campagnes de la révolution française. Mais pourrait-on créer un État qui ne vécût, qui ne respirât, qui n'agît que par enthousiasme? Un tel État n'a jamais existé; mais existera-t-il dans l'avenir? Est-il possible qu'il puisse jamais exister? On n'a pas le droit de le nier; le passé ne donne pas le droit de préjuger de l'avenir. Cette question, qui paraîtrait oiseuse pour les étrangers, est très grave pour les Slaves, parce qu'en elle réside l'avenir de la Pologne.

QUARANTE-CINQUIÈME LEÇON.

Sources écrites de l'histoire de Pologne. — Mémoires de Kordecki. — La Pologne sous le règne de Jean Casimir. — Les Cosaques et les Jésuites. — Siége de Czenstochowa. — La foi dans l'influence immédiate du monde invisible sur le monde visible est la force morale et politique de la Pologne.

Mardi, 4 janvier 1842.

Messieurs,

Il n'y a rien de moins connu dans l'histoire, que les événements qui agitèrent le Nord dans le XVIIe siècle. Les Polonais, engagés dans la lutte, n'avaient pas le loisir de méditer sur les causes secrètes de ces événements, et ils n'avaient pas davantage le temps de les décrire et de les raconter en historiens. Dans le silence des Russes et des Bohêmes contemporains, on est obligé de consulter les écrivains étrangers, et ces écrivains, travaillant la plupart dans les intérêts des Suédois et des princes-électeurs de Brandebourg, intérêts opposés à la Pologne, défigurent singulièrement l'histoire.

Les Suédois protestants, connaissant déjà l'importance de l'opinion publique, achetaient les plumes des publicistes. Dans les gazettes du temps, on trouve des descriptions de batailles gagnées par les Suédois, batailles qui n'ont jamais eu lieu. Le célèbre Puffendorf fit même graver la représentation de plusieurs siéges imaginaires, de plusieurs villes fantastiques prises d'assaut. Les sources uniques de l'histoire de ces temps, les archives de la Pologne, périrent dans les flammes, et ce qui en restait encore fut dernièrement confisqué par la Russie. Sous ce rapport, on est de nouveau réduit à consulter les mémoires.

Je vous ai parlé d'un mémoire que j'ai appelé héroïque, épique, qui forme contraste avec celui que nous venons d'examiner. Malheureusement, ce petit livre très rare est écrit en latin; l'auteur croyait probablement que le langage de la conversation était au-dessous de la gravité du sujet. Le sujet, matériellement parlant, n'a aucune importance; il s'agit du siége et de la défense d'une petite place, d'un fortin qui occupa quelques milliers de Suédois pendant quelques semaines. Pourtant le lieu est célèbre, il est connu de tous les Slaves comme un lieu de pèlerinage, comme une espèce de *Casa santa* des Slaves. C'est là la seule place forte qui ait été défendue avec succès contre la coalition ennemie. Cette défense, par l'exemple qu'elle donna et par les effets incalculables qu'elle produisit, décida du sort de la Pologne.

Pour comprendre et pour apprécier la gravité de

ce récit, rappelons en quelques mots les événements du règne de Jean Casimir, et surtout ceux de l'année 1655, qui paraissaient devoir mettre fin à l'histoire politique des Polonais.

La république trouva dans son sein deux ennemis redoutables, les Cosaques et les princes-électeurs de Brandebourg. Vous connaissez déjà les causes politiques de la révolte des Cosaques : l'affaiblissement moral de la république allait rompre tous les liens qui unissaient cette population à la Pologne. La Pologne n'avait plus d'apôtres ni de confesseurs ; elle ne pouvait plus espérer de convertir les Cosaques, d'absorber l'élément religieux grec de ces populations. Les Jésuites, maîtres de l'éducation publique, n'étaient plus faits pour une semblable mission ; leur institution allait en dégénérant. Habitués à combattre dans les cours l'aristocratie calviniste et luthérienne, à lutter diplomatiquement contre les sectaires, les Jésuites apprirent une certaine hypocrisie innocente, mais très dangereuse ; ils s'étudiaient à cacher sous un dehors de politesse et d'élégance, la simplicité de leur vie privée et l'austérité réelle de leurs mœurs. Ainsi ils arrivaient au milieu d'une population de pâtres et de guerriers, avec leur ton fin et délié, tandis que dans les prédications publiques, ils affectaient, suivant la coutume du temps, un style pompeux, boursouflé et rempli des figures de rhétorique. Les moines des couvents, qui auraient pu exercer sur ce peuple une influence plus salutaire, étaient tombés au-dessous des Jésuites ; ils n'avaient pas même leurs vertus monastiques. La facilité extrême de vivre au

milieu d'une population bienveillante, hospitalière et bonne, gagna les moines ; ils se laissèrent aller à la négligence ! et ils auraient dû faire des efforts moraux inouïs pour conserver du moins les habitudes régulières !

Ainsi les Cosaques, même sous le rapport religieux, devinrent pour la Pologne des ennemis difficiles à réconcilier.

Le règne de Jean-Casimir s'use dans des luttes civiles, qui deviennent des guerres de nationalités. Des combats journaliers avec les Cosaques ensanglantèrent l'Ukraine. Cela dura des années. Enfin le roi, se mettant à la tête de toute la noblesse, livra la bataille de Beresteczko, la dernière grande bataille de cavalerie dans les temps modernes, où les cavaliers de l'Europe se mesurèrent pour la dernière fois avec ceux de l'Asie, Cosaques et Tartares. 300,000 cavaliers combattirent pendant trois jours : les Polonais remportèrent une victoire complète ; la masse des Cosaques se soumit ; mais les chefs, emportés par leurs intérêts égoïstes, réclamèrent l'assistance de la Russie et de la Turquie. Ceci poussa le souverain de la Russie à déclarer la guerre aux Polonais.

Les armées russes envahirent donc la Pologne du côté de la Lithuanie, prirent les forteresses de Polock, de Smolensk, et finirent même par s'établir dans la capitale de la Lithuanie.

Le roi Charles de Suède, prince des Deux-Ponts, voulait aussi prendre sa part du butin. La Suède, à cette époque, touchait aux possessions slaves par la Poméranie, par Brémen, par Wismar

que Gustave-Adolphe venait de conquérir. Charles se trouvait à la tête d'une armée formidable qui faisait l'effroi de l'Europe, à la tête des vétérans de la guerre de Trente ans. Il envoie une armée pour occuper la Grande-Pologne, et en même temps il s'empare de Dantzik et débarque à Stettin avec l'armée de réserve. Il appelle à son secours, du fond de la Transylvanie, un prince slave, Georges Rakoczy, homme habile et actif. Rakoczy envahit la Podolie à la tête de 20,000 hommes, et s'empara de Cracovie. L'armée de Lithuanie, cernée de toutes parts, croyant n'avoir plus d'autre ressource que de se soumettre, proclama Charles roi de Pologne. Les mécontents, et il y en avait toujours beaucoup, profitèrent de cette circonstance pour se venger de leur roi. La noblesse de la Grande-Pologne arbora les couleurs de Suède, et Jean-Casimir, abandonné par tout le monde, fut obligé de quitter le territoire national; il passa la frontière et se cacha en Silésie.

La Pologne n'existait plus sur la carte de l'Europe.

Sur ces entrefaites, un détachement Suédois allait s'emparer du fortin de Jasna-Gòra, pour piller les trésors amoncelés depuis des siècles dans ce lieu célèbre. On pensait s'emparer de ce château par un coup de main: on ne prévoyait pas que tous les succès de la Suède allaient se briser contre ce petit écueil, sur lequel était fondé le Couvent de Jasna-Gòra. Les ennemis trouvèrent dans ce couvent un homme, le seul peut-être qui fût capable de s'élever au-dessus de toutes les considérations militaires et politiques du temps, de rester fidèle à la cause de sa patrie; ils y

trouvèrent l'âme la plus forte et la plus pure de la Pologne, et en frappant sur cet homme, ils firent ressortir toutes les ressources qu'il possédait. Cette lutte l'éleva à une telle hauteur, que toute la Pologne put l'apercevoir et reconnaître en lui l'idéal de la résistance, l'exemple de ce que pouvait faire chaque Polonais. Cet appel à toutes les sympathies réunit pour un moment les Polonais dans un seul sentiment: ils devinrent invincibles.

Cet homme s'appelait Augustin Kordecki : il était Prieur des moines de Saint-Paul, qui habitaient le couvent de Jasna-Gòra. Il nous a laissé le récit de ce siége écrit avec une simplicité digne de la plume d'un héros.

Je vais vous lire quelques phrases du commencement, pour vous donner une idée de son style :

« Il existe dans la Petite-Pologne, dans le diocèse de Cracovie, une petite montagne appelée de temps immémorial *Clermont* (Clarus-Mons). Le voyageur l'aperçoit de loin, car elle domine de vastes plaines et descend en pente douce vers une espèce de plate-forme rocailleuse qui en forme la base. Jasna-Gòra, ou Clermont, est célèbre dans les pays slaves, grâce à l'image miraculeuse de la sainte Vierge, conservée dans l'église du couvent des ermites de Saint-Paul. D'après la tradition, ce fut saint Luc qui peignit cette image sur le bois d'une table en cyprès, qui se trouvait jadis dans la maison de Nazareth. »

— Un détachement ennemi, commandé par le comte Wejhard de Wrzeszczewice, arriva et somma le gouverneur de sortir de la place et de la remettre

au délégué du général suédois. Les moines, après s'être consultés, résolurent de fermer toutes lês portes et de ne pas laisser entrer les hérétiques. Le comte Wejhard, qui commandait les Suédois, était un Polonais rallié à la cause ennemie, et ces paroles des moines qui prétendaient mourir pour la défense de leur religion et de leur roi, étaïent pour lui un reproche amer. Aussi en conçut-il une haine profonde, et il résolut de détruire ce repaire de fous, comme il disait. Après deux assauts, ne pouvant rien faire contre le fortin, il fit son rapport au général Miller, qui arriva bientôt avec 8,000 hommes de bonnes troupes et 20 canons de campagne. Or, il n'y avait dans le fort que 68 moines, 160 soldats et 50 nobles polonais avec leurs familles, c'est-à-dire 400 hommes en état de porter les armes. Le fort était bien approvisionné. En Pologne, les moines seuls possédaient le secret d'organiser quelque chose, et la seule forteresse en bon état se trouvait entre les mains des ermites de Saint-Paul.

Le général Miller envoya de suite un parlementaire, en menaçant les moines de recourir aux moyens violents s'ils ne se rendaient. Il députa aussi plusieurs seigneurs polonais du parti suédois vers les moines pour les engager, dans leur intérêt, à ne pas résister. D'après la loi de la guerre, acceptée à cette époque et partout exécutée, une garnison qui défendait une place n'ayant pas des chances rationnelles de résister, était punie comme coupable d'opiniâtreté selon toutes les rigueurs de la loi militaire : la garnison était passée au fil de l'épée et on pendait le comman-

dant. Les Suédois faisaient la guerre très cruellement, et détestaient particulièrement les moines catholiques. Ainsi les ermites savaient très bien ce qui les attendait. Il y avait dans la forteresse une foule de femmes, de vieillards et d'enfants, accourus de tous les côtés pour se mettre à l'abri des violences des Suédois.

Un des Polonais envoyés par les Suédois s'adresse en ces termes aux moines réunis dans la salle du conseil.

« Dans quel temps, ô Dieu, vivons-nous, mes révérends Pères ! Poursuivis par nos ennemis, nous sommes abandonnés par notre malheureux monarque; notre Casimir a honteusement fui ; toute la république se soumet au roi de Suède ; heureusement pour nous, il paraît vouloir user avec modération de sa victoire. Pourquoi donc voulez-vous l'irriter en présentant une proie nouvelle à sa fureur? et c'est précisément dans le moment où la Providence vous offre une chance de salut, où on veut bien encore traiter avec vous de puissance à puissance! Vous savez pourtant ce que c'est que votre puissance, comparée à celle des Suédois; mais vous ne savez peut-être pas que déjà tout ce qu'il y a de troupes régulières en Pologne a arboré le drapeau du roi de Suède ; que tous les magnats, tous les évêques le reconnaissent sans résistance. Acceptez la position telle que la bonté divine vous l'a faite. Auriez-vous la présomption de croire que du fond de votre couvent vous appréciez l'état des choses mieux que nos évêques et que nos magnats, et que vous pourrez prendre ici

des décisions en dépit de celles du sénat et des nonces ? C'est une idée singulière que de s'imaginer qu'au milieu de cette débâcle universelle vous resterez seuls immobiles sur ce rocher. »

» Les Pères assemblés, écoutèrent ce discours en gardant une contenance sombre et indignée ; on ne répondit rien : la décision fut remise au lendemain. »

Le général Miller, las d'attendre la réponse, fit ouvrir la tranchée. Ici commence la description d'une série de combats. Le moine, voyant pour la première fois les obus, les grenades, décrit avec naïveté leurs formes et leurs effets, et il saisit heureusement le ton que les romanciers historiques cherchaient quelquefois à imiter à force d'art. Dans un de ces combats, on repousse les Suédois jusque dans leur camp, on leur tue quelques officiers, et même on parvient à enclouer plusieurs canons.

Cependant le général Miller fait venir des canons de siége : on lui envoie de Cracovie un parc d'artillerie. Toutes les espérances des moines reposaient sur la petite armée de Czarniecki ; mais ce corps, après avoir quitté Cracovie sur la foi d'un armistice, fut assailli et désarmé par les Suédois. On amena en triomphe des prisonniers pour les montrer aux assiégés, qui perdirent alors tout espoir. La garnison se révolte et vient proposer au Prieur d'accepter une capitulation. Celui-ci assemble de nouveau dans le réfectoire son conseil de guerre de moines (*patres conscriptos*) ; il trouve le moyen de mettre aux arrêts le commandant, chasse quelques canonniers, et prend des mesures extraordinaires, qu'il décrit

en détail : ainsi il envoie dans chaque détachement des théologiens, orateurs habiles pour remonter le courage des soldats; il distribue la garnison en pelotons, commandés toujours par quelque moine ou quelque noble; il augmente la solde des troupes, et leur fait de nouveau jurer fidélité. Ces préparatifs faits, il soutient un nouvel assaut. Voici un passage de son récit, une épisode de cet assaut.

« Au plus fort de la canonnade, pendant que les Pères et les soldats faisaient leur service, les uns auprès des canons, les autres en courant sur les toits et en surveillant les édifices pour empêcher l'incendie, tout d'un coup une musique retentit au-dessus de nos têtes, comme un hymne de victoire : c'était l'orchestre et les chantres du couvent, qui, étant montés sur le sommet de la tour, entonnaient le cantique en l'honneur de la sainte Vierge. Nous nous sentîmes singulièrement réjouis de cette musique; elle soutint notre ardeur militaire. Elle nous rendit aussi un grand service en couvrant les vociférations des Suédois et en empêchant leurs blasphèmes de parvenir jusqu'aux oreilles des femmes qui remplissaient notre couvent. Par conséquent, on décida que durant le siége, pendant les moments les plus critiques, l'orchestre viendrait occuper le même endroit et entonner le même cantique. »

Mais à l'arrivée de l'artillerie de siége, le moral même des nobles fut affecté; à leur tour, ils voulaient capituler. Deux d'entre eux seulement, dont le Prieur cite les noms, persévérèrent dans la résolution de se défendre. Les autres menacèrent souvent

de quitter la forteresse, notamment après un assaut meurtrier, qui coûta aux Suédois plusieurs de leurs officiers.

Notre Prieur décrit ainsi l'assaut qui fut donné le jour de la Nativité de la sainte Vierge.

« Notre féroce ennemi, par un raffinement de haine, choisit le jour même de la Nativité de la sainte Vierge Marie pour abattre son temple chéri. Il espérait ainsi nous réduire au désespoir en nous empêchant de célébrer régulièrement une fête si solennelle. Il ouvrit donc des côtés du nord et du midi une canonnade générale, battant en brèche les murailles et lançant en même temps des obus. Il en est tombé 500 à peu près dans les cours du couvent; le bruit et les ruines nous enveloppaient de toutes parts. L'enfer paraissait ouvrir sous nos pas et tout autour de nous sa gueule dans toute sa hideuse largeur pour engloutir le temple de la Vierge.

» Cependant les religieux enfermés dans l'Église, loin d'omettre rien des cérémonies du jour, se décidèrent à y ajouter des supplications et une procession avec le Saint-Sacrement. Au moment où le cortége sortait de l'église pour faire le tour de la place, des fragments de murailles tombèrent au milieu de la cour et interrompirent le chant, à la grande frayeur des suppliants. Le Prieur ayant défendu de courir aux armes avant la fin de l'office, personne ne quitta sa place; mais, la cérémonie étant terminée, alors, pleins de consolation et de force, prêtres et sœurs, hommes et femmes, tous s'élancèrent sur les remparts pour s'y défendre jusqu'à l'extrémité. »

Cet assaut n'eut aucun résultat, et le général Miller y perdit son commandant d'artillerie. Mais des nouvelles désolantes arrivaient de tous côtés. Le prince de Brandebourg, qui avait conclu avec le roi de Pologne un traité offensif et défensif, essayait déjà de cette politique qui a valu à la maison de Brandebourg tant d'acquisitions. Il venait d'abandonner le roi Jean-Casimir et de se réunir aux Suédois en stipulant pour lui la possession de quelques provinces de la Grande-Pologne. La dernière épreuve attendait encore le prieur Kordecki. Les moines eux-mêmes, surtout ceux qui, étant jeunes, n'avaient pas assez de foi et de persévérance, trouvaient la défense impossible. Ils furent frappés surtout des paroles d'un seigneur polonais du parti suédois, envoyé comme parlementaire pour sommer, une dernière fois, la garnison de rendre la place.

Voici comment le Prieur rapporte ces paroles :

« Le seigneur Étienne Zamoyski ayant répondu avec fierté aux Suédois, ce parlementaire polonais, qui passait pour être patriote et dont les paroles avaient un grand poids, l'interrompit vivement :

« Seigneur Zamoyski, lui dit-il, sommes-nous ici en pleine diète pour que vous vous donniez tant de peine à pérorer et à argumenter? Il s'agit ici de toute autre espèce d'assauts que ceux d'éloquence et d'esprit, dont certes vous avez beaucoup. Mais enfin croyez-vous que vos bons mots aient la même portée que les boulets des Suédois. A qui parlez-vous? Nous sommes aussi Polonais, nous sommes patriotes comme vous; nous chérissons, comme vous, de toute

notre âme, la république. Et que voulons-nous, si ce n'est d'en conserver les débris en acceptant la puissante protection du roi de Suède? Cessez donc, seigneur Zamoyski, d'en imposer à ces bons Pères par vos conseils. Vous les poussez à la guerre; avez-vous assez d'argent pour payer à ces Pères et à la noblesse qui est ici les châteaux, les villages et les villes que l'on pille et que l'on va confisquer? Pourrez-vous tirer de vos veines assez de sang pour l'offrir en expiation de celui que vous ferez couler sous l'épée des Suédois? Si vous voulez vous sauver, mes Pères, il en est grandement temps; car il ne restera de tout ceci qu'une ruine et un tas de cendres. »

Les nobles de la province accoururent aussi pour redemander leurs femmes et leurs enfants réfugiés dans la forteresse, ne voulant pas les exposer aux périls d'une prise d'assaut.

Quelle immense responsabilité pesait alors sur la tête de ce pauvre Prieur, obligé de contenir la garnison, de remonter le moral des nobles, et enfin de résister aux cris et aux larmes de ceux qui accouraient vers la forteresse pour réclamer leurs familles? Cependant il ne fléchit pas. Prévoyant que si on renvoyait quelqu'un de la forteresse, cela ôterait aux soldats le reste de leur confiance, il ordonna de ne laisser sortir personne, en disant qu'il était responsable de la sûreté de tous, et qu'il avait les moyens de les préserver du danger. La lutte recommence de nouveau. Enfin, un jour de fête! on apprit que le général Czarniecki faisait quelques tentatives pour chasser les Suédois de la Grande-Pologne! que

le roi passait la frontière! que les soldats, honteux de voir cette petite forteresse se défendre pendant plusieurs mois, quittaient le drapeau des Suédois!

Des troupes s'avançaient au secours de la forteresse, et le général Miller fut obligé de lever le siége, après avoir éprouvé des pertes considérables.

Dans le dernier conseil, le plus agité qui fût tenu, le Prieur exposait ainsi aux moines qui voulaient accepter la capitulation, les raisons qui le déterminaient à défendre la place :

« Si, la capitulation acceptée, nous quittons ce monastère, qui pourra arrêter ces blasphémateurs ? On prévoit facilement le sort de ce temple; il sera livré à la destruction. Et qu'est-ce qui nous pousse à cette résolution extrême? Sachons du moins attendre. Si je vous rappelais nos devoirs de rester fidèles à nos vœux, et de verser, s'il le fallait, notre sang pour la défense de notre religion! Mais ce qu'il faut considérer avant tout, ce dont il faut nous pénétrer, c'est que la cause de l'Église de Pologne et celle de notre bien-aimée patrie reposent dans ce moment sur nous, et sur nous seuls. Notre gloire et notre salut dépendent du zèle que nous mettrons à nous défendre. S'il est dans la pensée de Dieu de sauver un jour la Pologne, ce dont il serait criminel de douter, c'est de ce roc de Clermont qu'il fera jaillir la source de la vie polonaise, car sur toute la surface de la république envahie et spoliée, il ne reste d'intact et de libre que ce roc où la glorieuse Vierge a établi son trône, et qui sera par conséquent la capitale de ses gloires. La même force qui guérit les maux invisibles

des individus jaillira d'ici comme d'une source de vie et de santé pour tout le pays; elle rafraîchira et fera revivre les villes et les provinces, ces membres visibles de la république, afin qu'il apparaisse, et en vérité je vous dis qu'il apparaîtra, que la Pologne ne devra son rétablissement qu'à la miséricorde de la Reine qui demeure parmi nous! »

Nous saisissons ici la pensée morale qui présidait à cette célèbre défense : c'est de braver les circonstances et l'opinion des hommes du jour, et de rester fidèle à ses devoirs.

La Pologne n'offre pas de génie agressif de la force du génie défensif de ce moine. Il s'élevait à cette hauteur où on devine l'avenir; son courage n'était pas celui d'un soldat qui se fait tuer pour ne pas abandonner son poste, qui meurt en désespérant. Au milieu de tant de dangers il est toujours calme, il est même humble. Il n'y a rien d'humain dans son courage, puisque les soldats et la jeunesse l'abandonnaient, et qu'il ne comptait que sur quelques vieillards; il a une idée profonde et nette de la nationalité polonaise, qui repose tout entière sur un sentiment moral du devoir. Il est resté fidèle à ce sentiment.

Le récit du Prieur, que je ne peux pas citer en entier parce qu'il offrirait aux étrangers peu d'intérêt, est une espèce d'épopée morale. La description des événements matériels, des combats, des sorties, est de peu d'importance. C'est le caractère moral de la lutte qui en fait l'intérêt; la Providence semble avoir permis toutes les tentations pour ébranler la fermeté de ce moine. On commence par une som-

mation de rendre la place; ce sont des Polonais qui tentent avec bienveillance. Plus tard, les assiégeants arrivent; on attend; les moines se défendent encore; mais les nobles les abandonnent. Enfin on ouvre la tranchée, et les religieux eux-mêmes doutent déjà du succès; vers la fin il ne reste que le Prieur inébranlable qui seul organise tous les moyens de défense et qui pare à toutes les difficultés.

On observe une grande variété de caractères parmi les personnages qui agissent dans ce drame. Le général Miller, incrédule, détestant les catholiques, se rit des miracles; mais en même temps il a peur des visions, il a peur des moines, qu'il croit être des sorciers. A côté de lui on voit le comte Wejhard, qui représente tous les Polonais légers qui s'étaient ralliés au parti du roi de Suède et qui regardent ce rocher de Jasna-Gòra comme un reproche de leur trahison. Il y avait aussi quelques Polonais qui tâchaient de sauver les religieux tout en conservant les bonnes grâces du roi de Suède. Au milieu de ces négociations, des Cosaques, des paysans, après avoir combattu contre le couvent, demandent la grâce d'y être introduits pour faire leurs dévotions.

Le Prieur n'était ni crédule ni visionnaire. C'est vrai qu'il raconte plusieurs fois des apparitions miraculeuses, mais sans prétendre imposer sa croyance au lecteur; d'ailleurs il cite des témoignages. Il dit qu'un boulet suédois après avoir frappé contre le roc, retomba dans l'obusier ennemi et le brisa. Il cite sur ce point le témoignage des officiers suédois. Ce fut le dernier coup lancé contre la forteresse.

Pour faire voir la foi profonde des Polonais de cette époque, nous citerons un trait d'une simplicité admirable.

Des nuages s'élevaient chaque matin autour de la forteresse, et à la faveur des ténèbres les Suédois montaient souvent jusqu'au pied des murs. Les moines ne trouvant aucun moyen contre ce phénomène atmosphérique, chargèrent un saint homme de leur couvent de chasser ces nuages en faisant des prières; ce qui réussit.

Dans le chapitre où sont consignés les devoirs de chaque chef de peloton et de détachement, nous trouvons que tel ou tel Père était chargé officiellement de chasser les nuages. Le Prieur regardait cela tout simplement comme une fonction ordinaire.

Vous voyez maintenant quelle a dû être l'influence du protestantisme sur la Pologne. Il pouvait bien en Angleterre s'allier avec les formes féodales. En France, si on détruisait, même complétement, l'Eglise catholique, on trouverait encore, sous les couches supérieures de la société, les anciennes formes de la municipalité romaine, une organisation sociale quelconque; chez les Allemands, les habitudes féodales qui durèrent tant de siècles servaient aussi de lien commun aux populations. Mais chez les Polonais un coup porté à la religion catholique frappait à mort cette république. Toutes ses habitudes militaires et politiques reposaient sur la foi robuste dans le monde surnaturel, dans les miracles.

Les mémoires de Pasek que nous avons lus pourraient aussi nous servir de preuve. Ce vieux militaire,

qui a assisté à tant de combats, ne parle jamais de plan stratégique. S'il prévoit la victoire, si souvent il la prédit, sur quelles données a-t-il raisonné? c'est qu'il a vu un soldat frappé à mort tomber la face contre terre à la poursuite de l'ennemi (c'était là un signe certain de la victoire); tel ou tel chef avait eu telle ou telle vision; un oiseau était venu faire son nid dans le camp..... etc.

La croyance dans l'existence de rapports immédiats entre le monde supérieur et la terre, faisait le fond moral et politique de l'organisation polonaise; et toutes les fois qu'on voulait en tirer, soit une force de résistance, soit une force d'action, on n'avait qu'à faire appel à cette croyance.

QUARANTE-SIXIÈME LEÇON.

Kordecki personnifie l'idée nationale de la Pologne. — Histoire contemporaine de la Russie. — Préséance de la noblesse ou *Miestniczestwo*. — Chancellerie secrète. — Constitution polonaise. — Théories sociales des différentes écoles philosophiques. — Le *veto* et le nonce polonais Sicinski.

Vendredi 7 janvier 1842.

La Providence sauva encore la Pologne. Sans armée, sans chefs, sans organisation militaire, sans trésor, la nation repoussa les Suédois, battit les Russes, détruisit l'armée de Transylvanie, et même eut assez de force pour poursuivre ses avantages jusque sur le territoire ennemi. Pour la première fois depuis l'époque des Lechs, les Polonais, sous la conduite de Czarniecki, passèrent la mer et attaquèrent les Suédois dans leur pays.

La prophétie du prieur Kordecki était accomplie. Le roi, en rentrant dans le pays, établit son quartier

général à Czenstochowa, dans le couvent des moines de Saint-Paul.

La première réunion du sénat eut lieu dans le même endroit, et c'est de là qu'est partie la première proclamation, le premier acte de la royauté nationale, qui annonçait au pays le retour du souverain légitime et appelait le peuple aux armes.

Dans ce couvent de Jasna-Gòra, le roi voua sa propre personne et la république à la très sainte Vierge Marie, qui, par sa grâce, avait sauvé le couvent de Jasna-Gòra, la ville de Czenstochowa et la Pologne tout entière.

Kordecki est du nombre de ces hommes que la Providence laisse apparaître de loin en loin comme des modèles d'après lesquels les générations doivent se former. Jamais l'idée polonaise n'apparut aussi complétement personnifiée qu'en lui. Les héros des siècles postérieurs reproduisent quelques uns des traits de ce caractère dont il fut le type. La sensibilité de Jean-Casimir, la foi de Sobieski, la simplicité de Kosciuszko, nous rappellent constamment ce Prieur. C'est là le caractère slave polonais : la simplicité, la modestie et l'enthousiasme.

Seul, entre tous les écrivains de mémoires, Kordecki n'a jamais parlé de lui-même, quoique racontant les actions dont il fut le héros. Une seule fois, il cite son discours ; et ce n'est pas pour faire admirer son éloquence : il parle comme porteur des ordres de la communauté. Avec la même simplicité et avec charité, il passe sous silence les noms des hommes qui avaient donné des conseils pusillanimes ;

il les épargne; il veut faire partager sa gloire à la communauté; et quoique lui-même n'ait jamais faibli durant la guerre, il prend sur lui une partie des fautes de ses confrères, et dit : « Nous nous sommes plus d'une fois sentis troublés et saisis d'effroi; mais toutes les fois que nous nous sommes réunis en conseil, on retrouvait dans les cœurs la même énergie. »

Cet homme admirable a été presque oublié par ses contemporains. Les historiens du XVIIIe siècle, admirateurs et imitateurs des écoles anglaise et française, n'avaient plus de sens pour comprendre un tel phénomène; ils ne savaient plus comment le décrire; ils étaient très probablement honteux de glorifier un moine. Ils ne consacrent que quelques lignes au souvenir de cet homme, qui mérite un monument comme homme politique, et qui occupe une grande place comme littérateur, puisqu'il nous a laissé un mémoire que je n'hésiterai pas à appeler une *épopée morale*.

Pendant que les Polonais combattaient les Suédois, la puissance russe ne cessait de menacer le territoire et les institutions de la Pologne. Dès le commencement du XVIIe siècle, en 1613, la Russie élevait sur le trône une famille nouvelle, celle de Romanow. Le premier des czars de cette famille était fils d'un prêtre, d'un boyard forcé de se cacher dans un couvent et d'entrer dans les ordres. Cette famille était d'origine allemande, alliée à la famille régnante de Rurik, ce qui n'était pas extraordinaire, les souverains russes prenant leurs femmes parmi les filles de leurs sujets : ils en prenaient souvent un grand

nombre, comme Iwan le Terrible, qui en épousa dix.

Pourquoi ce jeune homme a-t-il été préféré à des familles plus anciennes et plus puissantes? Comment a-t-il été élu? Quelle a été la forme de son élection? Ces questions embarrassèrent les historiens étrangers, anglais et français. Ces auteurs partaient d'une idée fausse que presque tous les auteurs de l'Occident partageaient : c'était de supposer qu'il existe dans tous les pays une espèce de mécanisme politique, que tout s'y fait d'après des formes prescrites, que tout acte politique n'est qu'une espèce de formalité. Ainsi ils se demandaient quels magistrats, quelles chambres étaient chargés de la mission d'élire un souverain en Russie; comment on le proclamait; de quelle manière on appelait la nation à l'accepter.

Il est impossible de répondre à toutes ces questions. Ce qui est certain, c'est que le peuple russe a plusieurs fois exercé le droit d'élire son souverain, et que, sans qu'il y eût de lois expresses, on savait parfaitement bien par qui et comment devait être exercé ce droit.

Le métropolitain, les magistrats, les prêtres s'assemblaient sur une place publique ; le peuple y accourait; tous ceux qui voulaient prendre part au conseil avaient le droit d'y participer. On proposait des candidats; mais on les choisissait de préférence dans la famille régnante. L'influence des Mongols avait changé cette coutume en loi. Chez les Mongols, le khanat était toujours dans la famille de Gengis-Khan.

Le nom du candidat accepté était sanctionné par acclamation. D'ordinaire, la nation se soumettait à la

volonté des magistrats et du peuple de Moskou sans accuser une telle élection d'illégalité. En Pologne, la masse de la nation croyait que le choix d'un roi venait d'une inspiration divine; en Russie on croyait à une espèce de fatalité, à une sorte de destinée qui choisissait le candidat que tout le monde devait accepter.

Ainsi Michel Romanow, comme homme fatalement désigné, fut élevé au trône, sans égard pour les familles plus anciennes et pour le mérite des hommes éminents de cette époque que la Russie regardait comme ses héros.

La famille Romanow développe le nouvel élément introduit dans le gouvernement russe par Godunow; elle appelle une population entière d'étrangers. Une foule d'Allemands, de Français et d'Anglais accourent à Moskou. Ils entourent le trône, supplantent peu à peu les boyards. A l'aide de ce peuple d'étrangers, les souverains détruisent les restes de la puissance militaire slave, et ils parviennent à établir ainsi un état dans l'état, une puissance attachée à la personne du souverain.

Cet élément étranger, en lutte avec la Russie, commence une nouvelle série d'événements : ce sera l'histoire d'une guerre nouvelle entre les idées européennes représentées par les étrangers au service des czars, et les restes des sentiments slaves.

Je dis *les restes des sentiments slaves*, parce qu'il n'y avait plus de *forces* slaves. Les boyards n'existaient plus comme corporation, après les massacres terribles d'Iwan, massacres que les Romanow ne dis-

continuèrent pas ; les boyards effrayés n'avaient plus de voix dans le conseil national. Cependant ils jouissaient encore de quelques priviléges.

Ces priviléges, connus sous le nom de *Miestniczestwo* ou *préséance*, n'ont pas été bien compris par les écrivains étrangers. Ils confondaient ce Miestniczestwo avec les préjugés féodaux de l'Europe occidentale. Ces deux choses n'ont rien de commun entre elles. La noblesse française, allemande, anglaise, noblesse féodale, attachait, comme on sait, le plus grand prix à l'antiquité de son origine : on comptait les quartiers de noblesse. Les Montmorency, par exemple, premiers barons de la chrétienté, étaient, dans l'opinion du peuple, toujours supérieurs aux premiers ministres du roi de France. En Russie, au contraire, les boyards se regardaient tous égaux les uns des autres ; c'était comme une matière dont les souverains faisaient les généraux et les magistrats ; mais les respects que l'on se devait mutuellement se mesuraient d'après l'ancienneté de la nomination à tel ou tel rang de magistrat et de général. On observait une espèce d'ancienneté militaire. Un boyard nommé général la veille se regardait comme supérieur à un boyard nommé le lendemain ; les fils du général d'hier avaient le pas sur les fils du général d'aujourd'hui.

On conçoit les désordres qui provenaient d'une telle institution, source de querelles continuelles dans l'armée et dans l'administration ; les czars se trouvèrent plus d'une fois obligés d'y intervenir. Pour vous donner une idée de la manière dont on décidait

alors ces questions, et en même temps un échantillon du style officiel de l'époque qui est si pauvre en productions, je vais vous lire quelques lignes d'un procès de préséance entre l'illustre Pojarskoï et le prince Lykof.

« Michel, prince Pojarskoï, se prosterne la face contre terre devant le très redoutable et très vénéré czar Boris, fils de Fédor.

» Tu as ordonné, ô czar, à la princesse Marie Lykof et à ma mère, la princesse Marie Pojarska, d'entrer au service de sa majesté la czarine. Or, d'après les lois de l'ancienneté, il ne convient pas, ô czar, que le nom de la princesse Pojarska, ma mère, soit mis à la suite du nom de la princesse Marie Lykof. Tout au contraire, ma mère qui est Pojarska, s'élève de plusieurs degrés au-dessus d'une princesse Lykof.

» C'est pourquoi moi, ton esclave, je me prosterne devant toi en qualité d'accusateur du prince Lykof. O czar miséricordieux ! jette un regard sur ton esclave, et fais-le juger, ô czar ! d'après la loi d'ancienneté. »

Le prince Pojarskoï cite alors les autorités sur lesquelles il appuie ses prétentions ; il expose qu'en 1505, lorsque les Russes faisaient la guerre en Livonie, un des ancêtres de sa famille commandait les troupes du centre, tandis qu'un autre prince commandait la droite et que la gauche se trouvait sous les ordres d'un prince Lykof ; il établit ensuite sa filiation et celle de son adversaire, et après des calculs de degrés assez difficiles à comprendre, il conclut ainsi :

« Par conséquent, il est convenable que moi, ton esclave, ô czar! je sois placé au-dessus du prince Lykof de dix degrés de supériorité hiérarchique. »

Cependant cette coutume de priorité de rang conservait encore un germe d'indépendance. Toute l'importance des nobles venait, sans doute, des faveurs des czars, mais ces faveurs devenant héréditaires, échappaient, pour ainsi dire, à l'influence directe et journalière du souverain.

La famille de Rurik laissa subsister ces priviléges, n'y voyant rien de menaçant pour sa puissance; mais la maison de Romanow, plus logique, et poussée par la marche fatale de l'idée qui fait le fond du gouvernement russe, allait détruire même cette espèce d'hérédité de deuxième ordre. L'idée gouvernementale russe, l'empereur Paul l'exprima plus tard dans ces paroles célèbres admirées par de Maistre et par l'école légitimiste :

« Il n'y a de grand dans mon empire que celui à qui je parle, et il n'est grand qu'au moment où je lui parle. »

Or, comme il y avait des grands, dans l'armée et dans la magistrature, qui continuaient de l'être, quoique éloignés de la personne du souverain (dans le temps où le souverain ne leur parlait pas), il fallait encore abolir leurs priviléges. Alexis Romanow, ayant gagné le clergé et le métropolitain, détruisit par un coup d'état les archives de *Miestniczestwo*. Dès lors, il n'y eut plus de titres à la préséance. Tout émanait continuellement et directement du souverain.

Le même prince Alexis établit une chancellerie

secrète. Cette institution formidable fait époque dans la législation des pays slaves. On n'a pas assez remarqué ce changement. Les légistes russes le passaient sous silence; les légistes étrangers n'en connaissaient pas l'importance.

La chancellerie secrète fut instituée d'abord pour connaître des crimes de lèse-majesté; mais les employés de cette chancellerie envahirent peu à peu tous les départements de la justice. Il suffisait d'accuser quelqu'un, soit d'avoir manqué de respect au czar, soit d'avoir dilapidé les trésors du souverain, soit enfin d'avoir fait un mal quelconque à un sujet que l'on regardait comme un membre du souverain, pour le faire citer en chancellerie secrète. Là, chaque accusateur était maître de la vie d'un accusé, puisqu'il pouvait faire appliquer à la question qui que ce fût, à condition seulement de la subir lui-même. La chancellerie secrète, plus d'une fois abolie par les souverains, continua cependant de subsister sous des noms et des formes différentes, comme police secrète, haute police, grande police du gouvernement.

Elle modifia la procédure slave. Dans les pays slaves, on n'a jamais connu de procédure secrète: c'est un trait caractéristique de notre législation; non seulement on plaidait en public, mais même, d'après les anciennes coutumes, l'avocat était chargé de donner une espèce de représentation mimique de tous les détails de l'affaire qu'on allait juger. En Russie même, excepté les exécutions qui étaient ordonnées par le souverain sans procès ni jugement,

d'ordinaire on jugeait les accusés publiquement. Depuis l'introduction de cette fatale chancellerie, l'habitude de faire les procès en secret prévalut en Russie d'abord, puis dans toutes les provinces qui appartenaient à cet empire.

Ainsi le reste des traditions slaves disparaît peu à peu.

Les étrangers, qui ne connaissaient pas l'histoire de ce pays, supposaient que les souverains de la famille de Rurik, en détruisant des masses de boyards, et des villes entières, ne voulaient que détruire l'aristocratie. Le fait est que le czarat ne visait à rien de moins qu'à déraciner l'élément *slave*, et constituer un empire étranger au milieu du territoire slave.

Cette politique commença dès l'établissement du czarat de Moskou, et n'a jamais cessé de marcher en avant.

Vers le même temps où la famille de Romanow agit avec tant de force dans le Nord sur tous les États voisins, la Pologne arrive à un terme fatal, où sa vie gouvernementale devait s'arrêter pour longtemps.

Pour la première fois sous le règne de Jean-Casimir, un gentilhomme fit entendre en pleine diète un mot redoutable auquel on s'attendait depuis longtemps, le mot *veto*, qui avait le pouvoir de suspendre les délibérations de la diète et d'arrêter toute la marche du gouvernement.

Il faut éclairer cette question capitale du *veto* polonais.

Vous savez déjà, d'après nos études de l'année passée, que le *veto* n'avait pas été inventé par les

Polonais, mais datait de la plus haute antiquité slave. Ce droit de *veto* était en plein exercice dans toutes les communes slaves, où la propriété, les droits et les devoirs étaient en commun : chacun faisait valoir sa portion de droit commun, absolu. On remédiait cependant à ce *veto* par la violence, en obligeant l'opposant, à force de coups de bâton, à voter avec la masse de la nation. Le *veto* existait aussi en Russie et en Bohême dans la vie des communes.

Après l'établissement de l'État polonais, la théorie du *veto* subit plusieurs transformations par suite de l'intervention des idées étrangères, et surtout des idées romaines. On confondit alors le pouvoir d'un nonce polonais avec ceux d'un tribun romain, ce qui falsifia les idées nationales.

Quelle est la signification philosophique de ce *veto?* Comment l'accorder avec l'existence sociale d'un peuple? Vous savez que la société politique est regardée par les philosophes comme le résultat d'un accord commun des individus qui abandonnent certains droits personnels en faveur de la société. Ceci est accepté par tous les théoriciens. Mais ici commence la divergence des opinions. Les philosophes de l'école qu'on nomme aujourd'hui légitimiste supposent que cet abandon des droits des particuliers s'est fait en faveur d'une famille quelconque, qui devient régnante et représente la société. Cette famille, une fois établie comme souveraine, est chargée de surveiller les intérêts de la société; les individus n'ont plus le droit de réclamer leurs libertés qu'ils lui ont sacrifiées, jusqu'à ce que, la famille étant

éteinte, la Providence appelle les individus à en choisir une autre.

D'après une autre école philosophique, les intérêts de la société doivent plutôt être représentés par les individus eux-mêmes. La majorité de ces individus, comme souveraine, exerce un pouvoir despotique. La minorité n'a pas le droit de se détacher de la société, elle est pour toujours la sujette de la majorité.

D'après les idées polonaises, un individu qui entre comme partie intégrante dans l'association politique n'en conserve pas moins ses droits primitifs; il est toujours libre de sortir de cette société. C'est donc une liberté poussée à sa limite extrême. Dans chaque discussion politique, l'individu peut sacrifier sa liberté personnelle, comme aussi il est libre de la réclamer. Cela suppose donc un sacrifice continuel de la liberté, un sacrifice semblable à celui que la religion exige de la conscience des individus. On n'est pas sujet de la société parce qu'on a été inscrit sur la liste des sujets par ses ancêtres, mais parce qu'on accepte cette société comme la plus juste, la meilleure et la plus belle. L'individu conserve le droit, non seulement de sortir de cette société, mais même de l'arrêter dans sa marche, s'il voit qu'elle s'égare et qu'elle ne remplit pas sa mission.

C'est, comme vous voyez, une théorie logique, plus logique même que celles qui ont été acceptées comme bases des institutions par les philosophes légitimistes et démocrates. En effet quelques écrivains très avancés de l'école démocratique s'aperçoivent déjà que la majorité ne peut pas faire de lois absolues, qu'il

est déraisonnable de supposer que la majorité d'un pays ou d'une association quelconque soit en possession de la science et de la lumière absolues, et que chaque individu doive se soumettre sans appel à ses décisions.

Mais les droits immenses que la constitution polonaise laissait à chaque individu supposaient aussi des devoirs immenses et des vertus extraordinaires: ce qui vous expliquera pourquoi les sages de la Pologne, les évêques, les sénateurs, et même l'écrivain Rey dans son tableau du gentilhomme polonais, regardent toujours les diètes, les diétines, les réunions, les discussions politiques comme des espèces de sacrifices; qu'ils recommandent à chaque individu d'y préparer sa conscience, chaque député et même chaque gentilhomme exerçant une espèce de sacerdoce.

Les hautes vertus devenues rares, et le perfectionnement moral arrêté, l'association devait nécessairement se dissoudre.

Le premier qui fit usage de ce redoutable droit de *veto* fut un certain Sicinski, nonce de Upita. On raconte des détails extraordinaires sur sa mort. En rentrant chez lui, il fut tué d'un coup de foudre; sa seigneurie passa dans d'autres mains; on conserva son cadavre dans une chapelle déserte de son château, et il n'y a pas longtemps qu'on le montrait aux voyageurs comme une curiosité.

Ce qui est également extraordinaire, c'est que la diète, ayant entendu prononcer le *veto*, se dispersa consternée, saisie d'effroi. On n'osa plus forcer ce malheureux Sicinski à rétracter son *veto*.

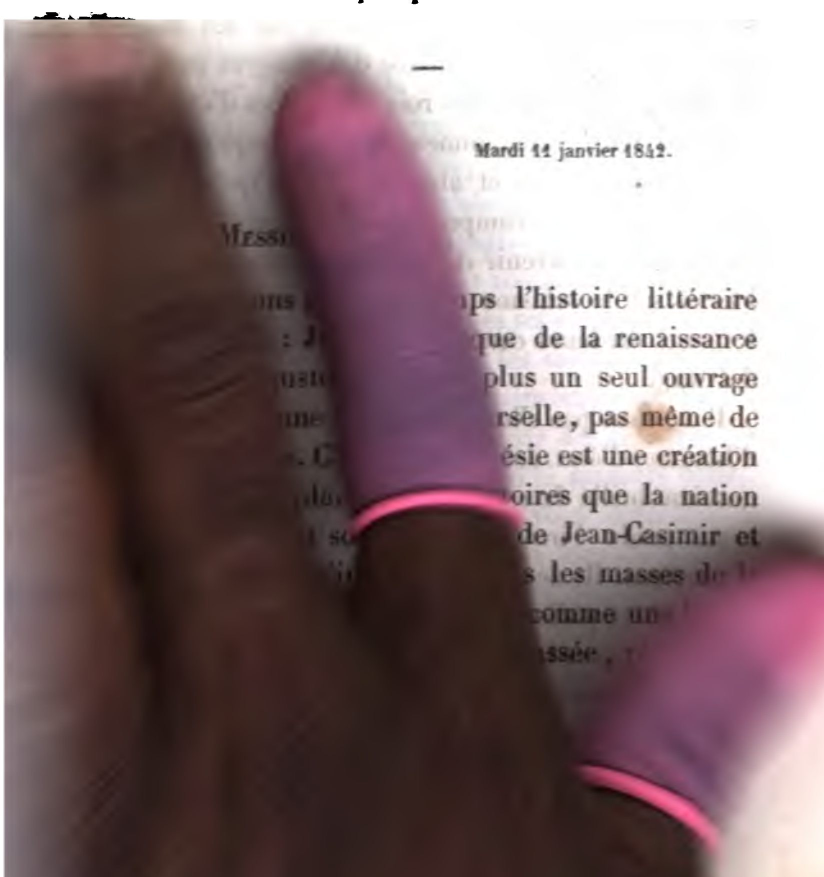
Pour résumer ce que nous avons déjà dit de l'élection de rois et de l'exercice du *veto*, nous ajouterons que la constitution nationale polonaise ressemblait beaucoup à celle de l'église de Rome. Le conclave, même tel qu'il existe aujourd'hui, modifié par plusieurs ordonnances papales, exige aussi l'unanimité, et elle est toujours supposée si elle n'existe pas réellement. C'est aussi l'unanimité qui consacre, en Angleterre, les décisions du jury. Malheureusement, les Polonais n'ont pas pris de précautions pour pouvoir exercer sans danger ce droit terrible. L'église de Rome enferme ses cardinaux, leur diminue les subsistances, les affame, s'ils ne peuvent pas s'accorder; on procède de même en Angleterre avec le jury. Au contraire, les Polonais permettaient à leurs seigneurs de donner des fêtes à la noblesse, toléraient l'ivrognerie et les meurtres publics. L'élection devint synonyme du désordre.

Les mêmes causes qui gâtèrent la belle institution de l'élection royale amenèrent, avec le temps, la dépravation des assemblées délibérantes.

Tout reposait sur le libre arbitre et sur les sacrifices de chaque moment. On ne voulut plus faire ces sacrifices!

QUARANTE-SEPTIÈME LEÇON.

Politique de la Pologne vers la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle. — Histoire moderne de la Russie. — Pierre-le-Grand et ses réformes civiles et politiques.



Mardi 11 janvier 1842.

Messi…

…ps l'histoire littéraire
…que de la renaissance
…plus un seul ouvrage
…rselle, pas même de
…ésie est une création
…oires que la nation
…de Jean-Casimir et
…s les masses de…
…comme un…
…ssée,…

La nation avait la mission reconnue de combattre la barbarie et le schisme. Aussi nous la voyons, sous les Jagellons, pressentir, dès le premier instant, les dangers qui devaient fondre sur la chrétienté par l'invasion des Turcs, et se jeter sur ces barbares. Les Polonais y étaient poussés par cet instinct moral qui fait sur-le-champ deviner à un peuple les ennemis de ses idées religieuses et sociales. C'est cet instinct toujours infaillible qui est le plus sûr guide des peuples, lorsqu'il se sert de l'intelligence comme de son instrument. Cet instinct moral s'étant affaibli en Pologne, à la suite des différences religieuses semées par la réforme, les Polonais dès lors se laissèrent guider plutôt par la tradition sur les dangers passés, que par la conscience des dangers présents. Dès lors, nous voyons les rois et hommes d'état de la Pologne tenir constamment un œil inquiet sur la Turquie repoussée et abattue, tandis qu'il ne leur était donné ni de comprendre nettement la nature, ni de prévoir l'avenir de deux puissances nouvelles basées sur le schisme et le protestantisme, qui s'élevaient sur leurs confins, à Moskou et dans le Brandebourg.

Il ne faut pas s'imaginer que la Pologne manquât d'hommes d'état. Jean-Casimir, Lubomirski, Sobieski, auraient brillé dans quelque cabinet que ce fût. Mais ayant perdu l'instinct national, imbus de notions étrangères, ils devinrent étrangers à leur pays.

Les idées philosophiques du XVIIIe siècle n'avaient pas de prise sur la masse de la nation, n'étaient acceptées que par quelques membres des grandes familles.

De célèbres étrangers, qui portaient ces doctrines et leur pratique dans les différentes cours, passaient par la Pologne inaperçus et comme rejetés sur Moskou, où ils trouvaient un accueil certain.

A Moskou naît Pierre le Grand. Son avénement coïncide avec la bataille de Vienne, 1682-3. Avec ce monarque commence l'histoire actuelle de la Russie.

Les faits extérieurs de cette histoire, les guerres, les traités, la diplomatie, se trouvent dans tous les livres; ce que l'on ignore complétement, c'est l'histoire secrète de la Russie, les tendances et le but des monarques russes, la portée et la véritable signification de leurs réformes.

Il n'y a pas d'histoire officielle de ce temps. L'empereur Alexandre permit aux écrivains de raconter et de juger l'histoire de la maison de Rurik. Quant aux Romanow, ils se regardent comme solidaires entre eux; ils poursuivent toujours la même idée: c'est pour cela qu'en Russie on n'ose pas émettre d'opinion sur leurs actions et leurs intentions. L'historien Karamzin fut trop honnête pour vouloir raconter l'histoire de Pierre le Grand et de ses successeurs. Les écrivains modernes, qui n'ont pas les mêmes scrupules, se contentent de répéter les mensonges et les flatteries officielles, ou se sauvent par des réticences.

Pour vous donner une idée de la manière dont on raconte l'histoire en Russie, je vous dirai que les professeurs d'histoire, du haut de leur chaire, parlent sérieusement de la maladie de Paul I[er], et s'apitoyent sur sa mort subite, qui, suivant eux, fut l'effet d'une apoplexie. L'un d'eux pourtant, en ra-

contant cet événement les larmes aux yeux, désigna d'un geste, en touchant sa cravate, la manière dont périt le monarque. Il y aurait à raconter des anecdotes incroyables de ce genre.

Comme la Russie, par sa politique, s'est attaché les souverains qui gouvernent les autres pays slaves, formant presque la septième partie du globe, il n'y a pas, pour un Slave, d'endroit où l'on puisse raconter de vive voix, librement, l'histoire des deux derniers siècles de l'empire russe. Je citerai quelques détails de cette histoire, toujours d'après les documents officiels qui existent dans les archives de Moskou, et je choisirai les moins connus.

La naissance de Pierre fut annoncée par des prophéties et accompagnée de prodiges, comme celle d'Iwan le Cruel. La Russie allait avoir un Messie ou un Antéchrist, c'est ce que tout le monde disait. Des questions religieuses très graves s'agitaient autour du berceau du prince. Le catholicisme avait pénétré à la cour du vieux prince Alexis. Un évêque russe qui était un *crypto-jésuite*, homme très habile, avait gagné la confiance du prince et de la princesse qui, dit-on, étaient secrètement convertis au catholicisme. Cet évêque baptisa le nouveau-né, et lui donna un nom inconnu dans les annales russes, le nom de *Pierre,* qui semblait appeler ce prince à rattacher la Russie à l'église de Rome. Le peuple était alors persuadé que le futur czar devait réellement réformer sa religion ou bien introduire en Russie une religion nouvelle. La mort du vieil Alexis, les révoltes et les intrigues du palais détruisirent l'œuvre du jésuite.

Cependant Pierre parut longtemps hésiter entre les deux religions, non pas qu'il fût très religieux dans l'âme, mais parce qu'il ignorait laquelle de ces deux religions pourrait mieux servir ses projets politiques. Comme Iwan, Pierre passa son enfance au milieu des révoltes ; les Strélitz détruisirent toute la famille maternelle de Pierre. Ils assiégèrent le palais, et après de longues négociations, ils forcèrent la czarine à leur livrer son père et tous ses parents; son frère fut haché en morceaux, et tous les autres furent mis à mort.

Comme Iwan, Pierre, entouré d'hommes de parti, puisa aussi sans doute dans leur conversation son mépris pour l'humanité, et il dut au spectacle terrible des exécutions ses goûts sanguinaires.

On connaît l'histoire de l'adolescence de Pierre. Suivant la coutume russe, le prince passait sa vie au milieu d'amusements, en compagnie de bouffons, qu'on appelait les divertisseurs du prince, et qui, à cette époque, étaient presque tous étrangers : Livoniens, Allemands, Français, Anglais. Pierre, au lieu de s'amuser et de s'abandonner à la débauche ainsi que presque tous ses prédécesseurs, forma de ses divertisseurs un bataillon d'infanterie qu'il faisait manœuvrer suivant la méthode allemande. Ce bataillon servit plus tard de noyau à l'armée régulière russe. Pierre y commença son service comme tambour, passa caporal et s'avança ainsi de grade en grade sans jamais violer les lois de l'ancienneté militaire.

Ayant trouvé dans un magasin une vieille chaloupe

anglaise, il la fit radouber, remonter, et il s'amusait à la faire manœuvrer. Il nomma son favori, un certain Lefort, de Genève, général d'une armée qui n'existait pas encore; il créa un autre de ses amis amiral d'une flotte qui n'était encore construite que dans sa pensée. A sa mort, il laissa une armée régulière formidable et une des plus grandes flottes de l'Europe.

Les conversations de ces étrangers, Allemands et Français, dont il était entouré, excitaient sa curiosité. Dès ce moment, il forme le système qui servira plus tard de base à la politique russe, un système européen. Il conçoit l'idée, non pas comme ses prédécesseurs, d'introduire l'Europe dans son empire, mais d'introduire la Russie dans l'Europe, de prendre de l'Europe des forces et des moyens pour vaincre et sujuguer l'Europe.

Il entreprit alors ses voyages célèbres : il traversa l'Allemagne, la Hollande, l'Angleterre, visitant des *ateliers* et travaillant de ses propres mains. Il étudia l'art de construire des vaisseaux, s'attacha surtout à apprendre ce qu'il y avait d'applicable et de matériellement utile; il engagea à son service les ingénieurs, les médecins, les constructeurs; il envoya en Russie des vaisseaux chargés de Hollandais, d'Allemands et d'Anglais. Tout d'un coup il fut rappelé par une révolte des Strélitz, la dernière révolte vraiment russe.

Après la destruction des boyards, de cette ancienne armée nationale slave, composée de la noblesse commandant des troupes de paysans, il n'y avait plus en

Russie qu'une armée régulière, un ramassis de gens à la solde du czar et attachés à sa personne, ce qui était nouveau en Russie.

Cependant cette soldatesque partageait les préjugés et les opinions des Russes; elle pratiquait la religion nationale, elle avait des haines nationales; elle devenait souvent dangereuse; les partis s'en servaient pour se renverser mutuellement. Elle se révoltait et assiégeait le palais, non pour changer la forme ni établir un nouveau système de gouvernement, comme faisaient autrefois les boyards, ni proposer des traités d'alliances ni déclarer une guerre, mais seulement pour chasser tel ou tel favori, tuer tel ou tel général.

Pierre occupait le trône avec son frère Iwan, prince faible de corps et d'esprit. Les strélitz se soulevèrent et se précipitèrent vers le palais sous prétexte de sauver le prince Iwan, que l'on disait menacé par l'ambition de son frère. Ils furent vaincus par le bataillon formé d'étrangers et de quelques Moskowites, et commandé par un Écossais, un Allemand et un Français.

Pierre accourut tirer une terrible vengeance de ses ennemis vaincus, et il ordonna des exécutions.

La cruauté habituelle des czars prend maintenant un caractère tout nouveau. Pierre n'est pas un fou enragé comme Iwan IV; il est philosophe. En exécutant ses ennemis, il s'instruit, s'exerce, étudie la nature humaine. Il apprend à couper lui-même les têtes. Le premier jour, il en coupa cinq; puis, en faisant des progrès, il parvint à en abattre vingt-

cinq dans l'espace de quelques heures. Les grands, les seigneurs de sa cour et même les étrangers étaient obligés de lui servir d'aides dans ses opérations. Les Français et même les Allemands, montraient quelque répugnance à faire le métier de bourreau; mais les Anglais s'y prenaient avec beaucoup de sang-froid. Le prince Mienchtchikow, qui devint plus tard prince de l'empire apostolique romain, un des plus grands personnages de l'Europe, excellait dans l'art d'abattre des têtes. Il tournait la roue; il coupait les jambes.

Pierre, en faisant éventrer devant lui les malheureux boyards et paysans, appelait les médecins, et se faisait expliquer l'anatomie, dont il était grand admirateur; il étudiait la structure des intestins et la circulation du sang. Il fit périr ainsi des centaines d'hommes dans des tourments épouvantables. Ce prince cependant était reçu dans les cours de tous les souverains de l'Europe; aucun monarque n'a refusé de toucher cette main de bourreau. Pierre était membre de l'Académie des sciences de Paris : pour employer les expressions de cette époque, *il fit l'honneur à l'Académie* de permettre qu'elle inscrivît son nom sur le registre de ses membres.

Tout en détruisant ainsi les derniers restes de l'armée nationale, et en organisant une force nouvelle, qui devait être désormais l'instrument impassible de la volonté des czars, Pierre tentait des réformes générales. Il aimait la langue allemande; il la mit en usage à la cour de Russie où elle domina jusqu'au règne de Catherine; il avait l'idée de rendre la Russie

allemande et hollandaise pour qu'elle pût se servir des forces de ces deux nations; il ne visait à rien moins qu'à la domination universelle, vous en verrez des preuves plus tard; il professait un mépris profond pour la nationalité russe. Iwan le Cruel se disait descendant de l'empereur Auguste par les Allemands, et prétendait n'avoir rien de commun avec les Moskowites. Pierre évitait même de parler russe, excepté à ses soldats; encore leur composa-t-il un langage militaire barbare, composé de mots hollandais et allemands. C'était une manière de lui faire la cour que de parler allemand. Toutes ses réformes avaient le même but, celui de déraciner l'élément slave. On ordonna de couper la barbe à tous les paysans russes; on prescrivit la mode et la coupe des habits de femmes; on ordonna aux femmes de fréquenter la société. Jusqu'alors elles vivaient retirées. On fit un règlement d'après lequel, en entrant dans un salon, elles devaient faire telle et telle révérence, tel et tel mouvement de la tête et des bras, et prononcer tel ou tel mot allemand. Ces réunions, qu'on appelait des bals et auxquelles le prince prenait part, finissaient souvent par des scènes scandaleuses. Pierre aimait à s'enivrer. Un jour, il manqua d'étouffer un de ses amis en lui versant une masse énorme d'eau-de-vie dans la bouche. Ces réformes étaient regardées en Europe comme des pas gigantesques vers la civilisation.

Cette force slave, qui gravitait vers l'Asie sous la famille de Rurik, se retourne vers l'Europe; dès lors, la guerre asiatique ne sera regardée par le ca-

binet russe que comme une diversion; on sera toujours prêt à abandonner ses conquêtes du côté de l'Asie dès qu'il s'agira de faire quelque progrès du côté de l'Europe. Cette politique commence sous Pierre Ier.

Le besoin, pour la Russie, d'avoir un port sur la Baltique fut la cause de la célèbre guerre avec les Suédois. Cette guerre ouvre le XVIIIe siècle. On la connaît assez. Pierre voulut prendre Narva et bâtir une ville sur la côte de la Baltique. Charles XII débarqua avec une armée, et commença cette série de victoires qui finit par la défaite de Poltawa.

Charles XII avait hérité de l'esprit guerrier de ses ancêtres; il avait une armée belle et bien exercée. Cependant il appartenait déjà au XVIIIe siècle par ses opinions, n'avait pas l'enthousiasme religieux de Gustave-Adolphe et de Charles XI; il comptait seulement sur ses forces matérielles, et il s'aperçut trop tard que la Suède n'était devenue formidable que grâce à son enthousiasme religieux. Mais l'enthousiasme protestant avait fait son temps. Charles XII professait une espèce d'indifférence religieuse. Ce Normand matérialiste rencontra un autre Normand mongolisé qui disposait de forces matérielles proportionnées à son génie. Charles XII commit une faute capitale après la bataille de Narva. Au lieu de profiter de la victoire, il abandonna la Russie pour aller susciter une guerre aux Polonais et détrôner le roi Auguste II. Il laissa ainsi à Pierre le temps de réorganiser son armée.

Pour vous donner une idée du style du temps, je

vous citerai quelques lignes de la proclamation du synode russe après les désastres de Narva. Dans cette bataille, 8 à 10,000 Suédois taillèrent en pièces une armée russe formidable, composée de 80,000 hommes, commandée par le prince de Croi. Les Russes ne pouvaient expliquer cette défaite que par l'habileté des Suédois dans l'art de la sorcellerie.

Voici la prière prescrite à ce sujet par l'archevêque et le synode, et attribuée à Pierre le Grand :

« *Prière publique à saint Nicolas.*

» O toi qui es notre consolateur perpétuel dans toutes nos afflictions, grand saint Nicolas, le plus puissant de tous les saints passés et futurs ! par quel péché t'avons-nous offensé pour que tu nous aies ainsi abandonnés ? Nous avions pourtant invoqué ton assistance contre ces terribles, insolents, épouvantables, enragés, indomptables ennemis et destructeurs, connus sous le nom de Suédois. Mais comme il est impossible que cela soit arrivé sans sortiléges ou enchantements, vu le grand soin que nous avions mis à nous fortifier et barricader pour la défense et la sûreté de ton nom, nous te supplions, ô grand saint Nicolas ! notre champion et notre porte-étendard, d'être avec nous, tant en paix qu'en guerre, de nous protéger contre ces terribles Suédois, et de les chasser loin de nos frontières. »

Après des années d'une lutte terrible, Charles XII rencontra Pierre à Poltawa le 8 juillet 1709. Le général Lowenhaupt, qui amenait des renforts au roi de Suède, eut le sort d'Asdrubal : il fut détruit par

les armées russes, et Charles se trouva avec sa petite armée, affaiblie encore par la faim et le climat, en face des troupes immenses de Pierre. Mais telle était la terreur qu'inspirait encore le roi de Suède, que quelques jours avant la bataille, Pierre lui offrit des conditions de paix très honorables : il ne se réservait que la forteresse de Narva et l'emplacement sur lequel est bâti Pétersbourg, en échange de quoi il offrait même des compensations. Charles XII repoussa ces conditions, et perdit la bataille de Poltawa. Ce qu'on ne sait pas, c'est qu'un corps de cavalerie polonaise du parti du roi Auguste II, qui se trouvait parmi les Russes, contribua beaucoup à cette victoire en chargeant l'arrière-garde suédoise dans le moment le plus critique de la bataille.

Après cette victoire, Pierre reçut les félicitations de toutes les cours de l'Europe. Le roi d'Angleterre le salua pour la première fois du titre d'empereur de *toutes* les Russies.

Pierre voyagea encore, il parcourut de nouveau la Hollande et visita la France. On dit qu'il était frappé surtout de la profonde sécurité où vivait la famille royale de France, et de l'amour de la noblesse et du peuple pour leur roi, de cet amour où il y avait quelque chose de généreux, de chevaleresque. Il ne rencontrait en France rien de cet attirail de terreur qui entourait la personne des monarques russes; il jalousait le sort des Bourbons; il disait qu'il donnerait son empire pour être un des Bourbons, pour appartenir à la famille qui avait le secret d'inspirer tant d'amour, tant de dévouement. Cependant il prédisait

hautement la chute de cette famille. Il disait que la France et surtout la famille royale périraient par la mollesse et l'insouciance.

De retour dans son pays, Pierre poursuivit son œuvre de réforme. Il établit des tribunaux nouveaux, il publia des codes, organisa la flotte et l'armée de terre, et fonda un nouveau système de finances.

Dans toutes ces réformes toujours le même esprit, le même désir de faire accepter par la nation une vie qui lui était tout-à-fait étrangère et des formes qui n'avaient rien de commun avec les institutions slaves! Ayant appris qu'il y avait en Suède un sénat, il voulut aussi donner un sénat aux Russes. Le sénat suédois se composait de seigneurs riches, puissants, honorés par le peuple, et servait de contrepoids au pouvoir royal. Mais comment trouver l'élément d'un sénat parmi ces serviteurs dévoués que Pierre frappait chaque jour de sa canne et qu'il faisait souvent torturer sous ses yeux? Quelle importance pouvait avoir ce sénat? Aussi, le nom excepté, c'était un collége qui avait les même pouvoirs que les chambres des strélitz et les anciennes chambres de *Miestniczestwo*. Chargé d'exécuter la volonté du souverain, il n'avait pas l'importance des anciens parlements de France, pas même l'autorité du divan turc. Il n'y a rien de plus faux que l'idée que les étrangers se forment du sénat russe. Ce sénat, dont on ignore presque l'existence en Russie, n'a pas de droits politiques. De vieux généraux, de vieux dignitaires sont nommés membres du sénat; ils assistent aux séances sans y prendre grand intérêt, décident des affaires

civiles et criminelles sans avoir aucune connaissance des lois ; ils signent tout bonnement les rapports des procureurs généraux, qui représentent, pour le civil et le criminel, tout le sénat russe. Quant à la politique, on n'en parle jamais dans le sein du sénat ; c'est un corps chargé, comme je l'ai dit, d'exécuter les ordres du souverain.

En imitation de l'organisation bureaucratique de l'Autriche, Pierre établit douze colléges chargés de régir les différentes parties de l'administration. Il fit bâtir un grand palais composé de douze appartements où devaient être réunis les douze colléges administratifs des finances, de la guerre, etc. Cette organisation dura quelques années ; on la changea plus tard.

Dans les lois civiles, Pierre n'avait qu'un seul but, celui de confisquer tous les pouvoirs, toutes les forces et de les mettre sous sa main. Il établit toutes sortes de monopoles, sur le tabac, sur l'eau-de-vie, etc. C'est le même système que celui que Méhémet-Ali voulait établir dernièrement en Égypte. Il y a même un ukase qui ordonnait au peuple russe de fumer le tabac ; on n'en connaissait pas encore l'usage en Russie : cet ukase fut une des causes de la révolte des strélitz.

Pierre rencontra pourtant dans sa famille une résistance imprévue dans la personne de son fils. L'histoire de cette lutte entre Pierre le Grand et son fils, le malheureux Alexis, a une grande signification. Ce sont deux idées qui engagent le dernier combat. On ne connaît pas cette histoire tragique. Les auteurs russes la passent sous silence. Tous les actes officiels

du procès sont soigneusement enfermés dans les archives secrètes, et les étrangers, flattant le pouvoir, ont flétri la mémoire du prince Alexis, en le représentant comme un fou et comme un imbécile.

Le prince Alexis, né de la première femme de Pierre, était Russe par ses habitudes, par son éducation, par la nature de son âme. Sa mère, Eudoxie Lopouhine, était une dame pieuse qui l'éleva dans les principes de l'Église russe; il était entouré de moines; il aimait à entendre les contes, les chansons populaires; il aimait tout ce qui était russe, tout ce qui était slave. Cette pauvre âme slave, égarée au milieu d'une famille étrangère, était saisie d'effroi à la vue de tout ce qui se faisait en Russie. Le malheureux Alexis éprouvait une terreur instinctive à l'approche de son père, qu'il voyait occupé à détruire la législation et la religion du pays.

Pierre professait un mépris souverain pour l'Église; il abolit le patriarchat. Lorsque les évêques, après la mort du patriarche, vinrent lui demander d'en nommer un nouveau, il s'écria en frappant sur son front: « Voici votre patriarche, votre pape et votre Dieu. » Dans ses lettres familières, il ne désigne jamais les prêtres ou popes que par les expressions de *barbes de bouc*. Il confisqua toutes les possessions du clergé. Le pieux Alexis, effrayé, s'enfermait dans sa chambre et pleurait avec sa mère, avec quelques prêtres et quelques amis, sur le sort de la Russie. Mais Pierre ne le laissait pas tranquille; il le forçait à apprendre la manœuvre militaire étrangère et la navigation, que ce prince détestait et craignait. Enfin, il ne trouva

pas d'autre moyen de se dérober à la persécution de son père que de fuir : il s'échappa, passa en Allemagne, et se plaça sous la protection de l'empereur, et plus tard sous celle du roi de Naples.

Pierre, qui lui adressait des lettres sévères et menaçantes, change tout d'un coup de ton; il devient doux et flatteur, il prie, il conjure son fils de revenir auprès de lui, lui promet de tout pardonner, de tout oublier, jure par le nom de Dieu et par le dernier sacrement qu'il ne lui fera aucun mal. Alexis, séduit par ces paroles et par ces serments, revint en Russie, où il fut aussitôt saisi et mis en jugement.

Pierre nomme une commission de cent quatre-vingts dignitaires pour juger son fils. Rien de plus effroyable que cette procédure. Pierre, comme patriarche, comme chef de l'Église, veut entendre la confession du prince. Ce malheureux Slave, résigné et patient comme sa nation, n'ayant aucune force d'action, dominé par les principes religieux, reconnaît la puissance patriarchale de son père, et il lui fait sa confession. Il avoue toutes ses pensées secrètes, toutes ses intentions; il avoue s'être surpris quelquefois désirant la mort de son père. C'est sur cet aveu que la cour de justice condamna le prince. Ainsi, pour un mauvais désir auquel il avait résisté, pour un de ces désirs contre lesquels les saints, même canonisés, avaient eu à combattre, ce malheureux fut condamné à mort. Il avoua aussi le nom de quelques amis, de quelques serviteurs fidèles. Tous furent punis par la roue, le gibet ou la hache.

Pierre fit semblant de vouloir commuer la peine

du prince, et il ordonna de le faire emprisonner. Mais le même jour Alexis mourut empoisonné. Il n'y a pas de doute sur cet empoisonnement. Un Anglo-russe, un Anglais au service de la Russie, le raconte avec une grande simplicité et un grand sang-froid.

Il rapporte comme quoi il fut envoyé par l'empereur chez un apothicaire chercher une potion forte, « *a strong potion* » pour le prince qui était malade. L'apothicaire, en recevant cet ordre, parut consterné. Dans le même moment, un maréchal allemand au service de Russie entra pour demander cette potion. Le maréchal chancelait et paraissait troublé comme l'apothicaire. Ils portèrent enfin la coupe au prince, qui mourut, ajoute notre Anglais, d'une attaque d'apoplexie.

Peu après, mourut la première femme de Pierre, qu'il avait fait enfermer dans un couvent; il fit exécuter plusieurs personnes accusées d'avoir eu des relations avec elle.

QUARANTE-HUITIÈME LEÇON.

Tendance anti-slave de la politique moskowito-russe. — Armée de Pierre le Grand. — Caractère du peuple de la grande Russie. — Son idiome devient la langue officielle. — Organisation civile de l'empire. — Situation politique de la Pologne sous le règne des deux Auguste de Saxe. — Pierre le Grand, Auguste II et Charles XII. — Testament de Pierre le Grand. — Comparaison de sa réforme avec les tendances de la Convention française. — Caractère personnel de Pierre le Grand. — Caractère des terroristes français.

Mardi, 18 janvier 1842.

Dès le règne de Pierre le Grand, la politique russe a absorbé les pays slaves. Dès le commencement du dix-huitième siècle, elle a envahi la Pologne, et elle fait mouvoir tous les pays de la race slave, depuis l'embouchure du Danube jusqu'aux montagnes de Montenégro; seule elle se donne pour slave.

Il faut examiner si réellement elle porte le caractère de cette race, et si les ouvrages littéraires qu'inspire l'esprit russe gouvernemental, si les monuments produits sous son inspiration, sont réellement slaves.

Je serai obligé de vous répéter souvent une formule qui résume toute l'histoire ancienne de ce pays. Je vous rappellerai donc que depuis l'établissement du duché de Moskou, la politique constante des ducs a été de tirer tout élément vital des provinces pour l'enfermer d'abord dans le duché de Moskou, et ensuite pour le concentrer dans leur propre personne.

Ainsi, après la destruction des princes, celle des populations de Novogorod, de Twer, de Pskof, etc., dont les pays furent gouvernés, au nom des ducs, par les boyards de Moskou, vint le tour de ces boyards; ils furent détruits à l'aide des strélitz, c'est-à-dire de l'armée régulière des ducs de Moskou. Les strélitz furent écrasés à leur tour par une nouvelle armée composée de soldats nationaux, mais commandée par des étrangers. Ces étrangers, devant leur existence, leurs titres, leur rang au souverain, n'étaient qu'une émanation de sa volonté. Après ce travail de destruction et d'absorption qui finit à l'époque de Pierre le Grand, un souverain de Russie ressemble presque à la divinité panthéistique, qui, suivant les idées des Orientaux, ne fait qu'absorber la création, l'aspirer et la respirer.

Pierre commence un travail de création. Il multiplie sa personne; il étend en quelque sorte ses idées sur tout le pays, il crée toute une hiérarchie militaire et civile. Son instrument d'action le plus fort et le plus puissant est l'armée. Je ne vous raconterai pas ici l'histoire de l'armée russe; il ne m'appartient pas non plus de parler de la partie technique de son organisation : il faut pourtant en avoir l'idée, parce

que c'est de son sein que sortit la littérature russe. Presque tous les littérateurs passèrent par l'armée. Aujourd'hui même, elle compose le public russe; elle lit, elle juge, elle donne le ton à la littérature. C'est au moyen de l'armée qu'on a substitué le dialecte moderne russe au dialecte russien. Son histoire littéraire serait donc très intéressante.

Vous savez que toutes les armées européennes sont sorties de la chevalerie ancienne. La discipline même de ces armées était ennoblie par les idées, les souvenirs de la chevalerie monastique, dont le point d'honneur militaire est le dernier débris. Telle fut l'armée, du moins de ce côté des Alpes, jusqu'à l'époque de la guerre de Trente ans, où Wallenstein et les autres généraux allemands, obligés d'enrôler des soldats pour de l'argent, changèrent l'esprit des armées. Dès lors les généraux regardèrent l'état militaire comme une carrière d'honneur et d'ambition, et les soldats comme un métier.

Or, Pierre le Grand forma son armée d'éléments allemands. Il lui donna cette sanction de terrorisme qui n'a cessé d'émaner des souverains de Moskou. Il se soumit le premier au règlement. Que l'on s'imagine ce qu'un soldat slave éprouvait alors en présence d'un officier allemand qui commandait à ce souverain redoutable? On regardait ces officiers allemands comme des espèces de sorciers qui, avec un bâton ou une petite épée, faisaient manœuvrer même l'empereur. Tout était nouveau dans ces officiers, même la coupe de leurs habits, même le drap de leur uniforme que les paysans voyaient pour la première fois

en Russie, et qu'ils ne touchaient qu'avec une espèce de terreur religieuse. L'or et l'argent qui brillaient sur leurs épaulettes et leurs écharpes, et qu'on ne voyait alors que dans les églises, frappaient au plus haut degré l'esprit des paysans. En un mot l'état-major russe faisait sur les soldats la même impression que ferait par exemple sur un homme pieux une procession religieuse.

On ne peut pas se faire une idée du respect et de la terreur qu'inspirait un tel officier à ses soldats. Ajoutez à cela le code terrible qui mettait la vie du soldat entre les mains de son supérieur.

Le personnel de l'armée se composait d'abord des habitants des environs de Moskou entremêlés, déjà depuis tant de temps, de différentes races étrangères, ainsi que je vous l'ai dit l'année passée. Plus tard on transporta les cadres à Pétersbourg; on y enrôla la population finnoise, dont nous avons déjà parlé en racontant l'influence que l'esprit de cette race devait exercer sur la population slave. Ainsi les paysans des gouvernements de Moskou, d'Archangel, de Novogorod, de ce qu'on appelait alors la Grande-Russie, formèrent le noyau de cette armée. Le peuple de ces gouvernements est remarquable entre tous les peuples de la race slave. Ce sont des hommes d'une grande taille, forts, robustes, d'une intelligence étonnante; c'est peut-être le peuple le plus intelligent de l'Europe; mais en revanche très peu sensible; des cœurs secs, des âmes froides; ils n'aiment pas la musique ni le chant, comme les Slaves du Midi; leur regard offre quelque chose d'extraor-

dinaire : leurs yeux ressemblent à des glaçons brillants; et l'on est saisi d'effroi en examinant ces yeux où on ne trouve pas de fond; ils réfléchissent la lumière, mais ils ne s'échauffent pas ; c'est un regard vif, pénétrant et peu communicatif; ce n'est pas un regard d'homme ou d'animal, c'est plutôt un regard d'insecte. Pour avoir une idée de ces yeux, il faut examiner à la loupe les yeux des insectes, immobiles, brillants, perçants et froids.

Ce peuple parlait un dialecte riche comme tous les dialectes slaves, mais très peu musical, très peu poétique. Ce dialecte n'était pas encore écrit ; on commence à l'écrire du temps de Pierre Ier. On peut appeler la langue moderne russe la langue de Pierre le Grand ; c'est lui qui a inventé son alphabet et en a imposé les caractères par un ukase. Cette langue est devenue la langue de Saint-Pétersbourg, capitale remplie de soldats et d'employés de l'administration, ville de casernes et de bureaux. Les hommes qui entouraient l'empereur, ses généraux, ses favoris, ses soldats, parlant ce nouveau dialecte, tout le monde finit par l'adopter, et l'administration la répandit par des écrits. De cette manière, la langue de la Grande-Russie devint une langue officielle, une langue de législation et de commandement pour plusieurs pays slaves. Elle n'a, jusqu'à présent, dans plusieurs provinces, qu'une vie officielle.

Or, les Slaves du Midi, de la Petite-Russie, de la Russie-Blanche, en entrant dans les cadres de ces régiments, adoptaient le caractère des Slaves du Nord, et peu à peu il se formait à part une popula-

tion de soldats des régiments russes. Les soldats, qu'on enrôlait par force pour toute leur vie, pour 20, 25, 30 et 35 ans, ne devaient plus revoir leur patrie. Obligés de faire l'exercice, d'apprendre une manœuvre difficile et continuellement en campagne, ils oubliaient leur patrie, leurs coutumes, leurs mœurs domestiques, leurs traditions. Le régiment devenait leur patrie, leur famille; ils s'identifiaient avec l'histoire du régiment, et ils finissaient par n'exister que dans ce régiment. Cette armée ne ressemble en rien à celles de l'Europe; les régiments y sont éternels. Tout a changé en Europe, depuis le temps de Pierre le Grand. Qui sait les noms des célèbres régiments du temps de Louis XV et l'histoire des légions de la république et de ces fameuses demi-brigades de l'empire? En Russie, les régiments formés par Pierre le Grand portent toujours les mêmes noms; il y en a qui ont conservé les mêmes drapeaux, et même, à ce qu'on dit, les mêmes casques et les mêmes sabres: les soldats y tiennent. Sur les champs de bataille, on a vu plus d'une fois les soldats russes abandonner leurs blessés pour sauver leurs casques et leurs sabres. Ces régiments devenaient supérieurs à l'armée polonaise, ils avaient des éléments plus variés et plus forts: Russe, Finnois, Petit-Russien, Allemand, tout cela soudé et cimenté par la terreur.

D'après les mêmes idées qui présidaient à la formation de l'armée, Pierre organisa l'état civil de la Russie. Il y établit une hiérarchie de quatorze degrés. Toute la Russie, d'après les idées impériales, formait un régiment dans lequel tout le monde était censé

servir. L'administration n'est pas employée au service du pays, elle n'est pas une manifestation du pays, mais le pays est au service de l'administration, c'est l'administration qui est l'État.

La population qui n'est pas enrégimentée ressemble à cette domesticité attachée à une armée anglaise dans les Indes, employée à la nourrir et à en faire le ménage. Tout homme employé dans le gouvernement, tant qu'il n'a pas de grade, n'a pas d'existence sociale. Même s'il est riche, il se trouve dépaysé; il est comme un partisan au milieu d'une armée régulière, ne sachant où il doit prendre son poste, embarrassé et embarrassant pour d'autres. Les grades ne donnent pas nécessairement des emplois, mais on ne peut avoir d'emploi sans avoir un grade. Nous avons déjà dit que dans l'empire de Byzance on avait essayé à établir une hiérarchie d'après les mêmes idées. Il y a quelque chose de semblable chez les Chinois, mais leur hiérarchie n'existe que parmi les mandarins, tandis qu'en Russie elle embrasse toute la population.

Certes, c'est l'organisation la plus rationnelle. On y part de cette idée que l'homme ne vaut quelque chose dans la société qu'autant qu'il a de zèle pour la servir, et qu'il lui a déjà rendu de service. Le zèle et l'ancienneté constituent toute la valeur d'un homme en Russie Aucune autre considération extérieure ou morale n'entre pour rien dans l'appréciation gouvernementale de l'homme. Nulle part on n'a réussi à constituer une hiérarchie aussi rationnelle. Dès qu'on entre au service, on a toujours à espérer un avance-

ment. Dans les années pendant lesquelles il faut rester au même grade avant d'atteindre le grade supérieur, on reçoit en encouragement des décorations dont il y a trente degrés différents, des distinctions honorifiques, des rescrits, des sabres d'honneur, etc. Nulle part on n'a organisé un système aussi bien fait pour nourrir l'ambition et exciter l'amour-propre. Après une vingtaine d'années passées dans l'espérance continuelle d'un avancement ou d'une récompense, cette idée d'avancer devient une idée fixe; elle finit par absorber toutes les facultés de l'homme. L'homme devient un instrument volontaire de la pensée gouvernementale.

Avec une telle armée, avec une telle hiérarchie, Pierre le Grand s'avança sur l'Europe, en commençant contre la Pologne cette guerre d'intrigues et de corruptions qui devait préluder aux violences de ses successeurs.

La Pologne se trouvait alors dans une position fausse. La république, travaillée depuis longtemps par les émissaires étrangers, aux époques d'élection, finit par se persuader que le trône de Pologne était un poste d'honneur qu'il fallait vendre aux étrangers le plus cher possible; les politiques du pays crurent utile de tirer de chaque élection des avantages pour la république. Ainsi on faisait des deux côtés un contrat simulé; les rois arrivaient en Pologne avec le projet d'établir un gouvernement héréditaire : la république voulait tirer de ces rois des trésors et des secours, sans leur rien donner en compensation.

Pierre le Grand, devinant les projets d'Auguste de

Saxe, l'entraîna dans une alliance contre les Suédois et conclut le célèbre traité de Tarnogrod, en 1701. Il y avait au fond une promesse d'hérédité pour Auguste. Ce traité constatait déjà officiellement la nullité de la politique extérieure de la Pologne. Pierre le Grand, dès ce moment, ne regarde plus les Polonais comme ses ennemis ; vous ne trouverez plus dans les actes officiels russes aucune expression hostile à la Pologne, désormais alliée. Cette politique correspond à la politique des premiers grands-ducs de Moskou à l'égard de Novogorod.

Pierre le Grand protège également et le roi de Pologne et la noblesse polonaise, la légitimité et la république; tour à tour il parle comme un philosophe légitimiste et comme un républicain du XVIIIe siècle. Je crois que ce souverain est le premier qui ait mis en avant dans les traités politiques les principes abstraits. Jusqu'alors les puissances qui se faisaient la guerre citaient, dans leurs manifestes, les traités et les conventions antérieurs, en appelaient à leurs droits acquis. Les ministres étaient des espèces d'avocats qui toujours s'appuyaient sur un code de lois positives, reconnues par tout le monde. Mais dès cette époque on en appelle aux principes, à la légitimité et même à la loi divine.

Je vous citerai un passage d'une lettre de Pierre le Grand, où il expose ses principes en défendant le roi de Pologne contre la confédération formée pour le détrôner.

« Nous sommes obligés, dit-il, comme princes chrétiens, à réprimer la violence et les injustices

qui tendent à renverser la société humaine (style nouveau pour l'époque) et à troubler la paix de la chrétienté, laquelle ne saurait être conservée sans que les droits des rois soient préservés de toute atteinte, et sans l'obéissance des peuples qui ne doivent point se laisser aller jusqu'à attenter aux droits de leurs souverains, dont la puissance *est immédiatement émanée de Dieu.* Enfin il est nécessaire que les lois fondamentales *de la nature* ne soient point détruites, ce qui ferait qu'un homme qui a été formé à l'image de Dieu deviendrait pire qu'une bête. »

Je ne vous citerai pas pour le moment des paragraphes empreints de républicanisme. Plus tard, lorsque nous serons arrivés au règne de Catherine, je vous lirai des proclamations de cette impératrice, devant lesquelles les déclamations de la Convention paraissent froides.

Pendant ses voyages, durant son séjour en Hollande et en France, Pierre le Grand poursuivait toujours le même but, celui de troubler l'Europe et de profiter de ce trouble; il continuait encore à faire la guerre aux Suédois. Il était en paix avec le roi d'Angleterre, Georges de Hanôvre, avec le roi de Prusse, le roi de France et l'électeur de Brandebourg. Mais il prêta l'oreille aux intrigues de Goertz et d'Albéroni, et il était sur le point de sacrifier le fruit de ses longues guerres avec la Suède pour bouleverser de nouveau l'Europe.

On connaît l'histoire de la conspiration de Cellamare. Le ministre d'Espagne, Albéroni, conçut le projet de donner la régence de France au roi d'Es-

pagne. Le ministre suédois, Goertz, entra dans ses vues et promit le secours de Charles XII. Pierre le Grand, l'ennemi acharné de Charles XII, promet de faire la paix avec lui; il lui offre des subsides et des soldats pour détrôner le roi George d'Angleterre allié du czar, renverser le régent, son allié aussi, chasser le roi de Pologne, Auguste II, avec lequel il venait de conclure un traité de paix, enfin pour bouleverser toute l'Europe. On a fait des conjectures sur le but réel et les intentions de Pierre le Grand. Voltaire qui, avec son sens profond de l'égoïsme, appréciait très bien la politique de ce prince, dit que Pierre le Grand voulait seulement faire naître quelques démêlés pour en profiter. Réellement ce monarque voulait s'immiscer à tout prix dans les affaires de l'Europe. C'est pour cela qu'il faisait des sacrifices pour entrer dans la diète allemande comme prince de l'empire romain. Il sollicitait une petite place de duc pour y avoir une voix et pour pouvoir y envoyer un ambassadeur. Cette intrigue, ourdie en Hollande, ne réussit pas. Goertz fut décapité, Albéroni chassé; et bientôt Pierre le Grand conclut un traité de paix avec la Suède.

Cette trinité de monarques : Pierre le Grand, Auguste II de Saxe, roi de Pologne, Charles XII, accompagnée de cette trinité de ministres : Goertz, Albéroni, Dubois, représente très bien le XVIIIe siècle.

Auguste II prit pour modèle Louis XIV : il était magnifique, fastueux; il aimait les beaux-arts comme objet de luxe et matière de jouissance, entretenait un orchestre à sa cour, était galant et protégeait les

hommes de lettres et les artistes. Destiné, suivant le langage du temps, à *policer* la Pologne et être pour ce pays une espèce d'Orphée, de Sésostris, de Thésée, il établit dans sa capitale un opéra italien, le plus célèbre qu'il y eût alors en Europe. Dans une ville, troublée par les querelles de la noblesse et ravagée tant de fois par la guerre, il faisait donner des représentations magnifiques, auxquelles il entraînait les nobles après les avoir invités à dîner, car ils ne prenaient, comme de raison, aucun intérêt à ces représentations. Il fit même venir quelques législateurs étrangers pour composer un code, selon la manie de cette époque. On croyait alors que tous les monarques étaient appelés à être législateurs. Les historiens étrangers reprochent même à Pierre le Grand de n'avoir pas fait de code. Auguste II représentait les tendances du XVIIIe siècle dans leur partie brutale, dans ses passions et ses désirs de jouir.

Charles XII remontait plus haut que le siècle de Louis XIV; il imitait César et Alexandre le Grand; il allait vers le paganisme, tout en conservant quelques débris de préjugés religieux.

Pierre le Grand, bien supérieur à ces deux monarques, plus froid que Gengis-Khan, n'avait qu'une seule idée : celle de dominer. Il représentait l'orgueil du siècle; il précédait, il devançait la Convention.

Pour prouver que je n'exagère pas les vues ambitieuses de Pierre, je vous lirai quelques extraits de son testament. Je ne puis pas en prouver l'authenticité. Quelques étrangers, admis à la confiance des

souverains en Russie, ont publié, lors de la mort du monarque, quelques passages de ce testament, qui se trouve, à ce que l'on dit, dans les archives de l'empire. Un écrivain français, Henzenot, dans son *Histoire de Russie*, publiée en 1830, a réuni, pour en former un ensemble, toutes les parties de ce testament publiées jusqu'alors séparément.

En voici quelques articles principaux :

« Ne rien négliger pour donner à la nation russe des formes et des usages européens.

» Maintenir l'État dans un système de guerre continuelle.

» S'étendre, par tous les moyens possibles, vers le nord, le long de la Baltique ; vers le sud, le long de la mer Noire ; vers le centre par la Pologne.

» Détacher la Suède de la politique européenne ; chercher à l'isoler ; on finira par la subjuguer.

» Sous prétexte de chasser les Turcs de l'Europe, entretenir une armée permanente vers la mer Noire, et, en avançant toujours, s'étendre jusqu'à Constantinople.

» Alimenter l'anarchie de la Pologne et finir par subjuguer cette république.

» Entretenir, au moyen de traités de commerce, une alliance étroite avec l'Angleterre, qui, de son côté, favorisera tous les moyens d'agrandissement et de perfectionnement de la marine russe, à l'aide de laquelle on obtiendra la domination sur les mers de l'Europe, point capital dont dépend la réussite du plan.

» Se pénétrer de cette vérité : que celui qui dis-

pose du commerce des Indes est le souverain de l'Europe.

» Se mêler à tout prix, soit par force, soit par ruse, des querelles de l'Europe, et surtout de l'Allemagne.

» Se servir de l'ascendant de la religion sur les Grecs et les Slaves répandus en Turquie, en Autriche, en Pologne, en Prusse.

» Enfin, mettre en lutte les puissances de l'Europe en les appuyant et en les combattant les unes après les autres, et profiter de leur affaiblissement réciproque pour envahir le tout. »

Ce qui prouve l'autenticité de ce testament, c'est que le cabinet russe en exécute toutes les dispositions.

Je vous ai dit, dès le début de notre cours de l'année dernière, que l'histoire de Pierre le Grand serait très intéressante pour l'époque actuelle qui a essayé tant de réformes; je vous ai dit que son règne ressemblait à celui des Conventionnels; la réforme russe et la révolution terroriste de la France s'expliquent mutuellement; c'est le dix-huitième siècle qui se fait législateur.

Les deux systèmes partent d'un même principe. On suppose que l'individu est le juge de l'humanité, qu'il n'a à consulter d'autres archives que ses propres désirs individuels; qu'avec son intelligence il peut mesurer la marche historique de toutes les nations, et qu'il peut juger du degré de leur bonheur d'après ses affections personnelles. C'est la plus haute personnification de l'orgueil des individus. De

là vient cette farouche énergie qui détruit tout, qui ne tient aucun compte du passé, de l'histoire; de là vient cette haine instinctive pour tout ce qui est moral, religieux, pour tout ce qui porte l'empreinte de la vie humanitaire.

Avant Pierre le Grand, les ducs de Moskou pratiquèrent déjà cette politique; ils détruisirent Novogorod, Pskof, et tant d'autres villes, comme la Convention voulait détruire Lyon et Toulon. Pierre le Grand sacrifia son fils à ses idées, comme plusieurs Conventionnels y sacrifièrent leurs pères, leurs fils, leurs frères. Sacrifier son prochain à son idée, c'est le système du dix-huitième siècle.

On peut regarder le duché de Moskou, et plus tard l'empire de Pierre le Grand, comme une Convention en permanence. Les Français qui suivent la tradition des Conventionnels se récrient contre cette comparaison en disant que la Convention travaillait pour la liberté et la Russie pour le despotisme. Les Russes répondent que Pierre le Grand organisait, tandis que la Convention ne faisait que détruire.

Pas de liberté sous la Convention! Tout le monde sait qu'elle exerça un despotisme tout aussi terrible que celui de Pierre le Grand. Quant à la prétendue organisation de Pierre, il ne faisait que ce que firent plus tard les comités révolutionnaires.

La Convention se brisa contre le passé de la France. La vie sociale de la France, refoulée dans le cœur de la nation, n'a cessé de réagir. Pierre le Grand était en pleine possession de son pays; il en était maître comme le créateur est maître de sa

créature ; il regardait les peuples slaves, ses voisins, comme la Convention regardait le clergé et la noblesse de France. Ce qui faisait la force de la Convention donne jusqu'à présent la victoire à la politique russe. La corruption de la vieille société française, les formes qui n'étaient plus vivifiées par l'esprit, donnaient prise au génie de destruction. Il en est de même des pays qui avoisinent la Russie : n'ayant pas développé leurs principes vitaux, ils restèrent exposés sans résistance à la force d'action de la Russie, et leur vie se trouva de plus en plus refoulée dans le cœur des peuples.

La personnalité physique et morale de Pierre le Grand offre des énigmes à expliquer. Il est évidemment un homme de la Grande-Russie. De haute taille et très robuste, il avait une figure assez régulière, mais d'une expression sinistre ; son regard surtout, ses yeux gris tachetés de sang qui caractérisent la famille régnante chez les Mongols (les Bourtchoukines), nous font voir en lui, comme je l'ai déjà dit, un homme de la Grande-Russie mongolisé. On remarquait dans sa figure et dans ses mouvements une agitation nerveuse, une singulière inquiétude ; il ne pouvait jamais rester tranquille, et même lorsqu'il était assis, il donnait à son corps un certain mouvement qui inspirait de la terreur. On a remarqué, dans plusieurs des Conventionnels, et surtout des Montagnards, qui survécurent aux carnages de la révolution, la même mobilité inquiète ; on les distinguait dans la foule de leurs collègues à ces contractions nerveuses de la figure et à ces mouvements

désordonnés, ressemblant à ceux des animaux carnassiers enfermés dans une cage.

Que l'on demande aux philosophes d'expliquer cette science innée de Pierre le Grand, cette profondeur de vues, cette combinaison qui présidaient à toutes ses démarches. Cet homme né au milieu d'un peuple barbare, dont l'éducation avait été négligée, et même calculée de manière à détruire en lui tout germe de sciences et d'idées morales, cet homme trompa les meilleurs diplomates; il créa une flotte et forma une armée. Voltaire a raison de dire que quiconque se serait mêlé de prédire, pendant l'enfance de Pierre le Grand, tout ce que ce prince a fait pendant son règne, n'aurait passé que pour un visionnaire. D'où Pierre tirait-il toute cette science? C'est une question que je réserve pour l'avenir. Le génie slave nous donnera peut-être, sur ce phénomène, des éclaircissements inattendus.

Je vous rappellerai seulement aujourd'hui que je vous ai dit, l'année passée, qu'il y a des peuples qui produisent spontanément certaines capacités que d'autres ont une grande difficulté à former; je vous ai dit qu'un Mongol naît discipliné comme s'il sortait des rangs d'une armée prussienne de Frédéric le Grand ou d'une légion romaine; je vous ai dit que les chefs mongols naissent tous grands capitaines. Je vous ai cité l'exemple de ce chef des Scythes qui, à l'époque la plus ancienne de l'histoire, faisait déjà des plans stratégiques gigantesques, formait, de toute la péninsule de la Crimée, un seul camp retranché comme base d'opérations des armées qui de-

vaient envelopper l'Asie. Je vous ai dit que Gengis-Khan envoyait, de sa tente, des ordres à un de ses généraux débarquant au Japon ou dévastant le midi de la Chine, le rappelait pour qu'il prît le commandement d'une armée qui poursuivait le roi des Hongrois vers l'Adriatique : c'est certainement la plus vaste combinaison militaire qu'on ait tentée, surpassant même celles de l'empereur Napoléon. Cependant l'homme qui concevait et qui faisait exécuter de telles opérations n'avait aucune idée des cartes topographiques, et il ne savait ni lire ni écrire.

QUARANTE-NEUVIÈME LEÇON.

Influence de Pierre le Grand meurtrière pour la littérature et les arts en Russie. — Rôle de l'esprit du XVIII[e] siècle : d'éveiller chez les Slaves l'indépendance de sentiment et la dignité individuelle. — Kinski défend en Bohême les derniers débris de la littérature. — En Pologne le mouvement littéraire trouve un puissant auxiliaire dans le piariste Konarski. — En Russie la nouvelle littérature sort de l'armée : Lomonosof. — Trediakowski son antagoniste.

Vendredi 21 janvier 1842.

MESSIEURS,

On peut, d'après ce que nous avons dit, expliquer facilement le silence des lettres et la stérilité des arts sous le règne de Pierre le Grand. Les littérateurs et les historiens russes de ce temps répètent, à ce sujet, presque toutes les mêmes phrases ; ils disent que Pierre le Grand était toujours trop occupé de la guerre ou des négociations pour pouvoir encourager la littérature et les arts ; qu'il construisait l'édifice en laissant à ses descendants le soin de l'orner ; qu'il créait la force qui devait plus tard montrer ses

effets, et s'attachait à la chose et non pas à des mots.

On pourrait peut-être contester cette dernière phrase de M. Gretch, répétée textuellement dans tous les cours de littérature russe, cette idée que Pierre le Grand préférait la chose aux mots; la littérature n'est certainement pas une étude de mots; au reste, ces explications des historiens russes, quoique superficielles, sont vraies. Le fait est que la littérature, comme nous l'avons déjà dit, ne peut provenir que d'un fond moral : pour la créer il faut allumer une étincelle morale, exciter dans les âmes un sentiment d'indépendance, un sentiment de force.

Vous avez vu que tout le système dont Pierre le Grand a hérité, et qu'il a achevé, tendait précisément à détruire tout sentiment d'indépendance, et à éteindre toute étincelle morale. C'est de là que vient la stérilité littéraire. Pierre le Grand donne tout à son peuple : la puissance, la richesse, le bien-être matériel; mais à la condition de lui ravir son âme, de posséder son âme sans partage. Il ressemble à ces esprits des contes populaires, qui offrent à chaque individu qu'ils tentent tout ce que le monde peut donner, pourvu qu'on leur livre l'âme en échange; Pierre le Grand s'empara réellement de la Russie comme d'un corps concédé.

Le mouvement littéraire ne pouvait naître dans ce pays et dans tous les pays Slaves qu'à la suite d'une influence étrangère. Cette influence, sans être productrice, a pourtant servi; elle a irrité la force inerte de ces pays, a produit une réaction; elle a

évoqué la vie assoupie et fatiguée par de longs malheurs.

En étudiant l'histoire slave on trouve que toutes les fois qu'un des pays slaves tombait dans la torpeur, toutes les fois qu'un des esprits de cette race cessait de travailler, les esprits étrangers arrivaient et le poussaient à l'action, l'entraînant dans des voies fausses. L'esprit national mis en mouvement, après avoir parcouru de longs espaces, finissait par reconnaître ses erreurs et faisait un retour vers la vérité.

L'esprit du XVIIIe siècle parut chargé de ce rôle provocateur vis-à-vis des peuples slaves; il les tenta par tous les prestiges de la nouveauté, de la civilisation, des richesses, de la liberté; il réussit à exciter en eux la vie. L'histoire de cette action de l'esprit de l'Occident et des mouvements qu'il occasionna, en Pologne surtout, est une histoire de douleurs nationales.

La Pologne, après les malheurs du règne de Jean Casimir, ayant fait le dernier effort sous Jean III, s'affaissa dans l'apathie. L'apathie de la Bohême date de plus loin, de la guerre de Trente-Ans.

Après la destruction de tous les monuments et de tous les livres, les classes civilisées en Bohême oublièrent jusqu'à leur langue nationale.

L'aristocratie bohême, en haine des Hussites, qui menaçaient en même temps l'Église catholique et les priviléges de la noblesse, devint allemande, prit les habitudes, les coutumes allemandes, et bientôt ne voulut plus conserver de son origine slave que les noms de famille. La bourgeoisie imita la no-

blesse; elle exagéra même cette haine pour tout ce qui était slave, en abandonnant jusqu'à ses noms de famille; les villes se peuplèrent d'Allemands. On continua à détruire les livres et les monuments. Un jésuite fanatique, mais honnête homme d'ailleurs, un certain Jonas, se vantait, vers la fin du XVIIe siècle, d'avoir à lui seul détruit plus de 60,000 volumes slaves. Le peuple seul conserva son caractère, sa langue et les traditions populaires. Séparé à jamais de la noblesse, avec laquelle il avait peu de rapports, méprisé, repoussé par la bourgeoisie, ce peuple reste avec sa pureté morale, sa simplicité, sa douceur et ses habitudes laborieuses. C'est sans contredit le plus moral et le plus artistique de tous les peuples slaves.

Ceux qui expliquent l'histoire d'après des systèmes rationnels sont en droit de ne plus compter la Bohême parmi les nations. Ceux, au contraire, qui n'ont cessé d'espérer que le principe moral sera un jour appelé à jouer un rôle politique actif, ont raison de fonder de grandes espérances sur la nation bohême restée intacte au milieu de la corruption universelle.

Dans un tel état des choses, pour exciter un mouvement littéraire en Bohême, pour agir au moyen de la presse; il fallait trouver un homme qui fût assez puissant pour ne pas craindre le gouvernement ni l'inquisition du clergé, et en même temps assez honnête pour aimer son peuple. La Bohême trouva un tel homme dans la personne du maréchal Kinski: le premier il éleva, vers la fin du XVIIIe siècle, sa

voix encore timide, pour défendre les débris de la langue et de la littérature slave de la renaissance.

Chez les Polonais, l'agitation se manifesta d'abord parmi les sommités sociales. Les hommes politiques, les gens de lettres, les grands seigneurs, après avoir faussé l'esprit national, commencent à ressentir un douloureux besoin de réagir contre leur propre œuvre. Faut-il rentrer dans la tradition nationale? ou bien, suivre le mouvement du siècle? On resta incertain. Dans cette incertitude, on arrêta d'un commun accord la machine gouvernementale. La république, pendant un demi-siècle, n'a plus de diète; toutes les diètes sont suspendues au moyen du *veto*; il n'y a plus ni loi ni règlements administratifs. On s'accuse mutuellement, on cherche s'il n'y a pas moyen de sortir de cet état: on préfère ne rien faire. Enfin, après le règne stérile d'Auguste III de Saxe, les esprits fatigués se jettent aveuglément dans les réformes.

Nous examinerons plus tard l'histoire de ces réformes, très peu connues des étrangers et des Polonais eux-mêmes; vous verrez comment alors plusieurs villages, plusieurs communes, ces centres de la vie slave, furent soumises à des expériences; comment on y a essayé de tous les systèmes; de celui de Campagnola, de celui de J.-J. Rousseau et de celui de Turgot: et cela dans le but de les appliquer plus tard à la république.

Cependant la littérature suivait toujours la marche scolastique; on continuait à écrire des panégyriques, des discours et des dissertations théologiques. Pour

ébranler cette littérature, il fallait agir sur la masse de la noblesse qui ne lisait pas les ouvrages imités des Français. Les jeunes nobles, élevés par les jésuites, n'avaient pas, en entrant dans la vie active, l'instruction nécessaire pour aimer à lire les livres qu'on commençait à publier. Il fallait aussi agir sur le clergé.

La Pologne trouva dans le clergé un homme éminent, dont le nom marque l'époque : cet homme était le piariste Konarski.

La congrégation des piaristes, moitié séculière, moitié monastique comme celle des jésuites, influait sur la vie publique, en agissant sur la vie de famille. Les piaristes étaient pour ainsi dire des jésuites sécularisés; ils n'avaient pas cette force que donnaient aux jésuites leur discipline et la rigidité de leurs mœurs. Les piaristes entraient en composition avec le XVIIIe siècle; tout en conservant leur foi intacte, ils s'adonnaient aux sciences et aux arts plus qu'à la théologie. Ils apprirent aux Polonais le langage des philosophes du XVIIIe siècle.

Konarski, fils d'un seigneur polonais, allié aux grandes familles de la Pologne, connaissait l'état des affaires de la république, et même les ressorts secrets qui faisaient mouvoir la politique d'alors. Il embrassa d'abord le parti de Leszczynski; il voyagea en Italie, en France; il resta même longtemps à Paris, où il fut pensionné par Louis XV. Mais il quitta la France et se sépara de Leszczynski pour revenir en Pologne; décidé à ne prendre plus aucune part à la politique, il dirigea toutes ses idées vers les

améliorations intérieures, et forma le projet de réformer l'éducation de la jeunesse; il fonda alors une école célèbre connue sous le nom de *Collegium nobilium*. Dans cette école, on élevait la jeunesse riche du pays, les fils des grands seigneurs polonais. Les vieux Polonais comprirent le danger d'une telle institution; elle divisait la nation; elle introduisait une aristocratie nouvelle d'après les idées occidentales, une aristocratie de richesse et d'éducation. Chez les jésuites, on ne connaissait pas ces distinctions; on donnait la même éducation à toutes les classes de la noblesse. Mais Konarski, voulant agir vite, s'adressait de préférence aux familles riches qui exerçaient une grande influence sur le pays.

Ce qui l'a rendu si célèbre, ce furent ses ouvrages sur la *manière d'organiser les conseils de la république*, sur le *veto*, et enfin sur la *vraie méthode de l'éloquence*. Konarski partageait toutes les illusions du XVIIIe siècle: il était persuadé qu'il suffisait d'introduire un nouvel article dans la constitution pour remédier à tous les dangers du *veto*. Certainement une institution qui ne répond plus aux besoins de l'époque, et qui entrave la marche du gouvernement est condamnable; mais il faut chercher les sources de ces dangers dans les mœurs du pays, il faut savoir corriger les mœurs en laissant au temps le soin de réformer les institutions. Konarski, entraîné par les idées du siècle, prenait la forme extérieure pour la chose, et passait sa vie à inventer une nouvelle manière d'organiser la diète, les tribunaux et les écoles. Ses idées, en rapport avec celles du siècle, produisirent une grande sensation.

Dès ce moment, il se forma un parti qui n'a cessé de combattre l'institution du *veto*.

Son ouvrage sur l'éloquence est maintenant complétement oublié : la question n'a plus aucun intérêt, le vieux style des jésuites du XVIIIe siècle étant passé de mode. Ce style a été introduit, comme nous l'avons déjà dit, par les rhéteurs : et rien n'a été aussi dangereux pour la Pologne. La rhétorique est fondée sur la même idée qui sert de base au système politique du XVIIIe siècle ; elle suppose qu'on peut faire parler un homme, qu'on peut lui donner l'art de convaincre et l'art de plaire sans avoir agi sur son âme ; qu'il suffit de l'intelligence pour avoir la puissance de créer. La rhétorique est un art d'invention païenne, diamétralement opposé à l'esprit chrétien ; tout y est faux, l'idée mère, les méthodes, les classifications. Dans quelques pays de l'Occident, les vieilles coutumes et les formes raides de l'art au moyen âge, résistaient à la rhétorique. Chez les Polonais, au contraire, les traités de rhétorique étouffèrent bien vite l'enthousiasme des poëtes et des artistes.

Chez les Russes, pour produire un mouvement littéraire, il n'y avait pas certainement à s'adresser au clergé. Pierre le Grand le détestait, et sentait une répulsion instinctive pour les moines. Ce sentiment de haine, on le voit chez tous les écrivains du dix-huitième siècle. Gibbon, ayant entendu les capucins chanter les Vêpres dans l'église du Capitole, comprit pour la première fois l'histoire de la décadence de l'empire de Rome ; il comprit que l'idée représentée par les capucins avait détruit l'empire romain.

C'est à ce fait que nous devons son histoire. Il se mit alors à venger cet empire, qu'il regardait comme l'idéal du rationalisme, et il consacra ses nombreux volumes à combattre le christianisme. Mais la haine du capucin devait encore être plus profonde en Russie. Que voulait dire dans ce pays un homme qui ne sert pas l'empereur, qui est sans rang, qui n'aspire à avoir ni décorations ni récompenses, un homme pauvre et content de sa pauvreté? Un moine représente certainement l'idée destructive de l'empire russe. Et cependant, dans le temps dont nous parlons, dans le temps de Gibbon et de Pierre le Grand, les moines eux-mêmes ressemblaient déjà un peu aux légionnaires romains de l'époque de la décadence. Ces moines portaient la barbe et le froc, comme les légionnaires portaient l'armure de leurs ancêtres, sans en avoir conservé l'esprit. Néanmoins ces formes effrayaient encore le siècle, et Pierre le Grand, tout occupé qu'il fût de guerres et de négociations, publia un grand nombre d'ukases et de règlements tous calculés pour détruire les institutions monastiques. Son favori, l'évêque Théophane, tant loué par les historiens russes, devint un instrument fidèle entre ses mains. Il serait curieux de lire ses exhortations, ses mandements; il prêche surtout la morale simple et honnête; il prie le clergé russe de ne pas trop s'occuper des hautes questions de la religion; il l'engage à imiter les moines primitifs, à s'occuper de la culture des terres, du jardinage, à soigner les malades, mais surtout à éviter de scruter les secrets de la religion, afin de se préserver contre l'orgueil

du siècle. Pourquoi apprendre? pourquoi lire? « Dans le petit recueil que vous avez sous la main, vous avez tout. »

Pierre le Grand défendit aux moines d'écrire des chroniques; puis, chose étrange! il leur défendit même d'avoir des plumes et de l'encre. Il fallait une permission spéciale de l'évêque pour posséder un morceau de papier et une plume.

Et cependant le clergé, tellement humilié, inspirait encore une certaine terreur; on tenta de le désarmer en le faisant entrer dans la hiérarchie russe. Ainsi on donna aux évêques le grade de généraux, aux archimandrites le grade d'officiers-généraux, et ainsi de suite. Mais on ne pouvait pas appliquer le même système au clergé catholique. Les ordres monastiques catholiques sont si divers dans leurs institutions, dans leur but et dans leurs tendances, qu'il est très difficile de les ranger dans une hiérarchie quelconque. De là vient que le clergé catholique sera toujours étranger au milieu de l'empire russe.

Comme toute la vie intellectuelle était renfermée alors dans l'enceinte de la capitale et dans le petit nombre d'officiers qui entouraient l'empereur, il fallait qu'il se trouvât parmi ces officiers un littérateur pour former, pour créer la langue russe moderne. Cet homme fut Lomonosof, né en 1711.

Lomonosof, fils d'un paysan d'Archangel, de la Russie du Nord, intelligent comme tous ses compatriotes, avait du sentiment et de l'imagination, ce qui est moins commun dans cette race; il quitta la maison paternelle et alla à Moskou apprendre à lire

et à écrire ; puis il étudia à Pétersbourg les sciences physiques et mathématiques. Il est à regretter que les écrivains russes, en examinant les ouvrages de Lomonosof, se bornent à répéter tous la même chose, en l'appelant le Pierre le Grand de la littérature, le créateur de la langue, le réformateur de sa nation, sans entrer dans d'autres détails, et surtout sans apprécier l'influence que Lomonosof subit en Allemagne. Je pense que le grand bruit que faisait alors la philosophie wolfienne excita la curiosité de Lomonosof, et peut-être lui inspira l'idée de tenter en Russie la réforme que Christian Wolf introduisait en Allemagne. Quant à la forme poétique, Lomonosof ne doit aux Allemands que le rhythme qu'il chercha à s'approprier; d'ailleurs il suit partout la méthode française; dans ses odes, il est imitateur de Jean-Baptiste Rousseau, ainsi que nous le verrons plus tard.

Lomonosof suivit les leçons de Christian Wolf renommé alors comme un prodige, comme l'homme du siècle. Ce Christian Wolf, froid et pédant, exerça probablement sur lui une triste influence. C'est de Wolf que vient peut-être le froid du ton de Lomonosof, et les allures prosaïques de son imagination.

Lomonosof eut à lutter, à Pétersbourg, contre l'école ancienne, représentée par un certain Bazile Trédiakowski. Je vous ai dit que la langue, qui dès cette époque commençait à régner en Russie, est une langue nouvelle : c'est la langue du nord de la Russie. La langue moskowito-russe se divise en trois dialectes. Celui du midi de la Russie, le petit russien,

qui est parlé par 10 millions d'hommes à peu près, est sans contredit le plus musical, le plus poétique et le plus sonore; mais il n'a jamais été assez développé pour pouvoir servir de langue littéraire. Le dialecte de la Russie blanche, que l'on appelle russien ou lithuano-russien, est parlé aussi à peu près par 10 millions d'hommes : c'est le dialecte le plus riche et le plus pur; il a été anciennement cultivé; les grands-ducs de Lithuanie s'en servaient dans leurs dépêches diplomatiques du temps de l'indépendance du duché de Lithuanie. Le dialecte de la Grande-Russie, qui est parlé aussi par le même nombre d'hommes que les deux autres, si l'on excepte le dialecte finno-moskowite, qui en diffère beaucoup, est très riche et pur; mais il n'a pas la magnificence, et la naïveté du dialecte lithuano-russien, ni l'harmonie du petit-russien.

A Pétersbourg, du temps de Lomonosof, on mêlait toutes ces langues, auxquelles on ajoutait le vieux slave, usité dans l'Église gréco-moskowite, on ne savait pas quelle langue devait prévaloir et être acceptée comme officielle. Lomonosof, né sur les bords de la mer Blanche, Grand-Russien de naissance, préféra son dialecte natal. Il composa en Allemagne, dans ce dialecte, les premières strophes d'une ode, qui fit à Pétersbourg une grande sensation comme nouveauté, comme merveille. Cette ode célèbre parut en même temps que Konarski publiait son ouvrage destiné à corriger l'éloquence polonaise.

Trédiakowski, antagoniste de Lomonosof, voulait enfermer la littérature nouvelle dans les bornes du

Pierre le Grand, elle serait infailliblement tombée dans la manière chinoise. Il y a des rapports frappants entre les pièces chinoises et les fragments de la tragédie que je viens de lire.

Trédiakowski est certainement le poëte qui représente le mieux l'esprit de hiérarchie introduit par Pierre le Grand. Cependant la littérature russe, continuant à imiter les étrangers, abandonna bientôt Trédiakowski pour Corneille, Racine, et, plus tard, les tragiques allemands. C'est le premier symptôme, encore vague, d'une résistance morale; ce symptôme prouve que l'esprit de Pierre le Grand n'a pas réussi à détruire toute la force morale de la nation, comme cela est arrivé dans l'empire de Chine.

CINQUANTIÈME LEÇON.

Commencement de la littérature russe moderne; Kantémir, Lomonosof. — J.-B. Rousseau accepté comme modèle par les poëtes lyriques russes. — Poésies de Lomonosof. — Les critiques russes plus préoccupés des rangs, titres et décorations des auteurs que de leurs productions littéraires. — Le matérialisme rationnel du XVIIIe siècle tue la Bohême, irrite la Pologne et réchauffe la Russie.

Mardi, 25 janvier 1842.

MESSIEURS,

Vous comprenez maintenant pourquoi, dès le commencement de notre cours, j'ai dit que la langue russe est, au milieu des langues slaves, une langue de législation et de commandement. Vous avez vu cette langue sortir, pour ainsi dire, du sein de l'administration; elle portera longtemps un cachet officiel; le sentiment de l'indépendance n'apparaîtra qu'à l'époque de Karamzin.

Je ne sais pas si je vous ai parlé de l'alphabet moderne russe. Pierre le Grand créa cet alphabet.

Après avoir hésité quelque temps entre l'alphabet slavo-grec et l'alphabet latin, il préféra celui de l'ancien slave, qu'il fit cependant arrondir d'après les formes latines. On en fit fondre les caractères à Amsterdam et on s'en servit à Pétersbourg, en 1705, pour la publication du premier journal russe.

Les premiers essais qui furent tentés dans la langue moderne russe sont les satires du prince Kantémir. Ce prince phanariote, fils d'un hospodar de la Moldavie, d'origine tartare, élevé dans les camps russes, passa le reste de ses jours à Paris. La Russie, par conséquent, n'était pour lui qu'une patrie officielle. Kantémir, à Paris, vivait dans l'intimité de Fontenelle; il rencontrait chez Fontenelle l'abbé Konarski, le réformateur de la littérature polonaise, et les seigneurs bohêmes, qui rappelaient alors à la vie la littérature slave. Tous ces réformateurs se donnaient rendez-vous dans le salon de Fontenelle; ce qui vous explique et le caractère de cette réformation, et la réputation immense dont Fontenelle a joui pendant longtemps dans le Nord. Son *Discours sur la pluralité des mondes* est le premier ouvrage traduit en prose moderne russe; il a été plusieurs fois traduit en Polonais. Les Polonais traduisirent et imitèrent jusqu'aux idylles froides de Fontenelle.

Mais le vrai réformateur de la langue russe, celui qui en fixa les formes, fut, comme je l'ai dit, Lomonosof. La littérature russe suivit jusqu'à Karamzin, c'est-à-dire jusqu'au règne d'Alexandre I[er], la marche de Lomonosof et porta l'empreinte de son caractère.

La forme, la coupe des strophes, le mouvement de sa versification, servirent de modèles jusqu'à l'époque de Karamzin.

Il n'entre pas dans mon plan d'analyser tous les ouvrages de Lomonosof ; il en a publié un très grand nombre en prose et en vers, des traités sur la physique, l'astronomie, la métallurgie, une grammaire russe, la première grammaire de la langue russe moderne, quelques chants d'un poëme épique inachevé, et une quarantaine d'hymnes religieux ou d'odes proprement dites. L'esprit, la forme de ces piéces lyriques sont ceux de Jean-Baptiste Rousseau. Pour vous faire connaître la poésie lyrique de Lomonosof, celle des Russes et même celle des Polonais, jusqu'à la fin du règne de Stanislas-Auguste, je vous parlerai de leur modèle, de Jean-Baptiste Rousseau : d'après l'original vous jugerez de la copie.

J.-B. Rousseau passa pendant longtemps pour le premier lyrique de l'Europe moderne, pour le réformateur de la poésie lyrique. La réputation de J.-B. Rousseau est maintenant tombée bien bas, et le XVIIIe siècle a été reconnu comme le moins lyrique de tous les siècles. Un critique célèbre, M. de Sainte-Beuve, dit que J.-B. Rousseau est le moins lyrique de tous les poëtes qui représentent un siècle le moins lyrique de tous les siècles.

En effet, l'enthousiasme religieux de J.-B. Rousseau n'est qu'un de ses procédés d'artiste. On trouve le secret de tous ses procédés dans les préfaces de ses œuvres. J.-B. Rousseau n'est pas plus chrétien qu'Horace n'a été polythéiste ou Lomonosof catho-

lique grec. J.-B. Rousseau est rhéteur; il a étudié les systèmes et les théories de la poésie lyrique; il sait comment on fait des odes. Il choisit quelques psaumes de David, et peu soucieux d'en pénétrer les profonds mystères, incapable de s'élever assez haut pour comprendre l'ensemble de la poésie hébraïque, il en arrache quelques lambeaux, et les arrange d'après la méthode d'Horace, et cela dans le but, il le dit lui-même, de donner à la poésie hébraïque quelque *variété*.

Si ce poëte espérait avec ses odes religieuses réagir contre l'esprit d'impiété du siècle, il se trompait fort; pour combattre le XVIII[e] siècle, il fallait lui être supérieur en idées et en force.

Le roi David avait l'idée de l'unité de Dieu et, de toute la hauteur de cette idée juive, dominait le monde païen. Les païens tremblaient devant les phénomènes de la nature; le roi David n'y voyait que des manifestations de la pensée éternelle. Or J.-B. Rousseau conçoit Dieu toujours d'après les idées juives. Pour lui, la plus grande merveille de la création est toujours le soleil; Dieu parle toujours par la voix des tempêtes et des vents, se mire dans l'immensité de l'Océan; et enfin c'est la nature qui est, pour lui, la plus grande preuve de l'existence et de la puissance de la Divinité. Or, le XVIII[e] siècle analysait déjà le phénomène de la foudre, et il ne s'effrayait pas de l'immensité de l'Océan. Il y avait plus d'idée poétique dans la physique et dans les discours philosophiques du XVIII[e] siècle, que dans les strophes de J.-B. Rousseau.

Lomonosof et tous les poëtes russes, jusqu'à Karamsin, et presque tous les poëtes polonais, se mirent à chanter Dieu parce qu'on l'a chanté en France, parce que le premier lyrique de l'époque eut l'idée de composer des poésies religieuses.

Cependant le lyrique français, dans les dernières années de sa vie, eut quelques inspirations vraiment poétiques. Il a été poëte, lorsque, dans la misère et dans l'exil, cherchant à approfondir le secret de sa destinée, il pardonnait à ses détracteurs et remerciait même la calomnie de l'avoir puni dans son amour-propre, lorsque, dans ses malheurs, il reconnaissait une suite nécessaire de ses égarements. Ses épîtres, d'ailleurs très prosaïques, et ayant quelque ressemblance avec la poésie intime des temps modernes, sont certainement plus religieuses et plus chrétiennes que ne le sont ses strophes bibliques. Il est poëte et presque prophète quand il prévoit la marche du XVIIIe siècle, lorsqu'il montre de loin ces foudres que la philosophie tenait déjà préparées, lorsqu'il décrit ces monceaux de systèmes et d'arguments entassés les uns sur les autres, dont les philosophes devaient bientôt se servir pour escalader le ciel. Mais cette dernière partie de la vie de J.-B. Rousseau, cette poésie véritable manque à ses imitateurs slaves. Lomonosof et ses successeurs n'ont pas éprouvé de malheurs; au contraire, ils trouvèrent dans la poésie une source de richesses et de jouissances; la poésie leur ouvrait les palais des grands; presque tous ils obtinrent des grades et des décorations; presque tous ils moururent heureux et honorés. Dès le moment où le gouvernement les

fit entrer dans la hiérarchie, ils se trouvèrent forcés à suivre la marche de ce gouvernement, à se pénétrer de l'idée qui l'animait, et à employer leur talent à son service. Ces poëtes ressemblent à ces torrents des montagnes, dont parle le poëte Goëthe, que l'industrie humaine fait tomber dans des canaux et dirige vers les moulins et les usines pour ne plus être employés qu'à mettre en mouvement les mécaniques.

Voici une des odes de Lomonosof, la meilleure de toutes, à mon avis : elle est intitulée : *La méditation matinale.*

« Déjà la belle lumière jette son éclat sur la terre et découvre les œuvres de Dieu. O mon âme ! pleine d'une sainte joie, et, admirant les rayons enchanteurs, figure-toi quelle doit être la lumière qui les répand ! S'il était permis à un mortel de s'élever assez haut pour que son œil pût fixer de près le soleil, il découvrirait tout autour un vaste océan de flammes. Là, les flots de feu s'élèvent et s'avancent de tous côtés et toujours, sans rencontrer de rivages. Là, des vents enflammés se livrent des combats séculaires ; là, des rochers fondus coulent en torrents, grossis par des pluies battantes d'étincelles. Tout cet immense chaos de feu n'est qu'une étincelle devant toi ; quel magnifique luminaire as-tu suspendu, ô Dieu ! pour éclairer les travaux que tu nous as imposés ! Déjà, du sein des ténèbres surgissent les plaines, les collines et la mer ; tout est rempli de tes merveilles, et toute créature s'écrie : Ah ! qu'il est grand, notre créateur !

» Mais la lumière du jour n'éclaire que la surface de l'univers, et ton regard, ô Seigneur! perce jusqu'au fond des abîmes, et tes yeux lumineux versent la joie sur les âmes. O créateur! perce d'un rayon de ta sagesse les ténèbres qui m'enveloppent; enseigne-moi à faire ce qui est bon devant toi; qu'en regardant la création je ne cesse de te glorifier, ô roi Éternel! »

Il y a dans cette ode des strophes très belles, surtout celle où il parle de ces flots de feu qui s'avancent toujours sans rencontrer de rivages, et de cette *pluie battante d'étincelles*. Pourtant, on ne sait trop si le poëte a en vue le soleil ou tout l'océan de la création. Je passe sous silence les fautes contre les règles. L'ensemble est majestueux. Il y a deux vers entre autres qu'il est difficile de traduire et qui sont fort beaux en russe; ce sont ceux où il est dit que c'est de la lumière que jettent les regards de l'Éternel que sort toute la joie qui remplit les âmes.

Lomonosof est moins heureux dans les autres pièces; il est lourd et fastidieux; il perd presque toujours de vue le sujet principal, et s'égare dans des incidents et des récits historiques. Les critiques modernes, et entre autres Mierzlakof, font la remarque que la poésie de Lomonosof ne peut ni être traduite ni goûtée par les étrangers, étant par trop monotone.

Lomonosof a consacré dix-huit ou vingt odes à chanter les naissances, les victoires et les mariages de ses souverains: il les appelle des odes *triomphales*. Mierzlakof lui reproche de n'avoir pas étudié l'homme

en général, d'avoir été trop Russe. Ce reproche atteindrait le plus grand des lyriques anciens, Pindare, toujours Grec et monotone; il ne chanta que les triomphes et les victoires grecques. Mais Pindare a été un des sages de son siècle, profondément initié dans les mystères de la religion et de l'histoire de son pays; ses strophes devinrent des axiomes et des autorités historiques. Pindare admirait réellement les victoires qu'il chantait; il était sincèrement persuadé qu'une victoire olympique ou pythique était tout ce qu'il y avait de plus divin sur la terre.

Les sentiments de Lomonosof ne sont pas ceux de l'admiration, mais de l'étonnement. Tout en employant des formes d'enthousiasme, il reste toujours sec et froid. De ses embarras lyriques, il se sauve toujours par des transitions connues dans l'école, en s'écriant: « Mais que vois-je? — Quel spectacle! — Regardez ce qui se passe à l'orient ou à l'occident! »

Je crois que Mierzlakof est le premier qui ait osé juger Lomonosof. Jusqu'alors on le citait d'un commun accord comme un modèle de poésie lyrique. L'autorité de son nom, et peut-être même le rang hiérarchique de Lomonosof, effrayaient les critiques.

On se ferait difficilement une idée de l'influence que la hiérarchie exerce sur l'esprit des critiques en Russie. Dans les histoires littéraires, les écrivains énumèrent, avec le plus grand soin, les titres et le rang de chaque auteur. Le critique Gretch, par exemple, parlant de Lomonosof, dit: « De retour à Saint-Pétersbourg, en l'année 1741, il fut nommé adjoint de l'Académie des siences; en 1746, il ob-

tint le titre de professeur ordinaire; en 1751, il obtint le titre d'assesseur du collége; la même année le vit obtenir le titre de membre de l'Académie, etc.; en 1764, au mois de décembre, il obtint le titre de conseiller d'État. » L'historien cite même le mois et le jour pour mieux préciser les époques de la vie hiérarchique. Cela passe encore pour Lomonosof; mais les historiens procèdent de même à l'égard d'écrivains fort peu connus, pour peu qu'ils aient occupé de hauts grades ou qu'ils soient décorés de plusieurs ordres. On remplit les pages de leurs titres, et on ajoute à la fin quelques lignes concernant leurs ouvrages. Un critique allemand, le professeur Otto, exagéra encore ce défaut des critiques russes; dans son histoire de littérature, il retrancha les remarques critiques et conserva la liste des titres et des décorations, de sorte que cette énumération de grades et d'ordres occupe les trois quarts de son ouvrage.

Je vous parlerai à cette occasion d'un écrivain russe peu connu dans son pays, qui ne doit sa célébrité qu'à ses titres et à ses grades.

Il y a en Russie, car je crois qu'il existe encore, un certain M. Khwastof, écrivain sans talent ni instruction, disons le mot, absurde comme littérateur, quoique, sous d'autres rapports, ce soit un homme honorable. Ce M. Khwastof, sénateur et membre de plusieurs sociétés littéraires, lié aux familles puissantes de la Russie, a la malheureuse manie de publier assez souvent des ouvrages de poésie et de prose; il exige qu'on les lise; tout le monde n'a pas le courage de le refuser, l'auteur étant conseiller *in-*

time. Khwastof tourmente surtout les journalistes, en leur expédiant des paquets de ses ouvrages. Ne sachant comment faire pour ne pas en parler, et en même temps ne pas mécontenter un sénateur et conseiller intime, tantôt ils lui répondent que ses compositions sont trop graves pour être insérées dans un journal; tantôt ils le prient de conserver ses poésies, pleines de finesse et de légèreté, pour un public choisi des salons de Pétersbourg, la masse des lecteurs moscowites étant trop barbare pour y rien comprendre. Malgré tout cela, l'Académie et les corps savants se trouvèrent obligés d'admettre M. Khwastof dans leur sein. Lors de son admission dans l'Académie de Moskou, un homme d'esprit, M. Dachkof, qui, à ce que je crois, est maintenant ministre, se trouvant obligé de complimenter le récipiendaire, et ne pouvant échapper au ridicule de sa position, préféra l'accepter franchement et exagérer encore ce qu'il y avait de baroque dans la situation d'un homme d'esprit obligé de complimenter en public un homme absurde. Il prononça donc un long panégyrique de M. Khwastof; il l'éleva audessus de tous les auteurs russes, en citant à chaque moment de ses vers et de ses strophes les plus ridicules; il commenta longuement, si je me rappelle bien, une fable de M. Khwastof, où il s'agit de poissons assistant à un feu d'artifice. M. Dachkof fut réprimandé par le gouvernement pour avoir pris une telle liberté; mais tout le monde s'en amusa beaucoup. Notre auteur, au milieu de cette immense mystification, ne se douta de rien. Il continue d'imprimer, et comme il est conseiller intime, il a toujours un certain

public disposé à lire ses ouvrages. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que personne n'a trahi le secret de cette comédie. Les écrivains allemands qui ont écrit sur la littérature slave répètent sérieusement les éloges ironiques des écrivains russes. Vous trouverez dans les histoires littéraires slaves publiées en France et en Allemagne M. Khwastof occuper un des plus hauts rangs.

Cette anecdote montre jusqu'où va en Russie l'influence de l'esprit hiérarchique et administratif du gouvernement; le mouvement d'indépendance ne se manifeste dans les ouvrages littéraires russes qu'à l'époque d'Alexandre; il vient de l'esprit du XVIIIe siècle.

L'esprit du XVIIIe siècle, meurtrier pour la Bohême, qu'il entraîne dans un mouvement matérialiste en y introduisant une éducation scholastique (Joseph II), cet esprit qui pousse la Pologne vers les réformes matérialistes, n'a pas prise sur le gouvernement russe; mais il agite la population russe en l'appelant à sortir de sa torpeur intellectuelle et morale.

Le système matérialiste du XVIIIe siècle a été adopté en France par un parti; en Russie, il était un fait accompli, le résultat d'une marche politique régulière d'un gouvernement établi par des siècles : de sorte que les grands maîtres du matérialisme du XVIIIe siècle se trouvaient écoliers en face du système russe; aussi le gouvernement russe n'a-t-il jamais craint la philosophie ni les systèmes politiques des Français. La philosophie attaquait la religion : or, toute action religieuse était depuis longtemps arrêtée en Russie; on ne parlait pas de religion à la cour de

Pierre le Grand, d'Anne et de Catherine ; la philosophie attaquait le pouvoir, que s'arrogeait le clergé : ce pouvoir n'existait pas en Russie. Voltaire, dont les sympathies pour le gouvernement russe augmentaient à mesure qu'il viellissait, félicite cet heureux pays sur ce qu'il n'a pas d'abbés, pas de petits collets. Les sarcasmes français contre les prêtres ne blessaient personne en Russie. La philosophie condamnait la sévérité monacale des mœurs : à la cour de Russie, la liberté complète des mœurs était érigée en système. Enfin, en France, on réclamait la tolérance, et sous ce nom de tolérance on comprenait la liberté des religions et des cultes catholiques ou anticatholiques : en Russie, ce système de tolérance était en vigueur depuis le règne de Pierre le Grand ; les protestants, les mahométants, les guèbres et les bramines y sont protégés ; on ne persécute que les catholiques.

La philosophie du XVIII[e] siècle entra donc au service du gouvernement russe sans le moindre danger pour les institutions de ce pays.

Cependant les ouvrages français et allemands qui commencèrent dès lors à circuler en Russie portaient aussi en eux des germes de vie. On n'y parlait que d'amélioration, de progrès, de liberté. Les ouvrages français et allemands font naître peu à peu parmi les Russes un enthousiasme littéraire, qui, après avoir pris mille formes différentes, donne à la fin naissance à la littérature nationale.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES SOMMAIRES.

FIN DE LA TABLE DES SOMMAIRES DU DEUXIÈME VOLUME.

78

54

